





72.38

Palat. IX 4

S U I T E
DES ANECDOTES
D E
L'HISTOIRE DE FRANCE.

T O M E P R E M I E R.



5688-98 BIENFAISANCE
FRANÇOISE,
O U
M É M O I R E S

POUR SERVIR A L'HISTOIRE
DE CE SIÈCLE.

*Par M. DAGUES DE CLAIRFONTAINE,
de l'Académie des Sciences , Arts & Belles-
Lettres d'Angers , & de la Société Royale
d'Agriculture de la Généralité de Tours.*

Homines ad Deos nullâ re propius accedunt, quàm salutem
hominibus dando. *Cicero. Orat. Pro. Ligario. Cap. 12.*

T O M E P R E M I E R .



A P A R I S ,

Chez J. F. BASTIEN, Libraire, rue du Petit-
Lyon , fauxbourg St.-Germain.



M. DCC. LXXVIII.

Approbation & Privilège du Roi.





ÉPITRE

DÉDICATOIRE.

A Monsieur le Comte Wiel-
horski, Chevalier de l'Ordre
del'Aigle-blanc de Pologne,
& de l'Ordre Palatin.

MONSIEUR LE COMTE,

„ Mon zèle pour ma Patrie
„ m'a fait entreprendre cet Ou-

vj É P I T R E

» vrage. L'amitié la plus tendre ,
 » l'attachement le plus inviolable
 » & le plus respectueux vous le
 » dédient. Traiter de la Bienfai-
 » sance , c'est intéresser votre
 » cœur , c'est en même-tems en
 » faire l'éloge. Vous m'imposez
 » une condition , en acceptant
 » ma dédicace , celle de proscrire
 » tous les titres dûs à votre nais-
 » sance & à vos dignités , titres
 » que vous dédaignez comme fri-
 » voles, & qui méritent en effet

DÉDICATOIRE. vij

» *le mépris du sage à force d'a-*
» *voir été prodigués par l'adula-*
» *tion.*

» *Je me borne donc à remplir*
» *deux devoirs importans ; ce que*
» *je dois à ma Nation , ce que je*
» *dois à vos bontés.*

Je suis , avec un profond res-
pect ,

MONSIEUR LE COMTE,

Votre très-humble & très-obéissant
serviteur , DAGUES DE CLAIR-
FONTAINE, &c. 4 Octobre 1776.

Nota. Si la réponse de ce Seigneur , honorable

viii ÉPIT. DEDIC.

pour les Lettres, ne renfermoit pas des choses trop flatteuses pour moi, & si j'eusse craint de trahir sa confiance & sa modestie par une indiscretion, j'aurois fait imprimer sa lettre à la suite de mon Epitre Dédicatoire.





AVANT-PROPOS.

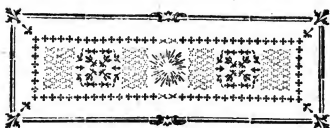
UN Citoyen décoré , témoignoit un jour à un Libraire de ma connoissance, sa surprise de ce qu'on n'avoit point encore pensé à donner une Collection de traits de Bienfaillance en l'honneur de la Nation Françoisé ; » Il seroit à désirer , » ajouta-t-il , que tant de traits de » vertus & d'héroïsme dispersés » dans quantité d'autres Ouvrages , » présentassent un ensemble qui pût » former un monument à la gloire » des François. Ce seroit même une » sorte d'ouvrage élémentaire propre aux jeunes gens & aux jeunes » personnes du sexe , qui leur inspi-

10 *AVANT-PROPOS.*

» roit l'amour du bien , & leur don-
» neroit du goût pour l'Histoire «.

Tel est le but de ces Mémoires , dont les recherches m'occupent depuis un très-grand nombre d'années. C'est après avoir consulté des amis judicieux & des Gens de Lettres éclairés , que je me suis décidé à les publier. On trouvera dans la Préface le plan détaillé de cet Ouvrage.

Nous invitons nos Lecteurs de nous faire part des traits honorables qui intéressent leurs familles ou leurs amis ; lettres de noblesse & autres titres illustres , &c. Les instructions ou Mémoires qu'on voudra bien nous faire parvenir , seront adressés , francs de port , à M. Bastien , Libraire , rue du Petit-Lyon , fauxbourg St.-Germain. Nous en ferons l'usage qu'il convient , & suivant leur date , à la suite de cet Ouvrage.



P R É F A C E

LA connoissance de nous-mêmes doit être le but principal de notre étude. Tout ce qui tend au développement de notre propre cœur , à découvrir les principes funestes de nos passions , à extirper nos habitudes vicieuses , pour y substituer l'amour du bien , ce zèle ardent , ce vif intérêt de la vertu : voilà en deux mots la science précieuse de l'homme , la seule vraiment utile & nécessaire.

Nous avons assez de tableaux des misères humaines : ouvrons les fastes de l'histoire ; que de traits humilians pour l'humanité ! que de crimes &

d'horreurs presque incroyables pour des cœurs vertueux, des âmes pures, honnêtes & sensibles !

Je laisse aux Historiens le pénible soin de tracer aux yeux de l'univers étonné les merveilles des Conquérans ambitieux , de ces Guerriers trop fameux, sans doute, pour le bonheur du genre humain. On n'apperçoit de toutes parts que des lauriers ensanglantés, flétris par la douleur; partout la victoire n'est couronnée que de cyprès..... Semblables à ces torrens impétueux qui portent la désolation dans les campagnes ; les Conquérans ne sont comme eux que les fléaux du genre humain ; ils ne laissent après eux que des amas de cendres , des nations détruites , des familles en pleurs. Un cœur sensible ne peut que gémir sur de pareils triomphes ; ils coûtent trop cher à

la Nature, à l'humanité..... Ils sont le prix du sang, de la vie de nos frères & de nos semblables.

Heros vertueux, dignes appuis du trône, généreux défenseurs de la Patrie, vous seuls méritez nos hommages & notre admiration ! L'honneur & le devoir arment vos mains fidèles, toujours prêtes à repousser les traits des ennemis de l'Etat ; votre sang coule pour la Patrie ; vos derniers vœux, vos derniers soupirs ne tendent qu'à sa conservation & à sa gloire. Vous expirez heureux & contents de la voir survivre à vos derniers efforts.

Un traité de l'excellence de l'Homme ne sembleroit-il pas pour le moins aussi utile, aussi nécessaire. Ce seroit un grand tableau tiré d'après l'Histoire, qui représenteroit les plus sublimes traits de la nature humai-

ne. On y verroit l'histoire des vertus, du mérite & des talens. Ce seroient les fastes du triomphe de l'homme, & le livre d'or, où le favori ne seroit pas placé à côté du Héros, à moins qu'il ne l'eût mérité par quelque acte de vertu.

Ce Recueil seroit comme le Registre public des grandes & belles actions. Quel est l'homme, quel est le vrai François qui n'auroit pas regret de mourir sans y avoir rien fourni, sans avoir produit un seul acte de bienfaisance & d'humanité?

Mon but, dans cet Ouvrage, est de proposer également des traits de la vie privée & de la vie publique. Dans la vie privée nous découvrirons les vertus domestiques; il est plus avantageux qu'on ne pense de puiser dans la classe des Citoyens renfermés dans le sein de leurs familles:

leur simplicité noblement exprimée a quelque chose de plus touchant que la dignité des mœurs héroïques. Les vertus domestiques sont un puissant aiguillon pour enflammer les hommes de l'amour de leur devoir.

L'éloge est un encouragement à la vertu, c'est une sorte d'engagement public qu'on fait contracter à l'homme vertueux; c'est un des plus forts appuis qu'on puisse prêter à la faiblesse humaine; ainsi nous croyons ne pouvoir nous dispenser de célébrer les Sçavans, les Hommes de Lettres, sur-tout ceux qui ont consacré leurs talens à la gloire de la Religion, au bien de l'Etat & au bonheur de l'humanité; ces Artistes fameux, qui dans le cours de leur vie ont fourni des traits bienfaisans, qui tournant à leur propre célébrité,

contribuent pareillement à la gloire de leur siècle. Ces noms illustres ne doivent jamais périr dans la mémoire des vrais Citoyens. Le moyen de multiplier les grands Hommes , d'exciter le génie , les talens & les belles actions , c'est d'honorer le mérite & de célébrer les vertus.

Je commence mes Mémoires , à l'époque du règne de Louis XV , dit *le Bien-Aimé*. Ce seroit répéter ce qu'ont déjà dit plusieurs Auteurs , que de fixer l'époque de mon Ouvrage au commencement du siècle. Le Continuateur de Bosfuet , les Mémoires du Père d'Avrigny , & plusieurs autres nous conduisent jusqu'à la mort de Louis XIV.



BIENFAISANCE



BIENFAISANCE

FRANÇOISE,

O U

M É M O I R E S

POUR SERVIR A L'HISTOIRE
DE CE SIÈCLE.



A N N É E 1715.

IL faut avoir vu les derniers momens de Louis le Grand, pour croire la fermeté chrétienne & héroïque avec laquelle il a soutenu les approches d'une mort qu'il sçavoit prochaine & inévitable. Il n'a presque pas laissé passer un moment dans cette cruelle maladie, sans faire quelque action illustre & religieuse; non point à l'exemple de ces an-

Tom. I.

A

ciens Romains, qui ont affecté de braver la mort; mais avec une manière naturelle & simple, comme les actions qu'il avoit le plus accoutumé de faire, ne parlant à chacun que des choses dont il convenoit de lui parler, & avec cette éloquence juste & précise qu'il a eu toute sa vie, & qui sembla s'être encore augmentée dans ses derniers momens. Enfin, quelque grand qu'il ait été dans le cours d'un règne de 72 ans, il s'est fait voir encore plus grand dans sa mort. Son bon esprit & sa fermeté ne l'ont pas abandonné un moment; parlant avec douceur & avec bonté à tous ceux qui l'environnoient, il a conservé toute sa grandeur jusqu'au dernier soupir.

Lorsque la gangrène parut à sa jambe, les Médecins & les Chirurgiens, n'osoient pas y faire une incision, dans la crainte que S. M., qui étoit fort affoiblie, ne mourût dans l'opération. Le Roi les voyant dans l'embarras, leur demanda : » s'il n'y avoit » point de rasoirs; & il ajouta, qu'ils n'avoient qu'à couper, tant qu'ils le jugeroient à propos «.

Ce Prince vit les approches de la mort avec cette même intrépidité, dont il l'avoit autrefois envisagée dans les combats, & dit à ceux qui cherchoient à le consoler & à le préparer : » Il y a plus de dix ans que je » pense continuellement à mourir en Roi » chrétien «.

Quelques jours avant sa mort, ce Monarque fit venir le Dauphin dans sa chambre, où il entra avec la Duchesse de Ventadour sa gouvernante ; après l'avoir fait asseoir sur son lit, & l'avoir embrassé, S. M. lui dit :

» J'ai trop aimé la guerre ; ne m'imitiez
» pas en cela, non plus que dans les trop
» grandes dépenses que j'ai faites. Tout vo-
» tre bonheur dépendra d'être soumis à
» Dieu, & du soin que vous aurez de sou-
» lager vos peuples «.

Les dernières paroles de Louis le Grand, furent consacrées dans une Ode de M. l'Abbé Carelet, Chanoine & Archidiacre de l'Eglise de Soissons, Membre de l'Académie Royale de cette même Ville : voici la manière dont le Poète s'exprime :

Ici mon esprit se rappelle
Ce tendre adieu digne de toi ,
Où tu lui traças le modèle
Du vrai Héros & du grand Roi :
» Qu'à vos Conseils la paix préside !
» Bien mieux que la valeur d'Alcide ,
» Elle rend les Peuples heureux :
» Image du souverain Etre ,
» Mon fils , plus en père qu'en maître ,
» Apprenez à régner sur eux.

» Pour vous, Madame, dit ce Prince à

4 B I E N F A I S A N C E

» la Duchesse de Ventadour , j'ai bien des
 » remerciemens à vous faire du soin avec le-
 » quel vous élevez cet enfant . & de la ten-
 » dre amitié que vous avez pour lui. Je
 » vous prie de la lui continuer , & je l'ex-
 » horte à vous donner toutes les marques
 » possibles de sa reconnoissance «.

Il embrassa ensuite le Dauphin par deux fois, & lui donna sa bénédiction.

Le jeune Prince sortit en pleurant avec la Duchesse sa gouvernante. Ce tendre spectacle tira des larmes de tous ceux qui en furent témoins.

S. M. adressant ensuite la parole aux Grands Officiers de la Couronne , leur recommanda la fidélité pour son jeune Successeur : » Vous avez pu voir, leur dit-il ,
 » quelques personnes pendant mon règne
 » qui se sont éloignées de leur devoir pour
 » un tems ; elles s'en sont repenties toute
 » leur vie ; profitez de leur exemple , & ne
 » les suivez pas «.

Louis XIV. termina enfin sa carrière le premier Septembre 1715. Il étoit le Doyen des Souverains de l'Europe. Son règne présente à la postérité des singularités qu'on ne rencontre point dans tout autre siècle ; c'est un tissu de faits héroïques , un enchaînement de merveilles , d'événemens glorieux , & de ces revers fameux , qui faisant sentir aux Princes le néant des grandeurs humai-

nes, les engagent à faire un retour sur eux-mêmes, & à se détacher de cette pompe fastueuse qui les environne. Ils parviendront à se convaincre qu'ils cesseront d'être les dieux de la terre, en subissant cette loi terrible, imposée à tous les humains, qui consiste à payer le tribut funèbre à la nature.

Quand Louis XIV. eut les yeux fermés, le Duc d'Orléans alla avec tous les Princes du Sang, saluer le jeune Roi. Dès que cet Auguste enfant s'entendit traiter de *Sire* & de *Majesté*, il fondit en larmes & en sanglots, sans qu'on lui eût dit que le Roi fût mort.

Louis XV. naquit le 16 Février 1710. Lorsqu'il vint au monde, il fut nommé Duc d'Anjou, porta le nom de Dauphin après la mort du Duc de Bretagne son frère, & celle du Duc de Bourgogne son père.

La minorité du jeune Louis, dit un Auteur moderne, fut la première époque de son règne; tems critique, où les Princes encore enfans n'ont aucune part au Gouvernement: mais ce tems où la Régence & l'autorité qu'elle donne, sont presque toujours des sujets de jalousie, de rivalités & de guerres, fut un tems de calme & de paix, par comparaison avec les minorités de Louis XIII. & de Louis XIV.

Les sages précautions de Philippe, Régent, entretenirent la Capitale & tout le

Royaume, dans la plus parfaite tranquillité. Tous les yeux, à l'instant, s'ouvrirent, pour admirer la conduite du Prince, qui, le lendemain, se rendit dans la Capitale, où il prit possession de sa qualité de Régent, due à son rang & à sa naissance, dans la Grand-Chambre du Palais, où s'étoient assemblés pour cet effet le Parlement, les Pairs du royaume, les Maréchaux de France, les Gouverneurs & Lieutenans-Généraux des Provinces.

Cette cérémonie finie, le peuple qui se trouva sur le passage du Duc Régent, jeta mille cris de joie & de bénédiction de se voir un si digne successeur à l'autorité d'un grand Roi qu'il venoit de perdre. Sa générosité répondit sur-le-champ à ces acclamations.

Ayant déjà convaincu toute l'Europe de l'habileté & de la supériorité de son génie, ce Prince s'attacha d'abord à réparer les désordres que les longues guerres avoient causés dans le royaume; à soulager les peuples accablés; à récompenser le mérite & la vertu; à corriger les abus qui pouvoient s'être glissés dans l'administration des affaires.

Le Roi partit de Vincennes le 12 Octobre pour venir au Parlement tenir son Lit de Justice. Une circonstance singulière, c'est que la Duchesse de Ventadour y assista assise au bas du trône de Sa Majesté, avan-

tage qu'aucune femme avant elle n'avoit eu, & dont elle auroit été privée s'il y avoit eu une Reine-Mère & Régente pour conduire elle-même le Roi son fils à cette auguste fonction.



LES provisions de la charge de Commandeur & Grand-Trésorier de l'Ordre du St.-Esprit, dont Louis XV honora le sieur Crozat, sont un des premiers monumens de l'attention de ce Prince à encourager & à illustrer le commerce. En voici les dispositions : » Louis, &c. Le Roi, notre » très-honoré Seigneur & Bisayeul ayant , » par son Edit du mois d'Août 1669 , per- » mis aux Gentilshommes d'exercer par » eux ou par personnes interposées , le » commerce maritime, sans déroger à la » noblesse, nous avons vu avec satisfaction » que plusieurs s'y sont adonnés pour le » bien de notre état; mais entre ceux qui » s'y sont distingués , personne ne l'a fait » avec plus de noblesse, de bonne-foi, de » bonheur & plus d'utilité pour la Patrie , » que notre amé & féal Conseiller & Se- » crétaire, Maison & Couronne de France » & de nos Finances, le sieur Antoine » Crozat, qui par son zèle, son application » & l'étendue de ses connoissances dans le » commerce maritime, a procuré à notre

» royaume de grands avantages, & une
» grande quantité de matières d'or & d'ar-
» gent, dans des tems qu'elles lui étoient
» si nécessaires; c'est ce qui porta le Roi
» notre prédécesseur & bisayeul, d'accor-
» der audit sieur Crozat, par des Lettres-
» Patentes du 14 Septembre 1712, la fa-
» culté de faire seul le commerce du pays
» de la Louisiane, dont le succès commen-
» ce de répondre à nos espérances; mais
» voulant témoigner plus particulièrement
» notre satisfaction audit sieur Crozat, &
» faire connoître à nos sujets, au com-
» mencement de notre règne, le désir que
» nous avons de les rendre heureux, en
» excitant l'émulation de ceux qui par leur
» industrie & leurs talens, sont en état de
» leur procurer l'abondance; nous avons
» résolu, en suivant les intentions du Roi
» Louis XIII, marquées dans son Ordon-
» nance de 1629, de relever & faire ho-
» norer ceux qui s'occupent du commerce
» maritime. C'est pourquoi nous avons cru
» ne pouvoir donner une plus grande mar-
» que d'honneur audit sieur Crozat, qui
» convienne mieux aux alliances qu'il a
» faites, & de lui témoigner la satisfac-
» tion que nous avons de ses services & de
» ceux qui nous été rendus par sa famille
» dans les charges de Conseiller au Parle-
» ment, Maîtres des Requêtes & autres

» emplois, qu'en lui donnant la charge de
 » Commandeur & Grand-Trésorier de nos
 » ordres. A ces Causes, &c. »

On ne peut rien dire qui fasse mieux
 l'éloge du sieur Crozat, & qui prouve
 davantage son mérite, que la copie de
 ses provisions que nous venons de donner.



LES Officiers étrangers qui ont rendu
 des services essentiels à l'Etat, à notre Pa-
 trie, méritent à tous égards d'avoir part à
 nos éloges; ils sont naturalisés François dès
 qu'ils en ont adopté les sentimens & le
 zèle.

Conrard de Rozen, Comte de Bollevi-
 ler, Maréchal de France, & Chevalier des
 Ordres du Roi, étoit originaire de Livo-
 nie, de la plus ancienne Noblesse, & d'une
 des meilleures Maisons de cette Province.
 Il vint en France servir sous son parent le
 Général de Rosen, si connu dans les fa-
 meuses expéditions du Duc de Saxe Wey-
 mar, & se dévoua, comme lui, au ser-
 vice du Roi. Depuis s'étant toujours dis-
 tingué dans tous les emplois Militaires
 par lesquels il a passé, & ayant donné,
 l'espace de plus de 50 ans, des marques
 de capacité, de zèle & d'une entière fidé-
 lité pour Sa Majesté & pour l'Etat, il mé-
 rita le suprême degré d'honneur auquel il

plut au Roi de l'élever en 1703. Son habileté, sa vigilance & son exactitude infinie pour le service, dans les différens commandemens dont le Roi l'a honoré, & dans les occasions les plus considérables où il s'est trouvé, lui ont mérité la confiance & l'estime de son Prince & des plus grands Capitaines. Ses sentimens nobles & élevés, ses actions pleines de raison, de solidité & de circonspection, l'ont fait admirer de tous ceux qui l'ont connu particulièrement. Homme de tête & d'une bravoure connue, étant à Merz il reçut ordre de faire changer de garnison au Régiment de son nom; il ordonna à son Lieutenant-Colonel de partir; les Officiers refusent d'obéir sous prétexte qu'il leur est dû quelque contribution de corps. Le Lieutenant-Colonel en avertit le Comte de Rozen; il arrive, voit le Régiment en bataille, ordonne au premier Capitaine de partir, & sur son refus lui casse la tête; il donne le même ordre au second qui lui obéit sur-le-champ, & tous les autres Officiers suivirent son exemple.

Après sa mort il parut un Mémoire manuscrit. Il contient une instruction de sentimens d'honneur & de probité, que ce Maréchal, dans son grand âge, laissa à son petit-fils lorsqu'il l'envoya à Paris pour y être élevé. Il seroit à souhaiter que

les jeunes Seigneurs qui entrent dans le monde connussent & voulussent suivre des conseils aussi sages ; celui pour lequel ils avoient été écrits , fut malheureusement moissonné à la fleur de son âge.

» Le grand âge où je me vois , dit ce
 » respectable Maréchal , ne me permet pas ,
 » mon fils , d'espérer pouvoir vous guider
 » moi-même dans la suite , lorsque vous
 » serez engagé dans le monde , & vous
 » faire remarquer avec une tendresse pater-
 » nelle , les écueils où vous pourrez don-
 » ner. La seule satisfaction qui me reste ,
 » est de vous laisser par cet écrit des con-
 » seils que la conscience & l'honneur m'o-
 » bligent de vous donner , & que je vous
 » prie de suivre comme mes dernières vo-
 » lontés , persuadé que le bien est infiniment
 » plus précieux que ce que la fortune vous
 » pourra jamais présenter.

» Je vous recommande sur toutes choses
 » la crainte de Dieu , qui est le commence-
 » ment de la sagesse & le principe de tout
 » honnête homme. Si vous la possédez au
 » fond de votre cœur & que vous mettiez
 » toute votre espérance & votre confiance
 » dans le Seigneur , il vous protégera &
 » vous conduira par sa divine bonté.

» Honorez votre père & votre mère : sou-
 » venez-vous que vous leur devez l'être , &
 » que Dieu vous ordonne de leur porter
 » du respect & de l'attachement.

» Ayez toute la déférence imaginable
 » pour celui qui est préposé pour vous
 » gouverner & pour avoir soin de votre
 » éducation ; soyez attentif à suivre ses
 » conseils & ses bons avis, puisqu'il vous
 » doit tenir lieu de tout.

» Soyez honnête & poli envers tout le
 » monde, vrai dans vos paroles, plein de
 » droiture & de probité dans toutes vos
 » actions. Ne fréquentez jamais que d'hon-
 » nêtes gens, remplis de vertu & de bonnes
 » mœurs ; tâchez de les imiter, & proposez
 » vous toujours les plus grands modèles.

» Je vous recommande d'avoir une ap-
 » plication continuelle à vos études & à
 » vos exercices, afin de vous mettre en
 » état de servir le Roi dignement & de
 » marcher sur les traces de vos Ancêtres.

» Evitez les jeux de hazard & ne vous y
 » engagez jamais. Persuadez-vous que ces
 » sortes de jeux sont capables, non seule-
 » ment de vous ruiner, mais encore de
 » vous attirer cent mauvaises affaires qui
 » vous feroient perdre votre fortune, vo-
 » tre honneur & votre réputation : appre-
 » nez ceux qui se joueront toujours parmi
 » les honnêtes gens ; tâchez de vous y per-
 » fectionner pour n'y être point duppe ;
 » soyez égal dans la perte & dans le gain,
 » & faites-vous un point d'honneur de
 » passer dans le monde pour un beau joueur

» incapable de faire de mauvaises disputes.

» Fuyez la débauche & les femmes d'une
» vie déréglée ; car elles ne sont propres
» qu'à vous perdre d'ame & de corps. Ne
» fréquentez que celles qui ont de la vertu
» & de l'esprit , capables de vous faire hon-
» neur , pour apprendre d'elles l'honnêteté
» & la politesse «.

» Quand vous voudrez vous régaler avec
» vos amis , n'allez jamais au cabaret ni
» chez les Traiteurs , car il s'y trouve sou-
» vent des filoux , des bretteurs & autres
» mauvais esprits , qui ne respirent que le
» désordre ; vous tomberiez dans des in-
» convéniens qui vous perdroient dans l'es-
» prit du Roi , & des honnêtes gens «.

» Lorsque vous ferez en âge de vous pro-
» duire dans le grand monde , soyez atten-
» tif à faire votre cour au Roi , aux Princes ,
» aux Officiers-Généraux , aux Ministres &
» autres gens de distinction. Tâchez de mé-
» riter leurs bonnes grâces , leur appui &
» leur protection ; vous y parviendrez par
» une grande retenue & une réputation de
» sagesse qui attire l'estime & la confiance ;
» joignez-y une attention singulière à ne
» jamais blâmer les démarches de ceux qui
» sont au-dessus de vous , soit dans le com-
» mandement à la guerre , ou dans l'admi-
» nistration des affaires ; persuadé qu'outre
» les raisons de justice & de fidélité qui

» règnent dans l'un & dans l'autre, il y a
 » toujours des ressorts de prudence & de
 » politique, où il n'est pas permis de pé-
 » nêtrer «.

» Tâchez de vous perfectionner dans les
 » Belles-Lettres, dans les Langues étrangè-
 » res, & les autres Sciences, propres à vous
 » élever à quelque chose de grand; car on
 » n'épargnera rien pour votre éducation «.

» Rendez-vous aussi adroit au fait des
 » armes, non pour vous ériger en bretteur,
 » mais pour sçavoir vous défendre dans les
 » occasions. Si quelqu'un vous agace par
 » des railleries piquantes, ne prenez pas
 » feu d'abord; mais tâchez, par un air
 » froid, par des réponses ambiguës, d'en
 » détourner les suites; si après cela il vous
 » presse, faites-lui comprendre que si vous
 » vous tenez dans les bornes de la modé-
 » ration, ce n'est pas faute de sentiment &
 » de courage «.

» Soyez fidèle à vos amis, incapable de
 » révéler un secret qu'on vous aura confié.
 » Ne parlez jamais mal de personne, pas
 » même de vos ennemis. Ne soyez pas trop
 » avide de parler, pesez vos paroles, & fai-
 » tes réflexion sur vos discours. Ne contes-
 » tez jamais avec opiniâtreté dans l'incerti-
 » tude, ou dans une mauvaise cause; car il
 » vaut mieux céder honnêtement, que de
 » soutenir avec confusion «.

» Quand vous serez en bonne compa-
» gnie, persuadé que vous n'en fréquente-
» rez jamais d'autres; ne faites ni le fanfa-
» ron, ni le petit-maître; ne vous vantez
» jamais de rien, mais tenez-vous dans une
» honnête modestie; vous serez aimé &
» estimé de tous ceux qui vous verront.
» Ne foyez avare, ni dépensier mal à-pro-
» pos; ne donnez pas dans la bagatelle, ni
» dans les colifichets: évitez cependant de
» passer pour mesquin, quand il s'agira de
» vous faire honneur «.

» Quand vous serez en état d'avoir quel-
» que emploi Militaire, tenez-vous à votre
» troupe sans la quitter; foyez exact, atten-
» tif & vigilant à votre devoir; voyez toutes
» choses par vous-même, & ne vous repo-
» sez jamais sur ce que feront les autres.
» Ayez toujours quelqu'un à la découverte,
» pour ne pas être surpris; & gravez bien
» dans votre esprit qu'un seul quart-d'heure
» de paresse ou de négligence, est capable,
» non-seulement de vous faire perdre tout
» le fruit de vos services, mais aussi de ter-
» nir pour jamais votre honneur & votre
» réputation «.

» Si Dieu vous fait la grace de vous éle-
» ver à des emplois considérables, où se
» trouvent des Officiers sous votre com-
» mandement, & qu'il arrive malheureu-
» sement à quelqu'un d'avoir fait une faute

» dans le service , ne le traitez pas avec ri-
 » gueur , ni avec dureté , en lui faisant une
 » reprimande sèche ; plaignez-le , & re-
 » montrez-lui avec douceur , le tort qu'il
 » s'est fait d'avoir manqué ; priez-le d'être
 » une autre fois plus exact & plus régulier
 » à remplir son devoir , pour vous éviter le
 » déplaisir que vous auriez d'être contraint
 » à lui faire du mal contre votre inclina-
 » tion & votre naturel .

» Aimez ceux qui vous corrigent & qui
 » vous font remarquer vos défauts ; ce sont
 » vos véritables amis , car ils n'en usent
 » ainsi que pour votre bien ; au lieu que
 » vos ennemis feront toujours ceux qui vous
 » flatteront en votre présence , dans la ma-
 » ligne espérance que vous conserverez vos
 » imperfections , qui leur donneront tou-
 » jours de l'avantage sur vous , & la facilité
 » de vous détruire plus aisément « .

» J'aurois encore bien des choses à vous
 » dire pour le détail d'une vie qui mérite
 » tant de réflexions ; j'en laisse le soin à vo-
 » tre Gouverneur , qui vous les fera remar-
 » quer dans les occasions & dans vos entre-
 » tiens particuliers « .

» Si vous faites attention , mon cher fils ,
 » à ces conseils paternels , comme je l'es-
 » père , & que vous les imprimiez dans vo-
 » tre esprit ; vous pouvez compter que je me
 » retrancherai sur tout , pour vous mettre

» en

» en état de soutenir votre naissance hon-
» nêtement, &c «.

DANIEL de Montesquiou de Préchac ; Lieutenant - Général des Armées du Roi, Gouverneur de Schelestat, Commandeur de l'Ordre de S. Louis, Sénéchal d'Armagnac, servit dans l'armée & sous les yeux de Louis XIV. Il se trouva à dix sièges, où il montra beaucoup de valeur & d'intrepidité. Blessé dangereusement au pied gauche à Antoin, il se distingua de même au combat d'Atheneim, où il eut un cheval tué sous lui, & le talon droit percé d'un coup de mousquet ; au siège de Roses dont il obtint le Gouvernement, aux sièges de Palamos, de Girone, d'Ostrabie & de Castel-Fouillet. Chargé de faire entrer un convoi, il fut blessé d'un coup de feu à la cuisse, ce qui ne l'empêcha pas de réussir.

Jamais Officier n'a été plus attaché que lui à son devoir & à l'observation de la discipline Militaire. Lorsqu'il vint à la Cour en 1699, craignant que le Roi, dont il avoit autrefois été particulièrement connu, pendant qu'il servoit dans les Mousquetaires, ne l'eût oublié, il pria le Maréchal de Noailles de le présenter. Sa Majesté s'en étant apperçue, dit en souriant : » Préchac » croit que je ne le connois plus, parce

» qu'il ne vient point à la Cour «; & en lui mettant la main sur l'épaule, ajouta :
 » Il y a long-tems que nous nous connoissons «.

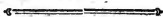
Dans tous les emplois qu'il a eus, il s'est toujours contenté de ses appointemens, sans même vouloir user de certains droits établis par la coutume, ni recevoir les présens qu'on lui offroit. Il n'a jamais rien demandé à la Cour; & s'il a obtenu des grâces, il ne les a dues qu'au rapport de ses Généraux. Le Prince de Condé, M. de Turenne, les Maréchaux de Luxembourg, de Noailles & le Duc de Vendôme, firent connoître son mérite au Monarque.

M. de Louvois lui ayant écrit que le Roi lui donnoit la Lieutenance-Colonelle du Régiment de Champagne, M. de Montesquiou la refusa, disant qu'il y avoit trois Capitaines plus anciens que lui, & qu'il ne leur donneroit jamais la mortification d'être commandés par leur cadet. Le Ministre approuva cette délicatesse; ayant fait placer ces trois Capitaines, M. de Préchac fut fait Lieutenant Colonel.

Ce fut aussi en ce tems-là, qu'étant Inspecteur d'Infanterie à Pignerol en Dauphiné, il eut ordre d'envoyer à la Cour un état de tous les Officiers de son département, de leur pays, de leurs services, des occasions où ils s'étoient trouvés & de leurs

blessures : il s'en acquitta avec exactitude à l'égard de tous les autres, il n'oublia que lui-même, ce qui obligea M. de Louvois de lui écrire en ces termes :

» J'ai fait voir au Roi l'état que vous
 » m'avez envoyé, Sa Majesté en a été
 » fort contente, & a admiré votre mo-
 » destie de ne pas vous mettre au nombre
 » des blessés, n'ignorant pas que vous l'a-
 » vez été à Antoin & à Atheneim; & c'est
 » pour cela qu'elle vous donne la Com-
 » manderie de St-Omer «.



PHILIPPE Herbelot, né à Doulerans-le-Château, étoit âgé de 9 ans lorsque Henri IV mourut. Il servit plusieurs années sous le règne de Louis XIII, reçut plusieurs blessures dans différentes actions, & parvint au grade de premier Sergent de sa Compagnie. Il quitta les armes pour s'établir à Châteaudun, où il exerça le métier de Sellier jusqu'à la cent-deuxième année de son âge.

M. de Vendôme allant ou revenant de l'armée, fut obligé de s'arrêter auprès de Châteaudun, parce que sa voiture s'étoit rompue. On s'adressa à la boutique du vieillard Herbelot pour la remettre en état; lorsqu'il fut que cette voiture appartenoit à M. de Vendôme, il voulut y aller

lui-même, quoiqu'il eût deux compagnons. Tandis qu'il travailloit, quelqu'un de ceux qui étoient présens instruisit M. de Vendôme du grand âge de ce bon vieillard. Ce Seigneur lui fit plusieurs questions; Herbelot répondit avec beaucoup de gaieté & de bon sens. M. de Vendôme fort satisfait, lui promit de parler au Roi en sa faveur.

Un an après, le Marquis de Dangeau qui avoit des terres aux environs de Châteaudun, fut chargé de le faire venir à la Cour; il lui avoit mandé de choisir une voiture commode; mais le bon vieillard se contenta de prendre un cheval pour porter son petit bagage, & fit le voyage à pied, accompagné de son fils, il se rendit à Marly chez le Marquis de Dangeau, qui le présenta à Louis XIV. En abordant Sa Majesté, il mit un genou en terre, le Roi lui présenta lui-même la main pour le relever, lui fit beaucoup de questions sur sa vie à l'armée & ailleurs; charmé de la justesse de ses réparties, Sa Majesté l'engagea à prendre un établissement à Paris, & lui dit de revenir à la Cour. Tant que vécut ce Monarque il daigna prendre soin de ce bon vieillard.

En sortant de chez le Roi il fut présenté aux Dames qui avoient demandé à le voir; Madame la Dauphine coupa de ses cheveux

pour en faire un brasselet, d'autres Dames en voulurent faire autant : » Tour beau, » mes Dames, s'écria plaisamment le vieillard, » cela n'est permis qu'à Madame ». Quelqu'un lui ayant demandé s'il avoit l'ouïe bonne, il répondit : » J'entends fort » bien quand on me dit, tiens; mais je » suis sourd, quand on me dit, donne ».

A l'avènement de Louis XV, il alla à Vincennes accompagné de son fils; il étoit pour lors âgé de 114 ans. Il eut l'honneur de complimenter le Maréchal de Villeroi, dont il étoit connu, & qui se chargea de le présenter à Sa Majesté; ce Monarque lui assura sur sa cassette une pension viagère, dont une partie retourna à son fils. » Quel » bonheur, s'écria-t-il, dans les transports » de sa reconnoissance, d'avoir eu l'avantage de voir les quatre derniers Rois de » France; j'ai la consolation de voir le commencement du règne de Louis XV, ce » qui met le comble à mon contentement. » Il ne me reste après cela rien à désirer au » monde; fasse le Ciel que les jours du » jeune Roi se multiplient beaucoup au-delà des miens, que le cours de ses » années soit tissé de toute sorte de bonheur & de gloire; qu'enfin il termine son illustre carrière d'une manière aussi » glorieuse que son Auguste Bisayeul, dont je n'oublierai jamais la bonté avec la-

» quelle il recevoit tous les ans le bouquet que j'avois l'honneur de lui présenter; la grace qu'il m'a faite pendant 10 ans avant sa mort, de me mettre au nombre de ses pensionnaires, demeurera éternellement gravée dans mon ame «.

Louis XIV quelque-tems avant son décès avoit accordé une loterie en sa faveur, qui devoit bientôt s'ouvrir.

Les Selliers de Paris l'avoient adopté cette même année pour leur Doyen, le jour de la fête de St. Eloi, lui ayant donné la première portion de pain-beni, ils l'invitèrent à dîner, le firent asseoir à la première place, & burent à sa santé, le nommant leur Doyen avec de grandes acclamations.

Il fut très-gracieusement accueilli du Duc d'Orléans, Régent, qui l'assura de sa protection. Une personne, de la part du Prince, lui apporta un présent digne de la généreuse bienfaisance de S. A. R.

Les mœurs de Philippe Herbelot étoient aussi pures que son tempérament étoit sain & vigoureux : il mourut à Paris dans la cent quinzième année de son âge.

Nous tenons une bonne partie de ces faits du petit-fils de ce bon vieillard, qui est Maître de Dessin à Paris, & qui porte le nom d'Herbelot.



LA bravoure & le patriotisme, l'amour pour son Roi, caractérisent le vrai François. C'est par ces excellentes qualités que se distingua Louis Doger, Marquis de Cavoye, Grand-Maréchal des Logis de la Maison du Roi, & le dernier d'une famille illustre de Picardie.

Il commença à se faire connoître sous le nom de Chevalier de Cavoye, par une action très-brillante. Il étoit avec MM. les Chevaliers de Lorraine, de Coasslin & de Busca, sur le bord de l'Amiral Ruyter, à la bataille navale que les Hollandois perdirent contre les Anglois l'an 1666. Ruyter accablé par le nombre, faisoit cette belle retraite qui lui acquit plus de gloire qu'une victoire. Un Brûlot Anglois qui venoit à lui, alloit infailliblement le faire périr; M. de Cavoye proposa le seul moyen de le sauver, & pria l'Amiral Hollandois de permettre aux quatre Chevaliers François d'aller couper les cables des chaloupes du Brûlot : il obtint la permission, & par le succès d'une démarche aussi intrépide, il contraignit les Anglois de mettre eux-mêmes le feu à leur Brûlot : il repassa au travers des ennemis, & revint joindre l'Amiral qu'il avoit sauvé. L'Auteur de la vie de Ruyter avoua que la conservation

de la flotte & peut-être de l'Etat , dépendoit de ce coup périlleux.

Les Etats-Généraux voulurent récompenser d'une somme considérable la bravoure des François ; mais les quatre Chevaliers aussi généreux que vaillans , firent distribuer cet argent à l'équipage. M. de Turenne qui savoit apprécier mieux qu'un autre les grandes actions , fut si touché de celle du Chevalier de Cavoye , qu'il voulut le connoître & qu'il lia avec lui une amitié que rien dans la suite n'a pu altérer.

L'attachement de M. de Cavoye pour Louis XIV étoit inexprimable. Elevé auprès de ce Prince dès l'âge de 7 ans , il avoit mérité son amitié la plus intime. Sa fermeté , sa droiture furent les liens de cette union respectable. Louis aimoit en lui des qualités qu'il possédoit lui-même au suprême degré.

M. de Cavoye lui a toujours dit la vérité sans craindre de lui déplaire ; & quoi-qu'il ait eu pour ennemis des personnes de crédit auprès de Sa Majesté , quoiqu'on ait mis tout en usage pour le perdre dans son esprit , on n'a jamais pu y réussir. On a traversé sa fortune , il s'en soucioit peu ; mais on n'a pu lui ôter le cœur , ni l'estime de son maître ; c'est tout ce qu'il vouloit du Roi.

Il a suivi ce Prince dans toutes ses cam-

pagnes; & son intrépidité lui avoit acquis le nom de *Brave Cavoye*.

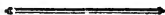
Le Roi lui donna la Charge de Grand-Maréchal-des-Lôgis en le mariant à Louise Coetlogon, sortie d'une ancienne Maison de Bretagne, fille d'honneur de la Reine Marie-Thérèse d'Autriche. Sa vertu l'avoit rendue favorite de cette Princesse; & toute la France la regardoit comme un modèle accompli de l'amour conjugal.

M. de Cavoye ne s'est jamais servi de la faveur dont il jouissoit que pour faire du bien; la France est pleine de personnes à qui il a rendu service. Son plus grand plaisir étoit de tirer de l'obscurité le mérite inconnu; & il n'a jamais manqué de prendre hautement le parti de l'innocent opprimé contre les puissances les plus redoutables. Il suffisoit d'être malheureux pour obtenir sa recommandation, & ceux qui ne pouvoient trouver d'accès jusqu'au trône, en trouvoient sûrement par son canal. Toute la Cour, jusqu'au plus bas Officier, lui rend ce témoignage.

M. de Vaux, Ecuyer du Roi, rencontrant un jour M. de Cavoye, dit à des personnes à qui il venoit de montrer les curiosités de Versailles: « Voici ce qu'il y a » de plus rare à la Cour. Regardez un » homme qui n'a jamais menti, & qui ne » s'est servi de son crédit que pour faire

» plaisir à tout le monde ». L'éloge étoit d'autant plus sincère , que M. de Cavoye n'avoit jamais eu d'occasion d'obliger M. de Vaux.

On peut juger qu'on s'empressoit d'être ami d'un homme si officieux ; mais il n'accorda jamais son amitié qu'au mérite ; elle étoit pour ceux qui l'obtenoient un titre de probité.



L'HOMME de mérite , quoique sans fortune , marque presque toujours le plus parfait désintéressement ; content du plus stricte nécessaire , il fait borner ses besoins ainsi que ses désirs ; il se croit heureux , & c'est en effet le vrai secret de l'être.

Antoine Galland , né à Rollo , petit Bourg de Picardie , de parens fort pauvres , ne perdit jamais de vue la vie simple & frugale à laquelle sa naissance l'avoit destiné. Plus avide de science que de fortune , il commença ses études au Collège de Noyon par la libéralité du Président & d'un Chanoine de la Cathédrale.

A la mort de M. Oudinet , Garde des Médailles du Cabinet du Roi , M. l'Abbé de Louvois crut que cette place ne pouvoit être mieux remplie que par notre Philosophe ; qu'elle lui appartenoit même de droit par plusieurs raisons : c'est sur ce pied là

qu'il en parla au Roi, & Sa Majesté décida sur le champ en sa faveur; mais quelle fut la surprise de M. l'Abbé de Louvois, quand, au lieu de remerciemens, auxquels il avoit lieu de s'attendre; Galland, qui ne sçavoit rien de ce qui s'étoit passé à Versailles, & qu'on avoit voulu surprendre agréablement, parut triste, rêveur & silencieux. Il s'expliqua enfin, & pria instamment M. l'Abbé de Louvois de remercier pour lui le Roi, de l'excuser envers Sa Majesté, d'accepter une telle charge qui l'exposoit au grand monde, & le tireroit de son centre, c'est-à-dire, de la retraite pour laquelle il étoit né. Le Roi ne put s'empêcher de l'admirer, & ce prince, qui aimoit la vertu, & récompensoit volontiers le mérite, après avoir agréé M. Simon, proposé pour remplacer M. Galland, ajouta : » Je » donne 600 liv. de pension à Galland, qui » aidera de ses lumières, celui qui doit avoir » soin de mon Cabinet «.

L'équitable Auteur de son éloge, l'a donc bien caractérisé, en disant de lui : » Homme vrai jusques dans les moindres » choses, sa droiture & sa probité, alloient » au point, que rendant compte à ses Asso- » ciés de sa dépense dans son voyage du » Levant, (fait aux dépens de la Compa- » gnie des Indes Orientales) il leur comp- » toit seulement un sou, ou deux, quel-

» quefois rien du tout pour les journées ;
 » qui , par des conjonctures favorables , ou
 » même par des abstinences involontaires ,
 » ne lui avoient pas coûté davantage «.

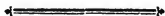
Je ne l'ai guère quitté que le jour de sa mort , ajoute le même Auteur ; il pensa , peu de jours auparavant , que ses ouvrages , le seul & unique bien qu'il laissoit , pourroient être dissipés , s'il n'y mettoit ordre : il le fit , & de la façon la plus simple & la plus militaire , se contentant de le dire publiquement à un neveu qui étoit venu de Noyon pour l'assister dans sa maladie ; & suivant cette disposition qui a été fidèlement exécutée , les Manuscrits Orientaux ont passé dans la Bibliothèque du Roi ; son Dictionnaire Numismatique est revenu à l'Académie ; & sa traduction de l'Alcoran a été portée à M. l'Abbé Bignon , comme un gage de son estime & de sa reconnoissance. C'est avec une fortune si médiocre que M. Galland a eu la gloire de faire les plus illustres héritiers.



L'HISTOIRE de ce siècle fournit un trait qui honore celui qui en est l'Auteur , & l'Ordre Militaire & respectable qui l'a récompensé.

Pierre Porlier, Seigneur de Goupillières , en Normandie , Maître de la Chambre des

Comptes de Paris, s'est rendu célèbre par sa générosité envers l'Ordre de Malthe. En 1714, les Turcs sachant qu'il n'y avoit point de poudre dans l'Isle, résolurent d'en faire le siège. Sensible aux malheurs dont la Religion étoit menacée, il les prévint, en vendant sa vaisselle d'argent & d'autres effets précieux, pour acheter une grande provision de poudre qu'il fit passer dans l'Isle. De Rocafull, Grand-Maître, pénétré d'estime & de reconnoissance pour une action aussi généreuse, envoya au sieur Porlier, la Croix de l'Ordre.



A peu près dans le même tems, on fut informé que les Turcs avoient envoyé en esclavage plus de 80 mille personnes enlevées, tant en Morée, que dans les Isles où leurs armes avoient pénétré; & comme la plupart de ces esclaves étoient des Marchands de diverses Nations, qui, depuis quinze ans, avoient été s'établir dans les conquêtes des Vénitiens; M. Desalleurs, Ambassadeur de France, & les Marchands de cette nation, rachetèrent plusieurs de ces infortunés, qui avoient été conduits à Constantinople & aux environs.

• Cet exemple, digne de louange, fut suivi par quelques autres Ministres, qui rachetèrent aussi plusieurs esclaves, de leur Nation;

mais le plus grand nombre étant dans les fers, dispersés dans les provinces de l'Empire de l'Asie, M. Desalleurs, écrivit à tous les Consuls Français de son Département, de tâcher de lui envoyer la liste de tous les Français qui seroient en esclavage dans les Villes & Provinces où ils pouvoient avoir relation; & qu'en attendant de nouveaux ordres, on leur procureroit tout le soulagement possible.

L'ÉGLISE de France perdit cette année un Pasteur digne des beaux siècles de l'Eglise.

François Poudinx, Evêque de Tarbes, mort dans son Diocèse, institua pour ses légataires universels, son Séminaire & les pauvres de l'Hopital du lieu de sa résidence. Le noble usage qu'a fait ce Prélat de ce qu'il possédoit, est le plus bel éloge qui puisse éterniser sa mémoire.

PIERRE-Rémond de Montmort, naquit à Paris. La Religion & la Philosophie caractérisoient cet homme illustre. Mathématicien célèbre, Membre de l'Académie des Sciences, il faisoit imprimer à ses frais les ouvrages d'autrui, qui pouvoient servir au bien public.

Il marioit, qu faisoit Religieuses des

filles, qui, dépourvues de fortune, n'eussent pas même trouvé des Monastères, & pourvu que les besoins ne fussent pas tout-à-fait disproportionnés à son pouvoir, il ne manquoit jamais, ni à l'amour des sciences, ni à celui du prochain.

Le voisinage de sa terre de Montmort à celle de Mareuil, lui donna lieu de connoître la Duchesse d'Angoulême: épris du mérite de Mademoiselle de Romicourt, petite-nièce & filleule de la Princesse, il résolut de l'épouser; mais avant le mariage, il lui déclara qu'il avoit dépensé vingt-cinq mille écus de son patrimoine, tant il avoit peur de tromper. Il fut facile de juger à quoi cette somme avoit été employée; sans cela on n'auroit jamais sçu jusqu'où il avoit poussé la générosité, ou la charité chrétienne.

Quand il fut extrêmement mal, & que, selon la coutume, on l'envoya recommander aux prières de trois Paroisses, dont il étoit Seigneur, les Eglises retentirent des gémissemens & des cris des payfans. Sa mort fut honorée de la même Oraison Funèbre; éloges les plus précieux de tous, tant parce qu'aucune contrainte ne les arrache, que parce qu'ils ne se donnent ni à l'esprit, ni au sçavoir; mais à des qualités infiniment plus estimables.



ANNE-Catherine-Eléonore le Tellier de Louvois , avoit épousé Charles-Sigismond de Montmorency-Luxembourg, Duc d'Olonne. Son mari étant attaqué de la petite vérole, elle prit la généreuse résolution de tout risquer pour le soulager dans sa maladie. Comme elle avoit un pressentiment que cette amitié conjugale mettroit sa vie en danger, elle fit son testament, & n'ayant point d'enfans, elle partagea son bien à deux sœurs du second lit. Après ces dispositions, ayant été faire ses dévotions à sa Paroisse, elle s'enferma ensuite dans la chambre de son époux, auquel elle rendit de si bons services, qu'il guérit de sa maladie; mais elle la contracta & en mourut. Quel modèle de courage, de vertu & de tendresse!

ANNÉE 1716.

Le jeune Roi se rendit à Paris le 2 de Janvier, pour loger au Palais des Thuilleries. Il avoit habité le Château de Vincennes depuis la mort de Louis XIV. Les Parisiens furent au comble de leurs vœux, de voir leur Prince fixer son séjour dans la Capitale. Il fut conduit à son Palais & suivi de tous les Ordres des Citoyens, au milieu
des

des transports de joie & d'allégresse; tous adressoient des vœux au Ciel pour la prospérité de son règne.

Tandis qu'on s'occupoit à la Cour de la réforme du Gouvernement, les Sciences recevoient dans la Capitale & dans les Provinces les plus éloignées du Royaume, des moyens d'encouragement & d'émulation.

M. de Montesquieu, Président à Mortier du Parlement de Bordeaux, Académicien ordinaire de l'Académie Royale de la même Ville, proposa à tous les Sçavans de l'Europe, un prix qui devoit être distribué le jour de S. Louis, de l'année suivante. Il fonda une Médaille d'or de 300 liv.



HENRI d'Aguesseau, Intendant en Guyenne, mort Conseiller d'Etat ordinaire & du Conseil de Régence, laissa de grandes récompenses à ses Domestiques, & fit des aumônes considérables aux pauvres. Souffrant avec peine que le Collège de Guyenne, aussi ancien & autrefois si fameux, fût détruit; ce sçavant Magistrat, qui aimoit les Belles-Lettres, & étoit né à Bordeaux, pendant qu'Antoine d'Aguesseau son père, y étoit premier Président du Parlement, crut ne pouvoir rendre un service plus signalé à sa Patrie, que de rétablir un Collège qui en avoit fait autrefois un des princi-

paux ornemens. Il jeta les yeux sur l'Abbé Bardin, pour l'en faire Principal, & engagea les Jurats de le nommer. Ce Principal ne trompa point son attente, & il fut secondé par les soins & les libéralités des Jurats, qui lui fournirent tout l'argent dont il avoit besoin pour les principales réparations.

Lorsque M. Bardin eut réglé tout ce qui regardoit le culte divin, il s'appliqua à remettre l'ordre & la discipline, établit un Pensionnat, où M. de Sève, qui avoit succédé à M. d'Aguesseau, dans l'Intendance de cette Généralité, mit trois de ses enfans, & qui fut bien-tôt rempli de la jeunesse la plus distinguée de la Province. Les Professeurs, qui étoient habiles, & qui n'avoient besoin que d'un chef pour les conduire, redoublèrent leur application, & donnèrent au Collège une forme nouvelle & un nouveau lustre.

Il y a dans ce Collège une Chaire de Mathématiques, fondée par François de Foix de Candale.



LES Bénéfices sont le patrimoine des pauvres. Si l'on étoit intimement convaincu de cette vérité importante, la Religion n'auroit point à rougir de tant d'abus que l'on commet à cet égard. Voici un exem-

ple frappant du plus noble désintéressement que ce siècle nous fournit.

Un digne & vertueux Ecclésiastique, d'une naissance illustre, vivoit content du patrimoine de ses pères. Sans ambition, sans inquiétude, il rendoit de grands services à l'Eglise; par d'excellens ouvrages qu'il composoit dans sa retraite. Le fruit de ses épargnes & de ses travaux, lui servoit à soulager l'indigence & l'infortune. Un parent, qu'il avoit à la Cour, après de vives sollicitations, obtint enfin une Abbaye pour ce respectable Prêtre. Il vint le trouver aussi-tôt, & lui dit en l'abordant : » Réjouif-
» sez-vous de la bonne nouvelle que je
» viens vous apprendre, le Roi vous donne
» l'Abbaye de * * * ; le vertueux Ecclésiastique l'ayant écouté de sang froid, lui répondit : » Vous me rendez un très-mauvais
» service ; j'aimois ma retraite, & je me
» plaisois dans ma chère solitude ; aujourd'hui je me vois contraint de m'en arracher pour parcourir tous les quartiers
» de Paris, chercher & soulager les malheureux, car telles sont les obligations indispensables que vous me faites contracter.
» Ainsi pour peu que vous vouliez m'obliger,
» retournez promptement à la Cour & remettez le bénéfice entre les mains du Roi ;
» j'y renonce absolument & je préfère ma

» médiocrité à une fortune plus brillante
 » qui me feroit à charge «.

Puisse ce vertueux Ecclésiastique avoir
 dans ceux de son état , grand nombre d'i-
 mitateurs !

A N N É E 1717.

CETTE année est remarquable par le
 Traité de la triple Alliance conclu à la
 Haye entre la France, l'Angleterre & les
 Provinces-Unies ; Louis XV , pour lors
 âgé de 7 ans , fit une réponse pleine de
 sagesse à un de ses Officiers qui lui dit :
 » Sire, Votre Majesté n'a-t-elle pas lieu
 » d'être contente de la triple alliance qui
 » vient d'être signée ? — Le jeune Prince
 répliqua , sans hésiter : » Oui, je suis tr s-
 » content ; mais mes Alliés ne le doivent
 » pas être moins que moi, car je les défen-
 » drai de tout mon pouvoir si on les atta-
 » que «.

Le 15 de Février est une époque mémo-
 rable par le changement arrivé à la Cour.
 Ce jour-là même auquel Louis XV entroit
 dans sa huitième année, Sa Majesté passa
 entre les mains des hommes. On lui pré-
 senta le Maréchal de Villeroy pour Gou-
 verneur, & M. de Fleury, ancien Evêque
 de Fréjus , pour Précepteur. Madame de

Vantadour dit alors au Duc Régent :
» Monseigneur, voilà mon ministère fini,
» vous me permettrez de baiser la main
» du Roi & de me retirer «. Dans l'instant elle prit la main de Sa Majesté & la baïsa, mais ce fut avec tant de tendresse, qu'il ne lui fut pas possible de retenir ses larmes. Le Roi attendri l'embrassa étroitement.

Madame de Vantadour s'étant retirée ; le Roi en parut si touché , qu'il ne cessa de pleurer. On lui fit entendre la Messe dans son Oratoire ; mais tournant la tête & ne voyant plus Madame de Vantadour , les larmes recommencèrent ; après la messe on tâcha de le consoler dans la première chambre du billard , pendant qu'on démeubloit son appartement : le Roi demeura inconsolable jusqu'à 3 heures & demie. Il envoya chercher Madame de Vantadour , qui de son côté n'avoit cessé de pleurer ; elle revint néanmoins avec un visage serein pour représenter au Roi , qu'étant âgé de 8 ans , il manquoit de résolution ; qu'il devoit au contraire être très content de se trouver sous la conduite des hommes : il répartit sur-le-champ : » C'est parce que
» j'ai de la raison , ma chère mère , que
» j'ai regret de me voir séparé de vous. — Elle lui dit : » Mais , Sire , vous n'avez point
» mangé «. — Il répliqua , non : à présent

» que vous êtes auprès de moi, que l'on
 » m'apporte à manger «. — Il dîna assez
 bien.

Pendant qu'elle étoit auprès de Sa Majesté, le Marquis de la Vrilliere apporta un présent de diamans de cinquante mille livres qu'il mit sur la table du Roi pièce à pièce. Le Roi, après avoir tout examiné, demanda : » Est-ce tout ? — Oui, Sire, lui répondit-on. — » C'est bien peu ; ma Bonne » en mérite davantage par les soins qu'elle » a pris de moi «.

La Duchesse de Vantadour resta jusqu'à 9 heures du soir ; le Roi se coucha assez tranquillement, lui ayant fait promettre qu'elle reviendrait le lendemain. Le Roi l'ayant en effet demandée, elle se présenta en habit de voyageuse. » Sire, lui dit-elle, » je suis obligée de vous quitter & d'aller » à St. Cyr voir Madame de Maintenon «. Le Roi en fut allarmé, & s'étant jetté à son cou, il donna de nouveau, en cette occasion des preuves sensibles de son bon cœur.

Le 23 le Maréchal de Villeroi fut si content des études du jeune Prince, qu'il lui demanda quelle récompense il souhaitoit pour son application à ses exercices ? — Il pria qu'on lui fît venir sa chère Maman. On le lui promit, à condition cependant qu'il la laisseroit retourner quand elle le

jugeroit à propos; il s'y engagea. Lorsqu'il fut prêt d'aller à la prière, la Duchesse de Vantadour prenant congé du Roi, dit en le quittant: » Adieu mon Maître « : le Roi lui répondit; » Adieu ma chère Mère«.

Le jeune Monarque donna presque dans le même-tems un trait des plus marqués de la bonté & de la sensibilité de son cœur; ayant appris que deux de ses Gardes avoient été mordus par un chien de chasse enragé; Sa Majesté, touchée d'une généreuse compassion, leur fit donner à chacun cent pistoles pour aller à la mer.



PIERRE-LE-GRAND, Czar, Législateur & Réformateur de la Russie, que le désir de recueillir de bonnes Loix, de connoître les Sciences & les Arts, & de procurer à son pays des Ingénieurs & des Artistes, faisoit voyager chez toutes les Puissances de l'Europe, vint également en France. On lui rendit dans tous les lieux de son passage les honneurs dûs à son rang; mais ce cérémonial le gênoit. Il ne voulut point s'arrêter à Beauvais, où l'Evêque de cette ville avoit fait préparer un grand festin; & comme on lui représentoit que s'il passoit outre il feroit mauvaise chère: » J'ai été soldat, répondit ce Prince, &

» pourvu que je trouve du pain & de la
 » bière, je suis content «.

Arrivé le 7 de Mai à Paris, sur les quatre heures du soir, le Maréchal de Tessé qui avoit été au-devant de lui jusqu'à Beaumont, le conduisit au Louvre avec toute sa suite. La magnificence avec laquelle on avoit décoré les appartemens, sembloit gêner sa simplicité; il préféra d'aller loger à l'hôtel de Lesdiguières, où il fut traité & défrayé comme au Louvre.

Ce Prince fit un accueil favorable à tous les Officiers du royaume, sur-tout à ceux qui jouissoient d'une réputation distinguée, & dont il n'ignoroit ni le nom, ni les belles actions.

Lorsque le Maréchal de Villars se présenta, il lui dit : » Monsieur, le bruit de
 » vos exploits s'étend si loin par les services signalés que vous avez rendus à votre
 » Patrie, que quand le feu Roi vous auroit accordé encore plus de graces, on
 » l'en loueroit davantage «.

Le lendemain matin de son arrivée, le Duc Régent alla lui rendre visite. Le Czar l'embrassa tendrement, le conduisit dans son cabinet; & lorsqu'ils en sortirent, on remarqua que le Souverain Moscovite régla si bien ses démarches, qu'il surprit la gauche & donna la droite au Duc d'Orléans. S. A. R. se voyant à la droite, s'é-

loigna un peu pour prendre la gauche ; mais Pierre-le-Grand ne le souffrit pas, & le reconduisit jusqu'au-delà de la porte de son Antichambre.

Louis XV, conduit par M. de Villeroi son Gouverneur, vint à son tour. Le Czar alla le recevoir à la portière de son carrosse, lui donna la main pour descendre ; & après s'être inclinés l'un & l'autre profondément & assez long-tems pour se saluer, le Czar embrassa le Roi, lui reprit la main & ne la quitta pas jusqu'à ce qu'il l'eût mis dans son fauteuil. Les Gentilshommes de la Manche ayant voulu, selon le devoir de leur charge, s'approcher du Roi pour lui aider à monter l'escalier, le Czar leur fit signe & dit : » J'aurai bien soin du Roi ; » je le conduirai sans l'abandonner ; laissez-moi faire «.

Ce Monarque ayant prié le Duc d'Antin de lui fournir une description de tout ce qu'il y a de plus curieux à Paris ; deux heures après ce Seigneur lui apporta un cahier proprement relié qui contenoit toutes les raretés de cette grande ville. Il le reçut sans l'examiner, s'entretenant pour lors avec plusieurs Seigneurs de sa suite ; mais l'ayant ouvert, il fut agréablement surpris de le voir traduit en langue Esclavone, & s'écria : » Qu'il n'y avoit qu'un François capable de cette politesse «.

Deux jours après le Czar reçut les respects du Corps-de-ville , & alla le soir voir le Roi dont la Maison étoit sous les armes. On mena le jeune Prince jusqu'au carrosse du Czar. Pierre étonné & inquiet de la foule qui se pressoit autour du jeune Prince , le prit & le porta quelque tems dans ses bras. Il lui adressa ensuite ce petit discours : » Czar, mon frère, il y a long-
 » tems que je souhaitois voir un Roi de
 » France dans la gloire de S. M. J'ai au-
 » jourd'hui la satisfaction de voir un jeune
 » Roi qui promet tout ce que les Ancêtres
 » ont fait de grand. Je fais plusieurs lan-
 » gues ; je voudrois les avoir toutes ou-
 » bliées & ne savoir que la Françoisse, pour
 » entretenir V. M. Il lui annonça enfin qu'il surpasseroit un jour son Ayeul en sagesse, en gloire & en puissance.

Madame de Ventadour s'étant trouvée dans l'appartement de S. M. , Pierre-le-Grand la gracieusa beaucoup, lui fit compliment sur le soin qu'elle avoit eu du Roi, & sur la gloire qu'elle avoit d'avoir conservé & élevé ce prince si aimable, si chéri & si nécessaire au bonheur de la France. A ce récit le Roi embrassa Madame de Ventadour, ce qui donna lieu au Czar de dire :
 » Que S. M. donnoit en cette occasion
 » des marques de son bon naturel, & qu'il
 » lui en savoit gré «.

L'Empereur Russe passa six semaines à Paris à visiter tout ce qu'il y a de beau & d'instructif; il alla voir les monumens & les édifices dignes de sa curiosité.

Le Maréchal de Villars le conduisit aux Invalides dont il admira & loua le magnifique établissement. Il entra dans le réfectoire au moment que les soldats étoient à table; il goûta de la soupe & se fit verser du vin; il but à la santé des Officiers qu'il nomma ses camarades.

En voyant le tombeau du Cardinal de Richelieu dans l'église de Sorbonne, & la statue de ce Ministre; moins frappé de la beauté de ce chef-d'œuvre de sculpture, que de l'image d'un Ministre si célèbre, il embrassa sa statue, & s'écria: » Grand homme, que n'es-tu né de mon tems? » je te donneroie la moitié de mon Empire pour apprendre à gouverner l'autre «.

Laurent-François Boursier, Docteur de la Maison & Société de Sorbonne, avoit fait un mémoire pour être présenté au Czar par ses Confrères, qui traitoit de la *Réunion de l'Eglise de Russie à l'Eglise Latine*. Boursier lui parla de ce qui fait l'objet de ce Mémoire; le Prince lui répondit d'abord qu'il n'étoit qu'un soldat. — Le Docteur répartit, » qu'il étoit un Héros, » & qu'en qualité de Prince, il étoit » protecteur de la Religion ». — » Cette

» réunion n'est pas une chose si aisée, re-
 » prit l'Empereur, il y a trois points qui
 » nous divisent ; le Pape , la procession du
 » St. Esprit..... Comme il oublioit le troi-
 sième point qui est les azimes & la coupe ,
 M. Bourfier le lui rappella. » Pour cet
 » article, dit le Prince , nous n'aurions pas
 » de peine à être ensemble. Cette conver-
 sation se termina , de la part du Monar-
 que , par demander le Mémoire de M.
 Bourfier.

Après avoir parcouru les Places Royale ,
 des Victoires & de Vendôme , il fut aussi
 à l'Observatoire , au Jardin du Roi & aux
 Gobelins. Il vit & admira dans ce dernier
 endroit les belles tapisseries qu'on y avoit
 fabriquées depuis peu ; ceux qui étoient
 chargés de pressentir adroitement le goût
 de S. M. C., lui demandèrent laquelle il
 estimoit la mieux travaillée ; il les examina
 de nouveau & donna la préférence à une
 magnifique tenture qui représentoit l'his-
 toire de Dom Quichote , dont le fond
 étoit tout d'or. Après qu'il eut fait cette
 déclaration, on le pria de la part du Roi
 de l'agréer ; on la fit plier aussi-tôt & por-
 ter à son hôtel. Il alla également voir les
 tapis de la Savonnerie , les Ateliers des
 Sculpteurs, des Peintres, des Orfèvres du
 Roi, des Fabricateurs d'instrumens de Ma-
 thématiques : tout ce qui sembloit mériter

son approbation , lui étoit offert de la part de S. M.

Ce Prince ne fut pas moins empressé de connoître les gens célèbres dans les Sciences , dans les Arts & même dans les Mé-tiers. Il voulut voir une séance de chaque Académie & assister à une Audience du Parlement.

L'Académie des Sciences ayant supplié le Czar qui étoit venu à une de ses assem-blées du mois de Juin , de vouloir bien lui faire l'honneur d'être un de ses Mem-bres; l'Abbé Bignon reçut de Pétersbourg, le 7 de Novembre de la même année, une lettre du premier Médecin de S. M. C., contenant qu'elle étoit très-satisfaite de ce que l'illustre Corps de l'Académie vouloit l'admettre au nombre de ceux qui la compo-soient. M. de Fontenelle , en qualité de Secrétaire de la Compagnie , fut chargé de répondre à cette lettre.

En Février 1721, le Czar ayant fait faire une Carte très-exacte de la mer Caspienne, l'envoya à l'Académie des Sciences , avec une Lettre latine , adressée à cette sçavante Compagnie.

Dans la visite qu'il rendit à l'Académie des Inscriptions, après avoir assisté à une de ses séances, il témoigna toute sa satis-faction sur l'objet & la forme de ses exer-cices. Cette Académie trouva bien-tôt l'oc-

caſion de marquer au Prince , une partie de ſa reconnoiſſance , & la faiſit le jour qu'il alla à la Monnoie des Médailles. Après avoir conſidéré de fort près la ſtructure du plus grand balancier , & en avoir bien examiné la force & le jeu , le Czar y voulut donner lui-même le mouvement ; mais il fut extrêmement ſurpris de voir ſortir de deſſous le coin , une grande Médaille d'or , où il ſe reconnut d'abord dans un portrait beaucoup plus reſſemblant , & incomparablement mieux travaillé qu'aucun de ceux qu'il avoit fait graver en Moſcovie & en Hollande. Il ſentit de même l'ingénieufe alluſion du revers qui repréſentoit une renommée , paſſant du Septentrion au Midi , avec ces mots : *Vires acquirit eundo* , lequel ſe rapportoit à la réputation & aux diverſes connoiſſances , que Sa Majeſté Czarienne avoit acquiſes dans ſes voyages. On préſenta de ces Médailles d'or au Monarque & à tous ceux qui l'accompagnoient ; il ne put ſ'empêcher de dire , en les recevant : » Il n'y a que les François capables » d'une pareille galanterie «.

Une autre fois , examinant les Médailles des Rois de France , & la ſuite de l'Hiftoire de Louis XIV. , il s'arrêta beaucoup à la Médaille de Louis XV. , qui a pour revers un ſoleil levant avec ces mots : *Jubet ſperare*. Le Directeur de la Mon-

noie la lui offrit ; il la reçut très-gracieusement , marquant , en touchant sa poitrine , qu'il la conserveroit toujours , comme un monument précieux à son cœur.

Tant que ce Monarque vécut , il entretenoit une relation avec l'Académie des Inscriptions. Il l'engagea en 1719 , à travailler à une inscription pour mettre sur le piédestal de sa Statue équestre , érigée dans la ville de Pétersbourg. En 1722 , il envoya à l'Académie plusieurs figures de divinités , d'hommes & d'animaux , la plupart en bronze , qu'on avoit trouvées auprès d'Astracan & de la mer Caspienne.

L'académie des Sciences , reçut de ce grand Prince , des marques particulières d'estime & de considération. Il ordonna , peu avant sa mort , qu'il seroit distribué des Médailles d'or , avec son portrait , aux soixante Académiciens qui la composent. L'Empereur son fils , ayant envoyé ces Médailles à cette Académie , elles y furent distribuées le 24 de Novembre 1728.

Le 17 Avril le Czar fut visiter le Cabinet & tous les instrumens de Mathématiques & de Mécanique du P. Sébastien , Carme de la Place Maubert. Il passa plus de trois heures dans la chambre de ce Religieux ; fit paroître beaucoup de pénétration & d'habileté , soit dans ses questions , soit dans ses réponses. Comme il ne par-

loit pas françois, le P. Sébastien disoit à l'Interprète les noms de chaque instrument; mais souvent, lorsque l'Interprète vouloit les rendre dans la langue du Czar, pour les lui faire entendre, ce Prince le prévenoit, & lui faisoit signe qu'il étoit au fait, & qu'il n'avoit pas besoin d'explication. Il découvrit en plusieurs pièces, des défauts presque imperceptibles; par exemple, dans un plan du Neuf-Brifac, il fit remarquer au P. Sébastien qu'il manquoit un talus à un endroit qu'il lui marqua, & le Père enconvint. Il dit à ce même Religieux qu'il vouloit aller voir le beau Cabinet qu'il avoit formé à Bercy, chez M. d'Osembray, Conseiller au Parlement.

Enfm, le Prince se disposant à s'en aller, les Pères Carmes prièrent l'Interprète de proposer à Sa Majesté, si elle vouloit se rafraîchir; le Prince accepta avec bonté, & dit fort gaiement qu'on lui fît apporter une bouteille de vin, & du pain du Couvent, ce qui fut bien-tôt fait. Il coupa lui-même un gros quartier de ce pain qu'il mordit d'un grand appétit, puis se fit verser un grand verre de vin, & but à la santé du P. Sébastien. Lorsqu'il eut bu, il voulut que ce Père bût aussi, & comme le bon Père alloit chercher un verre, le Czar dit qu'il vouloit qu'il bût dans le même verre qui lui avoit servi; ainsi, sans le rincer, on versa

versa un grand coup au P. Sébastien , qui , embarrassé sur le cérémonial , demanda tout doucement , comment il en falloit user. Le Czar qui comprit de quoi il s'agissoit , lui fit signe qu'il vouloit qu'il bût à sa santé , ce que ce Père fit ; ensuite le Prince reprit le même verre , but un second coup , & s'en alla très-content de tout ce qu'il avoit vu. Ainsi ce grand Monarque ennoblissoit les Sciences par cette sorte d'égalité , dont il honoroit le mérite & les talens.



Nous joindrons à cet article une Anecdote qui intéresse la gloire du P. Sébastien , né à Lyon sous le nom de Jean Truchet. Sur la réputation de ce célèbre Mécanicien , M. Gunterfield , Gentilhomme Suédois , vint à Paris , lui redemander , pour ainsi dire , les deux mains qu'un coup de canon lui avoit emportées ; il ne lui restoit que deux moignons au-dessus du coude. Il s'agissoit de faire deux mains artificielles , qui n'auroient pour principe de leur mouvement , que celui de ces moignons , distribué par des fils , à des doigts qui seroient flexibles. On assure que l'Officier Suédois fut renvoyé au P. Sébastien , par les plus habiles Anglois. Une entreprise si difficile , & dont le succès ne pouvoit être qu'une espèce de miracle , n'effraya pas tout-à-fait l'habile

Religieux ; il alla même si loin , qu'il osa exposer aux yeux de l'Académie des Sciences & du Public, ses études, c'est-à-dire, ses essais, ses tentatives, & différens morceaux déjà exécutés, qui devoient entrer dans le dessein général. Il choisit M. Duguet pour remplir ses vues ; & cet habile Mécanicien mit la main artificielle en état de se porter au chapeau de l'Officier Suédois, de l'ôter de dessus sa tête, & de l'y remettre. Ce chef-d'œuvre mit le comble à la réputation du P. Sébastien, & lui mérita la visite de plusieurs Souverains, & entre autres, celle du Duc de Lorraine, qui étant venu à Paris *incognito*, alla le trouver dans son Cabinet, & y passa plusieurs heures. Dès que ce Prince fut de retour dans ses Etats où il vouloit entreprendre différens ouvrages, il le demanda au Duc Régent, qui accorda avec joie au Prince son beau-frère, un homme qu'il aimoit, & dont il étoit ravi de favoriser la gloire.



COMME il est question ici de tout ce qui intéresse le progrès des Sciences & de l'honneur qui en revient à ceux qui les favorisent ; nous rapporterons quelques bienfaits de Citoyens qui se sont illustrés par leur zèle & leur générosité.

MM. les Doyen & Chanoines de l'Eglise

de Paris, firent don à l'Académie des Inscriptions, des Bas-reliefs antiques, trouvés en 1710, dans les fondemens du Chœur de la Métropole, que M. Baudelot avoit expliqués.



M. Durcy de Noinville, Maître des Requêtes, & Président au Grand-Conseil, fonda en 1733, un Prix d'une Médaille d'or, de la valeur de 400 liv., pour être distribué tous les ans par cette Académie, après les fêtes de Pâques, à l'Auteur qui auroit le mieux traité le sujet de Littérature, proposé par cette sçavante Compagnie.



LA France perdit, au commencement de cette même année, un de ses plus célèbres Magistrats, Daniel-François Voisin, Chancelier de France. Louis XIV. l'avoit d'abord nommé Intendant de son Armée en Flandres & en Haynaut en 1688. Pendant son séjour à Mons, on l'a vu souvent traverser une salle remplie d'Officiers de distinction, pour aller écouter de pauvres Paysans qui se tenoient à la porte, & qui n'osoient pénétrer plus avant, n'ayant ni protecteur, ni introducteur; c'étoient ces sortes de gens qu'il expédioit les premiers, & auxquels il

rendoit bonne & prompte justice. En 1714, le Roi lui donna les Sceaux; scella lui-même ses provisions, & le nomma quelque tems après Chancelier.



LE véritable emploi des richesses, c'est d'en sçavoir faire un bon usage. Hyacinthe Ravechet, né à Guise, dans le Diocèse de Laon, fut choisi pour Théologien de l'Abbé de Pomponne, qu'il accompagna à Rome, où il passa un an entier. Pendant son séjour en cette Ville, il fit de savantes Conférences en présence de plusieurs Cardinaux, & lia une amitié étroite avec le Cardinal Albani, depuis Clément XI.

De retour en France, Louis XIV, à qui l'on fit connoître le mérite de ce Docteur, lui donna une pension de quinze cents livres. En 1705, il suivit M. de Pomponne à son Ambassade de Venise. Quelque tems après, cet illustre Abbé lui donna la Prévôté de Chiare, dépendante de son Abbaye de S. Médard de Soissons. M. Ravechet en distribuoit presque tous les revenus aux pauvres, y passoit une partie de l'année dans la retraite & dans la pratique des bonnes œuvres.



LA piété, la bienfaisance, la science,

les talens & les qualités sociales, forment le vrai sage sur la terre.

Jacques Ozanan réunissoit en lui toutes ces excellentes qualités : né à Bouligneux , en Bresse , il devint un des plus célèbres Mathématiciens de son tems : il se mit à enseigner à Lyon , & il fit quelques bons Elèves. La passion du jeu l'agitoit presque autant que celle des sciences spéculatives ; il jouoit bien & heureusement , mais il ne gaignoit que pour donner.

Deux Etrangers qui étoient au nombre de ses Ecoliers , n'ayant point reçu de Lettre de change pour se rendre à Paris , ils en témoignèrent leur chagrin à leur Maître : Ozanan leur prêta sur-le-champ cinquante pistoles , sans vouloir de billet. Arrivés à Paris , ils firent part d'une action si noble au père du célèbre d'Aguesseau , qui l'appella aussi-tôt dans la Capitale.

Ozanan eut bien-tôt un grand nombre d'Elèves , sa réputation s'étendit.

Lorsque Louis XIV. voulut donner aux Princes ses petits-fils , un Maître de Mathématiques , il chargea de ce soin M. Bignon , qui jeta les yeux sur Ozanan ; mais cet homme , plus recommandable encore par ses vertus que par ses lumières , n'accepta point ce poste , par la seule raison que M. Sauveur ayant montré les Mathémati-

ques à M. le Dauphin, avoit droit à cette place.



J E A N de la Noë-Mefnard, né à Nantes, fut le fruit des secondes noccs de son père, alors feptuagénaire.

La pureté de fes mœurs étoit peinte fur fon vifage. Cenfcur févère, il reprenoit ceux de fon âge.

Il n'étoit encore qu'en robe, lorsque fon amour pour les pauvres fe développa. Un enfant demi-nud & tranfi de froid, le toucha fenfiblement. A l'écart dans une allée, il fe dépouilla pour le revêtir de fa camifole de deffous.

A un autre, pieds nuds & tout glacé qu'il rencontra dans la Cathédrale, où il entroit toujours en allant au Collége (il étoit alors en quatrième) il donna fon peu d'argent, & des bas de fil qu'il portoit fous des bas de laine.

Ses parens lui fournirent un bon Précepteur; c'étoit un faint Prêtre, qui, durant fept ans, fut fon Ange tutelaire. Sous ce Mentor éclairé, il fit des progrès inconcevables dans la piété & dans les Belles-Lettres. Durant un tems de peste, où les pauvres étoient abandonnés, cet Eccléfiaftique s'y confuma de fatigue, & mourut mar-

tyr de sa charité. Jamais le Disciple ne parloit d'un tel Maître, que dans les termes dont s'exprimoit Tobie, au sujet de l'Ange Raphaël.

Au Collège des Prêtres de l'Oratoire, il excelloit en tout, facilité, pénétration, modestie, gravité, douceur; la réunion des plus belles qualités, le faisoit proposer à toute la jeunesse, comme l'exemple de tous.

Deux ou trois Condisciples, mais les plus vertueux, étoient associés à ses promenades, & à de petits jeux dont le profit retournoit aux pauvres.

En 1669, il fut envoyé à Paris. Après son cours d'étude en Droit, il fut reçu Avocat au Parlement. Pour se modeler sur les grands Orateurs, il suivit le Palais; s'attacha à étudier le célèbre Lamoignon, alors Avocat-Général, qui excelloit dans l'éloquence.

Après trois ans de séjour dans la Capitale, il revint dans sa patrie y exercer la profession d'Avocat. Ce fut alors qu'il mit au grand jour son talent pour la parole. Le succès contraire des deux premières causes, le dégoûta pour toujours de cette profession. Il devoit gagner l'une, il la perdit; l'autre, dont il ne s'étoit chargé qu'à regret, il la gagna. Il ne put se calmer l'esprit qu'après le dédommagement fait à ses frais à la Partie adverse, mieux fondée que la sienne.

Dans une sédition , le Maire de la Ville ; ne crut pas pouvoir offrir au peuple muriné , un objet plus agréable que la présence de M. de la Noë-Mesnard. Cet air imposant & respectable que donne la vertu ; la douceur & la grace de ses discours , calmèrent les plus rebelles , & le trouble fut dissipé.

Ayant refusé la charge de Procureur du Roi au Présidial ; il refusa également de se rendre aux propositions qu'on lui fit d'un mariage des plus avantageux.

Après avoir consulté Dieu , & des hommes distingués par leurs lumières & les plus éminentes vertus , deux célèbres Prêtres de l'Oratoire , le Père Fourré son oncle , & le Père Amelotte , il se fixa pour l'état Ecclésiastique.

Il entra au Séminaire de Saint-Magloire , étudia la Théologie sous le célèbre Père Thomassin.

Après un séjour de sept années à Paris , il retourna dans sa Patrie ; à peine fut-il arrivé à Nantes , qu'on lui offrit inutilement les premières dignités Ecclésiastiques. Il s'attacha entièrement à la Communauté de St-Clément , où il faisoit des Conférences pour les Clercs , avec l'applaudissement de M. Beauveau son Evêque , qui y assistoit souvent avec ses Grands-Vicaires. Ce Prélat le plaça à la tête de son Séminaire qu'il gouverna pendant plus de trente ans. Il lui

donna un tel éclat, qu'il passoit pour un des Séminaires de France, les plus florissans.

Les travaux infatigables de ce St. Prêtre, soit pour le Confessionnal, soit pour mettre en œuvre les divers talens des jeunes Clercs, soit pour les augmentations dans la Chapelle du Séminaire, à laquelle il consacra plus de vingt mille livres, le réduisirent à l'extrémité.

Après la maladie dangereuse qu'il essuya, il alla à Paris, & se retira au Séminaire de St.-Magloire ; mais son séjour n'y fut pas long. Son généreux désintéressement l'obligea d'en sortir promptement.

Le Père de la Chaise, Confesseur de Louis XIV. vit par occasion le vertueux Ecclésiastique. Charmé de sa belle physionomie, plus touché encore de son entretien, de son esprit & de son cœur, il lui offrit son crédit, & le pressa d'abord d'accepter un Canoniat vacant de la Sainte-Chapelle. M. de la Noë-Mesnard le refusa ; & pour éluder de nouvelles sollicitations, il partit peu après pour Nantes.

Le fruit de sa retraite à S. Magloire, fut d'augmenter l'activité de ses travaux au Séminaire, auxquels il en ajouta d'autres ; tels que des exhortations aux Sœurs, tant de l'Hopital que de l'Hôtel-Dieu : malgré l'éloignement de sa demeure de ces deux

maisons ; l'hiver comme l'été , il n'interrompit jamais cette œuvre de charité : jamais de rafraîchissemens , quelque instance qu'on lui fit , après avoir parlé une heure avec son feu ordinaire. » Les Apôtres , » répondoit-il , après avoir prêché , pre- » noient-ils du rafraîchissement ? On les » fouettoit , & ils glorifioient Dieu ; c'étoit » tout leur rafraîchissement & leur récom- » pense «.

Nous ne pouvons tracer qu'une idée sommaire de ce que lui coûta l'établissement de la maison du *Bon Pasteur* , en faveur des filles tombées dans le péché. Neuf années de la plus constante fatigue , le consolèrent par les plus heureux succès. Il eut la sagesse de conjurer deux orages , prêts à ruiner cette Maison ; 1°. la maladie dangereuse de la Supérieure , dont la perte sembloit irréparable ; 2°. la signification faite par les Magistrats de Police , à la Supérieure , d'abandonner cet établissement , comme contraire à la Déclaration de 1666. Mais M. de la Noë-Mesnard , eut le crédit d'obtenir du Ministre une Lettre , en forme probante , pour l'état fixe de cette Maison. Il n'oublia pas , en mourant , cette œuvre de charité , à laquelle il légua ce qu'il avoit de plus précieux.

On auroit peine à le suivre dans les visites & les secours qu'il procuroit aux prison-

niers & aux malades. Il avoit formé une société de douze à quinze Ecclésiastiques, pour l'instruction de ceux de l'Hôtel-Dieu.

Avec tant de dons & de vertus, il étoit bien propre à l'Episcopat. Le Cardinal de Noailles en parla à Louis XIV. qui parut agréer ce choix. Il s'agissoit du Siège vacant de St.-Paul de Léon, en Bretagne. A la nouvelle qu'il en apprit, M. de la Noë-Mesnard fut attaqué la nuit suivante d'une grosse fièvre, qui ne le quitta que lorsqu'il fut la nomination de M. de la Bourdonnaye, à cet Evêché.

Sa bourse étoit ouverte à tous les besoins; ses aumônes alloient jusqu'à la profusion. A peine ses libéralités lui laissoient-elles de son revenu, de quoi payer sa pension. S'il n'avoit été arrêté par un homme très-éclairé, il étoit à la veille de se dépouiller de son bien, & de le distribuer en totalité aux pauvres; mais on lui conseilla d'être lui-même le directeur & l'économe de ses propres biens, persuadé qu'ils ne pouvoient être dans des mains plus fidèles, & plus capables de les distribuer avec discernement.

Doux & humain, le seul récit du supplice des criminels, lui faisoit horreur; il en témoignoît une vive compassion. Il ne la refusoit pas même aux animaux. Il ne pouvoit souffrir que sans besoin, on ôtât

la vie à un insecte qui n'est pas nuisible :
 » C'est, disoit-il, s'accoutumer à être cruel ,
 » que d'en user de la sorte «.

Revenant de Paris dans le Carrosse public, il fut apostrophé par un brutal, qui vomit contre lui un torrent d'injures, auxquelles il n'opposa que politesse & honnêteté. La Compagnie, indignée, voulut chasser de la voiture cet homme insolent & grossier. » Il a payé sa place, dit-il, il est » juste de lui laisser finir son voyage «. Cette générosité édifia tout le monde, désarma le brutal, qui lui en fit des excuses, & fut sage le reste de la route.

Un Ecclésiastique lui faisant visite, le rencontra avec une femme de très-peu d'apparence à qui il donnoit quelque argent dans un sac. La femme, en le recevant, n'avoit rien dit devant l'Ecclésiastique qui fit entrevoir que M. de la Noë-Mesnard étoit son parent; celui-ci ne manqua pas de l'appeller sa cousine en la quittant. Ce trait d'humilité fit plus d'impression sur l'Ecclésiastique, que son action de charité.

FRANÇOIS de Caillères, né à Torigny, en basse Normandie, attaché à la maison d'Orléans-Longueville, fut employé aux négociations, pour faire élire Roi de Pologne, le Duc de ce nom. Son mérite & son

zèle le firent nommer par le Roi son troisième Ambassadeur-Extraordinaire & Plénipotentiaire, pour assister aux Conférences de Riswick. La paix étant conclue, le Roi lui donna une charge de Secrétaire du Cabinet, & lui fit des biens considérables.

Sa générosité bienfaisante pour les pauvres, lui mérita, après sa mort, un monument placé dans l'Eglise de St.-Eustache, à Paris.

Il institua légataires-universels de ses biens, les pauvres de l'Hôtel-Dieu, & fonda une messe chaque jour à perpétuité.

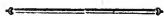


ON s'arrête avec plaisir à ces traits qui caractérisent les sentimens naturels. La piété filiale est une vertu d'autant plus belle, qu'elle entre dans le plan des devoirs de la Religion & de la nature. Enfans ingrats & dénaturés! apprenez à rougir, & instruisez-vous par l'exemple que je vais vous proposer.

Bourbonne, petite Ville à six lieues de Langres, en Champagne, étoit composée, avant son désastre, d'environ 500 maisons, bien bâties & bien meublées, à cause du grand nombre de Chambres garnies, qu'occupoient ceux qui vont y chercher la guérison, ou le soulagement de leurs maux. Cette petite Ville fut entièrement consumée le premier Mai de cette année; il n'en resta que quel-

ques maisons proche le petit pont des Bains. Le Château même qui étoit situé sur une colline, éprouva le même sort que les maisons de la Ville. Au milieu de la désolation générale, on sauva le mieux qu'on put, les vieillards, les petits enfans & les infirmes qui ne pouvoient se tirer eux-mêmes du danger.

Le sieur Clerget prit son père, qui étoit paralytique, & le sauva sur ses épaules; chargé d'un si précieux fardeau, sa piété filiale & son courage héroïque, lui firent braver les plus grands périls.



UN don de 25000 liv. qui a pour objet le progrès des sciences, est un acte qui mérite de trouver place dans l'histoire de la Bienfaisance Française.

Ce legs fait à l'Académie des Sciences par M. Rouillé de Meslay, ayant été contesté par ses héritiers, la Cour, par son Jugement du 7 Septembre, en ordonna la délivrance à l'Académie des Sciences, selon les intentions du généreux Testateur; & les Membres de cette illustre Compagnie, voulant donner des marques de leur reconnoissance à M. Chevalier leur Avocat, convinrent unanimement de lui faire présent de tous les Mémoires de l'Académie, qui avoient paru jusqu'alors, & de tous

ceux qui s'imprimeroient à l'avenir ; de lui donner entrée dans toutes leurs Assemblées, & de l'établir leur Avocat perpétuel.



LE Chevalier de Broglio, étant mort d'une chute, le Duc Régent, informé de cet accident, chargea le Marquis de Biron, de dire au Marquis de Broglio l'aîné, Maréchal de Camp, & Inspecteur d'Infanterie, qu'il lui donnoit le Régiment d'Agénois, qu'avoit le Chevalier, avec l'agrément de le vendre, pour en payer les dettes de son frère. Le Marquis de Broglio répondit au Marquis de Biron, » qu'il remer-
» cioit très-humblement Monseigneur le
» Duc Régent, de l'offre qu'il lui faisoit ;
» mais qu'il ne vouloit point faire tort aux
» anciens Colonels réformés, en les pri-
» vant, par son acceptation, de leur espé-
» rance, & qu'il avoit assez de bien pour se
» charger des dettes de son frère «.

Le Marquis de Biron ayant fait le rapport du refus de M. de Broglio au Régent, S. A. R. répondit : » Que cette générosité
» étoit rare, que peu de gens en étoient
» capables ; que cependant il vouloit que
» M. de Broglio acceptât ce Régiment « ;
& il renvoya sur-le-champ M. de Biron pour le lui dire. M. de Broglio persista dans son refus ; S. A. R. s'étant rendue,

disposa enfin de ce Régiment en faveur d'un Colonel à remplacer.

A N N É E 1718.

LOUIS XV, dans la neuvième année de son âge, sortant de recevoir l'explication de quelques vérités de la religion, & ayant aperçu un jeune garçon pauvre & mal vêtu, dit ces belles paroles : » Au jugement de Dieu, il n'y aura aucune différence entre moi & ce pauvre «.

Dans une autre occasion, on demanda à S. M. quelles étoient les personnes les plus chères à un Prince ? Elle répondit : » Les honnêtes gens «. On lui demanda ensuite qui sont ceux qu'un Prince doit haïr ? Il répartit : » Les Flateurs «.

Un autre jour qu'on l'entretenoit des vertus & des grandes qualités de plusieurs de ses Ancêtres, dont les uns s'étoient acquis le surnom de *Hardi*, de *Juste*, de *Grand* ; on lui demanda, & vous Sire, quel surnom vous plaira-t-il de porter un jour ? Il répondit sans hésiter : » Je voudrois pouvoir porter avec raison celui de Louis le Parfait «.

L'Abbé de Longuerue, si connu par son Erudition sur toutes sortes de matières Littéraires, fut présenté au Roi par M. de Fréjus. Ce Prélat dit à S. M. » Sire, vous
» voyez

» voyez un homme d'un mérite singulier,
 » qui fait honneur à votre royaume par les
 » belles connoissances dont il est orné «.

Le Maréchal de Villeroi qui étoit présent, ajouta : » Sire, il est bien juste que
 » Votre Majesté suspende les plaisirs de sa
 » promenade pour avoir celui de voir le
 » plus savant homme qu'elle ait dans son
 » royaume pour l'histoire «.

Les Grands s'honorent en faisant accueillir & en accueillant eux-mêmes le mérite.



L'INCENDIE du Petit-Pont est une époque mémorable de cette année. Le 27 Avril toutes les maisons bâties sur le Petit-Pont furent consumées. Deux bateaux de foin enflammés furent la cause de cette catastrophe.

Au premier bruit du feu & du tocsin, les Magistrats supérieurs & les Officiers municipaux vinrent au secours. Le sieur Duperrier, Directeur-Général des Pompes de la Ville, avec sa compagnie; des Religieux de tous les Ordres Mendians y accoururent avec empressement, & y rendirent de très-grands services.

Le Roi & M. le Régent, à cette effrayante nouvelle, ordonnèrent un détachement

des Gardes-Françoises & Suisses, avec leurs Officiers à la tête.

L'embrasement fut universel sur le Petit-Pont à onze heures. Dans cette extrémité on tourna toutes ses vues du côté de l'Hôtel-Dieu & du côté du Marché-Neuf, en démolissant quelques maisons pour couper la communication du feu. L'Hôtel-Dieu étoit un objet trop important pour qu'on n'y employât pas tous les moyens imaginables de préserver ce vaste édifice contre les torrens de flammes & de gerbes de feu qui se rabatoient sur les toits, & d'empêcher en même-tems que la maison collatérale, qui étoit un fourneau allumé, n'y portât la même désolation, ce qui auroit pu avoir des suites terribles, puisque toutes les voûtes de l'Hôtel-Dieu étoient remplies de bois, d'huiles, de suifs & d'eau-de vie.

Pour détourner ce malheur public, on n'oublia aucune précaution. Outre le service des pompes qui furent d'une très-grande utilité dans cette occasion, on plaça des gens zélés sur le comble de la grande salle qui règne le long de l'eau; & quoiqu'investis de toutes parts de flammes, de charbons, ils s'en rendirent les maîtres à force d'eau.

On remarqua, entr'autres, un homme au-dessus de la pointe d'un petit donjon, qui ne cessa de jeter de l'eau depuis 10

heures du soir jusqu'à 4 heures du matin.

Le Cardinal de Noailles n'eut pas plutôt remarqué les commencemens de l'incendie, qu'il exposa le St. Sacrement à l'Hôtel-Dieu, en face des maisons qui brûloient. Il se mit en prières pour implorer l'assistance Divine dans une si pressante calamité. Les prières de ce pieux & respectable Prélat furent exaucées ; aucune des parties de ce vaste édifice ne fut endommagée.

Plusieurs personnes connues par leur piété & leur charité, se distinguèrent dans le tems que le péril étoit le plus imminent. M. l'Abbé Payen, Chanoine de Notre-Dame, s'y exposa beaucoup : il étoit partout, & fut d'un grand secours.

On fut sur-tout frappé de la ferveur avec laquelle le Curé de S. Sulpice se comporta dans cette circonstance : Aussi-tôt que ce Pasteur fut informé du danger, il courut au feu, suivi de six de ses Prêtres, qui s'étoient munis, les uns & les autres d'une somme considérable d'argent ; non-seulement ils encourageoient de vive voix le peuple, les ouvriers & les soldats à travailler, mais ils les animoient encore davantage par l'argent qu'ils distribuoient à ceux qui étoient blessés, & lorsque l'argent leur eut manqué, ils donnèrent des billets de 2 liv. 10 sols, de 5 liv. à chacun

de ceux dans lesquels ils remarquoient de l'activité.

On cita aussi avec éloge l'action d'un Capucin, qui voyant un Marchand désespéré de n'avoir pu tirer une commode où tous ses papiers & son argent étoient enfermés, entra avec une hardiesse étonnante dans un cabinet enflammé où elle étoit; & la charité lui tenant lieu d'aide, il se trouva assez de force pour l'arracher du milieu du feu & pour la remettre à celui à qui elle appartenoit : on remarqua que trois des plus forts hommes eurent bien de la peine à l'enlever du milieu de la rue.

On peut dire à la louange des Religieux qu'ils y firent tous des actions héroïques : ils furent d'autant plus utiles, que les marchands leur remettoient leurs plus précieux effets avec confiance ; ils déménagèrent aussi la plus grande partie des meubles qu'ils portèrent à l'Hôtel-Dieu, à Notre-Dame & à S. Germain-le-vieux.

Le sieur Duperrier, fort actif & fort entendu dans toutes les occasions, en donnant ses ordres pour mettre en place une des pompes, fut atteint à la cuisse d'un chevron lancé du haut d'une maison; & quoiqu'il fut obligé de se faire saigner, il revint courageusement quatre ou cinq heures après, & agit comme auparavant.

On prétend qu'il y eut environ vingt-

deux maisons brûlées, treize à moitié démolies, découvertes & sans charpentes. On faisoit monter la perte à plusieurs millions.

Le Parlement, toujours attentif à ce qui regarde le bien public, rendit deux Arrêts pour la sûreté des effets des malheureux incendiés; le premier, pour se précautionner à l'avenir contre ces sortes de calamités; le second, fixe le rôle de la distribution des sommes provenues, tant du total des quêtes, que des sommes mises directement entre les mains de la personne chargée de les distribuer. Le rôle de cette distribution se montoit à 111898 liv. fruit précieux de la charité & de l'humanité des bons Citoyens.



Le désintéressement & l'amour du bien public caractérisent le vrai mérite, le parfait Citoyen.

Gui-Crescent Fagon, né à Paris, fut destiné à la Médecine dès l'âge le plus tendre par son goût & ses inclinations naturelles. Le sieur Vallot, premier Médecin du Roi, ayant entrepris de rétablir le Jardin royal qui avoit été extrêmement négligé; Fagon lui offrit ses soins, alla en Auvergne, en Languedoc, en Provence, sur les Alpes & sur les Pyrenées, d'où il

revint avec une ample collection de plantes également curieuses & utiles. Nommé à la double place de Professeur en Botanique & en Chymie au Jardin royal, il exerçoit en même-tems la Médecine dans Paris avec un désintéressement qui ne lui permettoit de recevoir ni payemens, ni présens.

Le Roi, en faisant la maison du Duc de Berry, donna à M. Fagon la Charge de premier Médecin de ce Prince, pour la vendre à qui il voudroit. Ce n'étoit pas une somme à mépriser ; mais M. Fagon ne se démentit point : il représenta ,
 „ Qu'une place aussi importante ne devoit
 „ pas être vénale „ ; & il la fit tomber à M. de la Carlière qu'il en jugea le plus digne.

Louis XIV le nomma son premier Médecin en 1693. Son premier soin fut de diminuer de beaucoup les revenus de sa charge, en abolissant des tributs établis sur les Chaires royales des Professeurs en Médecine, & sur les eaux minérales du royaume.



PHILIPPE de la Hire, né à Paris, fut tout à la fois bon Peintre & grand Géomètre.

M. de Louvois appliquant les Géomètres de l'Académie des Sciences à de grands

nivellemens nécessaires pour les aqueducs & les conduites d'eaux, M. de la Hire fut chargé de faire le nivellement de la petite rivière d'Eure, qui passe à Chartres. On vit bien-tôt les eaux d'Eure arriver à Versailles de 25 lieues ; mais M. de la Hire représenta qu'avant d'entreprendre des travaux aussi considérables, il étoit bon qu'il recommençât le nivellement, parce qu'il pouvoit s'être trompé dans quelque opération ou dans quelque calcul. M. de Louvois impatient de servir le Roi selon ses goûts, soutenoit à M. de la Hire qu'il ne s'étoit point trompé ; mais celui-ci s'obstinant dans sa dangereuse modestie, obtint enfin la grace de n'être pas cru infallible. Il recommença en 1685 le nivellement, qui ne différa du premier que d'un pied ou deux.

Il en fit plusieurs autres par les ordres du même Ministre ; car alors il étoit fort question de conduire des eaux, & l'on a obligation à celles de Versailles d'avoir porté à un haut point la science du nivellement & de l'hydraulique.

Louis XIV payoit les voyages & la dépense des Mathématiciens qu'il occupoit. M. de la Hire, exact jusqu'au scrupule, présentoit à M. de Louvois des mémoires dressés jour par jour, & où les fractions n'étoient pas négligées. Le Ministre, par

un mépris obligeant , les déchiroit fans les regarder , il faisoit expédier des ordonnances de sommes rondes où il n'y avoit point à perdre.

M. de Louvois avoit assez accordé sa familiarité à M. de la Hire , pour que celui-ci n'eût pas manqué d'en profiter , si l'esprit des sciences & celui de la Cour ne lui eussent pas paru incomparibles. Dès qu'il avoit rendu compte d'un travail qui lui avoit été ordonné , il ne songeoit qu'à regagner son cabinet qui le rappelloit avec force ; envain le Ministre vouloit le retenir.



Qu'il est doux , dans les traits qu'on propose à l'imitation , de passer en revue toutes les vertus qui honorent l'humanité !

La Capitale fut témoin d'un trait d'amour conjugal digne des plus grands éloges.

Un Ouvrier ayant été arrêté pour une dette de 1800 livres , sa femme présenta Requête au Parlement , en vue d'obtenir la permission de se constituer prisonnière à la place de son mari , afin qu'étant remis en liberté , il pût par son travail se mettre en état de satisfaire ses créanciers. La Requête fut admise ; mais son procédé parut si beau , que les Magistrats eux-mêmes &

quelques autres personnes ne voulant pas qu'elle eût à souffrir d'être si généreuse, contribuèrent beaucoup au-delà de ce qu'il falloit pour acquitter la dette de son mari.

ENCOURAGER les sciences & les talens, c'est s'immortaliser. Le Duc de la Force, Pair de France & Protecteur de l'Académie Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de Bordeaux, fonda pour prix à perpétuité, une médaille de 300 liv. pour être distribuée tous les ans le premier de Mai.

GASPARD Abeille, né à Riez en Provence, vint de bonne heure à Paris, où il embrassa l'état Ecclésiastique. S'étant fait connoître par son talent pour la Poésie, il obtint une place à l'Académie Française.

Persuadé qu'un homme d'esprit n'est point fait pour prendre le ton des autres, mais pour leur donner le sien; l'Abbé Abeille ne mit jamais sa Muse au service de la débauche ou de la malignité. S'il fit des Odes, ce ne fut que pour chanter la vertu; s'il composa des Epitres, la morale en fut l'unique objet.

Ses trois dernières pièces de théâtre,

furent imprimées sous le nom du Comédien de la Thuillerie, depuis une aventure singulière qui fit échouer sa Tragédie de *Coriolan* ; elle commençoit par une scène entre deux Princesses, dont l'une disoit à l'autre :

Vous souvient-il , ma sœur , du feu Roi notre père ?

Malheureusement l'autre Actrice fut quelque tems sans répondre , & un plaisant du parterre dit à haute voix ce vers de *Jodellet Prince* :

Ma foi , s'il m'en souvient , il ne m'en souvient guère.

Cette plaisanterie excita une risée générale , & la pièce ne put être continuée.

Danchet rappella ce trait dans une Epigramme qu'il fit en réponse de celle que l'Abbé Abeille avoit répandue contre sa Tragédie les *Tyndarides*.

Pour déchirer les Tyndarides ,
Abeille sillonnant son front de mille rides ,

Lance sur eux ses traits divers :

Ce Poète n'est pas un homme du vulgaire ;
Et vous vous souvenez sans doute de ses vers ;
Ma foi , s'il m'en souvient , il ne m'en souvient guère.

Danchet ne publia point cette Epigramme ; il se contenta de l'envoyer manuscrite

à l'Abbé Abeille , qui n'y répondit que par l'amitié la plus vive qu'il témoigna toujours depuis à Danchet. Enfin celui-ci ne put s'empêcher un jour de lui dire :
 » Ah , mon cher Abbé , que j'ai de regrets
 » & de remords ! Que vous m'avez bien
 » puni de mon Epigramme. Me voilà cor-
 » rigé à perpétuité de la satyre «.

Ses aimables qualités ne pouvoient manquer de lui donner part à la bienveillance de ceux qu'un mérite extraordinaire distinguoit le plus entre les grands. Le Prince de Conti en fit ses plus chères délices. Le Duc de Vendôme l'honora de sa familiarité. Le Maréchal de Luxembourg voulut se le rendre propre : il le retira dans sa maison , lui donna son amitié & toute sa confiance.

Mais à quel usage mit-il cette amitié si rare ? Content de l'honneur qu'elle lui faisoit , il ne songea point à se la rendre utile. Ce fut un trésor public , où tous ceux qui étoient malheureux & sans protection , eurent droit en tout tems d'aller puiser. Plein de cette maxime des honnêtes gens de tous les siècles , qu'il n'y a de vrai bien que celui que l'on fait aux autres ; son crédit fut la ressource de tous ceux qui en eurent besoin.

Il fut à la suite de son généreux Patron dans ces lieux où les droits de la guerre

& de la victoire fournissent tant d'occasions de s'enrichir, & il en revint toujours si pauvre, qu'il n'a subsisté jusqu'à la fin que par les bienfaits d'un si digne Mécène & de son magnanime fils, qui a cru que dans une maison comme la sienne, on ne doit pas moins succéder à l'affection de ses pères qu'à leur gloire; c'est ainsi que le célèbre Ennius acheva des jours tranquilles dans la maison des Scipions.



LAURENT Pianelli, Chevalier, Seigneur de la Valette, fut un Magistrat d'un sçavoir profond, & d'un mérite distingué. Premier Président du Bureau des Trésoriers de France, de la Généralité de Lyon, il avoit aussi rempli avec distinction la place de Prévôt des Marchands de cette même Ville. Son corps fut inhumé chez les Minimes, fondés par ses Ancêtres.

On doit à ce sçavant Magistrat, l'établissement de l'Académie des Sciences de Lyon, puisque l'Hôtel de la Valette a servi, pour ainsi dire, de berceau à cette sçavante Compagnie, pendant plusieurs années, laquelle en a tiré de très-grands secours par la belle & nombreuse Bibliothèque de Livres & de Manuscrits choisis, dont elle étoit remplie.



VERS ce même tems, une personne d'un rang distingué, dont on ignore le nom, fonda à Grenoble, en Dauphiné, une Chaire d'Histoire. Elle établit deux Leçons publiques dans la semaine, sur l'Histoire Ecclésiastique, à commencer depuis la naissance de Jesus Christ, & continuant de siècle en siècle. Pour l'Histoire profane, on s'attache à celle de France, en suivant de règne en règne, les trois races de nos Rois, & s'arrêtant sur-tout à la dernière depuis Hugues-Capet. On y fait entrer l'Histoire de la Province, dans ce qu'elle a de plus remarquable & de plus intéressant. Cette institution est digne de tous nos éloges: il seroit à souhaiter que toutes nos Villes capitales suivissent cet exemple, si utile & si nécessaire à l'instruction.



LA Bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés, nombreuse, bien choisie & riche en Manuscrits, compte parmi ses Bienfaiteurs, Jean d'Estrées, Abbé d'Evron, de Saint-Claude, &c. nommé à l'Archevêché de Cambray, & mort le 3 Mars de cette année. Il légua à l'Abbaye de Saint-Germain,

sa Bibliothèque, composée au moins de vingt-deux mille Volumes, & sur-tout abondamment pourvue de tout ce qui regarde l'Histoire de France.

Eusèbe Renaudot, de l'Académie Francoise, donna également sa Bibliothèque à ce Monastère. Elle étoit nombreuse, composée de Livres choisis & rares, & sur-tout de Livres Orientaux, ce Sçavant étant fort versé dans les Langues Orientales.

Sa piété marquée dans tous ses Ouvrages, l'étoit encore bien plus dans toute sa conduite. Tous les mois on distribuoit chez lui des aumônes considérables, & personnellement il ne refusoit jamais un pauvre, ni le laissoit aller sans lui avoir donné l'instruction & la subsistance.

Henri-Charles de Cambout, &c. Evêque de Metz, légua ses manuscrits, dont le fonds lui étoit venu du Chancelier Séguier, son bifayeul maternel, au même Monastère, où ils étoient en dépôt depuis plusieurs années.



M. Miron, Docteur en Théologie de la Maison de Navarre, légua à la Congrégation de la Doctrine Chrétienne sa Bibliothèque, à condition qu'elle seroit ouverte au public certains jours de la semaine.

L'ouverture de cette Bibliothèque se fit le 24 Novembre de cette année par un Discours qui fut prononcé par le Père Baize, Bibliothécaire, &c.

A N N É E 1719.

LE 6 de Février, Louis XV accorda à l'Université de Paris une somme considérable, à prendre chaque année sur les Postes & Messageries de France, pour enseigner les sciences *gratis*.



PIERRE Berthe, Docteur de Sorbonne, fonda dix bourses pour autant de pauvres Ecoliers natifs de Damartin; & à leur défaut, pour des enfans des environs.



ANTOINE Rusé, Marquis d'Effiat, Chevalier des Ordres du Roi, Ecuyer de M. le Duc Régent, Conseiller au Conseil de Régence, & Gouverneur de Montargis, fonda chez les Prêtres de l'Oratoire de la terre d'Effiat, un établissement pour l'éducation de cinq jeunes Gentilshommes.



DANS la petite ville de Chalamont, de la dépendance de la Principauté de

Dombes, on établit sous la protection du Duc du Maine, une Communauté de filles sous le nom de *Filles de l'Enfant Jesus*, destinées à l'instruction de la jeunesse. On y reçoit les pauvres Demoiselles, qui, ayant dessein de se consacrer à Dieu, renoncent au monde, & ne veulent s'occuper que de leur salut en instruisant la jeunesse.



LES deux évènements remarquables & en même-tems les plus honorables pour l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, depuis l'année 1718, sont l'honneur que le Czar Pierre fit à cette savante Compagnie, de la visiter; & la bonté qu'eut Louis XV de vouloir présider lui-même à une de ses Assemblées, le 24 Juillet de cette année. Voici le discours que M. de Boze adressa à ce sujet à Sa Majesté.

S I R E,

» On fait qu'il est de la grandeur des
 » Rois de protéger les Lettres; mais qu'il
 » est beau de voir Votre Majesté se
 » couvrir aujourd'hui d'une gloire plus
 » solide encore, de la gloire de les aimer!
 » La preuve éclatante qu'elle leur donne de
 » son

» son amour, est plus capable de hâter leurs
 » progrès que tous ses autres bienfaits.
 » Puissiez-vous, Sire , jouir long-tems de
 » la reconnoissance & de l'émulation que
 » votre présence leur inspire ! Puisse votre
 » règne devenir aussi célèbre par les dé-
 » couvertes de vos savans sujets , que par
 » le nombre & par l'éclat de vos vertus ;
 » puisse enfin cette Académie , que votre
 » immortel bisayeul institua dans ses plus
 » beaux jours , pour éterniser le souvenir
 » des grandes actions , être occupée pen-
 » dant un siècle du soin de consacrer les
 » vôtres par le marbre & sur le bronze ; &
 » de joindre à votre auguste nom tous les
 » titres qui peuvent le rendre plus recom-
 » mandable à la postérité « !



LA clémence est la vertu des bons
 Princes ; elle a toujours caractérisé l'au-
 guste famille des Bourbons. Voici un trait
 entr'autres , qui peint au naturel le cœur
 bon & sensible de Louis XV.

Deux soldats postés en sentinelle dans
 une des cours du Palais des Tuileries , à
 la porte des Princes , après avoir bu , pri-
 rent querelle ensemble. Un deux s'oublia
 au point de mettre en joue son compa-
 gnon & de vouloir tirer ; le coup partit en

effet, mais sans blesser son homme. Les balles allèrent donner contre le mur de l'antichambre du Roi : sur-le-champ on les arrêta & on les mit en prison ; le conseil de guerre s'étant assemblé, celui qui avoit tiré fut condamné à passer par les armes. Ce malheureux ayant été conduit à l'Escrapade, alloit avoir la tête cassée lorsqu'on vint crier *grâce* ; le Roi, par bonté, ayant plus d'égard au vin, qu'à son action & au lieu inviolable où la chose s'étoit passée.



ANDRÉ de Bayon, Chanoine Régulier, né à Toul, ancien Prieur, Curé de Boulaincourt, dans le Comté de Vandemonr, y mourut âgé de près de 100 ans.

On l'avoit cru mort à l'âge de 6 mois, & on l'avoit enveloppé d'un linge. Sa sœur, qui l'aimoit tendrement, voulut lui donner le dernier baiser avant qu'on le mît dans la fosse. A l'application du baiser, l'enfant sourit à sa sœur ; on cria : *Miracle*. On le rapporta à sa mère, & il continua depuis à se bien porter ; ayant atteint un âge si avancé, sans avoir été jamais malade, ni incommodé.

AU mois de Septembre de cette année, des personnes qui n'ont pas voulu se faire connoître, donnèrent à l'Hopital Général de Paris, environ 600000 écus en actions de la Compagnie des Indes.

Il seroit à souhaiter qu'on n'eût pas caché le nom de tels bienfaiteurs, afin qu'une action si louable eût pu être transmise à la connoissance de la postérité la plus reculée par quelque monument érigé dans cet hôtel des pauvres.

L'INCENDIE extraordinaire causé par le feu du Ciel, & qui réduisit en cendres presque toute la ville de Ste. Menehould, donna lieu d'exercer beaucoup de bonnes œuvres.

L'Evêque de Châlons qui se rendit sur les lieux pour consoler ce pauvre peuple affligé, marquoit dans son Mandement, qu'il n'étoit resté que 7 à 8 maisons dans leur entier.

Les habitans de cette ville désolée, se dispersèrent dans les villages voisins; d'autres campèrent dans une prairie; ceux qui eurent le tems de sauver quelques effets, firent des tentes des draps de leurs lits.

Les Evêques de Châlons & de Verdun leur firent de grandes aumônes. A leur exemple, les Chapitres, les Communautés Religieuses, la Noblesse, les Magistrats, les Bourgeois & le Peuple contribuèrent de tout leur pouvoir à soulager ces infortunés en vivres, meubles, ustensiles, linge & argent. On leur envoya quantité de planches de sapin, pour se mettre à l'abri des injures de l'hyver, en attendant que leur ville fût rebâtie. Sa Majesté fit distribuer pendant six mois une livre & demie de pain par jour à chaque particulier, dont les maisons avoient été incendiées.

Le 29 Août 1726, on jeta les fondemens de la nouvelle ville, en conséquence d'un Arrêt du Conseil du 20 Septembre 1720.



LA Napoule, qui est un gros village du Diocèse de Fréjus, ainsi que la terre seigneuriale, furent ruinés en 1589 par les guerres civiles. Le Duc de Savoie s'en rendit maître; d'autres Seigneurs les possédèrent ensuite; & tous avoient laissé les terres en friche, & le village sans beaucoup d'habitans jusqu'en 1719.

Le sieur Montgrand de Mazade en ayant fait l'acquisition, apporta tous ses soins pour réparer le village & pour le repeu-

pler de nouveaux habitans. Il leur distribua des terres, & leur fournit généreusement tous les moyens possibles de subsistance.



FRANÇOISE d'Aubigné, Marquise de Maintenon, femme célèbre par ses malheurs & par son élévation, étoit petite-fille de Théodore Agrippa, non moins illustre par sa naissance & son courage, que par sa fidélité pour ses Souverains & ses talens littéraires; mais elle eut le malheur d'avoir pour père le fils de cet Agrippa, Constant d'Aubigné, homme singulier, dont l'inconduite & l'inconséquence le conduisirent aux horreurs d'une prison qui parut ne devoir finir qu'avec sa vie. Jeanne de Cardillac sa femme, méritoit sans doute un époux plus digne d'elle. Cette Dame généreuse fit d'inutiles efforts pour obtenir son élargissement; & tout ce qu'elle put obtenir fut la permission de s'enfermer avec son mari au Château-Trompette; elle en eut successivement deux fils, & devint enceinte d'un troisième enfant; mais pour être plus à portée des secours qu'elle espéroit des parens de son mari, elle obtint qu'il seroit transféré dans les prisons de Niort en Poitou; & ce fut-là le berceau triste & humiliant de Françoise

d'Aubigné, d'où elle parvint dans la suite au crédit le plus puissant, au rang le plus distingué, au milieu des traverses & des afflictions.

En 1646, la mort du Baron d'Aubigné jetta cette malheureuse famille dans la dernière désolation. Madame de Neuillant, parente de Madame d'Aubigné, sensible aux malheurs de cette famille, se chargea de Françoise & n'oublia rien pour l'instruire dans la Religion Catholique ; mais toutes ses leçons aboutirent à lui montrer que Françoise avoit beaucoup d'entêtement, & qu'elle auroit un jour beaucoup d'esprit.

Piquée d'une si longue résistance, Madame de Neuillant crut qu'il valoit mieux l'humilier que raisonner avec elle : aux carresses & aux douceurs, on fit succéder les duretés & les mortifications ; on la confondit avec les Domestiques, & on la chargea des plus vils détails de la maison. » Je cominandois dans la basse-cour, a-t-elle souvent dit depuis, c'est par ce gouvernement que mon règne a commencé ». Elle fut en un mot réduite à garder les dindons, avec ordre de ne point toucher au panier où étoit son déjeuner, qu'après avoir appris cinq quatrains de Pibrac.

Un jeune paysan osa l'aimer ; elle en avertit Madame de Neuillant qui la mit

aussi-tôt au Couvent des Ursulines de Niort; ces Religieuses la gardèrent quelque-tems par charité; mais à la fin, elles représentèrent à Madame d'Aubigné que leur Maison ne pouvoit nourrir des pensionnaires qui ne payoient point, & la prièrent de la retirer. Françoisse rougit de ce discours qui s'imprima si bien dans sa mémoire, qu'elle chercha toujours depuis à s'acquitter de ce qu'elle devoit à ces Religieuses, à qui ses bienfaits apprirent à ne pas mépriser dans les autres la pauvreté qu'elles estimoient tant en elles. Racontant ce fait à St. Cyr: » Mes enfans, » ajoutoit-elle, faisons toujours le bien; » il est rarement perdu devant les hommes » & jamais devant Dieu «..

Madame de Neuillant menoit Françoisse dans ses sociétés ordinaires; se paroît en public de ses charmes naissans, & en particulier la traitoit avec beaucoup de dureté. Elle la mit ensuite aux Ursulines de la rue St-Jacques. Elle sçut si bien se concilier le cœur des Pensionnaires, qu'on jugea dès-lors à quel point elle auroit un jour le talent de se faire aimer.

En ce tems-là le fameux Abbé Scarron, accablé d'infirmités, mais plein d'esprit & d'enjouement, excitoit la curiosité & l'admiration de la Capitale. Il avoit le cœur susceptible d'attachement, l'imagination

vive; il étoit patient dans ses maux; pauvre sans chagrin; gai dans ses souffrances; critique sans fiel; sans haine & sans ressentiment. Il avoit projeté de passer à l'Amérique avec Ségrais & quelques beaux esprits de ce tems. Madame de Neuillant, qui logeoit dans le voisinage de Scarron, lui parla de deux personnes qui avoient demeuré long-tems à la Martinique, & lui offrit de les lui amener.

Mademoiselle d'Aubigné, qui avoit une robe trop courte, rougit en entrant & pleura. Toute l'assemblée fut touchée des graces & de l'embarras de cette aimable enfant; Scarron même y fut sensible. Cette visite de bienfaisance & de curiosité devint une liaison sérieuse. Scarron jura que l'air de Paris lui seroit fort sain, tant que Mademoiselle d'Aubigné y seroit.

Mademoiselle d'Aubigné qui étoit fort timide, parloit très-peu, ne paroissoit occupée que de ses malheurs; & savoit si peu qu'elle étoit belle, qu'elle disoit qu'elle changeroit volontiers de visage avec le premier qui passeroit dans la rue.

Elle alloit souvent chez Scarron qui en devint amoureux, & qui lui offrit ou de payer sa dot dans un convent, ou de l'épouser. Mademoiselle d'Aubigné lui répondit: » Qu'elle accepteroit volontiers le » parti qui la mettroit à portée de lui té-

» moigner toute sa reconnoissance, afin que
» le bienfait fût utile à tous les deux ,
» pourvu que Madame de Neuillant y
» consentît ». Scarron obtint sans peine le
consentement.

Quand on dressa le contrat, Scarron dit :
» Qu'il reconnoissoit à l'Accordée 4 louis
» de rente, deux grands yeux fort mutins ,
» un très-beau corsage , une paire de belles
» mains & beaucoup d'esprit ».

Ce mariage étoit une fortune pour elle. Assujettie à ne pas quitter son mari ; quand il se portoit mal, elle étoit sa servante ; quand il alloit mieux , sa compagnie ; quand il étoit rétabli, son secrétaire ou son lecteur. C'est sans doute à ce genre de vie, mêlée de fatigues, de complaisances & d'étude , qu'elle dut cet esprit actif, conciliant, éclairé, qui ne demandoit qu'à se développer.

Scarron mourut en 1660. Sa veuve âgée de 25 ans, pleura son mari & regretta son bienfaiteur ; cependant elle se vit exposée de nouveau à toutes les horreurs de l'indigence. Scarron ne lui avoit laissé pour douaire que des plaisanteries & des dettes. Ses amis ne l'abandonnèrent point ; elle usa de leurs offres avec discrétion & modération. Sage & belle, elle vécut dans la plus grande réserve ; elle ne permettoit pas même à ses plus anciens amis aucune de

ces familiarités que le monde autorise ; maxime qu'elle tenoit de sa mère qui ne l'avoit jamais embrassée que deux fois dans sa vie, & lui avoit souvent dit que » c'étoit une indécence d'embrasser même » ses parens «.

Les amis de Scarron crurent qu'il seroit possible de faire rétablir en faveur de sa veuve, une pension dont il avoit joui trois ou quatre ans en qualité de malade de la Reine, & qu'il avoit perdue à cause de la *Mazarinade*. On fit de vains efforts auprès du Cardinal, & l'on ne songeoit plus à lui procurer un état solide, lorsque la Reine ayant prononcé par hazard le nom de Scarron, le Baron de la Garde saisit ce moment heureux, pour lui représenter que ce fameux malade, autrefois honoré de ses bienfaits, avoit laissé une veuve très-belle & très-digne de compassion, dont la vertu luttoit depuis long-tems contre l'adversité. Ce discours fut appuyé de tous côtés ; on supplia la Reine de rétablir en sa faveur la pension de son mari. Cette prière fut si pressante & faite si à propos, que la Reine lui en fit une de 2000 liv. & lui en envoya sur-le-champ le premier quartier. Ce bonheur ne fut pas de longue durée, la Reine étant venue à mourir, la veuve Scarron perdit sa pension. On recommença à solliciter de nou-

veau ; la multitude des placets que l'on présenta à cet effet, fit dire à Louis XIV d'un ton chagrin : » Entendrai-je toujours » parler de la veuve Scarron « ? Et ces mots introduisirent à la Cour cette manière de parler proverbiale : *Il est aussi importun que la veuve Scarron.*

Sur ces entrefaites, la Princesse de Nemours, devenue Reine de Portugal, aimoit Madame Scarron & voulut l'emmener avec elle. Les conditions furent acceptées ; mais Madame Scarron ayant été présentée à Madame de Montespan qu'elle avoit connue à l'Hôtel d'Albret, & qui jouissoit alors de la plus grande faveur à la Cour ; cette Dame aussi généreuse que sensible, résolut de rompre un voyage qui enlevoit à la France une femme si spirituelle & si vertueuse. Elle présenta elle-même un placet en sa faveur : » Quoi , » s'écria Louis XIV , encore la veuve Scarron « ! — » Sire , lui dit Madame de Montespan , il y a long-tems que vous ne devriez plus en entendre parler ; & il est » étonnant que Votre Majesté n'ait pas encore écouté une femme dont les Ancêtres se sont ruinés au service des vôtres . La pension de 2000 liv. fut rétablie.

Le Duc du Maine, fruit des amours de Louis XIV & de Madame de Montespan, venoit de naître ; c'étoit un secret. On cher-

cha une personne capable de le garder, & qui pût répondre aux soins qu'exigeoit cette éducation. On se ressouvint de Madame Scarron ; elle répondit constamment : » Si les enfans sont au Roi , je le » veux bien ; car je ne me chargerois pas sans » scrupule de ceux de Madame de Montespan ; ainsi il faut que le Roi me l'ordonne : voilà mon dernier mot ». Cette réponse déplut ; cependant on la fit venir à la Cour , & le Roi lui commanda de se charger de l'enfant que Madame de Montespan lui remettroit. On lui confia encore un an après le Comte de Vexin. Louis XIV s'étoit d'abord laissé prévenir contre la veuve Scarron qu'on lui avoit dépeint comme un bel-esprit, une prude gâtée par le commerce d'un Poëte ; mais sa douceur, sa modestie, la sagesse de ses réponses, firent perdre peu-à-peu à ce Prince l'éloignement qu'il avoit pour elle.

La tendresse, les soins infatigables que prit la gouvernante des jeunes Princes, la firent estimer. Le Duc du Maine contribua beaucoup à l'établir dans la confiance du Roi par une réponse faite à propos. Louis qui, comme tous les Bourbons, étoit un père fort tendre, ne dédaignoit pas de jouer avec son fils : satisfait de son esprit, il ne put s'empêcher de lui dire qu'il étoit bien raisonnable : » Comment ne le serois-

« je pas , répondit l'enfant , je suis élevé
» par la raison même «. — » Allez , reprit
» le Roi , allez lui dire que vous lui don-
» nez cent mille francs pour vos dragées «.

Le Roi l'ayant chargée par la suite de conduire le petit Duc du Maine aux eaux de Barrège , qui lui avoient été ordonnées pour sa santé , Madame Scarron écrivoit directement à Louis XIV ; ses lettres plurent beaucoup , & ce fut-là l'origine de la grande faveur où elle parvint dans la suite.

Ses soins pour M. le Duc du Maine redoublèrent à mesure qu'elle approchoit du terme où il devoit sortir de ses mains. Le Roi étant entré chez le jeune Prince , la trouva seule avec lui. Le jeune Duc avoit la fièvre , & elle le soutenoit d'une main ; elle berçoit de l'autre Mademoiselle de Nantes , & le Comte de Vexin dormoit sur ses genoux. Les femmes de service avoient succombé sous la fatigue ; Madame Scarron avoit passé trois nuits auprès de ces enfans malades , & elle croyoit encore n'avoir rien fait. Le Roi lui donna en cette occasion une nouvelle gratification de cent mille francs. Les bienfaits du Monarque mirent Madame Scarron en état d'acquérir une terre noble & belle , nommée *Maintenon* , à dix lieues de Versailles. Elle

en prit le nom que le Roi lui donna le premier en présence de toute la Cour.

En 1679, Sa Majesté la nomma seconde Dame d'atour de Madame la Dauphine. Madame de Richelieu, Dame d'honneur de cette Princesse, étant venue à mourir, toutes les Dames de la Cour briguerent cette charge. Madame de Maintenon, qu'on jugeoit trop petite pour la remplir, mais assez grande pour la donner, étoit dépositaire des intérêts & des sentimens de chaque parti. Louis XIV s'en remit à la décision de Madame la Dauphine, qui le pria de guider son choix. Le Roi l'assura qu'il ne vouloit point la gêner; la Princesse lui répondit qu'elle n'avoit d'autre goût que le sien. » Si cela est, lui dit le » Monarque, votre choix fera bien-tôt » fait «. Sur-le-champ Madame la Dauphine nomma Madame de Maintenon. Le Roi charmé de mettre à la tête de la Cour la femme qui régnoit dans son cœur, voulut être le premier témoin des transports de joie que lui causeroit cette nouvelle, tant le cœur de Madame de Maintenon lui étoit encore peu connu. Elle la reçut avec la plus respectueuse indifférence, & parut plus digne qu'avide de la première place. Elle lui représenta que cette charge exciteroit contre elle l'envie,

qu'il falloit plutôt désarmer par la modération , qu'irriter par l'orgueil. » Quant à » l'honneur , ajouta-t-elle , que cette place » me feroit , ne le trouvé-je pas tout entier dans l'offre que me fait Votre » Majesté ». Louis insista , Madame de Maintenon persévéra dans son refus ». Puis- » que vous ne voulez pas , lui dit enfin » le Roi , jouir de mes graces , il faut du » moins , Madame , que vous jouissiez de » vos refus ». Elle le supplia de garder le silence ; mais le Roi ne put s'empêcher de raconter à tous ses courtisans ce rare exemple de modération.

Louis XIV étoit parvenu à un âge où l'on recherche dans le commerce des femmes l'agrément plutôt que le plaisir. Libre de tous engagements , il résolut d'en former un pour toute la vie avec celle dont la société lui étoit devenue nécessaire. M. du Harlay , Archevêque de Paris , bénit cette union en 1685 , en présence du Confesseur du Roi & de deux autres témoins.

On se tromperoit si l'on pensoit que Madame de Maintenon n'ayant plus rien à désirer du côté de la fortune , étoit enfin parvenue au suprême bonheur. » Que ne » puis-je vous donner mon expérience ! » écrivoit-elle à Madame de la Maisonfort , » que ne puis-je vous faire voir l'ennui qui » accable les Grands , & la peine qu'ils ont

» à remplir leurs journées ! Ne voyez-vous
 » pas que je meurs de tristesse dans une
 » fortune qu'on auroit eu peine à imaginer ?
 » J'ai été jeune & jolie ; j'ai goûté des
 » plaisirs ; j'ai été aimée par-tout. Dans un
 » âge plus avancé, j'ai passé des années
 » dans le commerce de l'esprit ; je suis
 » venue à la faveur , & je vous proteste ,
 » ma chère fille , que tous les états laissent
 » un vuide affreux «.

Ayant voué tout son crédit aux pauvres ; trop avide de bonnes œuvres pour s'en fier à d'autres soins , elle craignoit toujours que tout ce qu'elle ne faisoit pas pour eux , ne fût mal fait ; elle reçut avec satisfaction la supériorité de l'assemblée de charité.

En 1682 , elle avoit fait venir à Ruel , près de Paris , deux Religieuses Ursulines , errantes d'abord de clôtures en clôtures , & qui dans la suite , pour remplir , même au milieu du monde , leur vœu d'instruction , n'avoient point cessé d'enseigner de jeunes filles dans les différentes villes qu'elles avoient parcourues. Elles furent chargées par Madame de Maintenon d'élever plusieurs filles de famille qu'elle protégeoit ; mais les enfans d'adoption s'étant multipliés jusqu'au nombre de soixante , elle fut obligée de leur donner des maitresses pour soulager d'une partie de leur travail Madame de Brinon & Madame de St.-Pierre.

Elle

Elle étoit souvent à Ruel, voyoit les progrès de l'éducation, & faisoit elle-même le catéchisme. Les premiers succès l'engagèrent à rapprocher encore plus d'elle une école qui lui devenoit de jour en jour plus chère. Elle en parla à Louis XIV, qui jaloux de participer à cette œuvre de charité, donna Noisy, maison royale enfermée dans le parc de Versailles, & fit aussitôt travailler aux réparations.

Le jour de la translation fut fixé au lendemain de la Chandeleur. On partagea les filles en quatre classes, & on les distingua par la couleur du ruban attaché à leur coëffure.

L'attachement de Madame de Maintenon pour cette Communauté, donna à toutes les Dames de la Cour une grande envie de la voir; toutes y applaudirent : le Roi s'y rendit avec les Seigneurs de sa suite.

Le bruit de ce magnifique établissement vola dans les Provinces; Madame de Maintenon fut importunée de tous côtés. Elle étoit si pénétrée de la misère de la pauvre noblesse & des enfans qu'on lui présentait, qu'après avoir vendu ses chevaux, ses habits, ses bijoux; elle mêloit ses larmes aux leurs, & leur disoit : » La Providence ne vous abandonnera pas, j'é-

» tois née aussi pauvre & plus malheureuse
» que vous «.

Souvent dans la grandeur on ne se rappelle ce qu'on a été que pour le faire oublier aux autres. Madame de Maintenon s'en ressouvenoit toujours ; & ne s'en ressouvenoit que pour faire plus de bien.

De tous côtés on recouroit à elle comme à l'asyle des infortunés. Les petits avoient chez elle le même accès que les grands , & l'on voyoit entrer dans son cabinet le Prince avec tout son faste & le pauvre couvert de haillons.

Il parut un jour dans son antichambre , un homme qui fendit la foule , & qui l'abordant avec une respectueuse hardiesse , lui dit : » Il y a quarante ans , Madame ,
» que je ne vous ai vue , & vous ne pour-
» rez me reconnoître ; mais vous ne pouvez
» m'avoir entièrement oublié. Vous sou-
» vient-il qu'à votre retour des Isles , vous
» vous rendiez tous les jeudis à la porte
» des Jésuites de la Rochelle , où suivant
» l'usage de la plupart des Communautés ,
» les jeunes Pères distribuoient de la soupe
» aux pauvres ? Employé à mon tour dans
» cette distribution , je vous distinguai dans
» la foule des mendiants. Je vous rappelle
» sans crainte un fait que vous écoutez
» sans rougir. Je fus frappé de la noblesse

„ de votre physionomie ; vous ne me pa-
 „ rutes point faite pour un état si vil ; j'ob-
 „ servai votre embarras à vous présenter
 „ pour avoir part à l'aumône , & j'en eus
 „ pitié “. — „ C'est donc vous , Monsieur ,
 „ lui dit Madame de Maintenon , qui pour
 „ m'épargner la honte d'être confondue
 „ avec ces misérables , fîtes apporter la
 „ soupe chez moi , en me témoignant mille
 „ regrets d'être borné à un si médiocre se-
 „ cours ? Vous me sauvâtes doublement la
 „ vie , & en me donnant cette nourriture ,
 „ & en compatissant à ce que je souffrois
 „ d'être obligée de mendier publiquement “.
 Elle lui demanda ce qu'elle pouvoit faire
 pour lui , & le pria de passer dans son ca-
 binet , comme pour lui épargner à son tour
 l'humiliation d'exposer tout haut ses be-
 soins. Là le vieillard lui dit que quelques
 années après , il avoit quitté les Jésuites ,
 qu'il étoit actuellement Maître d'Ecole
 dans un village ; qu'il bornoit toute son
 ambition à une Cure ; & que d'après tout
 ce que la renommée lui avoit dit d'elle ,
 il espéroit l'obtenir de sa protection & peut-
 être de sa reconnoissance. Madame de
 Maintenon le remercia d'une confiance si
 flatteuse pour elle , & lui dit qu'elle ne se
 mêloit point de la nomination des bé-
 néfices , qu'elle ne savoit pas s'il étoit pro-
 pre à une Cure ; mais qu'elle savoit qu'il

étoit charitable ; qu'elle le prioit donc de se contenter pour le présent, d'une bourse de cent pistoles qu'elle lui donna, en lui promettant de la remplir, toutes les années, de cette somme modique. » Je voudrois » bien faire davantage, ajouta-t-elle, mais » je ne jouis pas encore de tous les avantages de ma place, à cause des secours que » je dois à mes parens, car vous n'êtes » pas le seul qui ayez eu pitié de mon enfance ». Le Roi étant entré chez elle en ce moment, elle lui dit : » Voilà mon » père nourricier ; & vous ne ferez plus » surpris, Sire, que je vous importune » quelquefois pour les orphelins ».

En se rappelant diverses particularités de sa jeunesse, de ce tems pénible où elle n'avoit que des tapisseries d'emprunt, où elle alloit porter chez l'Imprimeur les épreuves des ouvrages de Scarron ; elle se ressouvint qu'une jour qu'elle devoit recevoir chez elle quelques femmes de qualité, une blanchisseuse lui avoit loué quelques meubles, & avoit refusé le payement du loyer ; honteuse de s'en souvenir si tard, elle ordonna à ses gens de chercher cette femme. Après bien des perquisitions, on la trouva dans un galetas, accablée de vieillesse & d'infirmités, prête à vendre sa dernière chaise, pour avoir encore un morceau de pain. Madame de Maintenon

va la voir, lui rappelle le prêt des meubles & lui assure pour le reste de ses jours une petite pension dont elle lui donna le premier quartier.

Sa généreuse compassion la força donc de se mettre au-dessus de la loi qu'elle s'étoit faite de ne jamais rien demander au Roi; elle épia tous les momens favorables & sa sagesse en profita.

Louis XIV n'avoit besoin que de connoître le bien pour le faire avec magnificence. Il renchérit sur le projet de Madame de Maintenon; & voulut d'abord une fondation de cinq cents Demoiselles; on se borna depuis à trois cents. Le Roi dota la maison de cinquante mille écus de rente, & lui donna, pour faire une partie de cette somme, la Manse Abbatiale de St.-Denis.

Madame de Maintenon, pour le plan d'éducation, employa tous ses soins, & les lumières des plus grands Evêques de son tems. Le célèbre Racine composa ses Tragédies d'*Esther* & d'*Atalie*, à la prière de l'illustre Fondatrice, qui les fit jouer à St.-Cyr, avec l'applaudissement de toute la Cour.

M. Hébert, célèbre Curé de Versailles, traversa les plaisirs que procuroient aux Demoiselles de St.-Cyr, les représentations de ces Tragédies saintes. A une assemblée des

Dames de Charité, où Madame de Maintenon assistoit très-régulièrement; le discours, avant la conférence, tomba sur la Tragédie d'Esther. La flatterie renchérissoit sur tous les éloges qu'accorderoit la vérité. Le Curé attendoit, en gémissant, le moment de parler. Madame de Maintenon rapporta d'un air satisfait, le nom de tous les Religieux qui avoient été spectateurs, ou qui demandoient à l'être. » Il n'y a plus que » vous, Monsieur, dit-elle au Curé, qui » n'avez pas vu cette pièce; ne vous y ver- » rons-nous pas bien-tôt « ? M. Hébert répondit par une profonde révérence. » Je voudrois bien, ajouta-t-elle, en regardant » M. Hébert, y aller aujourd'hui en si » bonne compagnie «. — Je vous supplie de m'en dispenser, repartit le Curé, en commençant son exhortation.

Dès qu'elle fut achevée, Mesdames de Chevreuse & de Beauvilliers, grondèrent le Curé de ce refus public. » Vous avez, » lui dirent-elles, mortifié Madame de » Maintenon. Voir Esther, est une faveur » sollicitée; elle vous y invite, & vous re- » fusez du ton le plus désapprobateur. On » n'aura plus la même confiance en vous; » on vous croira outré sur la morale, vous » ferez redouté comme le Censeur des Evê- » ques; vous perdrez un crédit utile à votre

» zèle. — Mes raisons, interrompit M. Hé-
 » bert, ne sont pas de vains scrupules ; je
 » vous en rendrai compte , & j'en ferai juge
 » Madame de Maintenon elle-même. Si
 » elle me condamne , je me rendrai vo-
 » lontiers ..

Le soir même , il lui dit : » Vous con-
 » noissez , Madame , mon respect pour
 » vous ; mais vous sçavez aussi combien je
 » déclame en Chaire contre les Spectacles.
 » Esther n'est point comprise dans cette prof-
 » cription. — Pourquoi donc , interrompit-
 » elle , refusez - vous de l'entendre ? — Le
 » peuple , reprit le Curé , ne sçait quelle dif-
 » férence est entre cette Tragédie & une au-
 » tre. J'irai ; il croira plutôt à mes actions
 » qu'à mes paroles. La réputation d'un Mi-
 » nistre de Jesus-Christ , est trop délicate ,
 » pour la sacrifier à la complaisance , ou à
 » la curiosité. Eh ! pensez-vous qu'il soit
 » décent à des Prêtres d'assister à des jeux
 » exécutés par de jeunes filles bien faites ,
 » aimables , fixées pendant deux heures en-
 » tières ? C'est s'exposer à des tentations.
 » Des Courtisans m'ont avoué que leurs
 » passions étoient plus vivement émues par
 » la vue de ces enfans , que par celle des
 » Comédiennes : l'innocence des Vierges
 » est un attrait plus dangereux , que le li-
 » bertinage des prostituées. Le vice pro-
 » fane tout. — Mais du moins, lui dit Ma-

dame de Maintenon : » vous ne condamnez
 » pas ces divertissemens si utiles à la jeu-
 » nesse? — Je crois, répondit-il, qu'ils
 » doivent être pros crits de toute bonne
 » éducation. Votre grand objet, Madame,
 » est de porter vos Elèves à une grande pu-
 » reté de mœurs. N'est-ce pas détruire cette
 » pureté que de les exposer sûr un Théâtre,
 » aux regards avides de toute la Cour? C'est
 » leur ôter cette honte modeste qui les
 » retient dans le devoir. Une fille redou-
 » tera-t-elle un tête-à-tête avec un homme,
 » après avoir paru hardiment devant plu-
 » sieurs? Les applaudissemens que les Spec-
 » tateurs prodiguent à la beauté, aux talens
 » de ces jeunes personnes, leur inspirent
 » de l'orgueil. Je ne puis, en exerçant un
 » ministère qui combat toutes les passions,
 » me défendre de la vaine gloire de prê-
 » cher devant mon Souverain. Comment
 » des enfans se préserveroient-ils d'une va-
 » nité si naturelle? — Cependant, dir Ma-
 » dame de Maintenon, » ces exercices sont
 » autorisés de tous tems dans les Collé-
 » ges. — On ne peut, repliqua le Curé,
 » en rien conclure pour les Colléges de
 » filles. Les garçons sont destinés à des
 » emplois qui les obligent de parler en
 » public. Un homme de robe, un hom-
 » me d'église, un homme d'épée, ont éga-
 » lement besoin de l'exercice de la déclai-

» mation. Les filles sont destinées à la re-
 » traite , & leur vertu est d'être timides ,
 » leur gloire d'être modestes. Je ne parle
 » point du tems qu'emportent les rôles
 » qu'il faut apprendre ; des distractions que
 » donne le charme du vers ; de l'orgueil
 » de celles qui jouent ; de la jalousie de
 » celles qui ne jouent pas ; des airs de hau-
 » teur qu'on prend au théâtre , & qu'on ne
 » quitte pas dans la société ; de mille cho-
 » ses contraires à votre établissement. Je ne
 » dis plus qu'un mot : tous les Couvens
 » ont les yeux attachés sur St.-Cyr ; par-
 » tout on suivra l'exemple que St.-Cyr
 » aura donné. On se lassera des pièces de
 » piété , on en jouera de profanes. On in-
 » vitera des Laïques à ces spectacles. Dans
 » toutes les maisons Religieuses , au lieu de
 » former des Novices , on formera des
 » Comédiennes «. — » J'entre dans tout
 » cela , dit Madame de Maintenon ; mais
 » S. François de Sales est moins rigide que
 » vous , il permet à ses filles de représen-
 » ter des pièces de dévotion «. — » Il est
 » vrai , reprit M. Hébert ; mais ce grand
 » Evêque ne leur permet qu'entr'elles , ra-
 » rement , & dans l'intérieur du Monastère.
 » A la Visitation c'est un amusement pri-
 » vé ; à St.-Cyr c'est un spectacle public «.

Cette généreuse Bienfaitrice ne profita
 point de son élévation pour faire tomber

les dignités & les grands emplois dans sa famille. C'est ce qu'une de ses Cousines osa, dans un moment de colère, lui reprocher. » Vous voulez jouir de votre » modération, lui disoit-elle, & que votre » famille en soit la victime «.

Cette Dame illustre avoit encore plus pour elle-même ce désintéressement qu'elle exigeoit des autres. Le Roi lui disoit souvent : » Mais Madame, demandez. — » Vous n'avez rien à vous, Sire, répondoit-elle, il ne vous est pas permis de me » rien donner «. Elle n'ignoroit pas que les Souverains ne sont que les Economes des biens de leurs sujets.

Un Père de la Neuville, Jésuite, ayant prié Madame de Maintenon, sans la connoître, de lui en obtenir une audience : » Eh ! que lui voulez-vous ? lui dit-elle « , — » Je veux, répondit le Jésuite, un emploi pour un de mes frères «. — » Vous » vous adressez mal ; elle demande quelquefois des aumônes ; mais jamais des » graces «. — » Elle a tant de crédit, répliqua le Père « ! — » Pas tant que vous » croyez ». — » Ah ! dit le Jésuite, c'est à » Madame de Maintenon que j'ai l'honneur de parler ; elle seule peut se défier » de son propre crédit «.

Madame de Bouju, une de ses Elèves, rapporte que quand cette pieuse Dame

avoit du chagrin , elle s'en soulageoit en allant voir de pauvres filles , dont elle prenoit un soin particulier. Son visage devenoit , parmi elles , d'une gaité surprenante , qui changeoit en rentrant à la Cour.

» J'allai un jour avec elle , dit cette
 » Dame , chez la veuve d'un Major de
 » place. Cette femme ne sachant pas que
 » c'étoit Madame de Maintenon ; oui ,
 » disoit-elle , un valet de chambre m'a
 » promis de lui donner un placet : on dit
 » que c'est une Dame très-charitable , & qui
 » reçoit fort bien les pauvres ; mais je n'ai
 » pu l'aller voir. J'ai l'estomac rétréci pour
 » n'avoir pas mangé depuis deux jours « .
 Madame de Maintenon ne put retenir ses larmes , lui donna une somme , & depuis l'assista jusqu'à la mort sans se faire connoître.

Elle chercha elle-même des nourrices pour les pauvres enfans , & les récompensoit lorsqu'elles les lui rapportoient en bonne santé. Elle se consacra toute entière à ces pieux devoirs après la mort du Roi.

Après la mort de Louis XIV , Madame de Maintenon se retira à St.-Cyr pour y finir ses jours. Son premier soin fut de se défaire de son train , quelque médiocre qu'il fût. Elle assembla ses Domestiques , les remercia de leurs services , leur distribua les restes de sa fortune & les renvoya.

Tout son revenu fut consacré au soulagement de quelques familles nobles ; elle ne se réserva presque rien , & se refusa souvent le nécessaire. Généreuse pour les autres , avare pour elle-même ; les heures qu'elle donnoit à la prière , couloient le plus rapidement.

Cette femme illustre vécut près de 4 ans dans sa chère retraite , donnant elle-même l'exemple de l'obéissance , & continuant de répandre ses bienfaits sur le pauvre & l'indigent.

Le Czar Pierre qui étoit venu en France pour en admirer les merveilles , désira de voir cette femme forte , & il alla pour cet effet à St.-Cyr.

Le Duc Régent lui rendit le même hommage qu'il eût rendu à une Reine Douarière.



LE Père Marot, de l'Oratoire, né en Provence , étoit un de ces hommes rares & distingués par la supériorité des talens, des lumières & de la sagesse.

Sa mort plongea dans la plus profonde affliction & dans la plus cruelle indigence plus de cinquante familles de pauvres honnêtes de la ville d'Aix & d'autres endroits de la province. Il avoit le don de les faire

subsister ; & par le grand talent de consoler , il rendoit leur état profitable ; son mérite , son zèle lui ouvroient également le cœur & la bourse des riches.

A N N É E 1720.

L'ADVERSITÉ est le creuser des âmes fortes & vertueuses. Montrer de la constance dans les revers , soutenir le malheur & s'y soumettre , voilà la preuve d'un grand cœur.

Le trait suivant va nous fournir un modèle dans une femme ferme & courageuse qui sut par sa vertu rappeler son mari à lui-même , & le familiariser en quelque sorte avec l'infortune. Cet exemple de philosophie françoise est digne de tous nos éloges.

Depuis le système , une famille de distinction , composée du père , de la mère & de cinq enfans , passa la vie dans une cabane , à l'extrémité d'un village , exposée , je ne dirai point aux injures de l'air , mais du moins aux privations les plus sensibles pour des personnes qui ont connu long-tems les douceurs de l'abondance. Un revers de fortune leur ayant fait perdre en peu de jours tout leur bien ; le père , dont l'humeur étoit violente , balança s'il ne devoit point avoir recours au remède

Anglois. Son épouse s'aperçut de ses agitations ; & le connoissant capable d'une résolution funeste, elle se hâta d'employer tous ses soins pour la prévenir ; mais quels motifs pouvoit-elle employer ! La tendresse qu'il avoit pour elle & pour ses enfans n'étoit propre qu'à porter sa douleur au comble ; il n'y pensoit qu'avec des transports qui ressembloient au dernier désespoir. D'un autre côté, la seule idée de recourir à l'assistance de ses proches, tourmentoit mortellement un homme fier, qui n'avoit jamais eu besoin du secours de personne. Il étoit d'ailleurs incertain de l'obtenir, & le refus l'eût fait mourir plus cruellement que tous les supplices. Ajoutez la honte de déchoir aux yeux de toute la ville, lui qui y tenoit un des premiers rangs. Enfin il ne parloit que de se donner la mort, & lorsque son épouse qui étoit continuellement à le vieillir, l'exhortoit à prendre des sentimens plus modérés ; il ne lui répondoit qu'en la pressant elle-même de se délivrer de la vie à son exemple, & d'inspirer la même résolution à leurs enfans. C'est de lui-même qu'on tient ce détail. Il a avoué depuis que sa patience fut pendant quelques jours à l'extrémité, ou plutôt qu'il étoit absolument abandonné de la raison. Une idée qui vint à son épouse & qu'elle lui exprima avec les plus

tendres larmes de l'amour, rendit presque en un moment la force & même le calme à son esprit. » Tout n'est pas désespéré, lui dit-elle; j'ai de la santé & nous cinq enfans en ont aussi. Quittons la ville où nous sommes pour aller demeurer à Paris; nous n'y serons connus de personne, & nous travaillerons vos enfans & moi à vous faire vivre honnêtement. Elle ajouta, que si son travail ne suffisoit pas, elle se réduiroit à demander secrètement l'aumône pour fournir à son entretien. Il rêva quelques momens à cette proposition, & prenant son parti avec une constance digne de tout ce qu'il a fait depuis: » Non, lui dit-il, je ne vous rabaisserai point à cette indignité; mais puisque vous êtes capable de tant de courage, je fais ce qui nous reste à faire. Mon désespoir ne venoit que de ma tendresse & de ma compassion pour vous. Il parut plus tranquille après ce discours; toute sa famille le devint comme lui, & sans être sauvés de la misère, ils retrouvèrent la paix dont ils ne jouissoient plus depuis long-tems.

Il ne perdit pas un moment pour recueillir les débris de sa fortune, qui ne consistoit plus que dans ses meubles, dont la plus grande partie fut même arrêtée par quelques créanciers; à peine fit-il cent

pistoles de ce qu'il eut de reste ; ensuite il quitta secrètement la ville avec sa famille. Au lieu de prendre le chemin de Paris , comme son épouse s'y attendoit , il prit celui d'une Province voisine , & dès le premier bourg où il se crut inconnu , il quitta ses habits pour en prendre d'autres d'une étoffe fort vile , il fit faire la même chose à son épouse & à ses enfans. » Puisqu'il a plu à la » Providence , leur dit-il , de changer notre condition , il faut porter la marque » du sort auquel nous sommes condamnés ; » tâchons aussi d'en prendre les sentimens ». Ayant continué sa route , il arriva dans un grand village qui lui parut propre au dessein qu'il avoit médité. Il y loua une cabane dans l'endroit le plus écarté , avec un petit champ & quelques arpens de vigne ; il y mit des meubles conformes au lieu. » Vous m'avez offert , dit-il à sa femme , » de travailler avec vos enfans pour mon » entretien ; il n'est pas juste que je vive du » travail d'autrui. Nous travaillerons chacun de notre côté pour notre subsistance ; » mes fils partageront mon travail , & vous » ferez partager le vôtre à vos filles ». Voyant quelques larmes qui couloient de ses yeux : » Si je croyois , ajouta-t-il , que » ces pleurs marquassent votre répugnance » pour le genre de vie que je vous fais embrasser , je vous offrirois à mon tour de » vous

» vous procurer une vie plus douce dans
 » quelque ville où je pourrois vous en-
 » voyer d'ici les petits profits de mon tra-
 » vail ; mais je vous connois trop bien
 » pour croire que vos propres peines soient
 » celles qui vous touchent ; soyez sûre que
 » vous n'avez aucune raison de vous affli-
 » ger des miennes ; je sens que je puis
 » être heureux dans la condition où nous
 » sommes. Nous avons moins de commo-
 » dités , mais nous aurons moins de be-
 » soins «.

Il employa ce qui lui restoit d'argent à se
 pourvoir de laine & de toile pour occuper
 ses filles , & d'instrumens propres à culti-
 ver la terre pour ses fils & pour lui-même.
 Il prit un payfan en sa maison pour leur en
 montrer l'usage. Quelques jours d'exercice
 leur firent surmonter toutes les difficultés.
 L'exemple continuel de leur père & de
 leur mère , leur inspira une sorte d'émula-
 tion qui ne s'est point refroidie depuis 15
 ans. ils vivent entre eux dans une paix &
 dans une union admirables. Quoiqu'ils ayent
 peu de communication avec leurs voisins,
 leur douceur & leur civilité n'ont pas laissé
 de les faire aimer. C'est chez eux que les
 habitans du village prennent les ouvrages
 de laine qui sont en usage à la campagne ;
 le profit qu'ils en tirent suffiroit seul pour
 la vie sobre dont ils ont formé l'habitude.

Ils se promènent les jours de fêtes , lisent & s'amusent innocemment. Le père a proposé plusieurs fois à ses deux fils, qui sont âgés de plus de 30 ans, de prendre le parti des armes ou de chercher quelque autre voie de fortune. Ils protestent que rien n'est capable de leur faire quitter leur cabane aussi long-tems que leur père, leur mère & leurs sœurs peuvent avoir besoin de leurs secours.

Comme il étoit impossible que la curiosité ne portât tôt ou tard le Curé de la paroisse & les principaux habitans à s'informer de quel pays ils étoient venus , & par quelle raison des personnes qui paroissent si bien nées, se trouvoient dans cette situation ; ils prirent le parti de s'ouvrir au Curé, en le priant d'arrêter la curiosité des autres. C'est du Curé même que l'on a sçu leur histoire. Il ajoute que lorsqu'on paroît admirer la force d'esprit avec laquelle ils se sont soumis à leur mauvaise fortune, ils répondent qu'il n'est pas plus surprenant de voir passer quelqu'un des richesses à la pauvreté, que de la pauvreté aux richesses; que ces deux états n'étant que des manières d'être & des différences extérieures, qui ne changent rien à la nature de l'ame, ni au fond des sentimens, il n'est question que d'un peu d'habitude pour se faire à celui dans lequel il plaît à la

Providence de ne nous faire passer, & pour oublier celui d'où l'on est sorti.



A Rennes, la nuit du 22 Décembre, un Menuisier ivre ayant mis le feu dans sa boutique, au milieu de la rue Tristin, les flammes eurent bien-tôt gagné toutes les maisons voisines, & en peu de tems les deux côtés de la rue Tristin & de la rue Neuve, ne firent plus qu'une avenue de feu. La construction des maisons qui n'étoient bâties qu'en bois, contribua infiniment à augmenter la violence du feu, dont l'activité dévorante continua jusqu'au 29 & consuma 850 maisons. L'incendie de ce grand nombre de maisons ne fut pas encore la perte la plus considérable ; celle des meubles, de l'argent comptant & des titres d'une bonne partie des familles de la province, qui étoient chez les Juges, Avocats, Procureurs & Notaires, jeta tout le monde dans la consternation. Jamais on n'a pu dire avec plus de raison :

Urbs Redonis, Spoliata bonis, viduata Colonis.

La Cour envoya 34000 liv. & M. le Comte de Toulouse, Gouverneur de la Province 20000 liv. pour secourir les pauvres incendiés.



HIPPOLYTE de Béthune , Evêque & Comte de Verdun , Prince du St-Empire , étoit encore plus recommandable par sa piété & par ses vertus personnelles , que par sa naissance , quoique d'une très-ancienne & très-illustre maison , alliée à divers Souverains & aux premières Maisons de France.

Rien n'approche de la fin glorieuse de cet illustre Prélat. Il fut pendant 40 ans d'Episcopat , une ressource inépuisable pour les pauvres de son diocèse dans leurs misères , & dans un tems sur-tout où elles se multiplioient par des évènements fâcheux. Les malades , les vieillards & les petits enfans lui furent toujours en recommandation ; il étendoit ses mains charitables & bienfaisantes sur tous leurs besoins.

Cet Administrateur économe des biens de l'église , biens qu'il regarda toujours comme le patrimoine des pauvres , a , pour ainsi dire , étouffé en faveur des membres que Jesus-Christ recommande à tous les hommes , & sur-tout aux Bénéficiaires , les sentimens de tendresse que le sang auroit pu réveiller dans son cœur.

Après quelques legs particuliers faits à ses domestiques , à quelques-uns de ses

amis, & à quelques maisons Religieuses, il nomma & institua pour ses légataires universels en tous ses biens, meubles & immeubles, l'hôpital & les pauvres, tant sains que malades, de Verdun; savoir, pour la moitié, l'hôpital nommé St-Hippolyte, fondé par ledit sieur Evêque, destiné à l'entretien & soulagement des pauvres malades de la même ville & du diocèse; à la charge de donner tous les ans sur les biens légués à ces hôpitaux, la somme de 300 liv. aux Dames de charité, pour être employée au soulagement des pauvres de la ville, dont les Sœurs grises prennent soin. Il fit en outre plusieurs legs à son Eglise & à son Chapitre.

On estime que la succession de ce Prélat a dû monter à plus de trois cens mille écus pour chacun des deux hôpitaux.



PIERRE de la Broue, Evêque de Mirepoix, né à Toulouse de parens distingués dans la Robe, fut élevé avec un soin tout particulier. La prédication à laquelle il s'appliqua, le fit connoître du grand Bossuet, qui lui procura l'avantage de prêcher devant le Roi, & l'honora depuis d'une amitié particulière. Ce sçavant Prélat qui se connoissoit si bien en mérite,

procura l'Evêché de Mirepoix à M. de la Broue.

Sa charité pour les pauvres le rendoit fort économe & lui fournissoit les moyens de les assister abondamment. » C'étoit , » disoit-il, leur distribuer un bien qui de » droit leur appartenoit «.

L'œil ouvert sur tout établissement utile dans son diocèse , il adopta celui déjà formé par la sœur de M. Cauler , Evêque de Pamiers , pour des écoles gratuites , sorte de mission qui avoit son modèle dans les Régentes établies par M. Pavillon , Evêque d'Alet. M. de la Broue , après avoir autorisé les Règlements de ce bel Institut , choisit six villes de station pour les Régentes. C'étoit de-là qu'elles partoient au tems marqué pour se distribuer dans toutes les paroisses de la campagne , & pour faire à leur sexe des instructions gratuites.



ANNE le Fèvre , née à Saumur , eût pour père le célèbre Tanneguy , qui ayant découvert ses dispositions heureuses , l'appliqua à l'étude des sciences.

Sa modestie étoit si grande , que jamais elle ne parloit de son savoir , pas même dans les conversations avec ses amis les plus intimes. Ceux qui ne la connoissoient

point , ne pouvoient découvrir en elle qu'une femme ordinaire qui ne favoit que garder les bienséances de son sexe.

Cette Dame illustre épousa André Dacier, qui , comme elle , avoit eu le malheur d'être né dans l'hérésie ; mais les conférences qu'ils eurent avec le grand Bossuet , ayant éclairé leurs esprits , les deux époux se retirèrent à Castres pour consacrer tout leur tems à s'instruire. Comme ils cherchoient la vérité de bonne foi , elle se découvrit à eux , & ils firent abjuration en 1685. Alors ils revinrent à Paris pour y reprendre leurs travaux littéraires.

Les talens de son esprit étoient inférieurs aux qualités de son cœur. On n'a jamais vu dans une femme plus de courage , de fermeté , de bonté , d'égalité d'ame , de piété , de sagesse & de modestie ; elle avoit sur-tout une charité ardente pour les pauvres. Elle s'est souvent mise à l'étroit pour les secourir.

M. Dacier lui ayant représenté un jour qu'elle devoit se modérer & avoir égard à l'état de leur fortune , elle lui dit ces mots si remarquables : » Ce n'est pas les » biens que nous avons qui nous feront » vivre , ce sont les charités que nous ferons ; elles nous rendront amis de Dieu , » & contribueront à effacer nos péchés «.

A N N É E 1721.

L'HISTOIRE des calamités publiques qui affligent la Patrie , intéressent nécessairement la sensibilité d'une âme honnête & d'un cœur bien né. Ce seroit être mauvais Citoyen que de voir avec indifférence ses compatriotes, ses frères dans le deuil & la consternation ; mais si d'un côté le spectacle effrayant de tant d'hommes que la mort moissonne, fait couler des larmes qu'excite une juste compassion ; d'un autre côté le spectacle consolant de la bienfaisance qui tend une main secourable à l'humanité souffrante, fait verser des larmes d'attendrissement & d'admiration. Que de traits sublimes de générosité & de grandeur d'âme va nous fournir l'histoire de la peste qui ravagea cette année la Provence, une des plus belles & des plus riches provinces du royaume.

Personne n'ignore qu'un vaisseau venu de Seyde en Syrie , apporta la peste à Marseille ; que la communication l'introduisit à Aix & dans presque toutes les villes & villages de cette province infortunée.

A ces nouvelles effrayantes, l'épouvante s'empare des cœurs, chacun précipite sa fuite ; les campagnes sont bien-tôt remplies de gens de tous les états, & il ne

reste dans les villes que des Citoyens assez généreux pour se dévouer au salut de leur patrie. De ce nombre furent MM. de Beaumont , Commandant; de Bouchet, Major; les quatre Consuls, MM. Gleise de Fourchon; Grossy, Avocat; Brunet & Chartroux , Bourgeois : les Intendans de Santé, MM. de Cais, trois frères; MM. de Graveson, de Piquet, de Sabatier, du Baron, l'Abbé Pareri, le Commandant de Romieu , & beaucoup d'autres de tous les états qui se signalèrent par leur continuelle vigilance.

Les choses étoient dans cet état à Aix, lorsque le vingt-cinquième jour du mois de Mars, tems où l'on a coutume d'élire de nouveaux Consuls, les prétendans au Consulat ne furent point arrêtés par la crainte de la contagion; mais la Cour jugea à propos, pour conserver la ville, de laisser en place les anciens Consuls.

Le mal contagieux avoit attaqué la plus grande partie des habitans de la campagne, & la mort les enlevoit avec une rapidité étonnante; il mouroit par jour plus de 150 personnes. La ville étoit dans une consternation & dans une confusion inexprimables; les morts ne pouvoient pas être enterrés, on n'avoit pas assez de tombeaux pour les enlever, & les Consuls mêmes étoient obligés de suivre ces lugu-

bres équipages pour les faire agir. On avoit bien de la peine à empêcher les malheureux corbeaux de piller tout ce qu'ils trouvoient dans les maisons où les familles étoient détruites. Les parens servoient leurs parens, & les amis se sacrifioient avec joie pour donner des marques sensibles de leur amitié. Il y a peu de villes où le peuple ait montré plus de courage; & si des gens sont morts sans secours, c'est qu'il ne leur restoit ni parens, ni amis, ni voisins.

Ce terrible fléau n'épargnant personne, le Roi touché des malheurs de ce peuple infortuné, envoya M. Jossand, qui se livra avec une intrépidité peu commune, à toutes les horreurs qui régnoient dans cette déplorable ville. Son premier soin fut de rassembler le Bureau de Santé. L'on y formoit par le conseil de M. Jossand, de sages résolutions; mais l'exécution en étoit arrêtée par la mort de ceux qui avoient été nommés pour agir. De ce nombre furent M. de Beaumont, qui commandoit avec M. de Jossand; de MM. de Fourchon, de Sabatier & de Graveson, qui se succédèrent dans la charge de premier Consul.

M. Grossy, qui avoit le second Chapeiron, & les autres, étoient atteints de ce terrible mal; presque tous les Intendans de Santé qui servoient utilement leur Patrie; tous ceux qui vivoient encore,

avoient chez eux le mal contagieux, & étoient obligés de se servir, leurs domestiques étoient tous morts; enfin tout le poids des affaires tomba sur M. de Jossand, qui fit des choses, en quelque sorte, plus qu'humaines. Il fit ôter tous les malades; on prit pour cela toutes les voitures de la ville, & M. l'Abbé d'Icard, Cabiscot de la Cathédrale, se chargea de ce soin qui lui coûta la vie. La prévoyance du Commandant ne laissa manquer de rien, il avoit fait des traités avec Beaucaire & Tarascon; ces deux villes fournirent du pain & de la viande. La distribution s'en faisoit avec grand soin, & il y régnoit un ordre admirable. C'est à l'activité & à la vigilance de M. de Jossand & des Consuls, qu'on doit la cessation de ce terrible fléau. La quarantaine fut établie & suivie d'un très-heureux succès.

Henri de Thomas, Chevalier, Marquis de Villeneuve, descendu des anciens Rois d'Arragon, Conseiller au Parlement d'Aix, donna aux pauvres de sa ville plus de quarante mille livres; il les recevoit chez lui, les exhortoit à la patience & les rassuroit par son exemple contre la crainte de la contagion. Enfin, il ne se contentoit pas de répandre ses biens, il prodiguoit encore sa vie en s'exposant aux périls d'une communication pestiférée.

Le Père Gautier , illustre Missionnaire de la congrégation de l'Oratoire , Supérieur de la Maison de Marseille , mourut de la peste en se sacrifiant au service des malades qui le demandoient. Sa vie a été un sacrifice de pénitence , & sa mort un martyre de charité.

Lettre de M. Frey de Neuville , écrite de Caen aux Auteurs du Mercure en date du 15 Août 1722.

» Vous n'ignorez peut-être pas , Mes-
 » sieurs , qu'on donne tous les ans dans
 » l'Académie de Caen , un prix à la meil-
 » leur Ode Françoisise allégorique , en l'hon-
 » neur de l'Immaculée Conception , de
 » cent vers en dix strophes. La pièce qui
 » fut présentée à cette Académie le 8 Dé-
 » cembre 1721 , jour auquel on fait lire
 » publiquement les pièces au concours ,
 » est toute à la louange de M. de Belfun-
 » ce , Evêque de Marseille.

» Nous rapportons seulement ici le com-
 » pliment qu'on lui fit à cette occasion ,
 » pour donner une idée des motifs qui
 » engagèrent à rendre à ce généreux Pré-
 » lat ce que méritoit son ardente charité «.

» M O N S E I G N E U R ,

» Je rends aujourd'hui à votre grandeur

» le tribut que tous les âges ont rendu aux
 » héros , qui , sans participer aux horreurs
 » d'une guerre sanglante , ont fait avouer ,
 » même aux ennemis de la vertu , que la
 » grandeur d'âme & le sublime héroïsme
 » ne consistent pas à forcer l'univers d'ad-
 » mirer & de haïr un fier conquérant. On
 » arrive à des voies plus parfaites à cette
 » gloire solide , qui forme l'homme saint
 » & selon le cœur de Dieu , dans le Chris-
 » tianisme.

» C'est par ces voies , Monseigneur , que
 » vous vous êtes élevé au-dessus de ceux
 » que le même titre , le même rang , la
 » même dignité , vous rendoient égaux dans
 » l'église. Votre charité & votre zèle ani-
 » més par le refroidissement de ceux que
 » leurs vœux obligeoient de vous soulager
 » dans les fonctions les plus pénibles de
 » l'Episcopat , ont donné dans votre per-
 » sonne , un exemple aux Evêques & un
 » modèle à tous les Pasteurs de l'Eglise de
 » Jesus-Christ. Plus occupé du danger qui
 » menaçoit les habitans de Marseille que
 » du péril dont vous êtes environné , com-
 » bien de fois avez-vous souhaité avec le
 » prophète royal , de mourir pour appaiser
 » la colère de Dieu irrité de nos péchés !
 » mais toujours soumis aux ordres de la
 » Providence , toujours sensible aux besoins
 » de votre peuple , combien de fois avez-

» vous dit, avec St. Martin : mon Dieu !
 » quoique je ne puisse résister aux travaux
 » qui m'accablent, quoique les tristes spec-
 » tacles qui s'offrent à ma vue, me pénè-
 » trent & m'attendrissent; quelque douleur
 » que me causent les maux de mon trou-
 » peau, conservez-moi la vie, Seigneur,
 » si elle est utile aux malheureux Proven-
 » çaux !

» Ces pieux sentimens, Monseigneur,
 » ont toujours occupé votre cœur. Rempli
 » de l'Esprit-saint, vous avez donné des
 » preuves d'un courage élevé, d'une piété
 » véritablement constante, d'une tendresse
 » sans bornes pour votre peuple, d'un zèle
 » infatigable & d'une application conti-
 » nuelle à procurer aux pestiférés tout ce
 » qu'ils pouvoient souhaiter pour l'ame &
 » pour le corps. Tous les Provençaux vous
 » regardent comme leur père, & vous
 » donnent ce nom glorieux avec plus de
 » justice, que la superbe Rome ne le donna
 » autrefois au Prince des Orateurs. Tous
 » les François sont aussi sensibles à vos
 » bontés que s'ils les avoient ressenties.
 » Nos vœux ont pénétré jusqu'au trône du
 » Dieu vivant, & ont obtenu votre con-
 » servation. Que dis-je ! vous n'en êtes re-
 » devable qu'à votre charité, & vos priè-
 » res ne servent qu'à faire connoître com-
 » bien nous nous intéressons à votre santé.

„ Les applaudissemens qu'on donna le
 „ jour de la Conception aux vers que
 „ j'ose présenter à votre Grandeur, étoient
 „ moins dûs à la poésie qu'à la matière.
 „ Votre nom obtint bien-tôt silence. Cha-
 „ cun sembla se faire un mérite de témoi-
 „ gner par des marques d'une joie vive &
 „ éclatante, que le Poète n'avoit pu choi-
 „ sir un sujet plus agréable. Que je serois
 „ heureux, Monseigneur, si vos sentimens
 „ s'accordoient avec ceux de l'illustre as-
 „ semblée devant laquelle cette Ode fut
 „ lue ! Vous vous contentez qu'on vous
 „ loue, sans aimer les louanges ; mais vous
 „ aimez la vérité ; ainsi j'espère que vous
 „ la distinguerez de la flatterie, & que vous
 „ recevrez avec la bonté qui vous est natu-
 „ relle, une marque du profond respect,
 „ &c. Signé, Frey de Neuville “.

*Extrait d'une Lettre de Marseille, en date
 du 1 Juin 1723, à l'Auteur du Mercure.*

„ Comme on ne fauroit trop récompen-
 „ ser le mérite, je crois qu'on ne fauroit
 „ trop aussi en publier la récompense. C'est
 „ dans cet esprit que je dois vous appren-
 „ dre que d'abord, après la cessation de la
 „ peste, il a plu au Roi d'accorder à M.
 „ Rigord, Subdélégué de l'Intendant, no-
 „ tre illustre compatriote, des Lettres de

» Noblesse, pour prix de ses services passés
 » dans la Marine, de son attachement à
 » l'étude des sciences & belles-lettres, &
 » en particulier de son zèle pour Marseille
 » pendant la contagion; & au commence-
 » ment de cette année, le Roi l'a nommé
 » pour être reçu Chevalier de l'Ordre de
 » St. Michel «.

Dans un quartier de la ville de Marseille, qu'on appelle *la Tourette*, sorte d'Esplanade ou Boulevard, sur le bord de la mer, entre l'Eglise Cathédrale & le Fort St.-Jean, dans le plus fort de la peste, on y avoit porté plus de douze cens cadavres entassés, qui en peu de tems répandirent un air empesté, capable d'infecter & de faire périr le reste des habitans de cette ville désolée. Le salut de Marseille dépendoit donc de trouver un expédient pour enlever ces corps à demi-pourris & de l'exécuter M. Roze, Commandeur de l'Ordre de St. Lazare, homme d'expédient & d'exécution, en vint à bout avec un courage intrépide. Son activité lui fit découvrir deux espèces de Tours qu'on croit avoir été bâties du tems des Romains sur le bord de la mer, au-delà du Terre-plein. Il s'en approcha en bateau, & reconnut par des crevasses qu'elles étoient creuses & très profondes; il proposa son dessein au Bailly de Langeron, Commandant à Marseille,

feille , qui l'approuva fort , & lui accorda cent forçats. On commença par découvrir les deux tours qui étoient bouchées par un planchet voûté , & sur lequel il s'étoit amassé environ trois pieds de terre ; ces dispositions faites , le Chevalier Roze , accompagné de deux braves Marseillois , dont nous voudrions savoir les noms , marcha à cheval à la tête des forçats , & posa lui-même des gardes , après que la troupe eut défilé , pour qu'aucun ne pût reculer , ni rentrer dans la ville avant l'expédition finie. Il avoit fait prendre à tout le monde des mouchoirs trempés dans du vinaigre , noués derrière la tête , qui couvroient le nez & la bouche. L'infection étoit si grande , & l'aspect si horrible , que la plupart manquant de courage & de force , étoient prêts à se débander ; mais le Chevalier Roze toujours animé de l'ardeur de son zèle & de l'amour de la Patrie , les rallia , non-seulement par la voix , mais encore par l'exemple. Il mit pied à terre , traîna & emporta lui-même le premier cadavre jusqu'auprès d'une des tours , & le jeta dans un de ces abîmes. Cette action fit un tel essor sur la troupe , que l'épouvante cessa , le courage revint , & l'on s'anima de telle sorte , que dans le reste du jour ce lieu affreux fut entièrement désinfecté , sans y laisser un seul cadavre ; les

deux tours en furent comblées & recouvertes de terre , après avoir jetté dessus quantité de chaux vive.

Les travaux infatigables que M. le Commandeur de Langeron , Chef d'Escadre des galères , fit éclater au milieu des plus grands périls , lui acquirent un nouveau degré de gloire , par la lettre que le Grand-Maître de Malte lui écrivit le 10 Août de cette année, dont voici la teneur.

» Vénérable , très-cher & bien-aimé
 » Religieux , la manière généreuse avec
 » laquelle vous vous êtes exposé au milieu
 » de tous les périls à l'occasion du mal
 » contagieux qui a affligé la ville de Mar-
 » seille , & le bon ordre que vous y avez
 » fait observer , après que la Cour vous
 » en a eu confié le commandement , a
 » mérité l'applaudissement de tout le mon-
 » de. Et nous en notre particulier, nous en
 » avons eu un singulier plaisir , comme
 » nous vous l'avons témoigné par nos pré-
 » cédentes ; comme aussi lorsque S. M.
 » vous a conféré l'Abbaye de Bolbone ,
 » étant une marque du mérite que vous
 » vous êtes acquis.

» Nous ne nous en sommes pas arrêtés là ,
 » nous avons voulu donner un témoignage
 » public de notre satisfaction , en voyant
 » renouveler en votre personne le zèle de
 » nos glorieux Antécresseurs ; & afin qu'en

„ vue de la reconnoissance que nous en
 „ avons , vos Collègues , nos très-chers
 „ Religieux , ayent le bonheur de vous imi-
 „ ter , en secondant l'exemple que vous
 „ leur avez donné ; nous avons supplié , de
 „ notre pur mouvement , notre S. P. le
 „ Pape , d'accorder à nos très-humblès
 „ remontrances , un Bref de Grand-Croix
 „ en votre faveur. S. S. a écouté bénigne-
 „ ment nos instances ; & l'ayant reçu , nous
 „ l'avons tout aussi-tôt mis en exécution ,
 „ comme vous verrez par l'extrait ci-joint ,
 „ vous donnant pouvoir de porter publi-
 „ quement cette marque de distinction ,
 „ afin que tout le monde soit informé que
 „ nous avons voulu , à votre insçu , faire
 „ éclater votre mérite. Jouissez tranquile-
 „ ment de cette dignité qui vous est si
 „ bien acquise , tandis que nous priérons
 „ le Seigneur qu'il vous conserve , & qu'il
 „ tienne votre vénérable personne en sa
 „ sainte & digne garde. Donné à Malte le
 „ 10 Août 1721. *Signé* Zondadari , &c. «

Les nouvelles apparences de contagion
 qu'on avoit apperçues à Marseille , & qui
 heureusement n'eurent pas de fâcheuses sui-
 tes , furent attribuées en partie à la négli-
 gence qu'on avoit eue d'y faire observer
 les bons réglemens que le Bailli de Lange-
 ron y avoit sagement établis , avant son dé-
 part pour la Cour ; mais le Roi , pour en

prévenir les effets, renvoya le même M. de Langeron, en qualité de Commandant fixe dans la ville & le territoire de Marseille. Voici la Commission honorable que Sa Majesté lui fit expédier.

» Louis, &c. à notre cher & bien amé
 » le sieur Bailli de Langeron, l'un de nos
 » Lieutenans-Généraux en nos armées, Sa-
 » lut, &c. Les malheurs dont notre ville
 » de Marseille a été accablée, depuis que
 » la contagion s'y est introduite, nous ayant
 » fait connoître l'importance dont il est,
 » d'y établir un Commandant fixe, qui,
 » par une application suivie, puisse veiller
 » à ce qu'il ne s'y passe rien de contraire à
 » notre service, à l'intérêt de l'Etat & au
 » bien des Habitans de ladite Ville; Nous
 » avons cru ne pouvoir faire un meilleur
 » choix que vous, pour la connoissance par-
 » ticulière que nous avons de votre valeur,
 » courage, expérience dans la guerre, acti-
 » vité & bonne conduite, de votre fidélité
 » & affection à notre service, dont vous
 » avez donné des preuves dans les divers
 » emplois de guerre, tant de terre que de
 » mer qui vous ont été confiés, & notam-
 » ment dans le Commandement que vous
 » avez déjà exercé dans ladite Ville, dont
 » la conservation est due à tout ce que vous
 » avez fait pour y établir l'ordre & la santé,
 » ce qui nous donne lieu d'espérer que vous

» nous servirez plus utilement que person-
» ne dans ledit Commandement. A ces
» causes, &c.

Si les termes qu'on lit dans l'expédition de cette Commission sont honorables pour M. de Langeron; ceux qui sont employés dans la Patente du Roi, pour l'établir Lieutenant-Général des armées de Sa Majesté, ne lui sont pas moins glorieux.

» Louis, &c. desirant reconnoître les
» bons & importants services que notre cher
» & bien aimé le sieur Bailli de Langeron,
» Maréchal de Camp en nos armées, &
» Chef d'Escadre de nos Galères, nous a
» rendus pendant longues années, en di-
» verses charges & emplois que nous lui
» avons confiés, tant sur terre que sur mer,
» & récemment en qualité de notre Com-
» mandant en notre ville de Marseille,
» dont les Habitans, long-temps accablés
» par tous les maux inséparables de la
» contagion, ne sont parvenus au rétablif-
» sement de l'ordre & de la santé, que par
» le courage avec lequel il s'est livré à des
» dangers continuels pour leur conserva-
» tion, par la sagesse de plusieurs règle-
» mens, qui sont autant de preuves de sa
» capacité & de son expérience, & par la
» fermeté avec laquelle il les a fait exécu-
» ter. En desirant lui témoigner l'estime
» particulière que nous faisons de sa per-

» sonne , nous avons résolu de l'honorer
 » de la charge de l'un de nos Lieutenans-
 » Généraux en nos armées, &c. A ces cau-
 » ses, &c «.

Ces deux Commissions prouvent authentiquement la tendresse de Louis XV. pour ses peuples, & sa généreuse attention à récompenser le mérite.

La ville de Toulon se ressentit également des ravages affreux de la contagion ; mais au milieu de ses calamités, elle eut la consolation d'éprouver la charité généreuse & le zèle vraiment épiscopal de M. de Montauban, son très-digne Evêque, qui, durant tout le cours de cette peste, n'épargna ni son bien, ni sa propre vie, pour procurer à ses ouailles tous les secours spirituels & temporels ; leur administrant lui-même les Sacremens, sans distinction de pauvres, ni de riches ; leur présentant les remèdes, & faisant tout ce qu'un St. Charles Borromée auroit pu faire en pareille occasion.



L'HUMANITÉ souffrante, au sein de la misère la plus extrême, ne dépérit que trop souvent, faute de secours & de soulagement, sur-tout dans ces membres précieux de l'Etat, qui semblent n'être nés que pour les travaux les plus pénibles. Pouvons-nous

les voir se consumer dans la douleur, sans être attendris sur leur malheureux sort. La généreuse sensibilité de nos Rois, & le Ministère public, ont pourvu par des Arrêts sages & respectables aux besoins urgens des Habitans de la Campagne.

Louis XIV. desirant procurer des secours gratuits aux pauvres malades de la Campagne, ordonna qu'il seroit envoyé chaque année aux Intendans des Provinces, une quantité de remèdes de la composition de M. Helvétius, afin que la distribution pût s'en faire sous leurs ordres, par les Curés des Paroisses, les Sœurs-Grises, & autres personnes intelligentes.

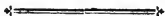
Louis le Bien-aimé, confirma cet établissement si utile, par Arrêts de son Conseil, des 29 Mars 1721, 5 Juin 1722, & 26 Décembre 1741. Ces remèdes sont variés relativement aux maladies qui surviennent le plus fréquemment. Chaque espèce est étiquetée & accompagnée de Mémoires instructifs. Messieurs les Intendans rendent compte au Contrôleur-Général de tout ce qui concerne cet objet.



A la suite de tant de traits de bienfaisance, nous croyons ne pouvoir mieux placer la charité immense & généreuse du sieur Rocas, Curé de Seillons, près Saint-

Maximin, Diocèse d'Aix en Provence. Ce digne & vertueux Pasteur, étoit à la tête d'une Paroisse pauvre, & menoit une vie Apostolique. Le village de Seillons est composé d'Habitans, qui n'ont proprement ni toit, ni maisons. Leur retraite est dans les antres des rochers, où ils ont l'industrie de pratiquer leur petit ménage.

Les exemples du zélé Ministre, firent encore plus d'effet sur les esprits, que les instructions. Pendant plus de vingt-cinq ans de persévérante résidence, il ne perdit pas un seul jour de vue son cher troupeau. Pour être en état de le soulager dans ses besoins corporels, à la faveur de sa frugalité, il s'abstint de viande l'espace de vingt ans, & n'en usa que sur la fin de sa vie, parce qu'il fut contraint, par ses infirmités, de renoncer à son ancien & austère régime.



Si l'on rappelle ici les différentes maladies, sur-tout celles qui ont pu causer les justes & vives allarmes de la nation pour les jours précieux de son Roi; ce récit intéressant tend également à manifester la tendresse du Monarque pour ses peuples, les transports d'amour & d'une piété filiale des sujets pour leur Roi. Louis XV, attaqué d'une grosse fièvre avec un mal de gorge, causa les plus vives allarmes; & la joie de son rétablissement fut universelle.

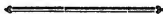
Les Poissonnières de la Halle, se signalèrent par le présent qu'elles firent au jeune Monarque, le Vendredi 8 Août, d'un Esturgeon de sept pieds quatre pouces de long, & pesant 350 livres. Ce rare poisson leur avoit coûté 1000 liv. On l'avoit orné de rubans bleus, & on lui avoit préparé une très-belle couronne de fleurs d'orange. Les généreuses Poissonnières refusèrent l'argent qu'on voulut leur donner de la part du Roi. Les douzes principales eurent l'honneur de lui baiser la main; elles pleurèrent en la baissant; ce fut là leur harangue. Le Maréchal de Villeroy les régala de liqueurs dans son appartement.

Ce Seigneur allant à Notre Dame, prier Dieu pour Sa Majesté, jeta de l'argent à pleines mains, des portières de son Carrosse; mais le peuple, dont les rues étoient remplies, ne s'empressa point à le ramasser; leur premier soin fut d'avancer vers le Carrosse du Maréchal, pour lui demander des nouvelles de la santé du Roi. L'air retentissoit de toutes parts de ces paroles consacrées par l'amour, qu'on ne se laissa point de répéter, encore plus de cœur que de bouche.

Le Maréchal de Villeroy, Gouverneur, & MM. les Prévôt des Marchands & Echevins de la ville de Lyon, alarmés de la maladie de Sa Majesté, n'oublièrent ni

vœux, ni prières, pour en arrêter le cours; & lorsque le Ciel appaisé eut rendu au Roi une santé si précieuse à la France, ils fondèrent, en actions de grâces, un Salut à perpétuité, dans l'Eglise du Collège de cette Ville, le 8 du mois d'Août de chaque année.

La tendresse du Roi pour ses peuples, se signala à l'occasion des Fêtes qu'on fit après sa convalescence : un Seigneur ayant fait remarquer à Sa Majesté les transports d'amour & de joie que son peuple faisoit éclater : » Jugez, par-là, Sire, combien » vos Sujets vous chérissent! — Eh bien, » répondit le Roi, je leur ferai voir à mon » tour combien je les aime «.



Voici une anecdote intéressante pour les Lettres; c'est le premier hommage littéraire, rendu à Louis XV. par l'Abbé Gervaise, Chanoine de Tours, Prévôt de Suèvre, très-avantageusement connu dans la République des Lettres par son histoire de Boèce.

C'est dans la Ville de Suèvre, sur les bords de la Loire, vis-à-vis Chambord, que M. Gervaise signala son zèle pour le Roi son Abbé, le jour de St.-Louis, en célébrant à la fois la Fête de ce Monarque, & son heureuse convalescence. Dans cette brillante

cérémonie, il fit éclater également sa libéralité & son éloquence. Le Panégyrique de St. Louis qu'il prononça & qu'il termina par des vœux sincères pour la conservation de la santé du Roi, charma l'esprit & toucha le cœur.

Nous rapporterons ici le compliment qu'il fit à Louis XV, lorsqu'il lui présenta son histoire de Boëce.

SIRE,

» Cet ouvrage que j'ai l'honneur de pré-
 » senter à Votre Majesté, est le dernier
 » monument du zèle que j'ai eu pour la
 » gloire du Roi votre Bisayeul; il devient
 » aujourd'hui le premier hommage que je
 » viens rendre à Votre Majesté, comme à
 » mon Roi, à mon Seigneur particulier,
 » & à mon Abbé «.

Cette petite harangue fut très-bien reçue du Roi, & surprit ceux qui n'étoient pas au fait de la qualité d'Abbé de St.-Martin de Tours, appartenante à nos Rois, & qui ne sçavoient pas que la ville de Suèvre, est un des plus considérables arrière-Fiefs, dépendans de la Couronne.



MARC-René de Voyer de Paulmy d'Argenson, naquit à Venise. La République,

qui voulut être sa marraine le fit Chevalier de St-Marc, & lui donna le nom de cet Apôtre.

Destiné d'abord à la profession des armes, qui avoit été celle de tous ses Ancêtres paternels; des conjonctures générales & particulières lui firent quitter cette profession, pour prendre le parti de la robe. En 1697, Sa Majesté lui donna la charge de Lieutenant-Général de Police de Paris. Cette Ville immense qui renferme autant d'intérêts différens, que de nations diverses, autant de besoins que de peuples, autant d'intrigues que de maisons, autant de troubles à appaiser ou à prévenir, qu'il y a de passions & de gens qui s'y laissent emporter. Cette Ville fut maintenue dans l'abondance & la paix, par l'austère vigilance de ce grand Magistrat. On disoit communément qu'il y avoit en lui deux personnes différentes, dont l'une sous un œil effrayant & un visage sévère, confondoit le crime, faisoit pâlir la fraude & la violence; dans l'autre, l'austère d'Argenson n'avoit plus rien que de gai & d'aimable dans les manières & dans les discours. On ne le reconnoissoit pour le même homme, que parce qu'on retrouvoit toujours en lui la même pénétration, avec l'alliance étonnante de vertus si rarement associées, de l'activité avec la gravité; de la sévérité avec la douceur;

de l'autorité avec l'agrément. Louis XIV. se reposa entièrement de sa Capitale sur ses soins. Ce Magistrat lui auroit rendu compte d'un inconnu qui s'y seroit glissé dans les ténèbres.

Pendant la cherté excessive des denrées, en 1709, il sçut pourvoir aux besoins du peuple, & calmer ses émotions. Un jour étant assiégé dans une maison où une troupe nombreuse vouloit mettre le feu; il en fit ouvrir la porte, se présenta, & apaisa tout. Cette action fut récompensée ou suivie de la dignité de Conseiller d'Etat. Il avoit rempli la place de Lieutenant de Police pendant vingt-un an, en donnant toutes les preuves possibles d'une capacité rare, & d'un courage héroïque.

En 1718, le Duc d'Orléans Régent, le fit Garde des Sceaux & Président du Conseil des Finances, & en 1720 Ministre d'Etat.

Le Monastère de la Madelaine de Traisnel, est un Prieuré perpétuel de Bénédictines réformées; & un des cinq qui furent fondés par la Comtesse Mathilde, femme de Thibaud, Comte de Champagne, soumis autrefois à l'Abbaye du Paraclet, par la Bulle du Pape Adrien V, de l'an 1157, adressée à la fameuse Héloïse. Cette Maison tire son nom de Traisnel en Champa-

gne, dans le Diocèse de Sens, où ce Prieuré fut d'abord établi.

Le temporel de cette Maison fut considérablement augmenté par les libéralités du célèbre d'Argenson, dont nous venons de tracer l'éloge. Ce ministre bienfaisant fit élever au-dehors de fort beaux bâtimens, & contribua au rétablissement & à la décoration de l'Eglise, à côté de laquelle il fit bâtir une Chapelle, sous l'invocation de St. René, où il ordonna par son testament, que son cœur seroit mis.



PIERRE-Daniel Huet, Evêque d'Avranches, né à Caen, étoit un sçavant universel, qui se rendit en peu de tems habile dans presque tous les genres de Littérature. Membre d'une nouvelle Académie de Belles-Lettres en 1662, il en institua lui-même une de Physique, dont il fut le chef, & à laquelle Louis XIV. donna des marques de sa libéralité.



IL est bien glorieux à ceux qui sont chargés des ordres du Roi dans les Provinces, de sçavoir allier les droits du Prince, avec les intérêts des peuples.

Les Lyonnais , bien loin de congratuler M. de Trudaine , leur Intendant , de ce qu'il venoit d'être élevé à la dignité de Ministre d'Etat , ne s'occupèrent , dans les Adieux qu'ils lui adressèrent , qu'à lui faire sentir leurs justes regrets sur sa sortie de l'Intendance , dont ils avoient lieu de se féliciter. C'est ainsi que s'exprimèrent ces Citoyens reconnoissans.

Objet de notre amour , notre Ange tutélaire ,
 Louis vient d'élever ton frère au Ministère.
 Nous voyons , en tremblant , le bonheur qui te suit ,
 Aux suprêmes honneurs ton mérite r'appelle.
 La Cour t'envie à nous. Quoi ! frustrant notre zèle ,
 Tu pourrois nous plonger dans une affreuse nuit ,
 En nous abandonnant au milieu de l'orage ?
 Si tu rends le timon , le vaisseau fait naufrage.
 Quand le Ciel nous feroit présent d'un bon Tuteur ,
 Le plus sage Tuteur remplace-t-il un Père ?
 N'attends-donc pas de nous , que ton nouveau bonheur
 T'attire d'un cœur gai le tribut ordinaire :
 Puisque nous te perdons , tristes , la larme à l'œil ,
 Pour toi ce jour brillant , est notre jour de deuil.

L'exemple suivant que fournit un autre Magistrat des plus respectables, est trop intéressant pour ne pas trouver place dans nos fastes.

M. Gayot de la Réjasse, tenant sa place sur un tribunal de la Justice, se livra au sommeil contre sa coutume, & pour la première fois de sa vie. L'excès du travail, des veilles extraordinaires pour le bien public, l'avoient souvent fait succomber sous le poids de la fatigue. Quand on vint aux opinions, il donna sa voix. La décision du Procès fut fort balancée, puisque celui qui le gagna, n'eut l'avantage qu'à la pluralité d'une seule voix, ce qui jeta ce Juge dans une scrupuleuse crainte qu'on eût mal jugé cette cause. Pour éclaircir son doute, l'Audience étant finie, il fit porter chez lui les sacs des Parties, qu'il examina avec attention; & ayant reconnu que son soupçon étoit bien fondé, il fit venir la Partie qu'on avoit condamnée, à laquelle il remboursa de ses propres deniers, le capital & les dépens auxquels elle avoit été condamnée.

JOSEPH-Lambert; Prêtre, Docteur de la
Maison

aïson & Société de Sorbonne, Prieur de -Martin de Palaiseau, né à Paris, se rendit recommandable par sa charité tendre pour les pauvres, & par son humilité qui faisoit toute sa conduite.

Son zèle pour la discipline Ecclésiastique le fit écrire contre la pluralité des bénéfices. Il s'éleva fortement en Sorbonne contre le scandale que donnoient au Public quelques Docteurs ou Bacheliers, qui mettoient dans leurs qualités, au bas des Thèses, plusieurs titres de bénéfices dont ils jouissoient. Il obtint de la Faculté un Statut qui condamna cette pratique, & qui déclara nulles les Thèses, où les Présidens & Répondans se feroient nommés Titulaires de plus d'un bénéfice.

Son Prieuré de Palaiseau fut pour lui une solitude qu'il chérissoit. Les dernières années de sa vie, il s'y retira, & s'y consacra aux besoins & à l'instruction des pauvres. Non content d'employer le revenu de son prieuré au soutien de cette Paroisse, il y fonda des Ecoles, de même qu'en plusieurs endroits du Royaume, employa sa plume à l'instruction des pauvres de la Campagne, pour lesquels il a composé plusieurs Ouvrages. Son travail continuel, ses veilles, sa santé ruinée, ne l'empêchoient pas de visiter tous les ans les pauvres de Saint-André-des-Arts, dont il prenoit un soin

particulier , & qu'il consoloit autant par les pieuses instructions qu'il leur faisoit , que par ses aumônes abondantes.

Il faut ajouter à la gloire de ce saint Prêtre , qu'il se plaignoit quelquefois aux Curés de ce canton , de ce qu'ils ménageoient trop sa bourse , & les menaçoit d'en être responsables devant Dieu , s'ils laissoient des besoins sans secours , faute de recourir à lui.



JEAN-Claude Helvétius , Médecin célèbre , fut recherché comme son père. Aussi respectable par sa probité que par son sçavoir , la douceur de ses mœurs , & la tranquillité de son ame , étoient peintes sur son visage. Il répandoit avec un plaisir égal ses lumières & ses revenus ; & voulant être encore utile après sa mort , il légua , à la Faculté de Médecine de Paris , tous les Livres de sa Bibliothèque qui manquoient dans celle de cette Compagnie.

A N N É E 1722.

SANS entrer dans le détail de l'auguste cérémonie du Sacre de nos Rois , nous nous contenterons de rapporter quelques particularités intéressantes & quelques traits qui font honneur à la piété de Louis XV , à

son zèle & à son respect pour la Religion.

Pendant la cérémonie, le Roi resta près de six heures de suite dans l'Eglise, & souvent même dans des situations très-pénibles. Sa Majesté étoit dispensée, par un Bref du Pape, de communier à jeun : deux Maîtres-d'Hôtel ordinaires, étoient chargés de présenter un bouillon au Roi qu'on tenoit tout prêt dans un endroit pratiqué exprès sur le Jubé, à quelque distance du Trône. Sa Majesté ne le voulut point prendre. On lui représenta que l'Empereur Charles-Quint, n'avoit pas fait de difficulté dans une semblable cérémonie, ainsi qu'on le remarque dans l'histoire de sa vie : » Et moi, » répondit le Roi, j'aime mieux qu'on lise » dans l'histoire de la mienne que je n'en » ai point pris «.

On avoit averti le Roi de l'ordre de tout le cérémonial, selon lequel, pendant la grand'Messe du Sacre, Sa Majesté ne quitte la couronne que lorsqu'on chante l'Evangile ; alors les Evêques assistans, quittent aussi leur Mître ; après l'Evangile le Roi, selon le cérémonial, ne doit plus quitter sa couronne, pas même à l'élévation. Sa Majesté dit : » Les Evêques en useront comme » ils le jugeront à propos ; pour moi je veux » quitter ma couronne à l'élévation de la » Sainte-Hostie «. En effet, le Duc d'Orléans, comme représentant le Duc de Bour-

gogne, la lui ôta, quoique l'usage n'en fût pas encore établi.

Quoique bien des gens s'imaginent que lorsque le Roi touche les malades, ce n'est qu'une pure cérémonie; il est aisé de les détromper, puisqu'il est constant que plusieurs malades que Louis XV toucha à Reims, lors de son Sacre, furent parfaitement guéris. Pour convaincre le Public, il suffit de rapporter un exemple attesté par plusieurs personnes de bonne foi & de probité; c'est un certificat dont l'original fut envoyé au Père de Linières, Confesseur du Roi, & dont voici la copie.

» L'an 1724, dans la Paroisse de Bazoches, Diocèse de Soissons, le Dieu de
 » miséricorde a opéré un miracle visible,
 » par les mains sacrées de notre glorieux
 » Monarque Louis XV, en guérissant parfaitement un jeune homme, âgé d'environ quinze ans, nommé Charles Liance.
 » Les Médecins l'ayant visité à Reims, lors du Sacre de Sa Majesté, déclarèrent
 » qu'il étoit dangereusement atteint des écrouelles; au-dedans & au-dehors de la
 » bouche, qui en étoit toute infectée depuis quatre ans. Le Roi eut la bonté de
 » le toucher comme les autres malades.
 » Depuis cet heureux jour, le mal de cet enfant a sensiblement diminué, sans que
 » d'on y ait appliqué aucun remède. Enfin,

» le malade est parvenu à une entière &
 » parfaite guérison , il y a environ quatre
 » mois. Ce que j'ai cru devoir certifier en
 » qualité de Curé dudit Bazoches. Deux
 » Jésuites qui viennent de faire une Mis-
 » sion dans ma Paroisse, ont été témoins
 » du même prodige , & se sont fait un
 » plaisir de signer cet acte, avec les princi-
 » paux de ma Paroisse, &c. Fait à la Bazo-
 » ches le 27 Décembre 1724. *Signés* Com-
 » pain, Curé de Bazoches; Dufresne, Curé
 » du Mont Notre-Dame; Jean Liance, père
 » du malade; Buiffon, Prêtre & Mission-
 » naire de Montigny , de la Compagnie
 » de Jesus, & plusieurs Habitans de Bazo-
 » ches «.

Ce certificat fut légalisé véritable , par le
 sieur le Scellier , Président , Lieutenant-Gé-
 néral , Civil & Criminel au Bailliage , Pré-
 vôté & Siège Royal de Fismes, Bailli Juge
 de la Baronnie de Bazoches, Diocèse de
 Soissons, & généralement toutes les signa-
 tures apposées à la fin dudit certificat. Fait &
 arrêté audit Fismes , ce 29 Décembre 1724.

Les François se sont toujours caractéri-
 sés, quoiqu'éloignés de leur Patrie, pour
 de sincères & fidèles sujets de leurs Rois.
 Les bons Historiens, chez les Nations étran-
 gères, se sont fait honneur de rendre cette
 justice à la Nation françoise, & même sou-
 vent de les citer à d'autres peuples, qui

n'observent pas toujours cette prérogative de fidélité, que les Loix divines & humaines, prescrivent aux Sujets à l'égard de leurs Souverains. Une Lettre de Léogane, dans l'isle de St.-Domingue en Amérique, datée du 18 Mai, prouveroit, dans un besoin, cette vérité.

Au moment que les Colonies Françoises établies en ce pays-là eurent reçu l'avis que Louis XV, leur Souverain, avoit été sacré à Reims, elles signalèrent leur zèle & leur fidélité. Si leur situation & leur éloignement mettoient des bornes à l'éclat des réjouissances qu'ils s'efforcèrent de faire en cette occasion; on ne peut rien leur reprocher du côté de la fidélité & de l'ardeur où leur zèle les conduisoit.

Les Habitans s'assemblèrent le 16 Mai, se mirent sous les armes, accompagnèrent les Membres du Conseil, qui dès le matin allèrent à l'église faire chanter le *Te Deum* pour la conservation des jours de S. M.

Après l'office, on fit une procession dans la place d'armes, on y alluma un feu de joie au bruit du canon, tant de la place, que des vaisseaux qui étoient en rade. La nuit on tira un feu d'artifice, toutes les maisons jusques sur les toits furent illuminées de bougies pendant la nuit. Il y avoit quatre fontaines de vin dans la grande place pour le peuple. Les repas, tant pu-

oliques que particuliers, & les autres diversifemens durèrent toute la nuit.

Tous les pauvres eurent part à cette fête ; on leur donna abondamment de quoi vivre & se réjouir : Ainsi l'air retentissoit de tous côtés des acclamations de *vive le Roi Louis XV.*



Si la vérité étoit exilée de la terre, elle levroit se réfugier dans le cœur & la bouche des Rois. Avec quelle ardeur les Souverains doivent-ils la rechercher ? Elle doit être l'âme de leurs Conseils & de leur conduite, comme leur bouche doit être l'organe des ses oracles & l'interprète de ses maximes.

Louis XV, immédiatement après son sacre, ayant entendu dire à son ancien récepteur, qu'à-présent S. M. n'avoit qu'à rendre congé de la vérité pour toujours ; le jeune Prince lui demanda tout étonné : Pourquoi « ? & ayant reçu pour réponse que la vérité est chassée du trône des Rois par la flatterie ; ce Monarque lui dit : » Et moi, Monsieur, je vous prie de me dire toujours la vérité « ; que le Cardinal ayant promis au Roi de ne jamais la lui déguiser, il avoit tenu religieusement sa parole, qu'il n'avoit jamais craint de lui dire les choses sans déguisement.

Le jeune Monarque étant allé à St.-Cyr visiter l'intérieur de la Maison ; en fermant le carrosse de S. M., Monsieur de Fleury se trouva le ponce pris dans la jointure de la portière ; l'excès de la douleur lui fit jeter un cri qui alarma le Roi. M. de Fleury ne voulant pas troubler les plaisirs & la promenade de S. M., tâcha de se rendre maître d'une si vive douleur, mais il ne put en triompher long-tems, elle l'accabla au tournant de la grille, & le fit tomber tout d'un coup en foiblesse. Le Roi marqua une inquiétude extrême pour la santé de ce Prélat, aida lui-même au Chirurgien qui le pansa & le guérit très-promptement ; cet habile Chirurgien étoit le sieur Flandriau, qui remplissant sa fonction avec exactitude, se trouva à la suite du Roi dans l'instant que M. de Fleury eut besoin du secours de son art salutaire. Il guérit ce Prélat avec une liqueur de sa composition, qui dispense de l'embarras des emplâtres. Ce remède avoit été éprouvé mille fois, & dans les Hopitaux des armées & dans celui de Thionville.

Voici la lettre que le Roi écrivit au Pape, à l'occasion du refus que fit M. de

Fleury , de l'Archevêché de Reims & de l'Abbaye de S. Etienne , qui lui fut accordée par S. M. Cette lettre fait l'éloge de la piété de Louis XV , de celle de M. de Fleury , & son style répond parfaitement à la dignité de la matière.

» TRÈS-ST.-PÈRE,

» Je me flatte que V. S. ne désapprou-
 » vera pas que la première lettre que je
 » lui écris de ma main , soit un effet de la
 » reconnoissance que je dois à l'ancien Evê-
 » que de Fréjus, mon Précepteur. C'est lui
 » qui , en m'instruisant des principes de
 » la Religion , & en me la rendant aussi
 » aimable par son exemple que respectable
 » par vos leçons , m'a appris quel devoir
 » être mon attachement pour le St.-Siège ,
 » le respect filial pour celui qui le remplit ,
 » quels sont les devoirs que m'impose
 » la qualité de Roi très-Chrétien , & de fils
 » aîné de l'Eglise. Il est d'autant plus di-
 » gne de vos graces , qu'il vient de faire
 » une action très-vertueuse , & que je ne
 » puis m'empêcher de louer , après m'y
 » être opposé de tout mon pouvoir. Vous
 » aurez été informé par votre Nonce , Très-
 » St.-Père, qu'il a refusé l'Archevêché de
 » Reims , la première dignité Ecclésiasti-
 » que de mon Royaume , quoique je l'aye
 » vivement pressé de l'accepter , & même

» avec larmes , dans l'extrême envie que
 » j'avois d'être sacré par ses mains. Il craint
 » de ne pouvoir pas remplir assez bien les
 » devoirs d'une si grande place , à cause de
 » l'emploi qu'il a auprès de moi , & rien
 » n'a pu surmonter une crainte si héroïque
 » & si chrétienne ; j'ai au moins obtenu de
 » lui qu'il acceptât l'Abbaye de St.-Etienne
 » de Caen , & je vous prie de lui en ac-
 » corder gratuitement les Bulles. Je serai
 » ravi qu'il tienne ce bienfait de votre main ,
 » aussi bien que de la mienne , & je me
 » ferai un plaisir sensible d'agir de concert
 » avec vous pour récompenser la vertu , &
 » de vous donner en toute occasion des
 » marques du respect filial avec lequel je
 » suis, T. S. P., votre très-dévoit fils. *Signé*
 » L O U I S.



L'HÔPITAL-Général de Besançon a
 été fondé par M. Mauréal , Chanoine de
 l'Eglise Cathédrale. Ce Prêtre recomman-
 dable par sa piété & sa charité , touché de
 voir périr tous les jours de misère des pau-
 vres dans les rues de la ville , acheta d'a-
 bord une petite maison , à dessein d'y
 recevoir des passans & quelques malades ;
 cette maison fut nommée l'Hôpital de St.
 Jacques.

Antoine-Pierre de Gramont, alors Ar-

êque de cette ville , & quelques autres personnes charitables , fournirent les secours nécessaires pour y faire dresser six & deux Religieuses hospitalières en sous la direction. Quelques années après transporta cet Hopital dans une maison adjointe au Collège , où il a resté plusieurs siècles. Dans la suite , le nombre des pauvres malades augmentant , on reconnut de plus en plus la nécessité d'un si saint établissement. Le même Archevêque s'en déclara le Protecteur , & en fut le premier directeur , ce que ses successeurs ont tous continué depuis.

Ernest Jobelot , alors premier Président du Parlement , Magistrat célèbre par son savoir & par son intégrité , se joignit à l'Archevêque pour prendre un soin particulier de cet Hopital ; ils achetèrent ensemble l'emplacement où il est aujourd'hui. Plusieurs personnes charitables ont beaucoup contribué à la dépense de ce bâtiment qui est très-considérable. L'Archevêque & le Premier Président sont à la tête des administrateurs de cet Hopital.



L'Evêque de Coutances s'est également distingué par l'établissement d'un hôpital à Valogne , petite ville de la Normandie , à trois lieues de la mer.

Ce digne & vertueux Prélat donna la direction de ce Séminaire aux Eudistes , depuis 1722 ou 1723.

Le Collège de Valogne y ayant été réuni , on y tient toutes les classes d'humanités , avec une chaire de Philosophie & une de Théologie. Cette dernière est remplie par un Eudiste , & les autres Chaires par des Professeurs externes , qui ordinairement les obtiennent par la voie du concours ou par le choix de la ville.



Sur la supplication des Etats de Bourgogne , Louis XV consentit à l'érection d'une Université dans la ville de Dijon. Les Universités de Paris & de Besançon présentèrent des Requêtes au Roi pour s'y opposer. Sur cette contestation intervint un Arrêt du Conseil du 27 Septembre , qui ordonna que l'établissement de ladite Université dans la Ville de Dijon , n'auroit lieu que pour une *Faculté de Droit Civil & Canonique*. Cette Faculté fut en conséquence créée par un Edit donné à Versailles au mois de Décembre 1722. Le Pape Innocent XIII approuva cette érection par sa Bulle en date du 16 Avril 1723 , & le Roi donna ses Lettres d'attache sur cette Bulle le 1^{er}. Juin suivant. L'Edit du Roi &

Bulle du Pape furent vérifiés & enregistrés au Parlement de Dijon, les Chambres assemblées le 23 du même mois. Les Lettres-Patentes contenant l'établissement de tous les Officiers de cette Faculté, & ses Règlemens, furent donnés à Versailles le 20 de Septembre & enregistrées au Parlement de Dijon par la Chambre de Vocations le 19 d'Octobre de la même année.



Voici quelques Anecdotes de société qui prouvent que la vertu n'est pas moins intéressante dans la vie privée que dans la vie publique. Dans la vie publique, elle a sans doute plus d'éclat; dans la vie privée elle est plus à la portée du plus grand nombre.

Un ancien Officier des Invalides, Chevalier de St.-Louis, traversoit en hiver, sur les huit heures du soir, le passage du Riche-Laboureur, rue des Fossés M. le Prince, pour se rendre à l'hôtel. De jeunes étourdis coudoyent rudement cet homme respectable par son âge & par son état. Non contents de cette première insulte, ils l'attendent à la dernière porte du passage, du côté de la rue de Condé, & le poussent si vivement, qu'ils le renversent dans la rue, un carrosse

lui passe sur le corps; quelques personnes relèvent ce malheureux Officier, se disposent à le transporter chez une fruitière du voisinage. Un jeune Officier de la Compagnie des Indes, touché du sort de cet infortuné, le fait transporter chez lui, lui abandonne son lit, place une garde auprès de lui, fait venir un Chirurgien & ne néglige rien de ce qui peut contribuer au soulagement du malade; mais au bout de cinq jours l'Officier meurt de ses blessures. Le jeune Militaire lui rend les honneurs funèbres avec toute la décence qui convient à la profession des armes.

La veuve se présente chez le généreux bienfaiteur de son mari, lui offre sa bourse pour le rembourser de tous les frais de la maladie : » Non, Madame, reprit le jeune » Officier, je n'accepterai point les offres » que vous me faites. J'ai trouvé votre mari » dans la peine & dans l'affliction, je l'ai » soulagé en tout ce que j'ai pu; je suis » assez récompensé d'avoir rempli à son » égard les devoirs que l'humanité pres- » crit; je désirerois qu'on usât des mêmes » procédés envers moi, si je me trouvois » jamais dans une situation aussi critique ». Cette femme insista & le pria d'agréer un diamant qu'il reçut pour ne pas attrister davantage cette veuve désolée.



UNE jeune Demoiselle aux pieds des Autels , étoit sur le point de contracter l'engagement solennel de sa liberté , lorsqu'un incident des plus extraordinaires y mit un obstacle invincible. » Je ne puis , » dit le jeune homme , consentir au mariage , qu'on n'ajoute 30000 liv. à la dot promise ». Le Père de la Demoiselle , étourdi du procédé , mais craignant de mortifier sa fille par un refus qui tourneroit à sa confusion , consentit à l'augmentation de la dot. Le Notaire qui étoit présent , ajouta au contrat cette nouvelle clause. La fille gardoit pendant ce tems le silence le plus profond , elle ne le rompit què lorsque le Prêtre , ayant commencé la cérémonie , lui demanda son consentement. » Non , Monsieur , répondit-elle , je ne consentirai jamais de me donner à un homme qui a voulu m'acheter à prix d'argent , & qui vient me marchander dans un lieu consacré à la prière & au culte de la Religion ». La mère , pleine l'admiration des sentimens généreux & le la fermeté de sa fille , la prend entre ses bras , l'embrasse & lui dit : » Oui , tu es ma chère fille , je ne puis qu'applaudir à ta façon de penser. La dot que je

» t'avois donnée & les 30000 liv. qu'on
 » vient d'exiger, feront pour un autre plus
 » digne de te posséder «. Et dans l'instant
 chacun se sépara.



UNE Dame d'une très-honnête famille,
 accablée d'infirmités, restée veuve avec
 trois filles, se vit réduite à la plus extrême
 misère, après avoir tout vendu pour la
 poursuite d'un procès long & fâcheux.
 L'aînée de ses filles, ornée des graces de
 la nature, mais plus recommandable en-
 core par ses vertus, fut contrainte de sol-
 liciter la charité publique pour faire subsi-
 ster sa mère & ses sœurs. Par-là elle se vit
 exposée aux assauts les plus cruels. Sourde
 aux promesses insidieuses d'un riche parti-
 culier qui lui offroit tous les secours & tous
 les avantages possibles : » Et quels secours !
 » disoit-elle en elle-même ; ils sauveroient
 » la vie à ma mère & à mes sœurs ; mais
 » ils déshonoreroient éternellement la
 » mienne : j'aime ma mère & je lui suis
 » chère ; elle meurt, cette idée me fait
 » frémir «. Elle fit part des offres du riche
 à sa mère. Cette veuve respectable jettant
 sur sa fille des yeux égarés, perdit dans
 ce moment funeste tout courage avec l'u-
 sage de la parole, & fut sur le point d'ex-
 pirer

er de douleur; sa fille éperdue fit tous efforts pour la tranquiliser. La Province, qui n'abandonne jamais la vertu dans le malheur & l'oppression, envoya prompts secours à cette famille infortunée, combla les vœux de cette généreuse & lui rendit une mère si chère & si tendrement aimée.



Je joins ici l'extrait d'une Lettre écrite à la Ferté-sous-Jouarre, à l'Auteur du Mercure de France. Le trait qu'elle renferme caractérise l'humanité la plus bienfaitrice.

„Sachant votre curiosité pour les faits extraordinaires, Monsieur, je me fais un plaisir de vous mander ce qui vient d'arriver dans une carrière de la montagne de Morintra, Paroisse d'Ussy, diocèse de Meaux „.

Cette carrière étoit composée de deux ambres profondes de dix-huit toises, dont la première étoit longue de seize sur six de large, & la seconde beaucoup plus grande.

Le mardi premier d'Octobre, sur les deux heures après midi, quatre hommes travaillaient à tirer des pierres à plâtre, la voûte de la seconde chambre vint à s'ébouler, &

ensevelit sous ses ruines un des ouvriers nommé Etienne Cellier, tandis que les trois autres qui étoient à portée de se jeter dans la première en furent quittes pour la peur. Le soir comme ils déploroient le sort de leur camarade, quelqu'un s'avisa de dire que peut-être il n'étoit pas mort, & qu'il falloit descendre dans la carrière pour s'en éclaircir ; c'est ce qu'ils exécutèrent sur-le-champ, & ayant frappé avec un marteau du côté qu'ils jugèrent que pouvoit être ce malheureux, ils furent réjouis d'entendre qu'on leur répondoit par un bruit semblable ; ils résolurent aussi-tôt de s'ouvrir un passage jusqu'à lui, après s'être orientés du mieux qui leur fut possible ; l'entreprise n'étoit pas aisée, puisqu'il falloit miner la veine de terre qui se trouve d'ordinaire entre deux lits de pierre, que cette veine n'avoit qu'un pied de haut, que le Mineur étoit obligé d'être couché sur le dos, & qu'un seul pouvoit travailler à la fois. L'espérance de sauver leur camarade les fit passer par dessus toutes ces difficultés ; mais ils n'eurent pas creusé cinq pieds, que le grand bruit que fit la voûte de la première chambre, les effraya tellement, qu'ils abandonnèrent tout & s'enfuirent au plus vite ; ils y retournèrent cependant le mercredi matin, que tout étoit dans le même état ; ils se remirent à l'ou-

vrage, après s'être assurés si leur homme étoit encore en vie; mais la même frayeur les mit en fuite une seconde fois.

M. de Formont de Villiers, Curé du lieu où cet accident étoit arrivé, ne l'apprit que sur le midi. Ce qui le lui avoit fait ignorer jusqu'alors, c'est que tous ces Ouvriers sont du Limon, Hameau de la Paroisse de la Ferté-sous-Jouarre. Sa charité l'engagea aussi-tôt à apporter tous ses soins à la délivrance de ce pauvre homme. Il parcourt le Hameau, exhorte & presse les habitans de retourner à l'ouvrage; mais ils étoient tous si intimidés, les uns de ce qu'ils avoient vu & les autres de ce qu'ils avoient appris, que les pressantes exhortations du zélé pasteur furent inutiles. Cependant un Plâtrier qui heureusement vint à passer par-là, dit qu'il vouloit visiter cette carrière; sa résolution encouragea les autres, ils le suivirent; ils firent plus, ils continuèrent les travaux cette nuit & le jour suivant, ils les avancèrent environ de vingt peds; ils eurent même la joie d'entendre parler leur camarade, qu'il leur apprit qu'il se sentoit peu blessé, que son plus grand mal venoit du froid causé par les pierres qui étoient sur ses jambes, qu'il n'avoit le libre que son bras gauche dont il s'étoit servi pour répondre au signal, en frappant l'une pierre qu'il avoit trouvée par hasard

sous sa main. L'ouvrage alloit assez bien ; ce pauvre malheureux les dirigeant de la voix , & leur enseignant où il falloit travailler ; mais les voûtes ayant fait un nouveau bruit , on entendit un craquement qui donna l'allarme plus forte que jamais , & tout s'enfuit.

Le vendredi matin , le Curé désolé de ce qu'on laissoit ainsi un homme enterré tout vivant , les pria de le descendre dans la carrière , pour qu'il pût aller du moins le confesser ; il n'obtint cela qu'avec peine. Ils le descendirent par le puits d'une autre carrière qui communiquoit à celle ci , & qui leur paroïssoit trop dangereuse pour s'y exposer davantage. Quelques-uns déterminés par l'exemple de ce bon Pasteur , le suivirent. Après que ces guides lui eurent fait traverser tout ces lieux souterrains , il parvint enfin à la chambre fatale. Il l'examina avec soin & ne trouva pas que le danger fût aussi grand qu'on se l'imaginoit , c'est ce qu'il ne put leur persuader ; ils le suivirent cependant jusqu'à l'ouverture de la mine , d'où ayant appelé le patient par son nom , ce pauvre homme leur fit des reproches de ce qu'ils l'abandonnoient , ajoutant qu'il se portoit assez bien , & qu'il se sentoît le cœur encore assez bon. Le Pasteur le rassura , lui dit qu'on alloit chercher des Ouvriers pour le délivrer ;

qu'il étoit le Curé d'Ussy, qui venoit le consoler dans sa triste situation; qu'il l'exhortoit à demander pardon à Dieu, & à se disposer à recevoir l'absolution qu'il lui donneroit dès qu'il pourroit avoir quelque marque de contrition. Il entendit répondre; mais sans distinguer les paroles. Le bon Curé se glissa dans la mine; mais à peine y fut-il, que les Ouvriers crièrent: „Sauvons-nous, voilà que tout abîme“. Le Curé effrayé se dépêcha d'absoudre son pénitent pour se retirer au plutôt; mais il ne fut pas peu embarrassé au sortir de la mine de se trouver sans guide & sans lumière. Il se démêla du mieux qu'il put de ce labyrinthe, en suivant la voix des fuyards. Etant remonté il ne put obtenir d'eux qu'ils redescendissent, quelques prières, quelques promesses qu'il leur fit, & il passa ainsi le reste du vendredi à faire des démarches inutiles.

Enfin le samedi matin il lui vint des Ouvriers qu'il avoit envoyé chercher à une lieue & demie de-là, qui l'assurèrent qu'ils ne quitteroient point l'ouvrage qu'ils eussent parvenus à délivrer cet infortuné. Pour les entretenir dans ces bonnes dispositions, il leur promit une récompense pécunière, leur fournit en abondance du pain, du vin, de l'eau-de-vie; du tabac & autres provisions, & fit mettre des

étais aux endroits les plus dangeretx. Le travail fut très-opiniâtre; chaque Ouvrier croyant à tout moment joindre ce pauvre homme, parce qu'on l'entendoit parler comme s'il étoit fort près, quoiqu'il y eût bien 40 pieds de distance. Ce qui le faisoit paroître si proche, c'est qu'il y avoit au-dessus de leurs têtes une fente au travers de la pierre, qui communiquoit du lieu où étoient les Ouvriers à l'homme engagé, & servoit comme d'un porte-voix; cette fente est ordinaire dans ces sortes de carrières, & se nomme *feuillée* par les gens du métier.

Le dimanche matin, ils eurent peur de s'être éloignés de leur homme, parce que sa voix sembloit venir de derrière eux; mais ils se rassurèrent ayant considéré qu'en avançant, la feuillée devenoit si étroite, qu'elle pouvoit causer cet effet, en quoi ils ne se trompèrent pas, car sur le midi le pauvre homme dit qu'il voyoit de la lumière, & environ une heure après on apperçut son bras gauche, ce qui les remplit tous de joie. Aussi-tôt, de main en main, on lui fit tenir quelque liqueur pour le conforter. La certitude qu'on eut de le sauver fit hâter le travail avec une nouvelle ardeur; cependant on fut encore une bonne heure à le pouvoir dégager entièrement; alors un des Ouvriers passa derrière lui

pour le pousser , pendant qu'un autre par devant le traînoit le long de la mine qu'on avoit faite , qui pouvoit avoir 70 pieds de long , trois & demi de large , sur un de haut ; ils l'amènèrent ainsi jusqu'à l'ouverture , où le Curé le reçut entre ses bras , pleurant de joie , & l'exhortant à remercier Dieu d'une délivrance si miraculeuse , ayant passé cinq jours entiers dans cette cruelle situation.

Après lui avoir fait boire quelque peu de vin , ils l'amènèrent au puits de la carrière & le montèrent par la corde , un homme le tenant sur ses genoux , de-là on le transporta dans la cabane du Plâtrier , où l'on lui donna tous les secours possibles , & sur les trois heures on le porta au Limon , lieu de sa demeure ; mais avec beaucoup de peine , le grand air lui étant devenu insupportable. Le soir la fièvre le prit , elle lui dura huit jours avec quelque relâche de tems en tems ; sa plus grande infirmité étoit dans les jambes , où il ne sentoit point de chaleur , il ne sentit pas même quelques coups de lancette qu'on lui avoit donnés aux pieds. Les Médecins dirent que de six mois il ne seroit en état de travailler. Il dit que son plus grand tourment avoit été la soif & le froid de ses membres qui malheureusement étoient nus ; il n'étoit sorti de son corps que de

l'urine qu'il auroit désiré ardemment de pouvoir boire, mais que sa situation ne lui avoit pas permis, & qu'il ne s'étoit soutenu que par l'espoir d'être retiré.

Nous ajoutons ici avec plaisir que toutes les circonstances d'un fait aussi extraordinaire ont été confirmées par une lettre de M. de Formont de Villiers Jamplon, Curé d'Ussy. Ce digne & vertueux Pasteur n'avoit pas moins de modestie que de charité, car on diroit de la manière qu'il s'est oublié lui-même en écrivant cette relation, qu'il n'a presque point eu de part à un événement dont le succès a été si heureux, & qui est cependant dû à son ardente charité, suivie de la bénédiction du Seigneur.



ELIZABETH-Charlotte de Bavière, Comtesse Palatine du Rhin, épouse de Philippe de France, Duc d'Orléans, frère unique de Louis XIV, mourut au Château de St.-Cloud le 8 Décembre, d'un hydropisie de poitrine, dans les sentimens de la plus grande piété. Elle s'étoit rendue le 12 d'Octobre à Reims, ne pouvant refuser à la tendre amitié qu'elle eut toujours pour le Roi, d'assister à son sacre. Elle le vit & fut comblée de joie. De retour à St.-Cloud, sa maladie augmenta,

ses forces diminuèrent, elle sentoit des douleurs aigües ; sa foi fit sa patience. Sensible à ses maux, on voulut la plaindre : » Ah ! dit-elle, puisqu'il est juste que » le pécheur souffre en cette vie ou en l'autre, il est d'un insensé de ne pas s'estimer heureux de souffrir en cette vie «.

Le Duc d'Orléans ne quitta point Madame depuis qu'elle parut en danger, & donna des marques sensibles de la plus vive douleur. A peine Madame eut reçu le Sacrement des Mourans, dont le seul appareil effraye presque toujours les plus forts, qu'elle vit tomber à ses pieds son cher fils. Ce spectacle qui devoit l'attendrir & lui faire sentir toutes les horreurs de la mort, ne servit qu'à donner de nouvelles preuves de sa grandeur d'ame & de sa fermeté dans la religion. Elle entreprit d'essuyer les larmes de son fils par cette sentence qui devoit être à jamais gravée dans le fond de nos cœurs : » Vous pleurez, mon cher fils, lui dit-elle, avez-vous cru que j'étois immortelle ? Eh ! ne savez-vous pas que le Chrétien ne doit souhaiter de vivre que pour apprendre à mourir « ?

La France a regretté avec juste raison ; une Princesse qui faisoit ses délices, & l'admiration de toute l'Europe par ses rares & éminentes qualités, dont la principale

étoit l'amour de la religion & de la piété. Celles qui formoient son caractère particulier, étoient la bonté du cœur, l'affabilité & un penchant naturel à faire du bien. Heures les personnes de tout rang & de toute condition, qui avoient le bonheur de l'approcher & d'en être protégées ; sur-tout celles que le mérite & la vertu distinguoient particulièrement ! Les véritables Sçavans & les Gens de Lettres firent une perte considérable. Cette Anguste Princesse les aimoit & les protégeoit avec discernement par les grandes connoissances qu'elle avoit de toutes les parties des Belles-Lettres & sur-tout des matières qui regardent la belle Antiquité.

Ajoutons à ces vérités celle qui fait sa véritable gloire, & qui fait sa récompense ; on la tient du peuple consterné, qui entendant la nouvelle de sa mort, s'écria de toutes parts : » Nous avons perdu la mère des pauvres & des affligés, qui faisoit notre consolation, notre joie, &c «.



CHARLES de Ferriol, Baron d'Argental & de St.-Ferriol, avoit résidé pendant 20 ans à la Cour Ottomane, en qualité d'Envoyé & d'Ambassadeur extraordinaire, où il soutint son caractère avec beaucoup

de fermeté, de dignité & de magnificence.

En 1709 la disette se faisant sentir dans toutes les parties du royaume, M. de Ferriol obtint de la Porte des commandemens pour faire charger de bleds un très-grand nombre de vaisseaux, sans payer aucuns droits ni frais dans tous les Ports du Grand-Seigneur. Ces vaisseaux arrivèrent successivement dans les Ports de Toulon & de Marseille, & portèrent l'abondance, non-seulement dans les villes maritimes de Provence & du Languedoc, mais dans tout le reste du Royaume. C'est le service le plus important que l'on pouvoit rendre à l'Etat dans la conjoncture & la disette où il se trouvoit.



CLAUDE-Antoine Couplet, né à Paris, fut reçu à l'Académie des Sciences presque aussitôt qu'elle fut formée. Il suivit de près tous les travaux qui se firent à Versailles pour la conduite des eaux, & s'y rendit fort habile. Ce qu'il fit de plus considérable en ce genre, fut de procurer des sources abondantes à une ville de Bourgogne qui avoit le malheur de n'avoir que du vin, & qu'on appelle pour cette raison, *Coulanges la vineuse*. Nul art, nul Ingénieur n'avoit pu faire ce que fit M. Couplet;

aussi l'eau qu'il procura à cette Ville, fut-elle regardée comme miraculeuse. On chanta le *Te Deum*; on érigea des monumens ornés d'inscriptions & de devises, dans lesquels M. Coupler n'étoit rien moins qu'un nouveau Moyse. Le Panégyriste de ce célèbre Académicien remarque que les cloches furent sonnées avec tant de force, que la plus grosse fut démontée.



SÉBASTIEN Vaillant, né à Vigny, près de Pontoise, montra dès l'âge de 5 ans une forte inclination pour la Botanique. Son père qui avoit peu de bien & à qui cette inclination pour les plantes ne paroissoit pas une chose qui pût être utile à son fils, voulut qu'il apprît la musique & à jouer du clavecin, pour être ensuite en état de toucher l'orgue.

A ses heures de loisir il alloit dans l'Hôpital de Pontoise voir panser les malades. Il fit connoissance avec les Chirurgiens qui y travailloient, & forma ensuite le dessein d'apprendre la Chirurgie. Il fut reçu à l'Hôtel-Dieu en qualité de Garçon Chirurgien, & s'appliqua alors entièrement à panser les malades.

Il s'attacha ensuite au Marquis de Gouville, Capitaine dans le Régiment des Fu-

Filiers du Roi, qui voulut l'avoir avec lui à l'armée en qualité de Chirurgien de sa Compagnie.

Pendant son séjour à l'armée, il donna des preuves de son courage, à la bataille de Fleurus, le premier Juillet 1690. Le Marquis de Gouville y ayant été tué, il fut chercher son corps sous un monceau de cadavres, & le fit enterrer. Il ne songea plus après cela qu'à se retirer.

En 1691 il vint à Paris, dans le dessein d'y travailler dans l'Hôtel-Dieu, en qualité d'externe. Il ne fut pas plutôt arrivé dans cette Ville, qu'il apprit qu'un des plus grands Botanistes de France, le célèbre Tournefort y démontroit les plantes toutes les années, dans le Jardin du Roi. Il n'en fallut pas davantage pour réveiller sa première inclination en faveur de la Botanique.

M. Fagon, qui connut bientôt tous les talens de Vaillant, l'appella peu de tems auprès de lui, le fit son Secrétaire, & lui obtint du Roi la permission d'entrer dans tous les Jardins de Sa Majesté, pour y herboriser. Il ne borna pas là le bien qu'il vouloit lui faire, il lui donna depuis la direction du Jardin du Roi. Vaillant ne fut pas plutôt revêtu de cette charge, qu'il se donna beaucoup de mouvement pour enrichir ce Jardin; ce qu'il fit avec tant de

succès, qu'on ne l'avoit jamais vu si rempli de plantes que depuis qu'il en avoit obtenu la direction.

En 1708, M. Fagon persuadé plus que jamais de l'habileté de M. Vaillant, lui résigna la Charge de Professeur & de Sous-Démonstrateur des plantes du Jardin Royal qu'il avoit lui-même exercée. Il lui donna outre cela la direction du cabinet des drogues qu'il avoit fait bâtir par la libéralité de Louis XIV, & M. Vaillant fit venir des pays étrangers les drogues les plus rares & les renferma dans des bocaux de crystal, qu'il rangea selon l'ordre où on les voit aujourd'hui. Dès qu'il eut mis ce cabinet en ordre, il en fut fait Garde, & ce fut lui qui, en cette qualité, en expliqua toutes les raretés au Czar.

En 1716 il entra à l'Académie des Sciences sans avoir sollicité cette place. Il mourut âgé de 53 ans.

Le Père Niceron, Auteur de sa vie, loue avec raison la probité & le désintéressement de ce célèbre Académicien, dont il rapporte plusieurs anecdotes.

M. Fagon, son généreux Bienfaiteur, ayant voulu, pour reconnoître les services qu'il avoit reçus de lui dans sa maladie où il fut taillé, lui céder les droits qu'il avoit sur les eaux minérales, ne put jamais lui faire accepter ce présent.

M. Tournefort voulant lui marquer l'estime qu'il faisoit de son mérite & de sa capacité dans la Botanique, donna son nom à un genre de plante ; mais le modeste Vaillant le lui ôta pour lui en donner un autre.

Son zèle pour le bien public & pour les progrès de la Botanique, lui avoit fait concevoir le dessein d'établir une méthode générale des plantes, d'en indiquer tous les caractères d'une manière si certaine, que chacun pût les connoître & en découvrir toutes les propriétés, mais sa mort a privé le public d'une exécution si avantageuse.

Le *Botanicon Parisiense* étoit l'ouvrage favori de M. Vaillant, qui y avoit travaillé pendant 36 ans. Se voyant près de mourir, sans avoir pu le publier lui-même ; & craignant que le fruit d'un si long travail ne fût entièrement perdu, il écrivit à M. Herman Boerhaave, Professeur de Leyde, son ami, pour le prier de se charger du soin de publier son livre. Ce Sçavant s'en étant chargé, M. Vaillant lui envoya son manuscrit, & ne songea plus qu'à se disposer à la mort. M. Boerhaave, fidèle à sa promesse, après avoir acheté les desseins des plantes contenues dans l'ouvrage de M. Aubriet, qui les avoit dessinées sous les yeux de l'Auteur, commença par publier ce projet

qui fut 4 ans après suivi de l'ouvrage même.



J E A N Méry, né à Vatan en Berry, s'attacha uniquement à la Chirurgie qui étoit la profession de son père. Il vint à Paris à 18 ans s'instruire à l'Hôtel-Dieu, la meilleure de toutes les écoles pour un jeune Chirurgien.

En 1681 il fut pourvu d'une charge de Chirurgien de la Reine; en 1683 M. de Louvois le mit aux Invalides en qualité de Chirurgien-Major.

L'année suivante le Roi de Portugal ayant demandé à Louis XIV un Chirurgien capable de donner des secours à la Reine son épouse qui étoit à l'extrémité, M. de Louvois y envoya M. Méry en poste; mais la Reine mourut avant son arrivée. Il n'y eut à Lisbonne aucun malade qui ne voulût le consulter; on lui fit même les offres les plus avantageuses pour l'engager à y rester; on en usa de même à son passage en Espagne, mais rien ne fut capable de surmonter l'amour qu'il avoit pour sa Patrie & l'envie de lui être utile. A son retour M. de Louvois le fit entrer à l'Académie des Sciences.

En 1688 la Cour allant à Chambord, Louis XIV demanda à M. Fagon un Chirurgien

rurgien pour le Duc de Bourgogne encore enfant; & M. Fagon fit choix de M. Méry; mais la Cour n'étant pas un séjour qui lui convint, il en revint aussi-tôt qu'il le put reprendre son poste aux Invalides.

En 1700 M. de Harlai, Premier Président, le nomma premier Chirurgien de l'Hôtel-Dieu. Il n'accepta cette place que quand il fut bien sûr qu'elle n'étoit pas incompatible avec celle de l'Académie, & on lui a entendu dire que les deux ensemble remplissoient toute son ambition, aussi l'ont-elles uniquement occupé. Pour les malades; il se borna à traiter ses amis qui avoient besoin de son secours. Des étrangers qui souhaitoient passionnément qu'il leur fît des cours particuliers d'Anatomie, ne purent le tenter par les promesses les plus magnifiques. Il ne vouloit point d'une augmentation de fortune qui lui eût coûté un tems destiné à de nouveaux progrès dans sa science.

Il ne refusoit point à ses devoirs le tems qu'il refusoit à toute autre chose; ainsi il conçut le dessein d'en donner à l'Hôtel-Dieu beaucoup plus qu'il n'en demandoit selon l'usage établi. Les jeunes Chirurgiens qui y venoient pour apprendre leur métier, n'y prenoient des leçons qu'au gré du hazard qui leur mettoit sous les yeux tantôt une opération, tantôt une autre. Rien

de méthodique ni de suivi ne dirigeoit leurs connoissances. M. Méry obtint de M. de Harlai que l'on construïroit un lieu où il leur feroit des cours réglés d'Anatomie; & il se tint heureux qu'on lui eût accordé un surcroît considérable d'assujettissement & de travail.

Le seul reproche qu'on ait pu faire à ce célèbre Académicien, c'est d'avoir été trop attaché à ses propres opinions. Le témoignage qu'il se rendoit de l'exactitude de ses observations & du peu de précipitation des conséquences qu'il en avoit tirées, l'affermissoit dans ce qu'il avoit une fois pensé déterminément. Sa vie retirée y contribuoit encore & lui faisoit ignorer certains ménagemens d'expressions nécessaires dans la dispute.

Voici une anecdote bien honorable pour l'Académie des Sciences.

Tous ceux de cette illustre Compagnie qui pouvoient se plaindre de la trop grande sincérité de M. Méry, allèrent le voir, pour le rassurer sur l'inquiétude où il eût pu être à leur égard, & renouveler une amitié, qui, à proprement parler, n'avoit pas été interrompue. Il fut si sensiblement touché de ces avances, qu'il ne pouvoit se lasser d'en marquer sa joie & sa reconnoissance à M. Varignon son fidèle ami.



CHARLES-César Baudelot de Dairval, né à Paris, laissa en mourant à l'Académie des Inscriptions ce qu'il avoit de plus cher; ses livres, ses médailles, ses bronzes & ses marbres antiques.

La candeur de ce Scavant égaloit son érudition; doux, affable, modeste; bien-faisant, il réunissoit en lui toutes les qualités de l'homme honnête & vertueux.

A N N É E 1723.

LA minorité des Rois est presque toujours un tems de convulsion & de souffrances pour un Etat; c'est ce que la France avoit éprouvé sous les règnes précédens. La minorité de Louis XV n'eut point à essuyer ces secousses violentes, ces révolutions funestes qui ébranlent & souvent même renversent les Empires les mieux affermis. Le système de Law apporta, il est vrai, du changement dans la fortune d'un grand nombre de Citoyens, mais il ne troubla point la tranquillité publique.

Louis XV étant entré, le 16 de Février, dans sa quatorzième année; le Duc Régent se rendit le matin à son lever pour lui

rendre ses respects & prendre ses ordres pour le gouvernement de l'Etat.

Le 21 du même mois le Roi envoya ordre au Parlement de s'assembler le lendemain 22, pour le Lit de Justice que S. M. devoit tenir à l'occasion de sa majorité.

Le Roi partit du Château des Tuileries sur les dix heures du matin avec son cortège ordinaire. Etant en son Lit de Justice, assis & couvert, il dit :

» Messieurs, je suis venu en mon Parlement pour vous dire que suivant la Loi de mon Etat, je veux désormais en prendre le Gouvernement «.

Le Duc d'Orléans, Régent, prit la parole & dit au Roi :

» S I R E ,

» Nous sommes enfin arrivés à ce jour heureux qui faisoit le désir de la nation & le mien. Je rends à un peuple passionné pour ses maîtres, un Roi dont les vertus & les lumières ont prévenu l'âge, & lui répondent déjà de son bonheur.

» Je remets à V. M. le Royaume aussi tranquille que je l'ai reçu, & j'ose le dire, plus assuré d'un repos durable qu'il ne l'étoit alors.

» J'ai tâché de réparer ce que de longues guerres avoient apporté d'altération dans

« les finances , & si je n'ai pu encore ache-
 » ver l'ouvrage , je m'en console par la
 » gloire que vous aurez de le conformer.

« J'ai ménagé les d'toits sacrés de votre
 » couronne & les intérêts de l'Eglise que
 » votre piété vous rend encore plus chers
 » que ceux de votre couronne.

« J'ai hâté la cérémonie de votre sacre,
 » pour augmenter, s'il étoit possible, l'a-
 » mour & le respect de vos sujets pour
 » votre personne, & leur en faire même
 » une religion.

« Dieu a béni mes soins & mon tra-
 » vail , & je n'en demande d'autre récom-
 » pense à Votre Majesté que le bonheur
 » de ses peuples. Rendez-les heureux ,
 » Sire , en les gouvernant avec cet esprit
 » de sagesse & de justice qui fait le carac-
 » tère des grands Rois, & qui , comme
 » tout nous le promet, fera particulière-
 » ment le vôtre «.

Le Roi répondit :

« Mon Oncle, je ne me proposerai ja-
 » mais d'autre gloire que le bonheur de
 » mes sujets, qui a été le seul objet de
 » votre Régence. C'est pour y travailler
 » avec succès que je désire que vous prési-
 » diez après moi à tous mes Conseils «.

M 3.

Louis XV ayant fait serment le jour de son sacre , de renouveler les Edits & Ordonnances des Rois ses prédécesseurs pour la prohibition des duels , voulut signaler les premiers soins du gouvernement de son Royaume par cet acte de justice. Il jugea qu'une loi aussi sage & aussi nécessaire pour la conservation de la Noblesse , étoit pour lui une obligation indispensable. Pour cet effet , S. M. fit expédier un Edit lequel confirmoit tous ceux des Rois ses prédécesseurs , & ajouta quelques dispositions qui lui parurent nécessaires pour en assurer l'exécution.



Le dimanche , 20 du mois de Juin , la ville de Châteaudun fut presque entièrement réduite en cendre. Il y eut plus de 111 maisons de brûlées , sans comprendre 3 églises , St.-Valérien , St.-Pierre & St.-André. Le Roi touché du malheur des habitans , leur accorda 600,000 livres de gratification , exemption de toute imposition pendant dix ans ; laquelle à l'expiration de ce terme , fut encore prolongée de dix autres années ; il ordonna en outre une quête générale dans tout le royaume.



ON présenta au jeune Roi un Officier nommé Nicolas Carnel, âgé de cent onze ans ; il étoit natif de Mauberfontaine , près de Rocroy. Il avoit commencé à porter le mousquet dans le Régiment de Schu-lemberg à l'âge de 17 ans , & après avoir servi 5 ans en qualité de Sergent , & deux en celle de Lieutenant il avoit obtenu de Louis XIII une Compagnie d'Infanterie dans le Régiment de Namps. La commission qu'il rapporta en original , étoit datée du 28 Janvier 1636 ; il avoit reçu des blessures considérables, avoit eu neuf enfans de deux mariages , & son troisième fils étoit âgé de 70 ans. Cet Officier commandoit en 1712 une partie des milices de Champagne, employée à la garde des rivières. Il montoit encore à cheval & faisoit sept à huit lieues par jour. Il a toujours conservé ses cheveux.

Le Roi le reçut Chevalier de St.-Louis , lui fit payer tout ce qui lui étoit dû de sa pension , & lui accorda une gratification extraordinaire.



LA France perdit cette année Anne

M 4

Palatine de Bavière, Princesse douairière de Condé, recommandable par la piété la plus sincère & par les plus solides vertus. On voyoit en elle une noble simplicité, relevée encore par l'éclat de la grandeur même qu'elle sembloit oublier. Fidèle à ses amis, elle se les attachoit par la droiture de son cœur & par la sagesse de ses conseils. Inaccessible à la flatterie, elle n'aima que la vérité & l'aima jusqu'à la mort. Sa religion étoit pure, éclairée, agissante; sa charité n'avoit point de bornes; elle s'étendoit particulièrement à cette multitude d'enfans infortunés qui semblent abandonnés; elle leur tint lieu de mère par ses secours & par sa protection. Les lèvres de plusieurs la bénirent & ses œuvres reçurent des peuples le tribut de louanges qui leur étoit dû.



LE 2 Décembre, Philippe, petit-fils de France, Duc d'Orléans, &c. Régent du Royaume pendant la minorité de Louis XV, mourut à Versailles d'une attaque d'apoplexie, âgé de 49 ans & 4 mois.

Les premières années de sa vie, occupées tantôt par sa valeur, tantôt par son goût pour les arts & pour les sciences, annoncèrent ses grandes qualités, que le tems

& les occasions ont ensuite développées , & fait connoître au public. Son courage commença une carrière dignement remplie aux batailles de Steinkerque & de Nerwinde. En 1706 il eut le commandement des armées d'Italie, & se signala dans cette campagne par une prudence égale à sa valeur. Louis XIV l'envoya ensuite en Espagne, où la prise de Lérida, de Tortose, & d'autres actions brillantes lui acquirent une gloire immortelle.

Il est impossible de peindre exactement un mérite aussi vaste que celui du Duc d'Orléans : Protecteur des Arts , il les connoissoit comme les Artistes les plus expérimentés ; il étoit rempli des affaires les plus sérieuses , sans rien perdre des graces d'un affabilité qui le caractérisoit particulièrement. Passons à quelques anecdotes qui tendent à faire chérir & honorer sa mémoire.

Un jour Coypel, célèbre Peintre, s'entretenoit avec la femme de sa situation présente & des offres avantageuses que lui faisoit l'Angleterre; il vit arrêter à sa porte une de ces voitures qui ferment de manière qu'elles ne laissent voir ceux qui s'en servent qu'autant qu'ils le jugent à propos. On lui dit qu'un de ses amis, qui ne pouvoit descendre de cette voiture, demandoit

à lui parler, il y courut. Ce seroit avoir mauvaise opinion des sentimens du Lecteur, que de se croire obligé de lui peindre le ravissement de notre Artiste, lorsqu'entrant dans ce carrosse obscur, il reconnoit la voix du Duc Régent. Le Prince lui ordonne de l'accompagner dans une promenade solitaire où, pour le détourner de quitter la France, sa bonté veut bien employer la force du raisonnement; mais il n'en étoit plus besoin, la reconnaissance avoit déjà déterminé Coypel à ne s'éloigner jamais d'un si grand Prince, qui daignoit se dire son ami.

Le Duc d'Orléans, chargé du Gouvernement, n'oublia point son ancien goût pour les sciences qui avoient occupé, & si on l'ose dire, illustré ses tems de loisir. Après avoir distribué toutes les affaires en plusieurs départemens, à la tête desquels étoient différens Ministres, il se réserva à lui seul le soin de l'Académie des Sciences & la retint sous sa protection immédiate. Ce Prince dit même un jour publiquement, que quand il remettrait le Royaume entre les mains du Roi, à sa majorité, il lui demanderoit d'être toujours le Secrétaire d'Etat de l'Académie.

M. Fleury, Curé d'Orléans, injustement calomnié, succomba sous les traits perfides

de ses ennemis. Il gémit long-tems dans la captivité, & dans le tems qu'on sollicitoit auprès du Régent l'élargissement de l'innocent & la grace du coupable calomnia-
 teur, le vertueux Curé tomba malade & mourut. Le Régent persuadé de son innocence, lui avoit envoyé son Médecin pendant sa maladie, & après sa mort il fit donner une pension au père & à la mère de cet ecclésiastique. » Je le fais, dit le Prince, » moins pour les dédommager de la perte » de leur fils, que pour donner au public » une preuve de son innocence ». Quant au vrai coupable, le Prince lui accorda sa grace.

Un homme chargé de famille ayant présenté au Duc Régent le placet que nous allons donner ici, fut accueilli du Prince, & obtint le succès qu'il désiroit :

Prince, le Suppliant de vingt enfans le Père,

Sans compter le terme courant,

Jeune encor, se verroit réduit à la misère,

S'il employoit tout son talent :

Cependant de mon Roi le plus riche héritage,

Est un grand nombre de Sujets ;

Je dois, pour l'enrichir, poursuivre mon ouvrage,

Ou je trahis ses intérêts.

O toi ! qui pour l'Etat , nous montre tant de zèle ,
Daigne m'affranchir des impôts !

A mon Prince , à ma femme , à mon devoir fidèle ,
Je continuerai mes travaux.

Le Cardinal Alberony , premier Ministre de Philippe V , ayant excité des séditions en France , pour donner à son Maître la Régence d'un pays où il ne pouvoit régner ; la conspiration étoit prête d'éclater , lorsqu'elle fut découverte par une Courtisane , & elle devint inutile lorsqu'elle fut connue. Le Duc d'Orléans pardonna à tous les conjurés avec une clémence digne d'un petit-fils de Henri IV. Toute la vengeance du Prince se termina à faire arrêter & à éloigner quelques personnes ; il ne voulut pas même faire connoître ses ennemis , & l'Abbé Dubois ayant commencé dans un Conseil à lire une liste des conspirateurs , ce Prince généreux l'arrêta , se contentant de dire : „ Qu'on auroit été surpris d'en-
„ tendre les noms de plusieurs personnes
„ à quil il n'avoit fait que du bien , qu'il
„ vouloit même leur épargner la peine de
„ demander leur grace , persuadé que cette
„ conduite les feroit rentrer dans le de-
„ voir “. Comme la modération du Régent ne venoit ni de timidité , ni d'indolence ,

il donna de si bons ordres & prit de si justes mesures , que tout fut tranquille en France , & qu'on n'y connut guères la conspiration que par ce qu'il en fit publier , plus pour sa justification que pour accuser les coupables.

Si le Prince fut indulgent, ses Ministres le furent moins : plusieurs personnes furent mises à la Bastille, entr'autres un Seigneur d'un très-grand nom fut de ce nombre. Celui-ci prenoit deux lavemens par jour pour voir plus souvent son Apothicaire qui lui servoit de confident. Le Cardinal du Bois voulut le priver de cette consolation, mais le Duc d'Orléans s'y opposa, en lui disant : » Puisqu'il ne lui reste que ce plaisir, il faut le lui laisser «.

Ce Prince étoit persuadé que la Religion étoit le meilleur ressort du Gouvernement ; que la corruption ou la réformation des mœurs du peuple, dépendoient du choix des premiers Pasteurs.

Un Ecclésiastique de grande qualité lui disoit un jour : » Je serai déshonoré, si vous ne me faites Evêque «.— » J'aime mieux, » lui répondit le Prince, que vous le soyez que moi «.

Le Duc d'Orléans invita un jour le célèbre Despréaux à dîner ; c'étoit un jour maigre, & l'on n'avoit servi que du gras. On s'apperçut que le Poète ne touchoit

qu'à son pain. » Il faut bien, lui dit le Prince, que vous mangiez gras comme les autres, on a oublié le maigre. — Vous n'avez qu'à frapper du pied, Monseigneur, lui répondit Boileau, & les poissons sortiront de terre. Cette allusion au mot de Pompée, fit plaisir à la compagnie; & sa constance à ne vouloir point toucher au gras fit honneur à sa religion.

Un homme condamné pour vol domestique, à être pendu dans le village de la Marche, du ressort de Bar-sur-Aube, fut remis entre les mains de quatre Archers, pour être conduit à Paris, par appel de son jugement. Au village de Guine-la-Putain, le condamné trouva le moyen de se dérober à la vigilance de ses Gardes, qui, quelques recherches qu'ils fissent, ne purent découvrir le lieu de sa retraite. Les Archers arrivés à Paris sans leur prisonnier, sont écroués à la requête du Procureur-Général, qui les en rendoit responsables. On alloit travailler à leur procès, lorsque le criminel, ne pouvant étouffer les remords de sa conscience, se détermine à les délivrer aux dépens de sa vie, & pour cet effet, à venir se constituer dans les prisons de la Capitale. Quand il fut à la Porte Saint-Antoine, il demanda le chemin de la Conciergerie; il se présente au Guiche-

tier, qui lui refuse l'entrée, & le traite d'insensé, attendu qu'il n'y avoit point de Jugement rendu contre lui. Alors ce malheureux lui déclare la nature de son crime & la manière dont il s'est tiré d'entre les mains de ses Gardes Sur cette déposition & sur la preuve parlante de son évasion, on l'emprisonna, & les Archers lui ayant été confrontés, il avoua tout son délit & fut reconnu pour l'homme qui leur avoit échappé. Cette action de probité, d'autant plus étonnante, qu'elle parloit d'un homme qui devoit en paroître incapable, fut rapportée au Duc Régent; elle toucha ce grand Prince qui donna la grace du criminel & une somme d'argent pour lui faire reprendre le chemin de son pays.

Le Duc d'Orléans ayant consenti de ne prendre aucun parti dans les affaires d'Etat qu'avec la délibération du Conseil de Régence, qui devoit être formé à son choix; ne se réserva que la distribution de toutes les graces; ce fut à cette occasion qu'il dit :
 » Qu'il étoit ravi de se voir lié pour le
 » mal, & libre pour le bien .

Lorsque Stanislas, obligé de céder le trône de Pologne à son rival, cherchoit un asyle en France; M. Sum, envoyé de Pologne, pressoit le Duc d'Orléans de ne point recevoir le Roi détrôné; mais le Régent lui répondit avec une sorte de

hauteur généreuse : » Dites à votre Maître
 » que la France a toujours été l'asyle des
 » Rois «.



M. Dortous de Mairan, né à Beziers, où il a passé ses plus tendres années dans l'étude de la Physique & des Mathématiques, n'en sortit qu'après avoir remporté trois fois le prix proposé par l'Académie de Bordeaux. Cette Académie le pria de ne plus entrer en lice, pour ne pas décourager les autres Sçavans. Il partit de Béziers vers le milieu de l'année 1718, fut reçu à l'Académie Royale des Sciences, peu de tems après son arrivée à Paris, & ensuite à l'Académie Française.

Etant retourné à Béziers sa patrie, après son entrée à l'Académie des Sciences, il crut devoir profiter de ce voyage pour associer à l'étude & unir plus étroitement par ce lien quelques-uns de ses Concitoyens, dont les talens & les dispositions lui étoient déjà connus ; & comme il ne souhaitoit rien tant que de voir dans cette ville une Société savante, & d'en jeter lui-même les fondemens, il en donna avis à l'ancien Evêque de Fréjus & à l'Abbé Bignon. Quelques jours après, M. de Fréjus lui répondit que rien ne lui pouvoit faire plus

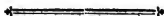
plus d'honneur que l'établissement d'une Académie à Béziers, & que le Duc d'Orléans approuvoit fort ce dessein. L'Abbé Bignon lui fit aussi à ce sujet une réponse fort gracieuse, & le Roi permit à la Société de s'assembler.



DANS l'inondation de Montpellier & des environs, on distingua un Meûnier du village de Claret, qui se voyant tout à-coup & de toutes parts investi par les ondes, proposa à sa femme de se sauver à la nage. Il la fit étendre sur son dos, lui recommanda de le ferrer étroitement & de n'avoir point de peur, il prit en même-tems avec ses dents un enfant de trois mois par le maillot; & nonobstant ce double fardeau, il eut le bonheur d'arriver sain & sauf à un rivage élevé; mais la frayeur & le froid ayant saisi la femme, elle tomba en foiblesse. Alors le Meûnier se remit dans l'eau; & alla chercher une bouteille d'eau-de-vie qu'il avoit laissée dans la maison abandonnée; à peine eut-il pris la bouteille, que la maison & le moulin furent abymés. Il vint au secours de sa femme qu'il fortifia par le moyen de l'eau-de-vie.

Ce trait des plus hardis & des plus
Tom. I. N

généreux, est vrai dans toutes ses circonstances, & il fit dans le tems l'admiration de tout le monde.



MADemoisELLE de la Baronie, issue d'une maison qui depuis long-tems est en possession du mérite & de la noblesse, n'oublia rien pour ne point dégénérer. La nature lui avoit prodigué tout ce qu'elle peut donner; les graces du corps, les talens de l'esprit & la droiture du cœur.

Madame de Bezons, Prieure du Monastère de Bonsecours, où Mademoiselle de la Baronie demouroit, assure que depuis 7 ans elle cherchoit un seul défaut en elle sans pouvoir en découvrir. Son cœur n'étoit pas moins droit que son esprit étoit orné. Cette droiture se manifestoit dans toutes ses paroles, dans toutes ses actions, & même dans ses desirs.

Voici ce qu'elle répondit à une proposition qui lui fut faite lorsqu'un Seigneur d'un très-grand nom lui offrit de l'allier à sa maison, & sembloit souhaiter que quelques avantages lui fussent faits au-dessus de ses frères : » Qu'elle étoit infiniment sensible à l'honneur qu'on lui faisoit, mais » qu'elle l'étoit encore plus aux loix de la » Justice, qui lui défendoient de sacrifier » ses proches à ses intérêts «.

L'amour de la mortification lui avoit fait bannir de son genre de vie toutes les commodités dont elle pouvoit se passer.

Modeste , propre sans affectation , & toujours vêtue selon son état, elle avoit en vue le soulagement des pauvres : » Je » suis dans le tems , disoit-elle, où je puis » librement disposer de mon bien. Un au- » tre viendra où tout au plus aurai-je la » propriété de mes désirs ; profitons donc » de celui-ci ». Suivant ce droit, elle se refusoit jusqu'à l'utile, & donnoit tout son superflu. Comme mineure elle étoit bornée à une pension de 4000 liv. Le nécessaire acquitté, tout le reste étoit employé en aumônes ; tantôt elle distribuoit à des personnes de confiance de quoi soulager des pauvres honteux, tantôt elle donnoit des exemples publics de compassion. Plusieurs familles infortunées ont souvent ressenti son secours ; & de peur que l'ostentation ne se glissât dans ses meilleures actions, à la faveur des bénédictions qu'on lui donnoit, elle avoit grand soin d'attribuer aux seuls sentimens naturels ce que l'on voyoit couler de sa charité & de sa religion.



LE sieur de la Mare, Doyen des Com-
N 2

missaires au Châtelet de Paris, étoit aussi recommandable par ses écrits que par sa probité & ses emplois. L'Etat, la République des Lettres & les Citoyens ont regretté la perte de cet homme illustre. Les services importans qu'il rendit dans les fonctions de sa charge, méritent d'être consignés dans nos fastes.

Dès l'année 1678, le grand Colbert & M. de la Reynie, jettèrent les yeux sur lui pour le charger des affaires qui concernent particulièrement le service du Roi & le bien public, dans lesquelles il fut employé, & dont la preuve résulte des procès-verbaux qu'il avoit dressés lui-même contre les perturbateurs, les gens suspects & d'intelligence avec les ennemis de l'Etat; les espions, les auteurs & afficheurs de placards scandaleux & séditieux; les faiseurs de gazettes à la main, les auteurs d'enrôlemens forcés.

Il eut l'inspection générale sur l'Imprimerie & la Librairie; il parvint à découvrir les livres mauvais & dangereux, arrêtés ou supprimés, contre la Religion, contre l'Etat & contre la personne du Roi. La plupart de ces livres étoient apportés des pays étrangers ou des provinces; un seul & le plus mauvais de tous contre le Roi, s'imprimoit à Paris la nuit & les fêtes. Le Commissaire surprit ce dernier ouvrage

étant encore sous presse ; arrêta le manuscrit, cinq cens exemplaires des feuilles qui se trouvèrent imprimées, & une estampe scandaleuse & très-injurieuse. Il fit arrêter l'Auteur, l'Imprimeur & un Relieur, qui furent condamnés à être pendus ; cependant Louis XIV, à la prière du Père de la Chaise, commua la peine de mort de l'Auteur en une prison perpétuelle ; les deux autres furent exécutés.

M. de la Mare fut employé aux perquisitions & recouvremens des meubles de la Couronne & d'autres effets appartenans au Roi ; plusieurs papiers & originaux concernant les plus secrètes & les plus importantes affaires de l'Etat, entre lesquelles étoit la minute du contrat de mariage du Roi, qui furent trouvés sous des scellés qu'il avoit apposés.

Il fut chargé de diverses commissions importantes, pour réprimer divers abus & des malversations commises dans les Finances, dans la Marine, dans la construction des bâtimens du Roi, &c.

Dans les disettes de grains en 1693, il fut envoyé dans les provinces de Brie, du Hurepoix, de Bourgogne & de Champagne.

Il appaisa une émotion populaire dans la ville de Sens, où les Magistrats n'osoient plus paroître, ayant couru risque

de la vie quelques jours auparavant. Des Usuriers furent punis par la saisie & la vente de leurs bleds; le Commissaire les ayant obligés de vendre leurs grains à deux écus au-dessous du prix courant. Les bleds furent mis en mouvement; l'abondance fut rétablie dans les marchés, le prix du bled diminué de moitié; le peuple tranquillisé; la sûreté & l'autorité des Magistrats rétablies.

Il fit une seconde descente dans les mêmes provinces en 1699 & 1700. 3206 muids de bleds furent confisqués, partie au profit du Roi, partie à l'Hopital-général & partie aux pauvres des lieux. Une quantité de muids de bleds fut envoyée à Paris par les ordres du Commissaire, pour le compte des Marchands qu'il obligea de charger sur les rivières.

Il fit une troisième & dernière descente dans la province de Champagne en qualité de Commissaire du Roi, en exécution des Lettres - Patentes de Commission du 11 Juin 1709. Pendant son séjour dans la Province, qui dura près d'un an, il apaisa une émotion populaire dans la ville de Troyes; il rendit, publia & fit afficher une Ordonnance pour remettre en vigueur tous les Règlemens de Police concernant la vente des bleds: l'abondance fut rétablie, & cet événement heureux lui attira

les acclamations & les bénédictions du peuple.

Le Commissaire visita les villes & autres lieux de la Province; il fit quelques voyages *incognito* en Lorraine & sur les bords de la Meuse; 400 muids de bleds furent tirés d'Allemagne par les Lorrains pour la France; une bien plus grande quantité fut tirée du Parthois, du Barrois & de la Lorraine, envoyée à Paris par la rivière de Marne; les marchés de la province demeurant suffisamment garnis.

M. de la Mare abandonna long-tems avant sa mort toutes les fonctions lucratives de sa charge pour remplir dignement tous ses autres devoirs gratuitement, & même souvent à ses dépens. Son désintéressement & son zèle étoient tellement connus de Louis XIV, que S. M., dans une audience qu'il lui donna, lui témoigna sa satisfaction en ces termes: » Je n'ai » jamais été servi avec plus d'exactitude, » de zèle & de diligence; je m'en souviendrai; je sai bien que par votre désintéressement vous n'en êtes pas mieux avec » la fortune, mais j'aurai soin de vous ». En effet S. M. faisant la Maison du Comte de Vermandois, en donna l'Intendance à M. de la Mare, ce qui n'eut point de suite, parce que le Prince mourut peu de tems après. Cette récompense perdue, le

Roi fit mettre le Commissaire sur l'Etat en 1684 pour 1000 liv. de pension que S. M. doubla l'année suivante; pension qui par ordre exprès du Roi, fut toujours payée exactement, même dans les tems les plus difficiles.

Le Commissaire ne borna pas ses occupations & son zèle à ces sortes de fonctions; & s'il a été utile à l'Etat & au public pendant sa vie, il l'a voulu encore être après sa mort à la postérité. L'excellent Traité de la Police dont il est Auteur & qui, suivant l'opinion de tous les Gens de Lettres, est un des plus beaux & des plus utiles ouvrages qui ait été composé de nos jours, doit rendre sa mémoire d'autant plus recommandable, qu'il peut servir de guide & de loi pour tout ce qui regarde le bon ordre, la discipline & la police. M. d'Aguesseau, Chancelier, le Premier Président, M. Joly de Fleury, pour lors Avocat-Général, en connurent si bien l'utilité, qu'ils s'employèrent auprès du Roi pour procurer à M. de la Mare une récompense proportionnée au mérite de son ouvrage; & il fut convenu pour cet effet que sur le prix des spectacles de Paris, il toucheroit une certaine somme tous les ans jusqu'à la concurrence de cent mille écus.



CLAUDE Fleury, né à Paris, fut choisi par son mérite en 1672, pour être Précepteur des Princes de Conti, que Louis XIV faisoit élever auprès du Grand Dauphin. L'exactitude & la fidélité avec lesquelles il remplit ses devoirs, lui procurèrent en 1680 la conduite du Prince de Vermandois, qui mourut peu de tems après.

En 1684, le Roi le nomma à l'Abbaye de Locdieu ; en 1689, le Monarque jeta les yeux sur lui pour le faire Sous-Précepteur des Ducs de Bourgogne, d'Anjou & de Berry.

Les études des trois Princes finies, le Roi lui donna le Prieuré d'Argenteuil, ce qui fournit à la vie de ce grand homme une anecdote mémorable de sa délicatesse touchant la pluralité des bénéfices & son parfait désintéressement. M. Fleury, exact observateur des Canons, dont il avoit fait une étude particulière, se démit entre les mains de S. M. de l'Abbaye de Locdieu.

Se voyant délivré des embarras de la Cour, où il n'avoit pas laissé de vivre comme dans une solitude, ne se mêlant que des devoirs de son emploi, & donnant tout le reste de son tems au travail ; il ne

penfa plus qu'à employer fes talens & fon repos au service de l'Eglise.

Cependant plusieurs années après il fut nommé Confesseur de Louis XV, emploi dont il se démit quelque-tems après à cause de son grand âge.



JACQUES Basnage, né à Rouen, fut envoyé fort jeune pour étudier sous le fameux Tannegui le Fèvre, qui en fit son disciple & son favori. Comme Protestant, il se réfugia à Rotterdam où il fut Ministre Pensionnaire jusqu'en 1691, que les Magistrats & le Consistoire le nominèrent Pasteur ordinaire de l'Eglise Wallone de cette ville.

Le pensionnaire Heinsius, dont M. Basnage étoit devenu le favori, voulant l'avoir auprès de lui, le fit appeller en 1709 & se servit de lui, non-seulement pour les affaires de religion, mais encore pour les affaires d'Etat.

Il fut employé pour une négociation secrète avec le Maréchal d'Uxelles, Plénipotentiaire du Roi au Congrès d'Utrecht, & il s'en acquitta avec tant d'habileté, qu'il fut dans la suite chargé de diverses commissions importantes. Le Cardinal de Bouillon qui étoit alors en Hollande, eut

de grandes liaisons avec lui, & lui confia toutes les affaires qu'il avoit avec les Etats. L'Abbé Dubois, depuis Cardinal, étant allé à la Haye en 1716 pour y négocier une alliance défensive entre la France, l'Angleterre & les Etats Généraux, eut ordre du Régent de s'adresser à Basnage, & de se gouverner par ses avis. Ils agirent de concert, & l'alliance fut conclue le 15 de Janvier 1717. Les services qu'il rendit à sa patrie dans cette occasion, lui valurent la restitution de tous les biens qu'il avoit en France.

Cet homme célèbre étoit vrai jusques dans les plus petites choses : sa candeur, sa franchise, sa bonne-foi ne paroissent pas moins dans ses ouvrages, que la profondeur de son érudition. Affable, prévenant, populaire, officieux, il n'avoit point de plus grand plaisir que celui de rendre service & d'employer son crédit en faveur des malheureux.

Son patriotisme sur-tout mérite les plus grands éloges. Quoique réfugié il porta dans son exil un cœur toujours François & zélé pour sa Patrie.



LOUIS Chéron, né à Paris, s'adonna à la peinture. Son génie le porta à traiter

l'histoire, & un séjour de dix-huit ans en Italie seconda ses heureuses dispositions.

La Religion Calviniste qu'il professoit fut un obstacle à sa réception à l'Académie. Les Anglois qui appréciaient son mérite, lui commandèrent plusieurs ouvrages qui font l'ornement des environs de Londres. L'aimable caractère de ce Peintre étoit soutenu par une grande sagesse de mœurs. Cette dernière qualité fournit une anecdote qui fait honneur aux talens & aux vertus de ce célèbre Artiste.

Un Milord lui proposa de peindre dans le plafond de son cabinet, un sujet extrêmement libre : Chéron, en s'excusant de le faire, lui répondit : » Milord, il n'y a » point d'idée que la peinture ne puisse » rendre; je suis fâché que celle-ci répugne » à l'honnête homme «. Le Milord, loin de se fâcher, conçut pour Chéron des sentimens dignes de sa délicatesse.



LA réputation que Jean Galbert de Campistron s'acquît par ses pièces de théâtre, ne le rendoit pas plus riche, & il demeura dans un état peu aisé jusqu'à ce qu'il fut assez heureux pour avoir accès auprès du Duc de Vendôme. Ce fut le grand Racine avec qui Campistron étoit lié par-

riculièrement, qui le produisit. Ce Prince avoit prié Racine de se charger des vers qu'il vouloit mêler dans la fête qu'il faisoit préparer en 1686, à Anet, pour le Dauphin ; mais Racine s'en étant excusé, lui offrit Campistron comme l'homme le plus capable de répondre à ses intentions. Le succès justifia les espérances que Racine avoit fait concevoir de lui ; *l'Opéra d'Acis & de Galatée* qu'il composa pour cette fête, en fit le principal ornement.

M. de Vendôme fut si satisfait de la pièce de Campistron & de la générosité avec laquelle il refusa une somme considérable qu'il lui offrit, qu'il le prit chez lui, lui donna peu-à-peu toute sa confiance & se l'attacha pour toujours en lui confiant quelque-tems après la charge de Secrétaire général des Galères. Campistron témoigna dans cet emploi un désintéressement parfait, négligeant les profits les plus considérables qu'il auroit pu faire même légitimement.

Le nouveau Secrétaire donna des marques non suspectes de sa reconnoissance au milieu des plus grands hazards. A Steinkerque, où le Duc signaloit son intrépidité selon sa coutume ; il vit Campistron à ses côtés & lui dit : » Que faites-vous » ici « ? — Campistron répondit froidement : » J'attends, Monseigneur, que vous

» vouliez vous en aller ». Le Prince comprit parfaitement toute la beauté de cette réponse , & il en rappelloit volontiers le souvenir.

Quoique Campistron fût plutôt auprès du Duc de Vendôme pour partager ses plaisirs que pour avoir soin de ses affaires ; on peut dire cependant qu'il le servit utilement. Ce Prince bienfaisant , qui se faisoit un plaisir de combler de biens ceux qui lui étoient attachés , procura à l'Homme de Lettres , outre le Marquisat de Penango dans le Montferrat , la Commanderie de Chimènes de l'Ordre Militaire de St.-Jacques en Espagne ; & il y a lieu de croire que Campistron en eût reçu encore de plus grands bienfaits , si dans le tems qu'il avoit le plus de droit de les espérer , il n'avoit pas demandé à se retirer dans sa Patrie.

A N N É E 1724.

Louis XV signala cette année sa bienfaisance envers l'Abbaye Royale des Dames Religieuses de Poissy.

Cette Abbaye Royale de l'Ordre de St.-Dominique est un des plus beaux monumens de la piété de nos Rois. Philippe le Bel la fonda en 1304 , & la dota pour 120 filles nobles ; & ses Successeurs l'ont comblée de biens & de privilèges. L'Eglise en est

des plus belles & des plus magnifiques. Le tonnerre l'ayant presque détruite quelques années auparavant, Louis XV donna quatre cens mille liv. pour la rétablir parfaitement.



Il y a à Pau, Capitale du Bearn, une Université établie par Edit du mois de Février de cette année, il est confirmatif des Lettres-Patentes du 10 Septembre 1723, accordées à cet effet; & le Bref du Pape donné en conséquence, est du 2 Mars 1725. Cette Université n'a été distraite d'aucune autre; il y en avoit une autrefois dans la ville d'Orthez en Bearn, dont les exercices avoient totalement cessé depuis long-tems. Les Etats de la Province en ont demandé & obtenu le rétablissement dans la ville de Pau.

Elle est composée d'une Faculté de droit Canonique, Civil & François, & d'une Faculté des Arts.

Les Etats-Généraux de cette Province ayant bien voulu concourir au zèle de ceux qui avoient formé une Académie des Sciences & des Beaux Arts établie à Pau, contribuèrent avec ses illustres fondateurs, d'une somme annuelle pour les frais nécessaires à l'entretien de cet établissement. Cette libéralité engagea MM. de l'Acadé-

mie à employer une partie de cette somme à un prix qu'ils donnent chaque année ; & en commencèrent la distribution le 25 d'Août 1725.



La Société Littéraire de la ville de Lyon obtint des Lettres-Patentes de S. M. Le Maréchal de Villeroy en fut déclaré le protecteur ; & l'Archevêque, dans le Palais de qui se tiennent les Assemblées, en est le président honoraire.

L'Académie fit sa première ouverture au mois de Décembre.



LOUIS XV s'occupant des avantages de l'éducation publique , donna une Déclaration en faveur du Collège Mazarin ou des Quatre-Nations.

Le Cardinal Mazarin étant au lit de la mort & sur le point de quitter les honneurs & les richesses dont il jouissoit dans le monde, fit venir à Vincennes , où il étoit, Nicolas le Vasseur & François le Foin , Notaires , Gardes-Notes au Châtelet de Paris, & par-devant eux passa un contrat le 6 Mars 1661 , par lequel il déclara qu'ayant depuis long-tems formé le dessein d'employer en œuvres de piété & de charité une somme considérable des grands biens qu'il avoit reçus de la divine bonté
&

& de la magnificence du Roi, & sur-tout de fonder à Paris un Collège & une Académie pour l'instruction des enfans des Gentilshommes ou des principaux Bourgeois qui'auroient pris naissance à Pignerol; & le Cardinal, par l'affection qu'il avoit conservée pour le lieu de sa naissance, voulut joindre les Italiens de l'Etat Ecclésiastique, pour les obliger de plus en plus à continuer leur zèle au service de la France.

Ainsi le Cardinal, par cet acte ou contrat, fonda un Collège & une Académie de quinze personnes tirées dudit Collège des Quatre-Nations, & voulut que les soixante écoliers fussent entretenus & instruits gratuitement dans ledit Collège.

Son Eminence se réserva le nom & le titre de Fondateur dudit Collège & de l'Académie; & à son défaut, l'aîné de ceux qui porteront son nom & ses armes, aura les mêmes droits avec toutes les prérogatives des Fondateurs.

Louis XV, par sa déclaration du 21 Avril, registrée au Parlement le 10 Mai suivant, ordonna qu'à l'avenir on recevroit dans le Collège Mazarin les enfans des Gentilshommes de Bresse, Bugey & Gex, au lieu & place de ceux de Pignerol & Vallées de ses dépendances, qui sont aujourd'hui sous la domination du Duc de Savoye, Roi de Sardaigne; bien entendu

néanmoins que les Gentilshommes qu'on voudra faire élever dans ledit Collège, seront nommés par le Duc Mazarin suivant les conditions de la fondation dudit Collège.

Gui-Paul-Jules-Mazarin, Duc de Mazarin, Pair de France, étant mort le 30 de Janvier 1738, sans laisser de postérité masculine, la nomination des écoliers qui doivent remplir ces places fut dévolue au Roi, conformément à l'Article II des Lettres-Patentes de Louis XIV, données à Versailles au mois de Mars 1688. Cependant Louis XV, suivant son inclination bienfaisante, voulut bien céder son droit de nomination à Philippe-Jules-François Mancini, Duc de Nivernois & de Donziois, Pair de France, & petit-neveu du Cardinal Mazarin.



LOUIS-François Jules de Rohan, Prince de Soubise, étant mort de la petite vérole le 6 de Mai âgé de 27 ans, la Princesse sa digne & vertueuse épouse, qui ne voulut point le quitter tant que dura cette cruelle maladie, fut elle-même la victime de sa tendresse conjugale. Attaquée de ce mal contagieux, elle mourut le 18 du même mois âgée de 27 ans, emportant

dans le tombeau les justes regrets & l'admiration du public.



MARQUERITE-Elizabeth de Bouvelle d'Eppeville, veuve douairière du Marquis de Genlis, se rendit illustre par sa piété & par l'exemple de ses grandes vertus. Dès qu'elle fut veuve, elle ne s'occupa qu'à multiplier les œuvres de charité & de miséricorde. Par compassion pour les pauvres filles de Soissons, elle y fonda une école publique, dont elle fit comme le chef-lieu, pour pouvoir en répandre les Maîtresses dans les campagnes. Elle fonda pour deux d'entre elles une place dans sa terre de Beaumont; c'est-là qu'uniquement appliquée à la prière, à la lecture, à la méditation des livres saints, au soulagement des pauvres & des malades, elle se sanctifioit de plus en plus.

Pour se conformer à sa volonté, depuis sa mort, sa famille a sollicité, & obtenu des Lettres - Patentes qui confirment la fondation. La mémoire de cette généreuse bienfaitrice est en bénédiction dans tout le Soissonnois.



LA ville de St.-Valery-en-Somme, est située dans le Ponthieu en Picardie, sur une hauteur au bord de la rivière. La mer dans son plein, bat contre les murailles ruinées de la ville. Un des quartiers, appelé fauxbourg de la Ferté, n'a que trois rues qui en partagent toute la longueur, & on y compte douze cens maisons. Ce fauxbourg renferme tout le commerce & les bureaux des classes de la Marine, des Traités, des Aydes & du Tabac, la Poste pour les lettres & le Siège de l'Amirauté. Tous les Marchands & Commissionnaires font leur résidence dans ce fauxbourg, ainsi que tous les Gens de mer, Matelots, Pêcheurs & Artisans.

Les Habitans de ce fauxbourg étoient obligés d'aller à la ville pour le service divin, ce qui leur étoit très à charge par rapport à l'éloignement; mais pour leur commodité, ils firent bâtir cette année dans le fauxbourg, à leurs dépens, par permission du Roi & avec l'agrément de l'Evêque d'Amiens, une chapelle. Cette Succursale est sous l'invocation de S. Pierre. On y entretient aussi aux dépens des fondateurs un Chapelain; ils y firent bâtir en même-tems à côté de la Chapelle, une

école qui est gouvernée par deux filles de la Providence, établies en 1725, pour l'instruction des jeunes filles, dont le nombre est d'environ deux cens.

Ce fauxbourg a affecté 40 liv. de rente pour un Maître qui doit enseigner les garçons; mais ce n'étoit encore qu'un commencement d'établissement.

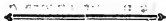


GUILLAUME Rogier, Chanoine & Théologal de la Métropole de Reims, se rendit recommandable par sa tendre affection pour les pauvres, dont il fut le père & le soutien pendant sa vie; & ce qu'il n'avoit pu leur distribuer avant sa mort, il l'a laissé aux Hopitaux, dont il est le généreux bienfaiteur.



LE R. P. de l'Espinasse, Prêtre de l'Oratoire, étoit connu par son grand talent pour les Missions. Il s'attachoit principalement à en faire usage dans les petits bourgs & à la campagne; par ce choix tout apostolique il en éprouvoit les fatigues & les incommodités. Usant de la plus simple nourriture comme les paysans, après les travaux du Ministère, il couchoit souvent

sur la paille dans une grange. Doux, humain & charitable, deux jours avant sa mort, il pria son neveu de voir ce qui lui restoit d'argent pour le distribuer aux pauvres, disant qu'il vouloit mourir pauvre.



PIERRE de Langle, né à Evreux d'une famille distinguée, fut nommé en 1698 à l'Evêché de Boulogne.

Les premières années de son Episcopat furent employées à pourvoir aux besoins de son Diocèse, auquel il eut la consolation de faire prendre une face nouvelle par ses travaux infatigables, ses soins multipliés, ses visites régulières, sa fermeté à faire observer les statuts qu'il avoit dressés, par sa tendre charité pour les pauvres & par le modèle de toutes les vertus, que présentoit une vie réglée sur les maximes les plus pures de l'Evangile.

En tout tems il se faisoit un devoir indispensable d'assister les membres souffrans de Jesus-Christ. En 1709 il vendit sa vaisselle d'argent & en donna le prix à l'Hôpital de Boulogne & au Séminaire. Il payoit les pensions des jeunes filles auxquelles il faisoit donner une éducation chrétienne. Il donna, l'année avant sa mort, à l'Hôpital, une somme de 3000 liv. avant à celui

d'Evreux, & fit par son testament ses légataires universels l'Hopital & le Séminaire, laissant sa bibliothèque au Collège de l'Oratoire. Il avoit donné 1000 liv. pour assister ceux qui avoient perdu leurs biens dans l'incendie de Pernes en Artois. Il fit également passer une rente annuelle par une main étrangère à une Communauté de Religieux mandians soulevés contre lui.



M. Louail, Prieur d'Aurai, Prêtre du Diocèse du Mans, naquit à Mayenne dans le Maine. Dès son enfance il fut élevé auprès de l'Abbé de Louvois, pour l'animer dans les études qui leur étoient communes. Un tel compagnon, digne du choix qu'on en avoit fait, lui fut extrêmement utile pour avancer de concert dans la science & dans la piété.

A la mort de l'Abbé de Louvois, il reçut par son testament des marques de son affection & de sa reconnoissance, en lui assignant une pension assez considérable pour fournir à tous ses besoins.

Lorsque M. Louail fut libre de tout engagement, plusieurs Prélats distingués firent d'inutiles tentatives pour l'attacher au service de leurs Diocèses; il se retira dans sa retraite sur la Paroisse de Saint Etienne-

du-Mont. Sa droiture & sa candeur lui avoient attiré beaucoup d'amis auxquels il étoit toujours prêt à rendre service. Il employa sans cesse sa bourse & son crédit pour secourir les pauvres & les affligés. Tout son tems étoit partagé entre l'étude, la prière, & l'instruction des pauvres qu'il aimoit tendrement.



MARC-ANTOINE Herfan, célèbre Professeur de l'Université de Paris, étoit de Compiègne. Jamais personne n'a eu plus de talens que lui pour faire sentir les beaux endroits des Auteurs, & pour donner de l'émulation aux jeunes gens; mais il étoit encore plus estimable par les qualités du cœur que par celles de l'esprit; bonté, simplicité, modestie, désintéressement, mépris des richesses, générosité portée en quelque sorte à l'excès; c'étoit-là son caractère. Il ne profita de la confiance entière que M. de Louvois avoit en lui, que pour faire plaisir aux autres.

Il passa les dernières années de sa vie à Compiègne, où, séparé de toute compagnie, uniquement occupé de l'étude de l'Écriture Sainte qui avoit toujours fait ses délices, il se consacra entièrement au service des pauvres enfans de la ville; il leur fit bâtir

une école & fonda un Maître pour leur instruction ; il leur en tenoit lieu lui-même , & assistoit très-souvent à leurs leçons. Il en avoit presque toujours quelques-uns à sa table , en habilloir plusieurs , & leur distribuoit à tous , dans des tems marqués , diverses récompenses pour les animer.

Quelque désir que l'on ait eu de le voir à la tête de l'Université , jamais il n'a voulu consentir à être élu Recteur , & l'on a été obligé de céder à sa modestie.



SÉBASTIEN Chauveau , né au Bourg de Gohier en Anjou , étoit un de ces hommes , qui , sans naissance , sans titres éclatans , ont un mérite personnel , qui les fait estimer & aimer , & leur acquiert après la mort une vénération particulière.

A l'âge de 16 ans il vint à Paris sans argent ; étant entré chez un de ses oncles. Procureur , il y travailla avec assiduité , & se rendit capable d'entrer quelques années après chez le Duc d'Uzès en qualité de Secrétaire. Il y fit paroître tant d'intelligence pour les affaires , que Madame la Duchesse crut devoir en faire présent au Duc de Montausier son frère , pour le servir en la même qualité de Secrétaire.

Ce Duc qui aimoit les gens de mérite

& les appuyoit de son crédit , eut beaucoup d'affection pour M. Chauveau , qui , de son côté , se fit admirer à la Cour par sa rare modestie & son parfait désintéressement. Il ne rougissoit pas d'être connu pour le fils d'un Payſan , & il ne cherchoit point les occasions de faire paroître son mérite. Quand son oncle fut mort , il partagea la succession entre ses parens , & ne voulut rien retenir pour lui. .

Lorsque Madame de Montespan fut chargée de la conduite des enfans de France , il entra à son service , ce qui le fit connoître de Louis XIV , qui le chargea de régler la maison du Duc de Bourgogne lorsque ce Prince se maria ; & il lui donna une charge de Contrôleur de sa maison. Ce fut Madame la Dauphine qui le demanda ; il passa de-là au service de la Reine. M. Chauveau ſcut dans tout ses emplois gagner l'estime & la bienveillance de tout le monde ; mais Dieu qui l'aimoit ne le laissa pas dans cette voie large , où il se contentoit d'être exempt de vices grossiers & de n'avoir que des vertus humaines.

Un dimanche gras ayant entendu le sermon , ce qui lui arrivoit rarement , il fut touché. Il y retourna le lendemain , il y reçut de nouvelles impressions qui le déterminèrent à quitter le monde. Le jour

des Cendres il prit congé de la Cour pour n'y rentrer jamais , après avoir déclaré :
 » Qu'ayant jusqu'alors servi les Maîtres de
 » la terre, il étoit tems de servir le Maître
 » du Ciel «. Il choisit pour sa retraite la
 Maison de l'institution de l'Oratoire à
 Paris , où il se livroit aux jeûnes les plus
 rigoureux , & faisoit d'abondantes aumô-
 nes.

Il rétablit les affaires de bien des familles qui auroient péri sans les secours qu'il leur procuroit.

Il fonda plusieurs Ecoles à la campagne pour l'instruction de la jeunesse. Il faisoit apprendre des métiers à des enfans de l'un & de l'autre sexe ; il donnoit des livres à ceux qui étoient en état d'en profiter.

Le zèle de M. Chauveau ne se borneroit pas à gémir & à faire pénitence ; mais il brûloit d'une sainte jalousie pour la beauté de la maison de Dieu. Il avoit une si grande horreur des désordres publics, qu'il fit un jour présenter un placet au Roi contre l'indécence des ajustemens & l'immodeste contenance des femmes dans l'église.

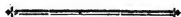
Il disoit la vérité à tout le monde , même aux Grands. Il étoit aussi austère pour les autres , par rapport à la conduite des mœurs , que pour lui-même.



LA probité est une vertu plus rare qu'on ne pense. Quelque jaloux qu'on soit du titre d'honnête homme, il en est peut-être bien peu qui le méritent véritablement.

Un particulier laisse dans un fiacre un sac de 1200 liv.; arrivé chez lui, il ne se rappelle que quelques heures après l'oubli qu'il a fait de son argent; il affiche par-tout sa perte & promet deux louis de récompense à celui qui lui rapportera le sac. Le fiacre se transporte aussi-tôt chez le particulier & le lui remet. Celui-ci, sous prétexte d'être occupé, dit au fiacre de repasser dans une heure pour recevoir sa récompense, le fiacre se retire & revient au tems marqué. Le particulier, loin de lui donner la récompense promise, l'accuse d'avoir volé trois louis sur la somme contenue dans le sac. Le fiacre va se plaindre sur le-champ au Lieutenant-Général de Police. Ce Magistrat mande aussi-tôt le particulier pour une affaire très-importante. Celui-ci s'y rend. » Quelle somme avez-vous réclamée; lui dit le Magistrat? — » La somme de 1200 liv. lui répond le particulier, & je l'affirme. — Et vous, » dit-il au fiacre, quelle somme avez-vous trouvée dans le sac? N'en avez-vous rien

» distrait ? — J'y ai trouvé 1200 liv. ; je
 » n'en ai rien ôté ; je l'affirme devant Dieu
 » & devant les hommes. — En ce cas, re-
 » prit le sage Magistrat, en s'adressant au
 » particulier, puisque le sac ne contient
 » point la somme que vous avez réclamée,
 » il ne vous appartient pas ; mais il appar-
 » tient à cet honnête garçon, qui par sa
 » droiture & par sa fidélité est incapable
 » de la bassesse dont vous l'accusez. Etant
 » possesseur de l'argent, il eût pu le garder
 » en entier s'il eût été malhonnête hom-
 » me «.



Un ancien Chevalier de St.-Louis, ré-
 duit à la misère la plus extrême ; toutes
 ressources épuisées, choisit pour sa retraite
 Paris, comme un séjour plus propre à ca-
 cher à tous les yeux son nom, son indi-
 gence & ses malheurs. Il se loge dans un
 grenier, n'ayant pour tout mobilier qu'une
 botte de paille ; pour habits, quelques tris-
 tes lambeaux de son ancien uniforme ;
 pour société, pour compagnie ; que dirai-je
 enfin ! pour ami, un vieux domestique qui
 lui étoit attaché depuis long tems, plus
 par sa fidélité & son affection que par in-
 térêt.

Un jour ce Militaire infortuné dit, les
 larmes aux yeux, au seul témoin de sa

douleur, à l'unique confident de ses pei-
 nes : » Mon ami, tu vois ma misère ; l'état
 » affreux & humiliant où je me trouve ,
 » est sans doute une punition du Ciel de
 » mon inconduite & de mes égaremens ,
 » de ces prodigalités insensées , de ces
 » excès inconsidérés d'un luxe immodéré ,
 » d'une vanité frivole. Victime de mon
 » imprudence, je n'échapperai point à la
 » dent cruelle de la faim. La mort est le
 » terme de ma honte & de mes douleurs.
 » L'honneur, tu le sçais, le seul bien qui
 » me reste, ne me permet point ces moyens
 » usités parmi le commun des hommes ,
 » pour me soustraire à l'indigence ; ils sont
 » plus heureux en cela que moi. Plutôt
 » mourir que de descendre à la moindre
 » bassesse. L'honneur aux prises avec la
 » mort est préférable à une vie indigne de
 » ma profession & de ma qualité. Va, cher
 » ami, éloigne-toi pour jamais du plus
 » infortuné des hommes ; va chercher une
 » condition plus heureuse. Que les regrets
 » pour moi de ne pouvoir reconnoître &
 » récompenser tes services ! Va, fuis ton
 » malheureux maître ! Puissé-je mourir
 » ignoré de toute la terre, & n'avoir que
 » le Ciel pour témoin de mon heure der-
 » nière ! — Ah ! mon cher Maître , s'écria
 » ce fidèle serviteur, fondant en larmes &
 » se jettant à ses pieds, me croyez-vous assez

» lâche pour vous abandonner dans l'ad-
 » versité, lorsque j'ai éprouvé vos bienfaits
 » dans votre ancienne prospérité ? Non, je
 » ne vous quitterai point ; mon industrie,
 » mon zèle & mon inviolable attachement
 » me fourniront des ressources pour soula-
 » ger notre commune indigence «.

Qui peut peindre ici l'admiration & le
 saisissement de ce maître affligé ! Il em-
 brasse avec attendrissement ce serviteur
 généreux, & lui dit : » Le Ciel n'a point
 » encore épuisé sur moi tous les traits de
 » son indignation, puisse-t-il récompenser
 » de si nobles sentimens « !

Ce domestique plein de joie & de
 confiance, eût recours aux moyens que
 son zèle & son affection lui suggérèrent. Il
 apportoit tous les jours ce qu'il avoit re-
 cueilli des charités publiques ; il n'étoit
 jamais plus satisfait que lorsqu'il pouvoit
 acheter un peu de vin pour son cher maî-
 tre. » Bénissons la Providence, disoit-il ,
 » en rentrant , elle nous a favorisés au-
 » jourd'hui «. Il tâchoit d'adoucir par le
 récit de ce qu'il avoit appris de plus cu-
 rieux, la situation pénible & douloureuse
 de son maître ; mais un jour, jour fatal !....
 ce vertueux domestique fut arrêté par la
 Police. Sa vigueur, sa bonne constitution
 le firent regarder comme un de ces gens
 oisifs , livrés à toutes sortes de vices , à

charge à l'Etat & à la société. On le présenta au Lieutenant-Général de Police, ce Magistrat l'interrogea; le domestique, sans se déconcerter, lui répondit avec cette mâle & ferme assurance qu'inspire une conscience irréprochable; il lui demanda, comme une grâce, de vouloir bien l'entendre en particulier, ayant un secret important à lui communiquer. Le Magistrat y consentit. » Je ne doute point, ajouta-t-il, que » vous ne m'accordiez votre protection, » lorsque je vous aurai fait part du motif de » ma conduite «. Il l'instruisit alors de tout ce qui se passoit entre son maître & lui, & que pour s'assurer de sa sincérité, il pouvoit envoyer quelqu'un chez son maître, dont il indiqua la demeure. Le Magistrat envoya sur-le-champ un Exempt chez l'Officier; celui-ci trouva en effet ce malheureux Guerrier étendu sur une botte de paille. » Que faites-vous ici, Monsieur, » lui dit l'Exempt? — Ma triste situation » & l'état cruel où je suis réduit, vous expliquent assez la cause de ma misère & » l'exès de mes malheurs; mais ajouta-t-il » avec émotion, ne venez-vous point m'annoncer quelque nouvelle infortune? Mon » fidèle serviteur..... Ah! de grâce, parlez » Monsieur, instruisez-moi de son sort? » — Votre domestique; reprit l'Exempt, » est en sûreté; dans une heure au plus tard » il

» il sera auprès de vous. Je viens seulement
 » vérifier par votre témoignage les faits
 » qu'il a avancés dans sa déposition. Soyez
 » tranquille, Monsieur, dans peu ce domes-
 » tique fidèle vous sera rendu ». L'Exempt
 rendit compte de tout au Lieutenant-Général
 de Police ; celui-ci en parla au Roi. Le
 Monarque bienfaisant assigna une pension
 à l'Officier & une au vertueux domestique.
 Le généreux Magistrat fut aux pieds du
 trône l'organe respectable de l'humanité,
 il s'en déclara le soutien & l'appui ; il fut
 le canal précieux des graces du Souverain
 pour des sujets malheureux. Quel plus
 noble usage de l'autorité !



UN ancien Officier , ayant occupé une
 place des plus distinguées dans nos Colo-
 nies, fut arrêté, à son retour en France,
 sur des accusations graves dont ses enne-
 mis le chargèrent ; on lui fit même enten-
 dre qu'il finiroit ses jours dans la captivité.
 Ce Militaire proposa en conséquence mille
 louis en entrant & autant à sa mort, avec
 une rente viagère de dix mille livres à
 celui qui consentiroit de s'enfermer avec
 lui & de s'y fixer jusqu'à sa mort. Un jeune
 homme s'étant présenté, il l'accepta, mais
 le jour même, l'Officier obtint son élar-

gissement & sa liberté. Se rappelant alors celui qui s'étoit décidé à partager sa disgrâce, il lui fit présent de deux mille louis, le garda chez lui, & ne cessa jusqu'à sa mort arrivée deux ou trois ans après, de le combler de ses bienfaits. Ce trait est bien capable d'illustrer la mémoire de ce généreux Officier.

A N N É E 1725.

LOUIS XV ayant fait un choix qui devoit combler les désirs de toute la France; l'on sçut peu de tems après que la Princesse Marie Leczinska, fille unique de Stanislas, Roi de Pologne, étoit destinée à monter sur le trône des François.

Aussi-tôt après la signature du contrat de mariage, le Duc d'Orléans se rendit à Strasbourg, & fondé de la procuration du Roi, il épousa cette Princesse au nom de S. M.

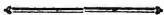
La bénédiction & la célébration du mariage furent réitérées dans la Chapelle du Château de Fontainebleau, le 4 de Septembre. La joie fut générale en France; tous les Ordres du royaume s'empresèrent de la témoigner à leurs Majestés; mais le Roi voulant que les plus malheureux se ressentissent de la joie publique, accorda la grace à deux cens criminels;

auxquels il remit les peines qu'ils avoient méritées.



JEAN Bienaise, un des fameux Chirurgiens de son temps, mort le 21 Décembre 1681, avoit laissé 600 liv. de rente pour deux Démonstrateurs d'Anatomie & de Chirurgie ; mais le système de Law avoit réduit la fondation à si peu de chose, que l'instruction alloit cesser dans cet Amphithéâtre, si Louis XV n'avoit eu la bonté de la ranimer par ses libéralités & de fonder par ses Lettres-Patentes données à Fontainebleau au mois de Septembre 1724, registrées au Parlement le 26 Mars de cette année, cinq places de Démonstrateurs dans toutes les parties de la Chirurgie, qui doivent être données aux Chirurgiens les plus expérimentés, sur la présentation du premier Chirurgien de S. M.

Ceux qui remplissent les places ont chacun 500 liv. de gages par an, qui leur sont payés par les Receveurs du Domaine de la Généralité de Paris, en rapportant des certificats du premier Chirurgien du Roi, comme ils se font bien & fidèlement acquittés de leur devoir.



LE 20 Juin de cette année, au retour de la chasse, Louis XV rencontra deux Gardes

de la Maréchaussée qui avoient pris un soldat déserteur du Régiment Royal Infanterie. Ce malheureux qui étoit assuré d'avoir la tête cassée, implora la clémence & la bonté du Monarque, qui lui accorda sa grace : quelques jours auparavant ce Prince bienfaisant avoit comblé de la même faveur deux autres soldats également coupables de désertion.



LA femme du sieur Lafosse, Ebéniste du fauxbourg St.-Antoine, dans la rue de Charonne, est le sujet sur lequel le Seigneur opéra le jeudi 31 Mai, le grand & surprenant miracle de sa guérison.

Les procès-verbaux, de l'Official, & du Lieutenant-Général de Police; les dépositions uniformes de plusieurs témoins, dont une femme de la Religion prétendue réformée, qui s'étoit fait instruire des vérités de la nôtre, étoit du nombre, peuvent contenir un plus ample détail.

On venoit journellement en foule chez la Miraculée, & à peine pouvoit-on y pénétrer. Dans le grand nombre de personnes qui furent la voir, il y en eut plusieurs qui voulurent lui donner de l'argent & même une somme assez considérable de la part d'une Princesse; mais inutilement; elle répondoit que la Providence ayant

fourni à ses besoins dans l'état le plus fâcheux de ses infirmités , par le travail de son mari , elle espéroit qu'elle ne lui manqueroit pas , après l'avoir si miraculeusement guérie.

Le 10 d'Août , le Cardinal de Noailles donna son Mandement à l'occasion de ce miracle authentique ; & tous les ans on fait dans la Paroisse une procession en reconnaissance de ce bienfait signalé de la divine Providence.



Le 14 de Juin on baptisa dans la Paroisse de St.-Séverin , un Sauvage de la Louisiane , âgé d'environ 13 à 14 ans. M. de Caylus , Evêque d'Auxerre , fit la cérémonie. Le Néophite fut nommé Marie-Guillaume , il eut pour Parrain Guillaume-François Joly de Fleury , Procureur-Général du Parlement , & pour Marraine , Dame Marie-Elizabeth de Jarente de Senas d'Orgeval.

Ce Sauvage avoit été amené en France par les soins de feu M. Maret , qui étoit attaché aux Princes de la Maison de Condé , dont il eut la confiance pendant 45 ans , & qui fut ensuite envoyé par Louis XIV auprès des Princes de la Maison de Brunswik. L'intention de M. Maret étoit

de procurer à ce Sauvage infortuné, le plus grand de tous les biens en le donnant à Jesus-Christ ; mais la mort ayant prévenu ce généreux Bienfaiteur, & ne lui ayant pas permis de consommer cette bonne œuvre, M. Maret le fils qui s'étoit fait une loi d'exécuter religieusement les intentions de son père, se chargea d'achever ce qu'il avoit commencé.



M. Dugas, Prévôt des Marchands à Lyon, reçut des Boulangers de cette grande ville une supplique par laquelle ils demandoient la permission de renchérir le pain : le Magistrat prenant leur Requête, leur dit qu'il examineroit leur demande. En sortant, les Boulangers mirent une bourse de 200 louis sur la table, ne doutant point qu'avec une telle précaution, leur demande n'eût le succès qu'ils en avoient espéré. Lorsqu'ils retournèrent à l'hôtel pour retirer leur Requête, le vertueux Magistrat, en la leur rendant, leur dit : » Messieurs, j'ai pésé vos raisons dans
 » la balance de la Justice, & ne les ai pas
 » trouvées de poids ; je ne juge pas à pro-
 » pos qu'on doive, par une cherté mal
 » fondée, faire souffrir le peuple. Au reste,
 » Messieurs, j'ai distribué votre argent aux

» deux Hopitaux de la ville , je n'ai pas
 » cru que vous en voulussiez faire un autre
 » usage; j'ai même compris que, puisque
 » vous étiez en état de faire de pareilles au-
 » mônes, vous gagniez, bien loin de per-
 » dre dans votre métier, &c. «



BERNARD Poussier, mort Doyen du
 Parlement de Dijon, laissa par son testa-
 ment olographe du 1^{er}. Octobre de cette
 année, aux Doyens ses successeurs, une
 terre de 6000 liv. de rente, & sa maison
 de Dijon toute meublée, à condition que
 lesdits Doyens établiront & soutiendront
 une société de Sçavans qui s'assembleront
 deux fois la semaine dans ladite maison,
 & qu'on donnera tous les ans trois prix de
 300 liv. chacun, à ceux qui auront com-
 posé les meilleures dissertations sur trois su-
 jets de Littérature que la Compagnie pro-
 posera. Par ce testament, le fondateur fixe
 le nombre des Académiciens à vingt-quatre,
 tant honoraires que pensionnaires &
 associés, & un Secrétaire, sous la conduite
 de cinq Directeurs perpétuels.

Ces cinq Directeurs supplièrent Louis
 XV de vouloir bien leur accorder les Let-
 tres nécessaires pour établir cette Acadé-
 mie, & lui donnèrent la forme & l'ordre

les plus propres à procurer l'utilité publique. Ce Monarque toujours porté à favoriser les établissemens utiles , donna ses Lettres-Patentes en date du mois de Juin 1740 , qui autorisent l'établissement d'une Académie dans la ville de Dijon , & en contiennent les statuts. Ces Lettres-Patentes furent registrées au Parlement de Dijon , les Chambres assemblées , le 30 Juin de la même année.



LA Providence qui veille sans cesse sur l'homme vertueux , se sert souvent des moyens les plus simples pour le délivrer d'un péril qui paroïssoit d'abord inévitable.

Un riche particulier faisoit ses délices d'une maison de campagne , dont il desiroit augmenter l'utile & l'agréable par de nouvelles acquisitions. Il avoit pour voisin un bon paysan , honnête homme , qui jouissoit tranquillement de l'héritage de ses pères , & le cultivoit de ses mains. Le Riche convoita le patrimoine du pauvre & lui proposa de l'acheter. Celui-ci refusa : le Riche piqué de ce refus , inventoit tous les jours de nouvelles chicanes ; empiétra sur l'héritage du pauvre , & s'efforça de lui ravir par violence ce qu'il ne pouvoit

obtenir de bon gré. Un jour le feu prend à la maison du Riche, celui-ci se présente devant le Juge, & accuse le pauvre d'être l'Auteur de l'incendie. Des témoins subornés viennent à l'appui de cette injuste accusation. On se saisit du pauvre, & il est jetté sur-le-champ dans les horreurs d'un cachot. Sans amis, sans protecteur, il n'a d'autre appui que son innocence, le sentiment vif & touchant de ses malheurs. Appelé devant ses Juges pour subir un interrogatoire, il montre cette fermeté héroïque & modeste qui caractérise la vertu; il répond à tout avec une présence d'esprit qui se trouve rarement dans le scélérat dévoré de remords & agité d'inquiétudes. Le Rapporteur du procès se retire chez lui triste & rêveur; sa femme lui demande avec émotion le sujet de sa peine. » Une » malheureuse affaire, lui dit-il, dont je » suis Rapporteur, me jette dans le plus » cruel embarras ». Il lui raconte en peu de mots l'histoire du paysan infortuné qu'il croit innocent. La femme lui demande s'il s'est présenté des témoins, le mari répond qu'il y en a, & qu'ils ont vu tel jour vers minuit, au clair de la lune, le paysan mettre le feu à la maison du Riche. La femme prend un calendrier & reconnoît qu'au jour indiqué, & à l'heure marquée, la lune n'étoit point levée, ce qui constatoit la

fausse déposition des témoins. Le Juge fort satisfait de l'observation judicieuse de sa femme, en fit part le lendemain à sa Compagnie : on rappelle aussi-tôt les témoins , ils se coupent & sont confondus. Le Riche oppresseur & les témoins sont condamnés. L'innocent rentra dans tous ses droits & fut amplement dédommagé par une partie de la fortune de son cruel persécuteur. Ainsi le sang de Naboth , fut vengé par la mort de l'injuste Achab.

Le malheur peut traverser quelquefois la vie de l'homme de bien ; mais rarement il l'accable. L'honnête homme est toujours fort , lorsqu'il a pour défenseurs , l'honneur, son innocence & ses vertus.

ANNÉE 1726.

LOUIS XV ayant pris la résolution de gouverner lui-même son royaume, s'attacha M. de Fleury, son ancien Précepteur, pour être aidé de ses conseils. La confiance qu'il avoit dans ce Prélat, déterminâ S. M. à lui donner entrée au Conseil, & à le faire Ministre d'Etat.



DANS la grande rue qui fait une partie du Fauxbourg de Torteron, de la ville

de St.-Lô en Normandie , est situé le Couvent de la Communauté du Bon-Sauveur , fondé & établi par Jacques de Gouey , Chanoine Régulier de St.-Augustin , Curé de Notre-Dame de St.-Lô , à la générosité duquel cette maison dut non-seulement son institution , mais encore l'achat du premier hospice qui servit de retraite aux filles pieuses qui commencèrent cet établissement. Il paya cette maison de ses deniers , & ne cessa de contribuer à l'accroissement de cette Communauté naissante par ses exhortations & les exemples continuels de vertus qu'il donnoit. Il y fit entrer Demoiselle Suzanne Hebert sa nièce , qui marcha constamment sur les traces d'un oncle si respectable ; cet établissement fut confirmé par Lettres-Patentes du Roi de cette année , enregistrées au Parlement en 1737.

Cette Communauté a formé depuis un établissement de son ordre à Caen. Sa règle est celle des Filles de Ste.-Marie. La protection & les libéralités de la Maison de Matignon ont beaucoup contribué à soutenir cette institution & celle des nouvelles Catholiques.



LE Roi donna une nouvelle marque de

son amour pour les Arts , en ordonnant au Duc d'Antin, Surintendant des Bâtimens, de faire savoir à son Académie de Peinture & de Sculpture , qu'il destinoit un fonds de 30,000 liv. pour être employé à récompenser ceux qui s'appliqueroient à mériter les Prix.



Le Père Ange Proust, Augustin de la réforme de Bourges , étant Prieur à Lamballe en Bretagne en 1660, y rassembla un certain nombre de filles de piété qui , seulement par des vœux simples , se dévouèrent au service des pauvres , à l'exemple de St.-Thomas de Villeneuve, Archevêque de Valence , qui avoit été Augustin , & s'étoit distingué par une ardente charité pour le soulagement des pauvres. Ces filles sont hospitalières sous la règle de St.-Augustin ; & lorsqu'elles prononcent leurs vœux , on leur met un anneau d'argent au doigt.

On ne fut pas long-temps à s'appercevoir de l'utilité de cet institut. Dès le mois de Mars 1661, Louis XIV accorda des Lettres-Patentes à cette société de filles , par lesquelles il leur fut permis d'établir de pareilles Communautés dans toutes les Villes où elles seroient appellées , pour servir les

malades dans les Hopitaux , pour élever gratuitement les pauvres filles Orphelines & les mettre en état de gagner leur vie , & aussi pour recevoir des femmes & des filles qui voudroient faire des retraites de piété dans leurs maisons.

Elles vinrent à Paris où Louis XIV leur permit en 1700 d'avoir une maison pour servir de chef-lieu à l'institut & entretenir la correspondance générale avec les autres Maisons. Cette Maison où résident la Directrice & Procuratrice-Générales, a subsisté sans Lettres-Patentes jusqu'au mois de Juin de cette année que Louis XV leur en accorda, & qui furent registrées au Parlement le 7 de Septembre suivant, par lesquelles ce Monarque bienfaisant leur permettoit d'acquérir jusqu'à vingt-mille livres de rente pour l'entretien de quarante sœurs.



AUGUSTE-Marie-Jeanne de Bade-Baden, Duchesse d'Orléans, mourut en couche à Paris le 8 Août, âgée de 21 ans, extrêmement regrettée du Roi, de la Reine, de toute la Cour, de tous ceux qui avoient l'honneur de l'approcher ou de la connoître, & du peuple qui donna des marques très-sensibles de sa douleur, pendant sa vie & à sa mort.

Les Religieux de la Charité, firent célébrer le 18 de Septembre un service solennel pour le repos de l'ame de cette Auguste Princesse, en reconnoissance des grandes aumônes qu'elle faisoit à cet Hopital pour le soulagement & l'assistance des malades dont cette Maison est toujours très-chargée. Les malades unirent leurs prières au St.-Sacrifice, & adressèrent leurs vœux au Ciel pour la conservation de toute la Maison d'Orléans, Protectrice & Bienfaitrice de cet Hopital.



HENRI-Jacques Nompar de Caumont, Duc de la Force, Pair de France, l'un des quarante de l'Académie François, & Protecteur de l'Académie des Belles-Lettres, Arts & Sciences de Bordeaux, y fonda un prix annuel d'une médaille d'or de trois cens livres pour exciter l'émulation des Sçavans.



LOUIS XV ayant accordé des Lettres-Patentes en date du mois d'Août, pour l'établissement d'une Académie de Belles-Lettres à Marseille; & l'Académie François ayant adopté cette nouvelle Compa-

gnie le jeudi 19 Septembre de cette année, il y eut une assemblée publique très-nombreuse de l'Académie Françoisé, expressément convoquée, dans laquelle M. de Chalamot de la Visclède, Secrétaire perpétuel de la nouvelle Académie, accompagné de MM. de Gerein, Lieutenant Général de l'Amirauté à Marseille, & Taxil, Députés de la même Académie, parla au nom de ses Confrères, & prononça un discours très-éloquent, auquel M. de Fontenelle, Directeur, répondit avec cette éloquence fine & légère qui lui étoit particulière. Les trois Députés de l'Académie de Marseille eurent part à la distribution des jetons.

Le Maréchal de Villars, Gouverneur de Provence, qui avoit favorisé cet établissement de tout son crédit, en fut déclaré le Protecteur, & pour animer l'ardeur des Orateurs, des Poètes, & signaler son amour pour les Lettres, il fonda un prix qui consiste en une médaille d'or de 300 liv.



Les Minimes furent établis à Calais en 1611, au moyen d'une rente de 500 liv. que la Ville leur paye annuellement sur les anciens deniers patrimoniaux, au terme du Contrat qui en fut passé, & par le moyen des charités que les habitans leur faisoient.

Les Maieur & Echevins y ont fondé un Collège établi par Lettres-Parentes, duquel l'ouverture se fit le 18 d'Octobre.

Le Roi a de plus gratifié ces Religieux de 300 liv. de rente sur le Domaine que S. M. possède dans le pays Calaisis pour l'entretien d'une citerne qui fut construite en 1641, dans l'enceinte de leur Couvent, pour fournir de l'eau aux troupes & aux habitans.



EXTRAIT de l'Oraison funèbre du Maréchal de Grammont, que le Père Desplafes, Jésuite, prononça à Pau dans le tems de la tenue des Etats de cette Province, dont cette illustre Maréchal étoit Gouverneur.

C E Héros secondé par de nobles inclinations, animé par les exemples domestiques, soutenu par de grandes vertus, mérita les récompenses du monde, en rendant à la Patrie des services éclatans, des services constans, des services de toute espèce. Il se signala d'abord sous M. le Dauphin à Philisbourg, à Manheim, à Frakendal, à Nerwinde. Il eut à Ramillies la gloire de retarder long-tems la victoire des ennemis ;
de

de ramener trois ou quatre fois à la charge un reste de troupes épouvantées , & de faire une belle défense avec une retraite glorieuse.

Enfin M. de Grammont s'est rendu digne des récompenses de la Religion. Désabusé de la vanité long-tems avant sa mort , il n'a donné que des exemples d'une piété solide. Il employa son crédit & ses biens au soulagement des malheureux.



Le mérite & la vertu doivent être récompensés. Si la Patrie a droit d'exiger du Citoyen son zèle & ses services , tout Citoyen qui l'a servie avec distinction & fidélité , doit recevoir les honneurs & les bienfaits qu'il a si justement mérités.

Un ancien & très-brave Officier , commandant dans un bataillon de la Maison du Roi , se vit contraint par son grand âge & ses infirmités de quitter le service. Le Colonel de ce même Régiment connoissant tout le mérite de ce respectable Officier , sollicita une récompense de la Cour. On représenta qu'il n'y avoit aucune place vacante ; mais que la première qui se présenteroit , lui seroit accordée. » Eh bien , » reprit généreusement le Colonel , je me » démetts en sa faveur de tel gouverne- » ment « . Il en obtint le brevet & l'agrément.

Ce trait est l'éloge le plus sublime & le plus intéressant qu'on puisse faire de l'ame généreuse & sensible du Colonel bienfaisant. C'est être véritablement grand que de connoître le mérite, de savoir l'apprécier, de le servir & de contribuer à sa récompense.

A N N É E 1727.

LA naissance de deux Princesses que la Reine donna à la France, occasionna des fêtes & une infinité de bonnes œuvres, parmi lesquelles on distingua celles-ci.

Un Exempt des Gardes du Corps de Compiègne, après avoir assisté à un *Te Deum* chanté dans l'église paroissiale du Château, fit ensuite allumer, devant sa maison, un beau feu, rassembla soixante pauvres de la ville à qui il donna à souper.

Le Cardinal de Polignac, chargé des affaires de France en Cour de Rome, jugea à propos de convertir en charités les réjouissances publiques que le caractère dont il étoit revêtu l'engageoient à faire. Il fit distribuer quarante-deux dots de vingt-cinq écus chacune à de jeunes filles orphelines.

LA Reine sauva la vie à un soldat du

Régiment des Gardes qui avoit déserté, & qui s'étoit engagé dans les Dragons; S. M. eut même la bonté de faire élever l'enfant de ce soldat, qui n'étoit âgé que de 5 ans. En conséquence de cette grace, on commua la peine de mort en celle des galères en faveur d'un autre soldat dont la cause étoit la même.

Un Abbé qui avoit volé des franges d'or dans les appartemens du Roi, dut aussi la vie à la bonté compatissante de cette Princesse. Il étoit condamné à mort, & la Sentence avoit été confirmée à la Tournelle; mais la Reine en fit surseoir l'exécution; & lorsque le Roi fut de retour de Rambouillet, elle demanda la grace de cet Abbé que l'indigence avoit porté à ce crime, & qui reçut ordre de retourner dans son pays.



LOUIS XV toujours prêt à donner de nouvelles preuves de sa bonté compatissante envers les malheureux; ayant été informé de l'incendie du Bourg d'Arcis-sur-Aube, fit déliyrer à M. Grassin, Directeur général des Monnoyes & Seigneur de ce Bourg, la somme de cent mille livres pour le faire réparer. Il avoit aussi donné des ordres pour soulager, autant que les con-

jonctures le permettoient, un grand nombre de Paroisses du Royaume qui avoient été endommagées par la grêle ; ce fleau ayant fait cette année des ravages extraordinaires en France comme dans tout le reste de l'Europe.



LE 20 d'Avril, dimanche de *Quasimodo*, les Confrères & Palmiers de l'Archiconfrairie Royale du St.-Sépulchre de Jérusalem, dans l'église des Cordeliers du grand Couvent de Paris, délivrèrent processionnellement des prisons de cette ville six prisonniers pour dettes qui se trouvèrent entre les deux guichers du grand Châtelet, & qui assistèrent à la procession depuis ce lieu jusqu'à l'Eglise du St.-Sépulchre, rue St.-Denis, & de-là aux Cordeliers, où ils entendirent la messe & le sermon.

Ce pieux établissement fut fait cette année par les soins & le zèle de Louis Polycarpe Jarry, Marchand Epicier, Juré-Contrôleur de la Marchandise de foin, ancien Guidon de ladite Confrairie, des aumônes & quêtes faites chez les Confrères & Sœurs, étant soutenu par les Magistrats & par une délibération générale de

la Compagnie. Le nombre des Prisonniers à délivrer, doit augmenter à proportion que les charités seront abondantes.



THOMAS Durieux, né dans le village de Bernoville, au Diocèse de Laon, étoit connu par le nombre considérable de jeunes gens formés par ses soins à la piété & aux lettres. Il est un des premiers élèves de M. Gillot, aussi Prêtre & Docteur, qui sacrifia ses travaux, ses biens jusqu'à plus de 300,000 liv. à élever de pauvres étudiants pour toutes sortes d'états, & qui en éleva ainsi au moins cinq ou six cens pendant sa vie. Afin de continuer cette bonne œuvre après sa mort, il crut ne pouvoir choisir personne qui y fût plus propre que M. Durieux, & il ne se trompa pas; mais en conservant toujours le même esprit & les mêmes vues charitables, il aima mieux faire de moindres charités à chacun en particulier, & les étendre à plus d'étudiants, ce qui donna à son œuvre une fécondité nouvelle. Pour la conduire, il choisit de pieux & sçavans maîtres, qui donnoient gratuitement leurs soins & leur tems.

En 1695, M. Gobinet le neveu, ayant été nommé à un Canoniat de l'Eglise de Chartres, qui l'obligea de quitter la Prin-

cipalité du Collège du Plessis, M. Durieux fut nommé à sa place le 17 Janvier 1696. Ce fut alors qu'il redoubla de vigilance & de zèle , & il eut la consolation d'y faire refleurir la piété & les sciences. Depuis son entrée dans ce Collège jusqu'à une maladie fâcheuse où il tomba en 1711, il pratiqua les jeûnes & les austérités les plus rigoureuses. Il ne gardoit jamais d'argent chez lui, & pendant sa dernière maladie, ayant encore un gobelet & une écuelle d'argent, il fit vendre l'un & l'autre pour faire des aumônes, voulant mourir pauvre comme il étoit né pauvre. Son zèle ne se bornoit pas à son Collège & à sa Communauté de Ste.-Barbe, il fit, outre cela, de très-grands biens au Collège Duplessis, ayant remboursé environ 30,000 liv. de dettes, & dépensé environ 25,000 liv. pour l'aggrandissement & la décoration de la Chapelle.



CHARLES-Henri Fénel, Doyen de l'Eglise Métropolitaine de Sens, aussi recommandable par sa piété que par son érudition, légua en mourant sa bibliothèque au Chapitre de la même église, à condition qu'elle seroit publique.



GILLES, Comte de Hautefort, Lieutenant-Général des armées du Roi, devant commander une Escadre de douze vaisseaux de guerre, mourut à Paris. Son testament, monument immortel de sa charité & de sa bienfaisance, contient un grand nombre de legs, tous considérables, en faveur de ses domestiques, & la fondation d'un Maître d'Ecole & de deux Sœurs-Grises dans chacune des Paroisses où ses biens sont situés.



UNE mort à laquelle les François furent très-sensibles, est celle de Louis Armand de Bourbon, Prince de Conti, Gouverneur du Haut & Bas-Poitou. Ce Prince qui étoit allé à Lisle-Adam, revint à Paris sur l'avis qu'il reçut que le Comte de la Marche, son fils aîné, étoit attaqué de la rougeole, & presque en arrivant, il tomba malade de la maladie dont il mourut le 4 de Mai, victime de l'amour paternel.

La ville de Niort, fit éclater sa douleur & sa reconnoissance. Elle avoit été com-

blée de ses bienfaits & favorisée de sa protection en diverses rencontres.

Les Prêtres de l'Oratoire établis dans cette ville le regardent comme leur principal Bienfaiteur. Pénétrés de gratitude & de sensibilité , ils firent dans leur église un service solennel auquel assistèrent le Corps de Ville & toute la Noblesse des environs. Le Père Houdel , supérieur de la Maison , prononça l'Eloge funèbre de ce Prince auguste.



LE sieur Rigord mourut à Marseille le vingt de Juillet. Il étoit fort connu des Sçavans par son érudition , dont il donna des preuves en plusieurs occasions. Subdélégué de l'Intendant de Provence à Marseille , il se distingua dans le tems de la peste par son zèle pour le bien public & par des travaux qui lui méritèrent l'attention de la Cour. Louis XV , outre des Lettres de Noblesse qu'il lui accorda , le décora du Cordon de l'Ordre de St.-Michel. Avant que de se fixer à Marseille sa Patrie , il avoit utilement servi en qualité de Commissaire de la Marine. Il fut un des principaux Promoteurs de l'Académie Royale des Belles-Lettres de Marseille.

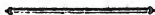


PIERRE Bellard, Docteur de Sorbonne & Curé d'Alençon, déservit cette Paroisse, qui est la seule de cette ville, avec toute la vigilance & tout le zèle d'un vrai Pasteur, aimant ses Paroissiens comme ses enfans, & les ayant autant édifiés par sa vie pure & exemplaire, que par ses doctes & touchantes exhortations. Toujours attentif à l'avancement de la gloire de Dieu & au bien de son troupeau, il établit une Maison de Filles de la Providence pour l'éducation des enfans, & un Hopital pour les pauvres & les malades; il fit en mourant cet Hopital son légataire universel. Son grand zèle pour la sanctification des ames, & en particulier pour l'instruction des nouveaux convertis, dont il augmenta le nombre, lui avoit mérité une pension du Roi, dont les pauvres seuls profitoient.



CLAUDE d'Usson, Abbé de Notre-Dame de Préseigne, Diocèse du Mans, mourut le 27 Juillet dans le Château de Bonac, au pays de Foix. Il étoit frère du Marquis de ce nom, Ambassadeur du Roi en Suisse: &

depuis qu'il avoit été nommé à cette Abbaye, il s'étoit retiré dans ses Terres où il employoit ses revenus au soulagement des Pauvres.



DEMOISELLE Emery, fille d'un Conseiller au Parlement de ce nom, ayant pris la résolution de se faire Religieuse, dota deux pauvres filles qui avoient la même vocation. Elles prirent le voile avec elle, & entrèrent dans le même Couvent.

Mademoiselle de Beringhen avoit donné quelque tems auparavant ce rare exemple de zèle & de piété.



UNE fille très-honnête & très-vertueuse, étoit attachée, en qualité d'Econome & d'Intendante des domaines considérables d'un Château, appartenant à un Gentilhomme d'une des plus riches provinces du Royaume. Active, vigilante & laborieuse, les occupations du dedans & du dehors, ne l'empêchoient point de remplir ses obligations envers sa Maîtresse, à qui elle étoit sincèrement dévouée. Tout prospéroit dans les mains fidèles de cette Econome intelli-

gente. Aimée, justement appréciée de ses Maîtres, elle jouissoit de toute leur confiance.

La mort vint désunir les deux époux; la mort de la Dame répandit le deuil & la consternation dans le Château. La fille, quoique amèrement affligée, n'en remplit pas avec moins d'exactitude ses devoirs, & continua de gérer, sans interruption, pendant quelque tems les biens de son Maître, déjà avancé en âge, & peu propre à gouverner sa fortune par lui-même.

Cette fille, après avoir laissé passer quelque tems, représente à son Maître que, malgré son zèle & son attachement pour lui, elle se voyoit forcée de céder à la décence, & de se retirer. Le Gentilhomme, pénétré de douleur & de regrets, lui répond les larmes aux yeux, que le parti qu'elle vouloit prendre, le jettoit dans les plus fâcheuses extrémités, dans un tems sur-tout, où il avoit le plus de besoin de consolation & de secours. Il n'envisageoit plus, ajouta-t-il, qu'un avenir funeste. Des Collatéraux avides & impatiens, dévoroient déjà des yeux sa succession, & ne s'occupoient peut-être actuellement que des moyens de le dépouiller & de le mettre en tutelle. » Vous me » décidez sur le-champ, mon cher Maître, » les raisons que vous daignez m'alléguer, » & desquelles votre tranquillité dépend,

» me déterminent à vous faire le sacrifice
 » de cette même décence qui me forçoit à
 » me séparer de vous. Reposez-vous sur
 » moi ; & comptez toujours sur le même
 » zèle & la même exactitude «.

Le Gentilhomme réfléchit & sentit plus que jamais l'avantage de conserver cette fille vertueuse qui étoit pour lui plus que jamais un trésor aussi nécessaire que rare. D'un autre côté, il pensoit que cette fille pouvoit trouver un parti assez avantageux pour l'obliger à se séparer de lui. Sans enfans, livré à lui-même, il avoit toutes les inquiétudes de la vieillesse, tems auquel on craint que tout nous manque. Il admettoit cette fille à sa table ; elle faisoit sa consolation.

Un tems assez considérable s'écoule : l'habitude de se voir journellement, fit naître quelque sorte de familiarité. On est homme à tout âge ; le Gentilhomme tint à cette fille quelques propos galants. Cette fille, s'armant de la sévérité qu'inspire la plus austère vertu, lui fit entendre que sans doute il vouloit la chasser ; qu'elle croyoit cependant que sa conduite soutenue devoit lui avoir acquis de l'estime & des égards. » Mes » vues sont légitimes, reprit le Gentilhomme, » puisque pour vous conserver, je de- » sire vous attacher à ma personne par les » liens lus plus sacrés «. — Que dites-vous, » Monsieur, s'écria-t-elle avec vivacité ;

» songez-vous à l'extrême disproportion ?
 » — Vos vertus, reprit le Gentilhomme,
 » votre mérite & vos sentimens vous rappro-
 » chent de moi ; ces titres respectables vous
 » tiennent lieu d'extraction : mes réflexions
 » sont faites , si les vôtres s'accordent avec
 » mes intentions. Je n'ai plus que des arran-
 » gemens à prendre pour établir votre sû-
 » reté. — J'accepte, repartit cette fille ver-
 » tueuse , avec reconnoissance , l'honneur
 » que vous me destinez ; mais à condition
 » que je remplirai toujours à votre égard ,
 » les mêmes fonctions qui m'ont fixé à vo-
 » tre service jusqu'à ce jour ; même respect ,
 » même zèle, même chaleur pour vos in-
 » térêts «.

Dès le lendemain le Gentilhomme par-
 tit pour se rendre chez un très-habile Avocat de ses amis , dans une Ville à quelque distance de son Château. Il lui expose sa situation , ses craintes & son projet. L'Avocat le rassure, lui dresse la forme du Contrat & le plan qu'il devoit suivre. Le Gentilhomme, de retour, prit le parti de s'absenter de son Château, & vint dans la Capitale établir son domicile ; ensuite il épousa cette digne & vertueuse fille, qui au bout du terme , lui donna un fils. Trois ans après , le Gentilhomme revint à son Château, revit ses amis qui lui témoignèrent leurs regrets de son éloignement. Il se dé-

termine aussi-tôt à venir habiter ses anciens foyers; il appelle auprès de lui son fils & sa fidèle compagne. Ses amis viennent le visiter; ils s'émerveillent sur les prouesses amoureuses du vieillard; sur la gentillesse du petit page qu'il s'étoit donné, & sur l'heureuse fécondité de l'Intendante. Celle-ci, sans se déconcerter, répond de manière à faire illusion à ses hôtes. Son nouvel état n'avoit rien changé à son service; l'enfant croissoit & on lui donnoit dans la maison une éducation convenable à sa naissance.

Le Gentilhomme meurt: les héritiers accourent, voulant disposer de tout & s'en emparer. La veuve, modeste & affligée, leur présente ses titres qu'ils refusent de reconnoître. Elle court éplorée chez l'Avocat qui avoit cimenté son bonheur; il poursuit l'affaire avec chaleur; lui donne les fonds nécessaires pour subsister avec son enfant. Les héritiers sont déboutés de leurs demandes au premier Tribunal; ils en appellent au Parlement qui les condamne à tous les frais du procès. L'Avocat fait lever l'exécutoire; mais la veuve refuse généreusement de s'en servir, voulant ramener par la douceur des procédés, ces parens acharnés à sa perte. L'Avocat trouve un expédient conforme à la générosité de la veuve. Il mande un Huissier de son voisinage, homme honnête dans l'exercice de ses fonctions. Il lui

remet entre les mains l'exécutoire & la quittance des frais. » Vous vous conduirez, lui dit-il, » suivant la réception qu'on vous » fera ; si on agit avec honnêteté, en signi- » fiant l'exécutoire, vous remettrez en mê- » mê-tems la quittance ». L'Huissier se rend chez les héritiers, qui, hors d'état de payer, demandent quelque délai. » Vous pouvez » nous rendre ce service important, lui di- » rent-ils ; la veuve seroit-elle assez impi- » toyable pour ne pas se prêter à notre si- » tuation actuelle ? « — Voilà , reprit l'Huissier, en leur présentant la quittance, » ce que pense cette vertueuse & respecta- » ble veuve ». Les héritiers pâlisserent & sont confondus de tant de vertu & de générosité. Ils partent le lendemain avec l'Huissier, reconnoissent la veuve & l'enfant comme dignes par de si nobles procédés, d'une alliance si justement méritée, & les accueillent de tous leurs hommages.

ANNÉE 1728.

LA Nation voyoit avec satisfaction la fécondité de la Reine s'annoncer par plusieurs Princesses auxquelles elle donna le jour ; mais le desir d'avoir un Prince, un héritier de la Couronne, lui fit adresser au ciel, ainsi que toute la nation, les vœux les plus ardens.

—

A U milieu des espérances de la France, de vives allarmes sur la santé du Roi, vinrent troubler la félicité publique, Louis XV. fut attaqué de la petite vérole, mais sans accident & sans fièvre. On ne lui fit aucun remède; il fut rétabli en peu de jours, & se montra bien-tôt sans qu'elle eût laissé sur son visage aucune impression fâcheuse.

—

LE froid ayant été excessif, depuis la nuit de Noël jusqu'au 20 de Janvier, les Princes, les Seigneurs, les Magistrats, le Prévôt des Marchands & les Echevins, firent allumer des feux publics dans les Places, les Carefours, les principales rues & dans les lieux où il y a des Corps-de-Gardes.

Louis XV. avoit donné cet exemple de charité bienfaisante, en ordonnant de faire des feux à Versailles dans différentes Places, sans compter le bois & le charbon qu'il fit distribuer à de pauvres familles.

—

LE 25 Mars le Duc de Coislin, Evêque de Metz, remit entre les mains de l'Intendant

dant de la Province, les clefs des corps de Cazernes qu'il avoit fait construire, tant pour le soulagement des pauvres Bourgeois, sujets aux logemens de guerre, que pour éviter les desordres que la trop grande familiarité des Soldats avec le sexe, occasionnoit par ces logemens. Les Bourgeois & les Corps de métiers, dans le remerciement qu'ils firent quelques jours après à ce Prélat, lui demandèrent la permission de nommer cet édifice *Cazernes de Coislin*, pour marque de leur reconnoissance, & pour en conserver la mémoire à la postérité.

Ce digne Prélat s'étoit porté à cette construction avec tant de zèle & de vigilance, que la même année qui avoit vu ouvrir les fondations, en vit la perfection entière. On croit que ces bâtimens lui coûtèrent plus de 150,000 liv.

La Bourgeoisie de Metz s'étant assemblée avec la permission du Lieutenant de Roi, vint au Palais Episcopal, remercier l'Evêque, de ce que non content d'avoir fait construire à ses dépens, en 1727, un Corps de Cazernes & des Pavillons, dans la place du Champ à-Seille, pour le soulagement du peuple; il venoit de commencer encore sur la même Place de nouveaux Corps de Cazernes, & des Pavillons suffisans pour loger à l'aise trois bataillons avec leurs Officiers, & cela dans un tems où le

prix des matériaux de toute espèce, étoit excessif, à cause des nouvelles fortifications que le Roi faisoit faire sous les ordres du Comte de Belleisle, pour rendre Metz une des plus fortes places de l'Europe. Les Bourgeois témoignèrent dans leur compliment à l'Evêque, qu'ils étoient d'autant plus sensibles à ce nouvel effet de sa générosité, qu'ils avoient moins de sujet de s'y attendre si-tôt, parce que, depuis la construction des premières Cazernes en 1727, il avoit augmenté d'un nouveau corps de logis, composé de seize chambres, d'un grand ouvroir, & de plusieurs autres commodités, la maison de Refuge qu'il avoit fondée quelques années auparavant, pour renfermer les filles d'une vie scandaleuse; & que voulant que tout son Diocèse ressentît les effets salutaires de son zèle & de sa générosité, il venoit de faire bâtir un Séminaire, pour élever dans l'esprit ecclésiastique, sous un Directeur & un Sous-maître, vingt jeunes pauvres Etudiants, moitié François, moitié Allemands, sujets du Roi.

On peut ajouter à la louange de cet illustre Prélat, la charité qu'il exerça à la miséricorde du Dauphin, envers les prisonniers détenus pour dettes, dont plusieurs arrêtés pour contrebande & qui ne pouvant payer l'amende, devoient être condamnés aux Galères.

Le 14 de Mai 1730, les trois Ordres de la Ville vinrent en corps faire le même remerciement à l'Evêque, dont les aumônes abondantes ne diminuèrent point, après de si grandes dépenses.



On vit se former cette année, la fondation d'un Hopital à Bourbonne-les-Bains; par le zèle & la bienfaisance de M. Charles, Curé-Officiel du lieu.

Il n'y a peut-être point d'endroit en France dont les eaux minérales soient plus fréquentées, que celles de Bourbonne-les-Bains, en Champagne, diocèse de Langres. On y voit en tout tems, mais principalement au Printems & en Automne, un concours prodigieux de malades; & la réputation de ces eaux est fondée sur l'expérience. Plus de 500 maisons de ce Bourg ayant été consumées par le feu, le premier Mai 1717, on l'a rétabli en peu de tems; de sorte qu'à présent, outre un grand nombre de maisons, propres à recevoir les personnes les plus riches & les plus distinguées, on y trouve 6 à 700 Chambres garnies, de différent prix pour ceux qui sont obligés de ne faire qu'une modique dépense.

M. Nicolas Juy, Médecin Chymiste, demeurant à Bourbonne, fit imprimer à

Troyes un petit Traité des propriétés & des vertus des Eaux minérales de ce lieu; il y indique, de bonne-foi, quelles sont les maladies auxquelles ces eaux sont contraires, ou du moins inutiles; & de plus il apprend que M. Charles, Curé du lieu, y a jetté les fondemens d'un Hopital, en laissant une grande maison, où il a fait porter tous ses meubles, avec beaucoup d'autres qu'il a achetés, & en faisant d'autres dépenses nécessaires pour cette fondation, lesquelles, à ce qu'on assuroit dans le Bourg même, montoient à la somme de dix mille livres. Ce digne & verveux Pasteur, est frère de M. Charles, ci-devant Directeur des eaux de Bourbonne, Professeur Royal en Médecine, dans l'Université de Besançon.

Il est certain qu'un Hopital étoit très-nécessaire en ce lieu, puisqu'il s'y attroupe ordinairement dans les saisons jusqu'à 500 pauvres, auxquels la charité des habitans & des personnes qui s'y rendent, ne peut suffire.

On ne promettoit encore cette année que le couvert; un lit, les médicamens nécessaires, les bains & les eaux *gratis*, ainsi que les soins des Médecins, Chirurgiens, Baigneurs & autres gens de service. Afin de mériter le secours gratuit, il faut que les malades soient munis de Certificat de pau-

vreté & de maladie , tant de leurs Cures, que des Médecins ou Chirurgiens des lieux de leur domicile ; mais il faut que pour la nourriture, ils se conforment à ce qui se pratique en plusieurs Hopitaux bien fondés, c'est-à-dire, qu'ils donnent à titre d'aumône, ou autrement, une somme modique.

Les pauvres Prêtres & les Religieux mandians trouvent dans cet Hopital des chambres particulières & tous les secours qu'on peut leur procurer, en observant, lorsqu'ils seront en état de célébrer, de le faire à la décharge de cette Maison, c'est-à-dire, d'acquitter les messes qu'on pourra y fonder ou demander journellement. S'il plaît à la Cour pourvoir à la subsistance de cet Hopital, les soldats y seront reçus en se munissant de leur paye ordinaire, & en apportant des certificats signés de leurs Officiers & Chirurgiens-Majors, & visés par les Subdélégués des villes d'où ils sortiront.

Dans le nombre des Règlemens du nouvel Hopital qui paroissent très-sages, M. Charles invite les personnes bienfaisantes à y fonder des lits ; pour la somme de six cens livres, qui feroit une rente annuelle de trente livres ; le fondateur du lit pourroit y envoyer tous les ans un malade qui y seroit nourri pendant un mois.

On ne pourroit trop s'étendre sur un objet aussi intéressant pour le bien de l'humanité, afin d'engager les personnes zélées à contribuer de tout leur pouvoir au progrès d'un établissement si utile & si précieux.



MARIE-Magdelaine Courtin de Villiers, femme de Henri Boucher, Brigadier des armées du Roi, & premier Capitaine des Grenadiers du Régiment des Gardes Françaises, avoit laissé par son testament à M. d'Orsay son beau-frère, une somme de deux mille écus, dont celui-ci fit présent à deux cousins de la Testatrice pour l'éducation de leurs enfans. Cet acte de générosité mérite qu'on en conserve le souvenir.



CAMILLE d'Hostein, Comte de Tallard, Maréchal de France, se distingua dans la profession des armes. Ayant battu les troupes de l'Empire & obtenu tous les trophées qui suivent la victoire la plus décidée, il écrivit à Louis XIV : » Nous » avons pris plus de drapeaux & d'étendarts » que V. M. n'a perdu de soldats«.

Dans une autre action contre les Anglois, le Maréchal courant pour rallier

quelques Escadrons ; la foiblesse de sa vue lui fit prendre un corps ennemi pour un corps de nos troupes ; il fut fait prisonnier & mené au Général Anglois qui n'oublia rien pour le consoler. Le Maréchal fatigué de tous les lieux communs qu'on lui débi- roit sur l'inconstance de la fortune, dit à Malboroug avec impatience : » Tout cela » n'empêche pas que votre Grandeur n'ait » battu les plus braves troupes du mon- » de. — J'espère, répliqua Mylord, que » votre Grandeur exceptera celles qui les » ont battues «.

M. de Tallard avoit dans le courage toute l'ardeur & la vivacité Française ; un esprit actif, perçant, fécond en expédiens & en ressources. Il parvint à la gloire par toutes les voies d'un homme d'esprit & de cœur.



LOUIS Sauveur de Villeneuve, Lieu- tenant-Général de la Sénéchaussée de Mar- seille, fut nommé pour succéder au Vi- comte d'Andrezel, à l'Ambassade de la Porte Ottomane. On peut assurer sans exa- gération que cette Ambassade fut remplie d'événemens considérables, & soutenue avec autant d'éclat que de dignité.

Nous n'en rappellerons ici qu'un trait remarquable qui concerne la médiation du

Roi de France, souhaitée, demandée & obtenue par trois grandes Puissances; savoir, l'Empereur & le Czar de Moscovie d'une part; le Sultan Mamouth, Empereur des Turcs, de l'autre; médiation remplie par notre Ambassadeur, seul Médiateur, avec toute la sagesse & toute la magnificence possibles, au gré & à l'entière satisfaction de toutes les Parties intéressées dont il avoit pleins pouvoirs; enfin avec un entier succès, puisqu'elle fut suivie d'un traité qui donna la paix à de vastes pays & à des Nations entières. Cet événement glorieux pour le Roi & pour son digne Ministre, mérita d'être immortalisé par un monument tel que la belle médaille du Roi qui fut frappée peu de tems après. Heureuse époque qui termina une si belle Ambassade, & qui sera toujours distinguée dans notre histoire!

Elle le fera aussi dans les fastes de la ville de Marseille, dont le commerce du Levant a toujours été protégé, & qui deviendra encore plus florissant par le renouvellement des anciennes capitulations contenues dans un nouveau traité du 28 Mai 1740, qui a été négocié & obtenu sous le même Ministère, & augmenté de plusieurs articles avantageux.

Le Marquis de Villeneuve revenu en France, fut reçu du Roi & de toute la

Cour avec une distinction particulière. S. M. l'avoit nommé Conseiller d'Etat un peu après la conclusion du traité dont on vient de parler, charge qui continua de le dévouer au service du Roi & au bien de l'Etat.



MARIE Louise de la Grange d'Arquien, Marquise de Béthune, Dame d'Atour de la Reine Marie-Thérèse, étoit veuve depuis le 4 Octobre 1692. Pleine de vénération & d'amour pour son époux mort durant son ambassade extraordinaire de Suède, elle avoit ordonné que son corps déposé dans l'église des Religieux de la Charité de la ville de Selles en Berry, seroit incessamment transporté pour être mis dans le même caveau. Elle laissa plusieurs pieuses dispositions de cet esprit de religion dont elle fut animée pendant sa vie, & de sa charitable bienfaisance envers les pauvres.



L'AMITIÉ est un sentiment délicat dont on doit écarter tout ce qui peut le blesser, & saisir les moindres occasions de lui être utile. Tels sont les principaux caractères de l'amitié. Voici à ce sujet une

belle action du Chevalier de *** envers un Gentilhomme qui lui étoit fort attaché, & qu'il aimoit beaucoup. Ce Gentilhomme se trouve un jour au lever de ce Seigneur; celui-ci jugeant à son air abbattu qu'il avoit du chagrin, lui fit quelques questions pour en savoir la cause. Le Gentilhomme, par discrétion, ne voulut pas s'expliquer & se contraignit pour rappeler sa gaieté ordinaire. Comme il prenoit congé, ce Seigneur lui donna une lettre qu'il écrivit sur-le-champ & qu'il lui recommanda fort de rendre incessamment; ce que le Gentilhomme fit avec toute la diligence possible. Aussi-tôt que l'homme à qui la lettre étoit adressée en eut pris lecture, il lui compta une somme de 1200 liv. Le Gentilhomme revient promptement chez le Seigneur & lui présente les 1200 l. qu'il est chargé de lui remettre. Ce généreux Seigneur lui répond qu'il n'a point d'argent à recevoir, que s'il en a reçu, il le félicite sur sa bonne fortune; qu'il le prie de ne lui faire aucune instance à ce sujet, n'ayant point autre chose à lui dire; & comme il alloit monter en voiture : « Voulez-vous, lui dit-il, que je vous mène quelque part ». Ainsi se termina brusquement cette conversation délicate & embarrassante.



Les hommes ne sont que ce que l'éducation les fait. Formez vos enfans par le bon exemple , vous en ferez des Citoyens honnêtes & vertueux. L'exemple est toujours la meilleure & la plus sûre de toutes les instructions. L'unique ressort de l'autorité d'un père est dans le cœur de ses enfans. Être vertueux & se faire aimer d'eux , mériter & obtenir leur confiance , c'est le grand art de l'éducation.

Un père respectable donnoit par mois à son fils une somme assez considérable pour ses menus plaisirs. S'étant apperçu que le jeune homme accumuloit depuis long-tems somme sur somme , se proposa de remédier de bonne heure à un vice naissant dont les suites pouvoient être funestes , préjudiciables à lui-même & à la société ; vice d'autant plus odieux qu'il dégrade l'humanité. La tendresse de ce père justement alarmée , lui suggère un moyen des plus honnêtes & des plus généreux. Il prévient son Pasteur , lui confie son projet & l'invire à dîner pour le lendemain. Le Pasteur se rend à l'invitation ; le père , dans la conversation , s'entretient de la misère des pauvres de la Paroisse. Le Pasteur lui représente que les ressources lui manquent

pour pouvoir satisfaire aux besoins de l'indigence ; qu'il frappe envain à toutes les portes , & que plus la misère semble s'accroître & multiplier les malheureux , plus il s'apperçoit que la charité se resserre & se refroidit. Sur ce tableau touchant & pathétique de la misère publique , tracé par ce Pasteur zélé ; le père adresse la parole à son fils , & lui demande si ses entrailles ne sont pas vivement émues par cette peinture de l'humanité souffrante ; il ajoute qu'il lui connoît une ame trop sensible pour ne pas contribuer de tout son pouvoir au soulagement de tant d'infortunés qui manquent de tout , & qui n'avoient d'autre sentiment que la douleur qui les accabloit , & des yeux que pour exciter par leurs larmes la généreuse compassion des riches & des Puissans : » Je sçais , mon » fils , que vous avez en réserve une somme assez considérable ; je me flatte que » vous l'avez destinée à de bonnes œuvres. » Bénissez la Providence de vous présenter » une occasion aussi favorable de signaler » votre bon cœur ; livrez généreusement à » notre Pasteur ces trésors vils en eux-mêmes , & qui n'ont de prix que dans le » bon usage qu'on en fait ; il les répandra » en votre nom dans le sein des pauvres «.

Le jeune homme pénétré , attendri jusqu'aux larmes de l'exhortation d'un père si

respectable & si digne d'être aimé, se dépouilla sur-le-champ de cet argent qu'il remit entre les mains du Pasteur. Celui-ci l'embrasse & l'assure que cette somme distribuée à son intention, va lui attacher autant de cœurs qui le béniront comme leur bienfaiteur. Le vertueux père termina cette scène touchante en comblant son fils de louanges & de caresses, augmenta considérablement l'argent de ses menus plaisirs; lui faisant sentir qu'il se flattoit qu'il en feroit un aussi noble usage dans la suite. Une leçon si intéressante a produit depuis l'heureux effet que ce bon père désiroit.

A N N É E 1729.

Le Roi, toute la France, & on peut dire toute l'Europe, attendoient avec la plus vive impatience les couches de la Reine, qui déjà mère de trois Princesses, mit le comble à tous les vœux par l'heureuse naissance de Louis Dauphin de France. Toutes les Puissances étrangères partagèrent la vive satisfaction des François. Les États-Généraux se signalèrent en faisant présent d'une médaille d'or de 100 ducats au Courrier que M. de Vanhoë leur Ambassadeur, avoit envoyé à la Haye.

Le Roi qui n'avoit point quitté la Reine

pendant ses douleurs , & qui lui avoit donné des marques continuelles de sa tendresse , parut dans le moment de la naissance du Dauphin , touché de la plus vive joie ; & toutes les personnes qui étoient dans la chambre ou dans l'appartement de la Reine , en apprenant cette grande nouvelle , firent paroître leur amour pour le Roi & la sincérité de leurs vœux pour la satisfaction de leurs Majestés.

Dans le moment qu'on porta le Dauphin dans l'appartement qui lui avoit été préparé , le Roi dit au Duc de Villeroi , Capitaine des Gardes en quartier : » Duc » de Villeroi , conduisez le Dauphin ; c'est » le seul cas où mon Capitaine des Gardes » peut me quitter «.

M. d'Orceval , premier Page du Duc de Gesvres , Gouverneur de Paris , qui apporta de la part de son Maître , le premier la nouvelle de la naissance du Dauphin à l'Hôtel de Ville , & dont l'arrivée excita subitement les acclamations publiques , fut gratifié d'une pension de 1500 liv. par la Ville ; & le Duc de Gesvres , de ce jour-là , le fit Exempt de ses Gardes. Une chose singulière & vraie , c'est que ce Gentilhomme , qui étoit venu de Versailles en trente-trois minutes , paroissant fatigué en descendant de cheval , fut porté par le peuple

jusques dans la salle de l'Hôtel de Ville , en criant de toute sa force : *Vive le Roi , nous avons un Dauphin.*

Le Roi voulant ajouter aux actions de graces qu'il avoit rendues à Dieu , des marques de sa généreuse compassion pour les malheureux , accorda plusieurs bienfaits & donna ordre au Cardinal de Rohan , grand Aumônier de France , de faire distribuer de grandes aumônes , & de délivrer des prisonniers. S. M. donna également une amnistie générale à tous les déser-teurs.

Le Cardinal , chef de la Commission , se rendit le 26 Octobre à la Conciergerie ; où il donna la liberté à environ 70 prison-niers pour dettes. Cette Commission étoit en même-tems chargée d'examiner les placets des criminels qui étoient dans le cas de ceux à qui S. M. vouloit faire grace.

Il seroit trop long d'entrer dans le détail des fêtes qui se donnèrent dans toutes les Provinces du royaume ; nous nous bor-nerons à quelques traits les plus intéressans afin qu'on puisse juger des sentimens tendres & respectueux des François pour leur Prince.

La ville de Lyon , entr'autres , se distin-gua par son zèle & sa bienfaisance. Il y eut des aumônes considérables répandues avec choix tant en argent qu'en pain & en

viande que de pieux Citoyens renouvelèrent plusieurs fois. On délivra plusieurs prisonniers, & les Officiers municipaux de la ville dotèrent 36 pauvres filles.

Le Bailliage, la Vicomté, l'Amirauté, le Bureau des Finances, la Chambre du Commerce, & tous les Corps, tant de justice que de métiers de la ville de Rouen, se distinguèrent par leurs aumônes abondantes & par la délivrance d'un grand nombre de Prisonniers.

Ce qui parut de plus singulier dans les réjouissances de toutes les Provinces du royaume, ce fut une troupe de femmes qui prirent les armes à Givet avec la permission du Commandant. Cette troupe fut commandée par une femme de 98 ans, suivie de sa fille âgée de 66. La mère tira un coup de fusil avec beaucoup de fermeté, & but deux verres de vin à la santé du Dauphin; c'est le troisième qu'elle avoit vu naître.

Dans la plupart des villes du Hainault, il y eut de semblables compagnies de femmes & de filles qui marchèrent en si bon ordre & firent le maniement des armes avec tant de justesse, que les soldats des garnisons en étoient surpris.

Rien ne peut égaler la joie que causa à Toulon la nouvelle de la naissance du Dauphin. Si cette fête aussi galante que magnifique,

magnifique, fit honneur à M. Mithon, Intendant, il n'en eut pas moins de l'action généreuse & pleine de charité qu'il fit le jour que cette heureuse nouvelle arriva.

On étoit assésé en Conseil de guerre pour juger deux Matelots déserteurs. Le jugement dressé & la plume à la main pour le signer ; on entendit tout-à-coup le bruit du canon, des cloches, & les cris réitérés de *vive le Roi & Monseigneur le Dauphin* ; ce qui saisit tellement de joie toute l'assemblée, qu'on fut quelque tems sans parler, & à la vérité l'on ne s'entendoit plus. L'Intendant se leva, demanda la suspension du Conseil, & se chargea d'intercéder pour les criminels : » ne pouvant, dit-il, » se résoudre, dans un tems de joie & d'allégresse, & à la nouvelle d'un événement qui annonçoit le bonheur de la France, » donner sa voix pour faire des malheureux. Il en écrivit en Cour ; & sa lettre eut tout le succès qu'il pouvoit désirer ; le Roi ayant accordé la grace de ces deux déserteurs sur la demande de l'Intendant, dont le zèle pour le service de S. M., sa justice & sa charité firent l'admiration générale.

A Varsovie, le dimanche 30 d'Octobre, le Marquis de Monti, Brigadier des armées du Roi, Ambassadeur extraordinaire de France, près du Roi & de la

République de Pologne , fit également éclater son zèle & sa générosité.

Six pauvres Orphelines choisies d'une honnête famille , qu'il fit habiller d'habits blancs & conduire par deux femmes âgées à la grille du chœur du chapitre de la Collégiale , avec chacune un cierge à la main ; six Prisonniers pour dettes délivrés par l'Ambassadeur , habillés à la Polonoise d'un drap bleu , étoient au bas de l'église , ayant également un cierge. La Grand'Messe célébrée par le Nonce étant finie , les six Orphelines allèrent à l'Autel recevoir du Prélat chacune une bourse de 30 ducats d'or pour leur dot ; après quoi le Nonce entonna le *Te Deum*. Le Marquis de Monti fit donner la rétribution pour toutes les Messes qu'on put célébrer ce jour-là dans Varsovie dans l'intention de prier le Seigneur pour la conservation du Roi , de la Reine , du Dauphin & de la famille Royale , & y joignit une somme d'argent pour de pauvres familles. Il fit encore distribuer abondamment à toutes les Communautés , de la viande , de la bière & des aumônes.

Entre toutes les fêtes qui se donnèrent à Malthe , on distingua celle du Bailly de Froulay , Général des armées Navales de la Religion , qui fit mettre en liberté un grand nombre de Forçats.

A Marseille, l'Evêque , pendant les

fêtes, donna à dîner à cent pauvres dans la Cour de l'Evêché, fit distribuer des aumônes à tous ceux qui se présentèrent à la porte pendant les trois jours de réjouissance; il n'oublia pas les pauvres honteux auxquels ce Prélat fit des libéralités par le canal des Curés. Ce digne Pasteur qui dans des jours de deuil & de désolation, n'abandonna jamais les pauvres, les traita avec beaucoup de bonté & de profusion dans ces jours de joie & d'allégresse.

LE 19 Mars 1730, le Marquis de Villeneuve, Ambassadeur du Roi à Constantinople, ne crut pas pouvoir commencer plus dignement une fête qui avoit pour objet principal, un acte de reconnoissance envers Dieu, qu'en exerçant sa charité envers 2000 Esclaves chrétiens de toutes nations qui gémissaient dans les fers, au Bagne ou sur les Galères du Grand-Seigneur. Son Excellence leur fit distribuer par son Aumônier, de la viande, du riz & du pain, à quoi ces pauvres infortunés furent si sensibles, qu'oubliant la dureté de l'esclavage, ils adressèrent leurs vœux au ciel pour la prospérité du Roi, de la Famille Royale & de toute la France.

LES Enfants de Chœur de la Sainte-Chapelle de Dijon, à qui on avoit accordé un jour de congé, afin qu'ils se ressentissent de la joie publique, demandèrent à le pas-

fer dans un Hermitage , situé à une portée de mousquet de la Ville , & dont la Chapelle , dédiée sous le nom de St. Martin , avoit servi autrefois d'Eglise au village de Fontaine , lieu de la naissance de St. Bernard. On ne pénétra point leur dessein , & on ne les soupçonna pas de songer à autre chose qu'à une simple promenade ; ils avoient néanmoins des pensées plus sérieuses. Avec le secours de l'Hermite , ils trouvèrent le secret d'approprier la Chapelle , d'en illuminer les dehors & les dedans , même de couronner les murs du Jardin , de lampes à plusieurs lumignons , qui répandirent un éclat d'autant plus étonnant qu'on n'en connoissoit point la cause. Cette clarté subite , jointe aux Cantiques & aux Morêts de leur composition qu'ils chantaient avec une dévotion touchante & avec beaucoup d'art , charmèrent tout le monde. On prit part à des prières si affectueuses , adressées à Dieu par l'innocence & le bon cœur de ces enfans. Les Musiciens & Symphonistes qui avoient été invités secrètement , se firent un mérite de les seconder.

Il y eut ensuite un petit régal où l'enjouement ne nuisit point à la modestie , ni la modestie à l'enjouement. On chanta en partie , diverses chansons sur la naissance du Dauphin , & le bruit du canon se mêla au son des instrumens.



UN grand nombre de Pensionnaires du Collège de Louis le Grand, étant allé à Versailles le jour du Landy, Madame la Duchesse de Ventadour eut non-seulement la bonté de les présenter à Monseigneur le Dauphin ; mais elle voulut bien écrire elle-même une Lettre, où elle marqua que M. le Dauphin, à qui ils étoient venus faire leur cour, vouloit pour première grace, leur donner un congé ; c'est ce qui donna occasion au remerciement suivant :

Vous qui nous élevez des Rois ,

Moins en Gouvernante qu'en Mère ,

Et qui formant le fils après l'auguste Père ,

Faites si bien parler un Dauphin de dix mois ,

Illustre Ventadour , malgré son âge tendre ,

S'il parle par vos soins , il peut bien vous entendre.

Daignez donc un moment lui faire notre cour ;

Pour un si doux congé , que pouvons-nous lui rendre.

Dites-lui que le Ciel se chargeant du retour ,

Lui promet , comme à vous , un siècle pour un jour.



REQUÊTE en Vers , adressée à la
Reine par le sieur Cloretier , Gentil-
homme de Caux , qui avoit parié que la
Reine accoucheroit d'un Prince.

Un pauvre Gentilhomme , accablé de misère ,
Grande Reine , à vos pieds se prosterne aujourd'hui ;
Au nom de tout l'Etat exaucez sa prière ,
C'est autant pour vous que pour lui.

Son intérêt est juste , il est exempt d'usure ;
Car s'il perd son pari , tout le monde y perdra ;
Mais s'il a le bonheur d'emporter la gageure ,
Le perdant même y gagnera.

Que son bonheur rendroit les François réjouis ;
Car il ne s'agit pas de deux ou trois oboles ,
Votre pauvre sujet pour gagner cent pistoles ,
Ne vous demande qu'un Louis.



Le 6 de Janvier le Prince de Dombes
& le Comte d'Eu , fils du Duc du Maine ,
courant le Cerf avec leurs équipages le long
de la rivière de Marne , sur le grand che-
c 2

min où ils avoient déjà passé plusieurs fois, un homme de leur équipage passa le premier sans nul accident; mais lorsque son cheval eut ébranlé la terre, ou que les inondations en eurent creusé les bords, ces deux Princes passant par le même endroit où leur Piqueur avoit passé, leurs chevaux glissèrent de façon, que malgré les sages précautions de ces Princes, ils tombèrent dans la rivière, avec leurs chevaux, & furent à fond par trois ou quatre fois différentes, nageant, tant sur le ventre que sur le dos, l'espace d'un quart-d'heure, étant assez proches l'un de l'autre sans oser s'accrocher; ce qui donna lieu au Meûnier de Chelles, de venir à leur secours. Il y arriva si à propos avec deux de ses garçons, qu'il retira ces deux Princes, & leur donna tous les secours possibles. Le Prince de Dombes n'ayant nulle connoissance, on le crut mort, & le Comte d'Eu n'étoit guères mieux.

Le Duc du Maine fit une pension au Meûnier, de 400 liv. sa vie durant, & lui fit donner 1000 liv. d'argent comptant, en reconnoissance d'un service si signalé.



Le Magistrat de la ville de Strasbourg, attentif au bien public, ayant été informé que les Sages-Femmes de cette Ville n'é-

toient pas suffisamment instruites dans les principes fondamentaux de leur art , y institua une Ecole publique & gratuite pour les Sages-Femmes , à laquelle le sieur Fried , Docteur en Médecine , & Accoucheur-Juré de ladite Ville , fut préposé le premier pour y enseigner publiquement & *gratis* , à toutes les Sages-Femmes & à leurs Apprentissés , deux fois par semaine , l'art d'aider les femmes dans les travaux de l'accouchement.



LOUISE-Philippe de Coerlogon , veuve de Louis d'Oger , Chevalier , Marquis de Cavoye , mourut le 3 Mars de cette année. Cette illustre & vertueuse Dame , désignée sous le nom de véritable mère des pauvres , avoit employé , depuis son veuvage , la plus grande partie de ses revenus à soulager les pauvres , & particulièrement à procurer une éducation chrétienne à de jeunes filles.



LÉONARD Chauvin , ancien Député du Commerce , ancien Echevin de Paris , & Juge-Consul , Administrateur de l'Hopital de la Trinité , étoit connu par son exacte probité & par une vie véritablement chrétienne , dont il avoit passé plus de 50 années

avec Dame Presty son épouse. Leur mariage avoit été renouvelé depuis environ trois mois; & à cette occasion il fut fait des libéralités considérables à plusieurs Hopitaux & Communautés de Paris, & de la Campagne.

Il fit, en mourant, des dispositions dignes de la charité qu'il avoit pratiquée toute sa vie envers les pauvres, & singulièrement à l'égard de l'Hopital de la Trinité, pour l'entretien, l'éducation & l'établissement de plusieurs pauvres filles de diverses Paroisses de cette Ville.



LE 4 de Mai le Cardinal de Noailles, mourut au milieu des larmes de son Chapitre, donnant de nouveaux exemples de sa foi, de sa piété, de sa patience & de sa tendresse envers son Eglise & tout son troupeau. Ayant été nommé par Louis XIV. en 1695, à l'Archevêché de Paris, il eut de la peine à accepter cette nouvelle dignité, que la modestie lui fit mériter deux fois, suivant l'expression du P. Commire. Ayant accepté, Sa Majesté dit aux Courtisans: *Si j'avois connu un homme plus digne de cette place, l'Evêque de Châlons ne l'auroit pas eue.*

La solide piété & les autres vertus chré-

tiennes qui réglèrent toutes les actions de ce pieux Cardinal; sa charité envers les pauvres, & son application continuelle à remplir dignement les devoirs de l'Episcopat, avoient rendu ce Prélat aussi respectable à tout le monde, qu'il étoit cher à son Diocèse, enforte qu'il fut universellement regretté.

On sçait que le Cardinal, outre les vertus Episcopales, eut toujours un penchant naturel à la bienfaisance; il soulageoit les malheureux, les prévenoit même, en se transportant dans ces lieux qui servent d'asyle à l'indigence & aux misères humaines. Voici un de ces traits qui caractérisent singulièrement la généreuse bonté & la sensibilité de ce respectable Prélat.

Ce Cardinal bienfaisant, alloit souvent visiter les pauvres, les prisonniers & les malades de Bicêtre. Dans une de ses visites, il demanda à voir le quartier des personnes détenues pour cause de folie. Un homme d'environ 40 ans, se présente à son Eminence, & le supplie de lui procurer son élargissement. » Je mérite, Monseigneur, » lui dit-il, que vous vous intéressiez en ma » faveur. Je jouissois d'une fortune honnête & mes parens, pour avoir mon bien, » m'ont accusé de folie, & ont eu assez de » crédit pour me faire enfermer dans cette » maison. Je conjure votre Eminence de

» me questionner sur toutes sortes de fu-
 » jets ; elle reconnoîtra par elle-même l'in-
 » justice de ma détention ». En effet , le
 Cardinal , après une demi - heure d'entre-
 tien , le trouva de très-bon sens , & ne douta
 pas que le prisonnier ne fût la victime de
 l'avidité de ses parens. » Je plains votre
 » sort , lui dit-il , & je vous promets de
 » travailler-efficacement à vous procurer in-
 » cessamment votre liberté. Je reviendrai
 » la semaine prochaine , & j'espère apporter
 » avec moi , l'ordre de votre délivrance. —
 » J'ai encore une grace à vous demander ,
 » Monseigneur , lui dit le prisonnier ; ne
 » venez pas un Samedi , je ne pourrois pas
 » avoir l'honneur de voir Votre Eminence ,
 » parce que je reçois ce jour-là visite des
 » âmes du Purgatoire. — Vous faites bien
 » de m'avertir , reprit le Prélat , je sçais au
 » juste à quoi m'en tenir ».



M. Mouton , Curé de Brignoles , Dio-
 cèse d'Aix en Provence , fut un Pasteur re-
 commandable par son sçavoir , son émi-
 nente piété , & sur-tout par sa généreuse li-
 béralité envers les pauvres , qui le portoit
 au point de se réduire lui-même à une ex-
 trême pauvreté.



N I C O L A S Gervaise, né à Paris, ayant eu occasion de connoître dans sa première jeunesse MM. Brisacier & Tiberge, Prêtres de la Congrégation des Missions étrangères, s'embarqua, à leur instigation, pour le royaume de Siam, avec quelques Ecclésiastiques qui alloient en Mission. Le jeune Abbé ne fut pas spectateur oisif de tout ce qu'il eut occasion de voir dans son voyage.

Il se rendit quelque tems après à Rome, où le Pape l'ayant ordonné Evêque d'Horen, il s'embarqua pour exercer son zèle dans le lieu de sa Mission. Il y fut massacré avec ses Ecclésiastiques, le 20 Novembre de cette année, pour avoir voulu employer sa médiation, & appaiser une révolte qui s'étoit élevée parmi les Caraïbes.

A N N É E 1730.

L O U I S XV, connoissant l'importance des services des Officiers de ses troupes, & voulant que les récompenses fussent payées exactement, accorda cette année par un Edit, à l'Ordre Militaire de Saint-Louis, 70,000 liv. de rentes sur le Trésor Royal, en augmentation de dot & de fondation, pour suppléer au paiement des pensions des Chevaliers de cet Ordre.

PARMI les établissemens utiles qui se formèrent, on distingue celui que la ville de Valogne fit de deux Sœurs de Charité, pour saigner & soigner les pauvres malades, & en outre de deux Sœurs de la Providence, pour apprendre à lire & à écrire aux jeunes filles.

JEAN-BAPTISTE-Henri du Trouffet de Valincourt, né à Saint-Quentin en Picardie, fut attaché au Comte de Toulouse, Amiral de France, en qualité de Secrétaire-Général de ses Commandemens, & de Secrétaire de la Marine.

Lorsqu'en 1704, l'Amiral gagna la bataille de Malaga, contre les flottes Angloise & Hollandoise, jointes ensemble; M. de Valincourt qui n'étoit point Officier de Marine, & qui ne prétendoit nullement aux récompenses Militaires, fut toujours à ses côtés, jusqu'à ce qu'il eût reçu une blessure à la jambe, de l'éclat d'un coup de canon qui tua un Page. Cet attachement si fidèle avoit pour objet un Maître qui sçavoit se faire aimer. Aussi M. de Valincourt fut honoré de la même confiance & des mêmes bontés sans interruption, sans trou-

ble, sans effuyer aucun orage de Cour, sans en craindre, & cela pendant 45 ans. Il n'étoit point flatteur; un Prince du même sang lui rendit hautement ce témoignage. Il avoit l'art de dire la vérité, mais enfin il osoit la dire.

Louis XIV l'avoit nommé son Historiographe, à la place de Racine son illustre ami. Il travailla avec Boileau à l'Histoire de ce Monarque; mais l'incendie qui consuma sa maison de St.-Cloud en 1725, fit périr les fragmens de cet Ouvrage, ainsi que plusieurs autres Manuscrits. Il supporta cette perte avec la résignation d'un Philosophe chrétien. » Je n'aurois guères profité de » mes Livres, disoit-il, si je ne sçavois pas » les perdre «.

Cet homme illustre mourut universellement regretté, & sur-tout des Gens de Lettres. Ami passionné du mérite & des talens, & encore plus ami de la paix entre les Sçavans; il fut le conciliateur de ceux qu'avoit pu désunir la diversité d'opinions. La candeur & la probité, formoient son caractère.

Ce fut lui qui fit cesser par son entremise, les différends de Madame Dacier & de M. de la Motte, sur le mérite d'Homère, & qui les reconcilia.

Ce caractère de bonté qui le distinguoit, ne se bornoit pas à ses Confrères de l'Aca-

démie : il suffisoit d'avoir besoin de son secours pour lui devenir cher ; & pour ainsi dire , on avoit un droit sur lui, dès qu'il pouvoit être utile.

On sçait l'amitié dont l'honoroit un illustre Cardinal ; cette amitié particulière étoit devenue , en quelque façon , un bien public. M. de Valincourt ne l'employa qu'à protéger le mérite ; & il ne croyoit pas moins servir le Cardinal-Ministre , en lui donnant lieu de bien placer les graces , que ceux pour qui il les sollicitoit. Fort de son désintéressement pour lui-même , il alloit jusqu'à l'importunité pour les autres ; Un tel Ministre méritoit bien un pareil ami.



LE sieur Moulat , Avocat , & ancien Affesseur de Marseille ; outre le sçavoir dont il étoit rempli sur toutes les matières de sa profession qu'il exerça avec beaucoup d'honneur , cultiva toute sa vie les Belles-Lettres. Député à la Cour en 1715 , pour des affaires importantes de la Ville , il forma , avec un autre Marseillois de ses amis , le premier projet d'un établissement Académique à Marseille. Et c'est sur-tout à ce titre de zèle pour les Sciences qu'il mérite d'occuper une place dans nos fastes.



JEAN-Bernard Ourfel, Docteur de Sorbonne & Grand-Pénitencier de l'Eglise de Paris, né en cette Ville, fut consacré toute sa vie à l'instruction & au salut du prochain. Livré à des occupations difficiles & laborieuses, il fit toujours paroître une grande pureté de mœurs, un zèle ardent & une charité digne des premiers siècles de l'Eglise. Il avoit une Bibliothèque des plus curieuses, des plus complètes & d'un prix considérable qu'il laissa, par son Testament, au Séminaire de St.-Louis.



AMBROISE Pacori, Diacre du Diocèse du Mans, né à Ceaucé, dans le bas Maine, se distingua par sa modestie & ses talens, parmi 4 ou 500 Ecoliers, qui étudioient avec lui dans le Collège nouvellement établi à Ceaucé même.

Dès l'âge de 23 ans, M. de Lavergne de Treffan son Evêque, le choisit pour gouverner, en qualité de principal, le nouveau Collège de Ceaucé, & pour y enseigner en même-tems les Humanités & la Réthorique. Il n'avoit pas moins d'attention d'inspirer l'amour de la Religion à ses Ecoliers, que

que le goût des bonnes études. Il leur faisoit souvent des instructions de piété, & trouvoit encore du tems pour donner des leçons particulières à plusieurs jeunes gens qu'il retiroit chez lui.

En 1684 il fut empoisonné par un Eco-lier de son Collège, qui mit du verd-de-gris dans sa soupe. Heureusement qu'on s'en aperçut assez-tôt pour lui sauver la vie; mais sa santé, en souffrit toujours depuis, quoiqu'il n'eût guères que 35 ans. Sa modération le retint pour éviter l'éclat; toutefois le fait ne put être ignoré. Ses amis ne crurent pas devoir dissimuler cet attentat, quoiqu'il affectât de souffrir en silence, sans vouloir s'en plaindre.

Il se retira depuis en Anjou, où il employa quelques mois à se rétablir de l'épuisement causé par ses travaux, par sa vie pauvre & austère, & par l'oppression qu'il avoit soufferte, sans compter l'accident funeste du poison.

Ce fut dans ces circonstances que M. de Coislin, Evêque d'Orléans, le demanda pour élever dans un Séminaire, des sujets propres à instruire & à édifier les pauvres gens de la Campagne. Il le fit Supérieur de ce petit Séminaire, établi à Meun, à 4 lieues au-dessous d'Orléans.

Il avoit un talent si extraordinaire pour proportionner ses instructions à la portée

des moins intelligens, qu'on vit pendant 10 ou 12 ans, la Salle où il faisoit les instructions de sa Communauté, remplie de gens de la Campagne, que ni le froid, ni les neiges, n'empêchoient point de s'y rendre tous les Dimanches & Fêtes, avant le jour. Il exerça cet emploi pendant plus de 18 ans, avec une abondante bénédiction du Ciel, jusqu'à la mort de M. de Coislin. Pendant ce long intervalle il établit ou contribua à établir un grand nombre d'Ecoles pour l'instruction des pauvres.



JEAN-Pierre Moret de Bourchenu, premier Président de la Chambre des Comptes de Dauphiné, mourut à Grenoble, universellement regretté. Les qualités du cœur & de l'esprit; son amour pour les Lettres; l'application continuelle qu'il avoit donnée pendant toute sa vie à l'étude, même depuis qu'il avoit eu le malheur de perdre la vue, & les différens ouvrages qu'il avoit composés, lui avoient acquis une très-grande réputation.

Il donna par son testament de grandes marques de piété & de libéralité, soit envers les Hopitaux de Grenoble, soit envers ceux qui lui étoient attachés.

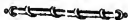


M. Dupio, Prévôt de l'Eglise Collégiale de Cuers, dans le Diocèse de Toulon, étoit natif de Pignan, Diocèse de Fréjus.

Il avoit disposé par son testament de tout son patrimoine, qui étoit considérable, en faveur d'un Hospice, ou de pauvres Prêtres hors d'état de servir les Paroisses, trouveroient leur subsistance & leur repos.



LE PÈRE Laflame, Prêtre de l'Oratoire, né dans la petite ville de Saint-Florentin, fit éclater par-tout où il avoit résidé, sa charité en faveur des pauvres, quoique pauvre lui-même, jusqu'à se dépouiller de son nécessaire. Il sçut procurer à un grand nombre de Neveux & de Nièces dont il étoit chargé, des secours spirituels & temporels.



GUICHARD Duverney, célèbre Anatomiste, mourut cette année.

„ Il est du devoir de l'Académie, dit
„ l'illustre Fontenelle, auteur de cet Eloge,
„ de publier un bienfait qu'elle a reçu de
„ lui. Il lui a légué par son testament toutes

» ses préparations anatomiques , qui sont &
 » en grand nombre , & de la perfection
 » qu'on peut imaginer. Cela joint à tous les
 » squelettes d'animaux rares que la Com-
 » pagnie a depuis long-tems dans une Salle
 » du Jardin Royal , composera un grand
 » Cabinet d'Anatomie , moins estimable
 » encore par la curiosité , que par l'utilité
 » dont il sera dans les recherches de ce
 » genre «.



M. de Butigny , né en Champagne , fut élevé dans le Diocèse de Luçon , par les soins de MM. Colbert & Barillon.

Dès qu'il fut pourvu d'une Prébende , il se démit volontairement d'un bénéfice simple qu'il possédoit. La candeur de ses mœurs , son humeur douce , une noble simplicité , la régularité de sa vie , un zèle ferme & prudent , un grand sens , beaucoup d'érudition , une charité qui s'étendoit à tous ceux qu'il pouvoit soulager , lui avoient attiré l'estime & l'amitié de tous les gens de bien.

L'Hopital eut à regretter après sa mort , un de ses plus généreux bienfaiteurs.



FRANÇOIS Gueret , Président de la Chambre des Comptes de Blois , mourut

universellement regretté. C'est à ses travaux que la Chambre des Comptes de cette Ville, est redevable de son établissement.



ALAIN-Emmanuel de Coëtlogon, Maréchal & Vice-Amiral de France, Chevalier des Ordres du Roi, mourut à Paris âgé de 83 ans. On lit dans les provisions honorables de Maréchal de France, accordées par Louis XV, que ce célèbre guerrier s'étoit trouvé à 11 combats, où il fit plusieurs actions d'éclat. Dans le dernier qu'il soutint en 1703, commandant 5 vaisseaux du Roi, il en prit cinq Hollandois.

A l'égard de son caractère, Louis XV lui rendit cet illustre témoignage; que » Sa Majesté avoit résolu de l'élever à la dignité de » Maréchal de France, pour reconnoître » d'une manière éclatante, une longue suite » de services, & honorer en sa personne la » vertu la plus pure & le plus parfait désintéressement ». Ce sont les propres termes des Provisions.



FRANÇOIS de Neuville, Duc de Ville-roy, Pair & Maréchal de France, Chevalier des Ordres du Roi, Capitaine des Gar-

des-du-Corps, Ministre d'Etat, Chef du Conseil Royal des Finances, Conseiller au Conseil de Régence, Gouverneur de Louis XV, &c. mourut à Paris dans la 86^e année de son âge.

Cet illustre Maréchal ne se distingua pas moins par sa bienfaisance & son déintéressement que par sa bravoure.

M. de Villeroy jouissoit depuis 19 ans, d'une gratification de 50,000 liv. de rente, que Louis XIV lui avoit accordée sur les Octrois de la ville de Lyon, dont le Bail se renouvelle tous les 6 ans. Comme le terme expiroit, ce Seigneur ayant demandé la même grace au Duc Régent, S. A. S. se fit un plaisir de la lui continuer. A peine l'eut-il obtenue, qu'il la remit sur-le-champ au Duc Régent, disant : « qu'il n'avoit songé, en la sollicitant, qu'à l'honneur de l'obtenir; & que ce seroit abuser des bontés du Roi, sur-tout dans un tems où tant d'Officiers de mérite avoient besoin plus que lui des largesses de Sa Majesté ».

Une lettre de Lyon adressée dans le tems à l'Auteur du Journal de Verdun, rapporte un acte de bienfaisance du Duc de Villeroy qui mérite de trouver place dans nos fastes.

Ce Seigneur ne connoissoit que de réputation M. de la Monnoye, si connu du monde sçavant; une occasion le lui fit ren-

contrer chez la Marquise de Caylus. Il eut avec lui un entretien qui le satisfit beaucoup. Il savoit déjà par le bruit de la renommée, que la science ni l'âge de ce vieillard n'avoient aucune liaison avec la fortune. M. de Villeroi, après le dîné; invita M. de la Monnoye à faire une petite promenade dans le jardin. C'est-là que le généreux Duc pria le vieillard d'accepter une bourse de 50 louis qu'il lui présenta; il lui fit de plus une pension annuelle de 600 liv. qui lui a été exactement payée toute sa vie.

M. de la Monnoye étant allé remercier son Bienfaiteur; ce Seigneur le prévint & lui ferma la bouche en lui disant: » Oubliez cela; c'est à moi de me souvenir que je suis votre débiteur «.

L'Abbé des Fontaines nous apprend que Madame Giraut, veuve de M. Giraut, Brigadier des armées du Roi, rendit ce service à M. de la Monnoye auprès du Duc de Villeroi. » Je le tiens d'elle-même, dit cet Abbé. Elle étoit de l'âge & très-amie de ce Sçavant, qui dans les dernières années ne sortoit de chez lui que pour l'aller voir «.

Le Duc de Villeroi honoroit les Lettres & ceux qui les cultivoient. L'Abbé des Fontaines ayant un jour été chez lui le supplier de lui accorder une grâce pour

un de ses parens ; ce Seigneur la fit expédier dans la semaine , & eut la bonté d'apporter lui-même chez l'Abbé l'expédition qu'il désiroit. » Je rapporte ce fait , dit M. des Fontaines , non par vanité , mais pour l'honneur des Lettres «.

LOUIS-JOSEPH de Châteauneuf de Rochébonne , Evêque de Carcassonne , mourut cette année dans son Diocèse , généralement regretté des pauvres qu'il secouroit par d'abondantes aumônes.

LOUIS Bignon , Ancien Capitaine au Régiment des Gardes-Françoises & Inspecteur d'Infanterie , mourut à sa terre de Villepinte dans la soixante-douzième année de son âge. Il répandit des charités abondantes sur les pauvres de sa Paroisse , à l'exemple de sa respectable mère , dont la mémoire y est en bénédiction.

NOUS plaçons ici une Anecdote morale extraite de l'ouvrage de M. de Mopinot. Elle ne peut qu'inspirer l'amour de

la vertu , & c'est le but que se propose l'illustre Auteur de la morale de l'histoire.

Une Dame de la Province vivoit à dix lieues de Paris dans sa terre de vingt mille livres de capital , unique bien qu'elle possédât. Cette Dame dont la famille étoit nombreuse , dont les vassaux étoient heureux , dont le mari , ancien Militaire , plus estimé de l'ennemi que récompensé dans sa Patrie , cultivoit ses champs comme Cincinnatus ; cette Dame , dis-je , reçut chez elle la femme d'un Financier qui alloit à sa maison de campagne , objet de quatre cens mille livres , & dont le carrosse avoit été versé à quelques pas. La Financière voyant une maison moins grande que le vestibule de la sienne , & un terrain moins spacieux que ses potagers ; lui demanda impertinemment si c'étoit-là toute sa fortune ? » J'y joins , répondit-elle , le » bien que j'ai le bonheur de faire , & le » nom que mon mari a l'honneur de porter «. — La Financière baissa les yeux. » Le bonheur peut être par-tout , ajoute » notre Militaire Philosophe ; mais pour » prouver le sien , la médiocrité n'a besoin » que de montrer ses vertus ; & l'opulence , » en montrant ses trésors , laisse souvent » douter qu'elle soit heureuse «.



Nous ajouterons ici un trait de piété filiale de ce même Officier qui peint admirablement sa belle ame & son bon cœur.

» Lorsque je remonte , dit cet illustre
» Auteur , à l'examen des actions de ma
» vie ; une de celles que je me retrace avec
» plus de plaisir , est celle qui suit.

» Je n'avois que 11 ans & 4 mois ; &
» déjà , à cause de la rivière qui borde le
» jardin de la maison que mes parens habitoient ; l'été , j'étois assez habitué à l'eau ;
» je m'étois baigné souvent , j'avois beaucoup badiné , joué dans l'eau & essayé
» de nager ; mais je n'avois pu encore y
» réussir. Etant dans une petite barque sur
» cette rivière , avec ma mère , mon Précepteur & deux domestiques , nous nous
» amusions du spectacle de six ouvriers
» qu'on employoit à tirer un arbre tombé
» dans l'eau. Ma mère croyant voir que ces
» ouvriers manœuvroient mal , fit avancer
» sa barque près de l'arbre , & voulant leur
» montrer ce qu'ils avoient à faire , elle
» fut renversée & précipitée dans la rivière.
» Je jetai un cri , je demeurai quelques
» instans à parcourir des yeux les personnes
» qui étoient dans la barque & sur le ri-

» vage ; je ne crus voir que des dispositions
 » à des secours trop lents ; & sur-le-champ
 » je me jettai à l'eau , j'y rencontrai ma
 » mère , je la saisis , je la soulevai & lui mis
 » la tête & les mains hors de l'eau ; elle
 » saisit des branches , s'y affermit d'une
 » main , & de l'autre me prit par les che-
 » veux , me mit la tête hors de l'eau & me
 » sauva la vie «.

Enfans ingrats , que cet exemple mémorable vous serve de modèle & d'instruction ! La Nature n'est un problème que pour des monstres & des scélérats.

A N N É E 1731.

LOUIS XV ayant été informé que plusieurs Mousses employés au commerce dans la Méditerranée , étoient restés au Levant & en Barbarie à cause des mauvais traitemens qu'ils avoient reçus à bord des bâtimens sur lesquels ils étoient embarqués , & que les Musulmans ayant trouvé beaucoup de facilité à les séduire , attendu la foiblesse de leur âge , les avoient induits à embrasser la religion de Mahomet ; ce Monarque remédia à cet abus. Son zèle pour la religion & son affection pour ses sujets , le déterminèrent à faire , non-seulement à tous les Capitaines , Maîtres ou Patrons , les plus expresse défenses de mal-

traiter ou de laisser maltraiter par les gens de leurs équipages, les Mouffes qui feroient embarqués sur les bâtimens qu'ils commanderoient; mais il prit dans une Déclaration du 12 d'Octobre, les mesures les plus efficaces pour assurer la conservation de ses fujets. Et d'abord S. M. défend aux Capitaines, Maîtres ou Patrons de laisser descendre à terre aucun Mouffe, fans le mettre sous la garde d'un Officier ou d'un Matelot de confiance, à peine de 300 liv. d'amende pour chaque Mouffe. En second lieu, le Roi enjoint aux Consuls, Vice-Consuls & autres chargés de ses affaires dans les Echelles du Levant & de Barbarie, de faire mention sur les rôles d'équipages, des Mouffes qui feroient restés dans ces Echelles, & de ce qui auroit pu y donner lieu.



P A R M I les établissemens utiles de ce règne, on doit distinguer celui de l'Académie Royale de Chirurgie de St.-Côme.

Le 18 de Décembre il y eut une assemblée de soixante-dix Maîtres Chirurgiens de Paris, convoquée par le premier Chirurgien de S. M. qui y présida : on y lut un projet de règlement pour une Académie de Chirurgie établie sous la protection du

Roi, & sous l'inspection de son premier Chirurgien; ensuite une lettre du Comte de Maurepas, Secrétaire d'Etat, par laquelle il mandoit à M. Mareschal, que S. M. avoit approuvé ce projet, ainsi que les assemblées Académiques; qu'elle avoit réglé le nombre des Chirurgiens de Paris qui doivent composer cette Société; qu'elle souhaitoit que M. Mareschal envoyât au Comte de Maurepas un état de ceux qu'elle croiroit à propos d'y admettre, sur quoi il seroit informé de ses ordres.

Après cette lecture, on lut la liste des Académiciens; savoir, MM. Mareschal & la Peyronie; dix Académiciens libres & soixante Académiciens ordinaires. De ces derniers il y a six Officiers agréés par le Roi.

Pour exciter de plus en plus l'émulation, l'Académie se chargea de donner tous les ans une médaille d'or à celui qui fourniroit le meilleur Mémoire sur une question importante de Chirurgie indiquée par la Compagnie, & annoncée dans les Journaux & Nouvelles Littéraires.

Le 11 Juin de l'année suivante, l'Académie, conformément à ses Règlemens, tint une assemblée publique dans la grande Salle de St.-Côme. M. Morand, Secrétaire, fit l'ouverture de la séance par l'histoire de l'établissement de cette Société; il en

expofa le plan , & fit voir que le principal objet de cette Société , étoit de perfectionner la Chirurgie par l'expérience & l'obfervation , en raflemblant tous les faits de pratique qui feroient communiqués par les Chirurgiens , tant du royaume que des pays étrangers. Il fit fentir enfuite que fi pour éviter la confufion inféparable des aflemblées nombreuses on avoit été obligé de fixer le nombre des Académiciens ; cela n'empêchoit point que tous les Maîtres Chirurgiens de Paris ne fuflent véritablement du Corps de l'Académie , puifqu'ils avoient tous le droit d'y prendre féance lorsqu'ils auroient des Mémoires à lire ; que leurs noms & leurs ouvrages feroient imprimés fans diftinction dans les recueils qu'on donneroit au public , &c.



Nous plaçons ici parmi les traits de bienfaifance de Louis XV , les provisions honorables en faveur de la Maifon de Nicolaï ; Maifon illuftre , très-ancienne & très-diftinguée dans la Rôbe.

M. de Nicolaï , Confeiller au Parlement , fils aîné du Premier Préfident de la Chambre des Compres , ayant été pourvu en furvivance (il eft le neuvième de fa famille) de la Charge de fon père , fut reçu

à l'âge de 22 ans & demi à la Chambre le 8 Décembre de cette année ; il avoit obtenu en même-tems voix délibérative au Parlement.

» L O U I S , &c. Les graces extraor-
 » dinaires que nous faisons à quelques-uns
 » de nos sujets , en considération de leurs
 » services , outre ceux de leurs Ancêtres ,
 » ne pouvant que confirmer les autres dans
 » la fidélité qu'ils nous doivent , Nous
 » croyons qu'en ces rencontres , l'avantage
 » d'un particulier est celui de l'Etat & du
 » Public ; c'est pourquoi nous ne faisons
 » aucune difficulté d'accorder de nouvelles
 » marques de notre bienveillance à notre
 » amé & féal Conseiller, en nos Conseils
 » d'Etat & privé, Jean Aymard Nicolai,
 » Premier Président Clerc en notre Cham-
 » bre des Comptes de Paris , en considé-
 » ration des grands & importans services
 » qu'il nous a rendus & au feu Roi notre
 » très-honoré Seigneur & Eufayeul de glo-
 » rieuse mémoire ; & pour lui faire con-
 » noître de plus en plus l'estime toute par-
 » ticulière que nous faisons de son mérite
 » personnel & de ses vertus , nous avons
 » eu agréable la supplication qu'il nous a
 » faite d'admettre la résignation de son dit
 » Office de Premier Président en faveur de
 » notre amé & féal Aymard Jean Nicolai,
 » son fils, Conseiller en notre Cour de

„ Parlement de Paris , & Commissaire
 „ aux Requêtes de notre Palais , à condi-
 „ tion néanmoins de survivance & retour
 „ de services , laquelle nous lui avons
 „ accordée dès l'an 1717 , pour Antoine
 „ Nicolai, son fils aîné, qu'une mort pré-
 „ maturée auroit enlevé dans un tems où
 „ sa droiture, sa capacité & une expérience
 „ de près de 20 années dans l'exercice de la
 „ Charge de Conseiller en notre dite Cour
 „ de Parlement , le mettroit en état de
 „ remplir avec toute la distinction possible
 „ une place aussi importante; & d'ailleurs
 „ bien informés, des qualités avantageuses
 „ qui se trouvent dans la personne dudit
 „ sieur Nicolai fils, ainsi que de son affection
 „ à notre service dans les différens emplois
 „ qu'il a exercés , tant en qualité de Lieu-
 „ tenant dans notre Régiment d'Infanterie,
 „ & de Capitaine de Cavalerie, que dans
 „ celle de Mestre-de-Camp d'un Régiment
 „ de Dragons pendant près de 10 années,
 „ Nous aurions estimé qu'il étoit du bien
 „ de notre service de le pourvoir ci-devant
 „ dudit Office de Conseiller, dont ledit
 „ sieur son frère est mort revêtu, étant
 „ persuadé qu'il nous serviroit dans la Ma-
 „ gistrature avec le même zèle qu'il a fait
 „ dans nos troupes , ce qu'il nous a déjà
 „ fait connoître par une application suivie
 „ & une intégrité à toute épreuve, en sorte
 „ que

» que nous avons tout lieu d'espérer qu'il
 » remplira un jour avec dignité ladite
 » Charge de Premier Président, sur-tout
 » étant instruit & formé par un père d'une
 » expérience la plus consommée, animé
 » par son exemple & celui de ses Ancê-
 » tres qui ont possédé la même charge
 » pendant sept générations, & nous y ont
 » servi & les Rois nos prédécesseurs, à leur
 » satisfaction & à la nôtre. A ces Cau-
 » ses, &c. ».



FRANÇOIS-Paul de Neuville de Vil-
 leroi, Archevêque de Lyon, Abbé de Fé-
 camp, étant mort le 6 de Février, Louis XV
 fit expédier un Brevet qui autorisoit l'Ar-
 chevêque de Rouen, Directeur des Eco-
 nomats, à retirer pendant six ans les reve-
 nus de la Manse Abbatiale de l'Abbaye de
 Fécamp, pour être employés aux répara-
 tions du Collège de Navarre, & des Mai-
 sons qui en dépendent.



LE jour de Noël, le feu ayant pris à
 Estrée-St.-Denys, près de Compiègne,
 consuma une maison considérable appar-
 tenant au sieur de Ste.-Croix, Capitaine

au Régiment d'Auxerrois. Ce respectable Citoyen abandonna sa maison & la sacrifia pour sauver tout le village, dont plusieurs maisons étoient déjà en feu, & auroient été entièrement consumées sans la résolution de ce généreux Officier.



ETIENNE-François Geoffroy étoit né à Paris, de Mathieu-François Geoffroy, célèbre Apothicaire, ancien Echevin & ancien Consul. Son Bisayeul paternel avoit été aussi premier Echevin de Paris, & alors, dit l'illustre Fontenelle, on ne choisissoit que des Bourgeois d'ancienne famille & d'une réputation bien nette; espèce de noblesse qui devoit bien valoir celle dont la preuve ne consiste que dans les filiations.

Le Comte de Tallard, depuis Maréchal de France, ayant été nommé en 1698 Ambassadeur extraordinaire d'Angleterre, choisit M. Geoffroy qui n'étoit point Médecin, pour avoir soin de sa santé, & il ne crut point que cette confiance donnée au mérite, fût trop hazardée. M. Geoffroy qui savoit voyager, ne manqua pas de profiter du séjour de Londres. Il y gagna l'amitié de la plupart des Illustres d'un pays qui en produit tant; & en moins de six mois, il devint leur confrère par une place qu'ils lui donnèrent dans la Société

Royale. De-là il passa en Hollande où il vit d'autres Scavans, & où il acquit de nouvelles connoissances.

Il se présenta encore à lui l'occasion de faire un voyage agréable, celui d'Italie où il alla en 1700 avec M. l'Abbé de Louvois, en qualité de son Médecin, selon le langage de M. Geoffroy; & en qualité d'ami selon le langage de M. l'Abbé de Louvois.

Etienne vouloit être Médecin; mais il n'osoit le déclarer à son père. Quand le tems fut venu de prendre un parti décisif, il se déclara & le père se rendit.

Reçu Docteur, il ne se pressa point de se jeter dans la pratique; il s'enferma pendant 10 ans dans son cabinet, voulant s'assurer d'un grand fonds de connoissances avant que de s'en permettre l'usage.

Son caractère doux, circonspect, modéré, & même un peu timide, le rendoit fort attentif à écouter la nature, & à ne la pas troubler par des remèdes, sous prétexte de l'aider. Une chose singulière lui fit tort dans les commencemens qu'il exerça sa profession. Il s'affectionnoit trop pour ses malades; leur état lui donnoit un air triste & affligé qui les allarmoit; mais cette généreuse sensibilité partoît d'un principe bien respectable, l'amour de l'humanité. Médecin pour tous ses malades, il

partageoit également ses soins & son attention pour le pauvre comme pour le riche.



ANTOINE le Prêtre, Comte de Vau-
ban, Lieutenant-Général des armées du
Roi, Grand' Croix de l'Ordre de St-Louis,
Gouverneur des Ville & Château de Bé-
thune, Ingénieur-Général & Directeur des
fortifications & places d'Artois, mourut
cette année dans son Gouvernement, uni-
versellement regretté.

Malgré tous les périls où il fut exposé
pendant ses longs services, il fut de bonne
heure à la tête du génie, & en fut long-
tems le Doyen. Il vit périr plus de 600
Ingénieurs, se trouva à 44 sièges d'attaques
ou de défenses de places, de villes, de
citadelles, de châteaux, & à grand nom-
bre d'autres actions où il reçut seize blef-
sures considérables. Il perdit au service son
père, deux frères, un beau-frère, deux
oncles & onze cousins germains ou issus
de germain, en sorte qu'il y a peu de fa-
milles dans le royaume qui aient tant essuyé
de feu & répandu de sang pour la Patrie.

Nous insérons ici des Lettres-Patentes
aussi dignes de la curiosité du public
qu'honorables à la famille de ce grand
homme.

» L O U I S, &c. Le témoignage le plus
 » certain que nous puissions donner de notre
 » justice & de notre estime à ceux de nos
 » sujets dont les services ont fait connoître
 » la vertu, est de leur accorder des mar-
 » ques d'honneur qui puissent passer à leur
 » postérité; ces récompenses servent à sou-
 » tenir le plus solide éclat des familles, en
 » remettant devant les yeux des descendans,
 » ceux qui les ont mérités, les exemples
 » des belles actions de leurs pères; ce qui
 » a animé le zèle de plusieurs sujets à con-
 » tinuer la longue suite des services de leurs
 » Auteurs qui ont exposé leur vie au ser-
 » vice du Prince; & nous le remarquons
 » particulièrement en la personne de notre
 » cher & amé Antoine le Prêtre de Vau-
 » ban, &c. Dans toute cette longue suite
 » de services, il a suivi les exemples de
 » notre cher & bien amé cousin Sébastien,
 » Maréchal de Vauban, son oncle, issu
 » de la branche cadette de sa Maison, qui
 » a servi plus de 60 ans d'une guerre pres-
 » que continuelle, réunissant en sa person-
 » ne les talens du cabinet dans la paix,
 » avec la valeur & la capacité dans la
 » guerre, ce qui auroit engagé notre Bi-
 » sayeul de l'élever à la dignité de Maré-
 » chal de France & de Chevalier de nos
 » Ordres, dignités qui sont le comble des
 » honneurs de la noblesse de France; &

» étant informé que ledit sieur de Vauban ;
 » du chef de Dame Anne-Henriette de
 » Busseul son épouse , fille unique & hé-
 » ritière du sieur Comte de St.-Sernin ,
 » d'une des plus anciennes Maisons de no-
 » tre Province de Bourgogne , illustre dès
 » les règnes del'Empereur Othon & de Hu-
 » gues Capet , qui s'est toujours soutenue
 » par ses services , possède plusieurs terres ,
 » Seigneuries & Baronies , &c. relevant de
 » Nous à cause de notre Duché de Bourgo-
 » gne ; entr'autres la Seigneurie de St.-Sernin
 » qui y est joignante & contigüe , & à cause
 » de laquelle il a droit de séance aux Etats
 » de ladite Province & autres héritages qui
 » composent un revenu considérable &
 » capable de porter le titre de Comté qu'il
 » nous a très-humblement supplié de lui
 » accorder sous le nom de Comté de Vau-
 » ban , que ladite terre portera à l'avenir ,
 » au lieu de celui de St.-Sernin , &c. A ces
 » Causes , &c. Voulons , &c. Donné à
 » Chantilly au mois d'Août , l'an de grace
 » 1725 , & de notre Règne le dixième. *Signé*
 » L O U I S «.

Un Soldat envoyé par M. de Vauban ,
 pour examiner un poste , y resta long-tems ,
 malgré le feu des ennemis , & reçut même
 une balle dans le corps. Il retourna rendre
 compte de ce qu'il avoit observé , & le fit

avec toute la tranquillité possible , quoique le sang coulât en abondance de sa plaie. M. de Vauban voulut récompenser sa bravoure , & le service qu'il venoit de rendre ; il lui présenta de l'argent : *Non , Monseigneur* , lui dit le Soldat en le refusant , *cela gâteroit mon action.*



GUILLAUME de Lavour , ne à St.-Cère , dans la Vicomté de Turenne en Quercy , étoit fils d'un Avocat célèbre dont la mémoire est immortelle par les services signalés qu'il a rendus à sa Patrie. Celui-ci non moins recommandable par ses ouvrages , par ses talens & par son éminente piété , fut le conseil , l'arbitre & l'oracle du pays. Sa maison étoit ouverte à tous & à toute heure ; sur-tout aux pauvres & aux affligés , auxquels il accorderoit volontiers ses secours , & une bonne partie de son revenu qui étoit considérable. L'illustre Fénelon , le Duc de Bouillon & plusieurs personnes du premier rang , d'un goût exquis , connoissant la solidité de son mérite , lui donnoient leur confiance la plus intime.



M. Limozin , Curé de la Paroisse du St. :

Esprit, à Lectoure en Gascogne, fut obligé de se retirer à Villefranche en Rouergue; mais en changeant de situation, il ne cessa de faire sentir à son troupeau les effets de sa tendresse & de sa charité. Il envoyoit tous les ans aux pauvres de sa Paroisse, une partie du petit revenu qui lui étoit resté pour sa subsistance, & les fit en mourant, ses légataires universels.



LA ville de Villenauxe en Champagne, fit cette année une perte considérable par la mort de son Seigneur, le Marquis de Saint-Chamans, Maréchal des Camps & Armées du Roi, Lieutenant des Gardes-du-Corps de Sa Majesté. Ce généreux bienfaiteur occupoit dans cette Ville un grand nombre d'ouvriers, protégeoit & secouroit les pauvres dans tous leurs besoins.



UN habitant du village de Saint-Maurice, mariant un fils & une fille, avoit une Tailleuse chez lui pour leur faire les habits de noces. Le père étoit malade, & le fils s'étoit couché de bonne heure. La fille qu'on devoit marier, & l'ouvrière, travaillèrent jusqu'à minuit. La fille étant sortie dans la

cour pour satisfaire à quelques nécessités, fut tout à coup assaillie par un Loup furieux qui lui déchira le cou cruellement. La Tailleuse voulant la secourir, fut également maltraitée : cet animal leur fit à l'un & à l'autre diverses blessures auxquelles il s'attachoit pour en sucer le sang. Le fils de la maison accourt aux cris de ces infortunées ; mais n'ayant point d'armes, il prit le Loup par les jambes de derrière, le tirant de toute sa force pour dégager les victimes de sa fureur. Le Loup s'élance sur lui, le perce à la cuisse, veut le saisir à la gorge, & ayant la gueule ouverte, ce garçon lui prit la langue, & de cette sorte le traîna vers la maison la plus proche de laquelle il espéroit quelque secours : n'en ayant point, car chacun se tenoit enfermé, & se sentant affoibli par ses blessures, il fut contraint d'abandonner le Loup qu'il tenoit toujours embrassé. Alors l'animal, bien loin de s'enfuir, revint sur ce garçon, lui déchira une oreille & une partie du visage. Cet infortuné, réduit au désespoir, fit un dernier effort pour lui saisir encore la langue ; il le retint jusqu'à ce que son père, à qui on avoit administré la veille les derniers Sacremens, vint en chemise, une hache à la main dont il assomma le Loup entre les bras de son fils. O nature, tu fais des héros !



Aux environs de Meaux, il y eut également une action héroïque de la part d'un Pêcheur, qui mérite d'être consignée parmi les traits de bienfaisance & de générosité.

Le 25 Juin, un Loup enragé sortant du bois de Changi, se jeta sur Marie Posé, femme d'Erienne Lucas, & lui mangea une partie du bras. Ensuite il attaqua Marie Cuvrechef, de la Paroisse d'Isle, lui emporta les joues, & lui perça le gosier. Après quelques autres ravages de cette espèce, cet animal passa la rivière de Marne, & aborda près le Moulin de Saint-Jean-les-deux-Jumeaux. Jacques Lavoisier, Pêcheur de la Paroisse de Villers, en voulant attacher son bateau, fut saisi au poignet par le Loup furieux. Cet homme vigoureux, déjà instruit des accidens que l'animal avoit causés, & se croyant perdu sans ressource, prit la résolution de faire périr le Loup & de sauver ses compatriotes. L'ayant pris par le train de derrière, il le terrassa, & lui mit le genou sur le cou. Le Loup, à force de se débattre, s'étant dégagé, le blessa; mais le Pêcheur le prit par une oreille & le tint si serré sous lui, qu'on eut le tems de venir à son secours. Il dit alors à un homme qui étoit armé d'une hache, de lui casser har-

diment la tête, & qu'il ne quitteroit le Loup qu'après qu'il seroit bien assuré de sa mort; ce qui fut exécuté. L'infortuné Lavoisier eut le corps entièrement percé des dents de cet animal; trois Curés des environs, attestèrent les faits véritables; & l'indigence de ces pauvres gens, hors d'état de gagner leur vie, excita la digne compassion du public.

ANNÉE 1732.

LOUIS XV. donne la charge de son premier Aumônier, vacante par la mort de M. de Coislin, Evêque de Metz, au Cardinal de Fleury, qui en remercie Sa Majesté, & la refuse généreusement.



LE Duc de Chartres, attaqué de la petite vérole, allarme la tendresse du Duc d'Orléans son père, qui, par son assiduité auprès de son fils, est lui-même frappé du même fléau. La Providence fit éclater en cette occasion sa généreuse bonté, en accordant aux deux Princes, la plus parfaite guérison.



LA Faculté de Médecine perdit cette année un de ses Membres les plus illustres;

& l'Etat, un excellent Citoyen dans la personne de Pierre Chirac, né à Conques en Rouergue.

La modicité de sa fortune le déterminà à prendre l'état Ecclésiastique. M. Chicoyneau, Chancelier & Juge de l'Université de Montpellier, le prit chez lui en 1678, pour lui confier la direction des études de deux de ses fils, qu'il destinoit à la Médecine. Comme il lui trouvoit peu de véritable vocation pour l'état dont il portoit l'habit, & que d'ailleurs il avoit découvert en lui beaucoup de goût & d'acquit pour la Physique, il le déterminà à embrasser la profession de Médecin.

Devenu Membre de la Faculté de Montpellier en 1682, il y enseigna les différentes parties de la Médecine, avec le plus grand éclat.

Outre les leçons publiques, M. Chirac faisoit chez lui des Cours particuliers plus instructifs encore pour ses Disciples, & même pour lui, à cause de la liberté de la conversation. Les Etrangers y couroient en foule, & Montpellier se remplissoit d'habitans qu'elle lui devoit.

En 1692, le Maréchal de Noailles lui donna, de l'avis de M. Barbeyrac, la place de Médecin de l'Armée de Roussillon. Il fut en 1693 au siège de Roses, après lequel une dysenterie épidémique se mit dans l'ar-

mée. Le Ministre de la Guerre lui envoya de Paris de l'*ipécacuanha* qui y étoit encore nouveau. Il en donna avec opiniâtreté & de toutes les façons, sans en pouvoir tirer aucun bon effet. A la fin, réduit à trouver sa ressource en lui-même, il donna du lait coupé avec de la lessive de sarment de vigne, & il eut le plaisir de voir presque tous ses malades guérir.

Quelques années après il y eut à Rochefort une autre maladie épidémique, qu'on appelle de *Siam*, effrayante par le seul spectacle & nouvelle dans nos climats. M. Bégon, Intendant de cette Ville, demanda au Roi M. Chirac, déjà très-célèbre, & singulièrement pour les cas extraordinaires. Il eut recours à l'ouverture des cadavres. Il en ouvrit environ 500, vit le mal dans ses sources, & s'en assura si bien, que comme il crut qu'il en pourroit être attaqué lui-même, il composa un Mémoire de la manière dont il vouloit être traité, & de tout ce qu'il y avoit à faire selon les différens accidens dont la maladie étoit susceptible. Il chargeoit de l'exécution un Chirurgien seul en qui il avoit pris confiance, & prioit instamment M. Bégon, de ne pas permettre qu'aucun autre s'en mêlât. Pour l'honneur de M. Chirac, il fut attaqué de la maladie, traité selon ses ordres & guéri; il lui en resta seulement la suite ordinaire, une

jaunisse; & sa convalescence fut très-longue.

Pendant son séjour à Rochefort, il traita beaucoup de petites véroles, mais selon sa méthode particulière & qui lui réussit. M. Silva disoit qu'il n'appartenoit qu'à M. Chirac, d'être Législateur en Médecine.

Après s'être entièrement remis des fatigues & de sa maladie de Rochefort, il reprit à Montpellier ses anciennes fonctions de Professeur & de Médecin. Le nom de M. Chirac ne laissoit pas de croître de jour en jour. Les Provinces voisines profitoient souvent de la proximité : on l'appelloit pour les malades de distinction; & sa réputation contribuoit beaucoup à affermir celle de la fameuse Ecole de Montpellier.

En 1706 le Duc d'Orléans partit pour aller commander l'armée de France en Italie; il laissoit son premier Médecin à Paris; & comme il lui en falloit un auprès de sa personne, le Comte de Nocé, qui avoit fort connu M. Chirac à Montpellier, le proposa par zèle pour un Prince à qui il étoit infiniment attaché. La voix publique parloit comme lui; le choix fut fait, & eut les suites les plus heureuses. Le Duc d'Orléans, au siège de Turin, fut très-dangereusement blessé au poignet, & se trouva sur le point de perdre le bras, lorsque M. Chirac imagina de lui mettre ce bras

dans des eaux de Balaruc, qu'on fit venir. Ce remède si simple produisit une parfaite & prompte guérison.

L'année suivante, ce Prince le mena encore avec lui en Espagne. La grande réputation que M. Chirac y acquit, l'obligea d'y demeurer quelque tems après la Campagne finie.

Au retour d'Italie & d'Espagne, il vint à Paris dont il goûtoit fort le séjour. Le Duc d'Orléans qui avoit M. Homberg pour premier Médecin, & qui ne croyoit pas que toute autre place fût digne de M. Chirac, voulut le renvoyer à Montpellier, avec toutes les récompenses dues à ses services; il craignoit d'ailleurs qu'un homme de ce mérite, ne fût pas vu de trop bon œil à Paris & peut-être à la Cour, qui n'avoit pas été consultée sur ce choix; mais M. Chirac avoit trop bien senti les avantages de Paris; il obtint sans peine d'y demeurer, & il acheta le droit d'y exercer la Médecine, par une des charges de la Maison du Prince.

A peine fut-il fixé dans la Capitale, qu'il y eut une vogue étonnante. Sa rue étoit embarrassée de la quantité de carrosses qu'on lui envoyoit de tous côtés. Il avoit, ce qu'on appelle le coup d'œil, d'une justesse, d'une promptitude singulière & peut-être unique.

En 1715, à la mort de M. Homberg, le

Duc d'Orléans, alors Régent du Royaume, le fit son premier Médecin. En 1718, il succéda à M. Fagon, dans la Surintendance du Jardin du Roi. En 1720, Marseille étant attaquée de la peste, M. Chirac offrit au Régent d'y aller, afin que la Ville, qui se verroit secourue par le Gouvernement, en prît plus de courage pour se secourir elle-même. Son offre ne fut pas acceptée. Il proposa MM. Chicoyneau & Verny, célèbres Médecins de Montpellier, dont il garantit le sçavoir, le zèle & l'intrépidité; & les ordres pour leur voyage furent aussitôt expédiés. M. Chicoyneau étoit le même dont il avoit été Précepteur, & de plus son gendre. Ainsi la maison par où il avoit commencé sa fortune; & qui en avoit ouvert la route, recueillit les premiers effets de sa reconnoissance.

MM. Chicoyneau & Verny, arrivés à Marseille, trouvèrent la peste, accompagnée de toute la désolation, de toute la consternation & de toutes les horreurs qu'elle traîne ordinairement après elle. Nulles provisions, nuls vivres, nul argent. M. Chirac fut, pour ainsi dire, le Médecin général de Marseille, par le soin assidu dont il veilloit à tous ses besoins auprès du Régent, par les secours de toute espèce qu'il obtenoit pour elle, par toutes les lumières dont il fortifioit celles de tous les habiles gens qu'il

qu'il y avoit fait envoyer. Il procura encore à cette Ville infortunée, quatre Médecins de Montpellier qu'il crut dignes d'une commission si honorable. M. Boyer qui s'est rendu de nos jours si célèbre à Paris, fut l'un d'entr'eux. Ils rassurèrent d'abord le peuple par l'extrême hardiesse dont ils abordèrent les malades, & par l'impunité de cette hardiesse toujours heureuse peut-être, & cela ne diminueroit guères la gloire de l'héroïsme.

Je ne parlerai point ici des excellens projets que ce grand homme avoit formés pour l'avancement de la Médecine; de cette correspondance utile & précieuse à l'humanité, avec tous les Corps de Médecine du Royaume, & même des Pays étrangers. Le Duc d'Orléans les avoit approuvés, & y avoit fait entrer le Roi; mais il mourut, lorsque tout étoit disposé pour l'exécution.

Par la mort de ce Prince, M. Chirac perdit son protecteur & son appui; mais toujours attaché à son auguste Maison, il quitta la Cour & se livra entièrement à la Ville.

Il obtint du Roi, en 1728, des Lettres de Noblesse; & enfin en 1730, il devint premier Médecin du Roi par la mort du célèbre Dodart. Tous les François zélés pour les jours de leur Prince, l'avoient déjà nommé d'une commune voix.

Il attira aussi-tôt à la Cour M. Chicoy-
Tom. I.

X

neau son gendre , qui , indépendamment de ce titre , avoit pour lui l'histoire de la peste de Marseille , une grande capacité en Médecine , employée principalement au service des malades indigens. Le Roi le mit auprès des enfans de France.

M. Chirac mourut âgé de 82 ans. Il avoit annoncé lui-même , pour pousser jusqu'au tombeau la science du pronostic , qu'il n'en pouvoit échapper. Il laissa une fortune considérable , bien due à un travail aussi long , aussi assidu , aussi pénible , aussi utile à la société. Il légua par son testament à l'Université de Montpellier , la somme de trente mille livres , pour deux Chaires de Professeur , dont l'un feroit des leçons d'*Anatomie comparée* ; l'autre , pour expliquer le *Traité de Borelli , de motu animalium* , & les matières qui y ont rapport.

En 1726 , il avoit obtenu l'établissement de six places de Médecins-Chirurgiens , entretenus par le Roi , qui seroient reçus gratuitement dans la Faculté de Montpellier , à condition qu'ils exerceroient eux-mêmes la Chirurgie dans l'Hopital de cette Ville ; mais ce dessein qui , à peine commençoit à s'exécuter , fut arrêté.

C'est à lui que l'on doit le célèbre de la Peyronnie , qui étoit à la veille de prendre ses degrés de Docteur en Médecine à Montpellier , quand M. de Chirac le détermina

à prendre le parti de la Chirurgie, qu'il aimoit trop pour ne lui pas procurer un si grand sujet. Il accompagna même ses conseils d'une prédiction de ce qui arriveroit à son ami, & il eut le plaisir de la voir accomplie.



LA charité est si ingénieuse, qu'il n'y a rien, dont, avec le tems, elle ne s'avise.

Il y a dans Paris un petit peuple de Savoyards, que la misère arrache, dès leurs plus tendres années, du sein de leur famille & de leur patrie, & les contraint de venir à Paris, pour y chercher à vivre; ils sont répandus dans les rues de cette grande Ville; & rendent au public toutes sortes de services. Jusqu'ici ces pauvres gens avoient été abandonnés, ils passoient leur vie sans religion & sans principes.

En 1732, la Providence fit naître à un Ecclésiastique la pensée de s'employer à l'instruction de ces pauvres brebis, après lesquelles aucun Pasteur n'avoit encore couru. Il y fut principalement déterminé par l'événement que voici: Un d'entr'eux déjà avancé en âge, lui ayant rendu son service ordinaire, il s'avisa de l'interroger sur la Religion, & l'ayant trouvé dans une ignorance presque totale, il résolut de travailler à leur

instruction. Il communiqua son dessein à d'autres Ecclésiastiques , qui , non-seulement l'approuvèrent , mais même s'offrirent de partager avec lui les peines de l'exécution. Ils proposèrent leur dessein à feu M. de Valiere , Curé de St.-Benoît , qui leur donna , dans sa Paroisse , un lieu propre à faire leurs instructions. Il ne fut plus question que d'aller de rue en rue , annoncer aux Savoyards les instructions salutaires que la Providence leur offroit. Les Ecclésiastiques qui firent ces premières visites , ne purent s'empêcher d'admirer le bon ordre & la fidélité qui règnent parmi ces pauvres malheureux. Ils logent dans des Fauxbourgs. Ceux de l'Evêché de Genève , dont est le plus grand nombre , logent dans le Fauxbourg St.-Marceau ; ceux de St.-Jean-de-Maurienne , dans le Fauxbourg St.-Laurent ; & ceux de l'Archevêché de Moutier en Tarentaise , dans le Marais. Ils sont distribués par chambrées , dont chacune est composée de 8 ou 10 , & est conduite par un chef , où vieux Savoyard , qui est l'économe ou le tuteur de ces jeunes enfans , jusqu'à ce qu'ils soient en âge de se gouverner par eux-mêmes. Chaque Savoyard a sa place marquée dans Paris , où il se rend la matin pour servir le public. Ils ne rentrent que le soir assez tard , & chacun apporte son petit gain qu'il met dans une petite boîte commune , qu'ils

nommement *Tirelire*. La boîte n'est ouverte que lorsqu'il y a une somme assez considérable pour en faire usage, suivant le conseil du chef de la chambrée. Ce fut à ces chefs de chambrées que nos nouveaux Missionnaires s'adressèrent. Ceux-ci, après leur avoir témoigné beaucoup de reconnoissance de leur charité, leur promirent d'envoyer leurs enfans aux Catéchismes, qu'ils devoient faire le Jeudi & le Dimanche de chaque semaine, à cinq heures du soir pendant l'hiver, & à sept pendant l'été. Les premiers Catéchismes se firent à St.-Benoît; mais le grand éloignement des différens quartiers où ces Savoyards sont distribués, fit prendre le parti d'établir en plusieurs Paroisses de Paris, des Catéchismes pareils à celui de St.-Benoît. On en établit un à St.-Merry pour les Savoyards du Marais; un au Séminaire des Missions étrangères pour ceux du Fauxbourg St.-Germain; un à St.-Sauveur pour ceux du Fauxbourg St.-Laurent, de la Place des Victoires & de la Porte St.-Martin. Cet établissement ayant produit un grand bien, ces pauvres enfans demandèrent avec instance aux Ecclésiastiques, qui, par charité, se consacroient à leur instruction, de vouloir bien leur donner deux Retraites par an; à la Toussaint & à Pâques, & ces Messieurs les leur accordèrent. Ils ont aussi acquitté la parole

qu'ils leur avoient donnée de faire habiller les quatre du Catéchisme qui y autoient été les plus assidus, & dès le 14 Avril 1735, il y eut une distribution générale des Prix du Catéchisme, où il y eut seize enfans habillés de neuf, & près de 150 à qui on distribua des Prix. Toutes ces dépenses, qui ont été beaucoup augmentées depuis, ne roulent que sur la charité des gens de bien.

Le Catéchisme de St.-Benoît demandoit depuis long-tems aux pieux Ecclésiastiques qui le dirigent, un Maître pour leur apprendre à lire & à écrire. Quoique cet établissement augmentât considérablement la dépense; ces Messieurs, pleins de confiance dans la Providence, établirent cette Ecole de charité, dans la rue de St.-Etienne-des-Grès.

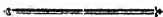
Des personnes respectables ayant représenté qu'outre les Savoyards, il y avoit dans Paris plusieurs enfans de différentes Provinces du Royaume, dont la misère n'étoit pas moins grande, ni le salut moins négligé; nos zélés Missionnaires ne purent refuser à ces enfans des secours qu'ils donnoient à des étrangers, & firent sçavoir dans tous les quartiers de Paris, qu'à l'avenir ils réuniroient dans leurs instructions, tous ceux qui sont réduits, comme les Savoyards, à gagner leur vie. Cette réunion rendit les Catéchismes plus nombreux, &

les Retraites aussi, & donna lieu d'établir un cinquième Catéchisme dans la Paroisse de la Madelaine, au Fauxbourg St.-Honoré. Nos Missionnaires coururent aussi-tôt dans les endroits où se retiroient les Auvergnats, les Limousins, les Lyonnois & les Normands, dont tous les Chefs les reçurent avec beaucoup de reconnoissance, & leur promirent, non-seulement d'envoyer leurs enfans aux Catéchismes & aux Retraites, mais aussi d'y venir eux-mêmes, pour profiter de leurs instructions.

Le respectable Ecclésiastique, auteur de ce pieux établissement, est M. l'Abbé de Pontbriant, qui réunit en sa personne ce que la naissance a de plus illustre, tout le mérite de l'honnête homme du monde, toute la sagesse du Chrétien, toute la charité & tout le zèle d'un digne Ministre des Saints Autels.



LE Comte de Clermont-Prince, protecteur de la société des Arts, ayant bien voulu accorder des fonds à cette Compagnie, pour distribuer deux Prix tous les ans, dont chacun est une Médaille d'or de 300 liv.; les deux premiers furent distribués à l'Assemblée publique d'après la St.-Martin de l'année 1733.



LE 9 de Février 1732, mourut à Paris Jean de Vins d'Agoult de Montauban, Chevalier, Marquis de Vins & de Savigny, &c. Lieutenant-Général des Armées du Roi, Gouverneur des Ville & Citadelle de Broüage, ci-devant Capitaine-Lieutenant de la seconde Compagnie des Mousquetaires, un des plus anciens Officiers de guerre du Royaume, & le dernier de sa Maison.

On peut se représenter les batailles, les assauts & les autres occasions où il se trouva ; les sièges de Besançon, de Condé, d'Aire, de Valenciennes, d'Ypre, de Gand, la bataille de Cassel. Il fut fait Brigadier des Armées du Roi à la prise de Valenciennes, où les Mousquetaires se signalèrent d'une manière si surprenante, qu'ils entrèrent pêle-mêle dans la place avec les ennemis. Le Marquis de Vins les contint par sa prudence, & empêcha qu'ils ne se répandissent dans la Ville. On a toujours vanté son intrépidité, le sang-froid qu'il conservoit dans les actions les plus périlleuses.

Il fut fait Maréchal de Camp au mois d'Août 1688, & comme il devoit commander le détachement de la seconde Compagnie des Mousquetaires qui accompagna

Monseigneur; le Roi lui fit l'honneur de le présenter à ce Prince avec cet éloge : » Que » c'étoit un des plus sages Officiers de son » Royaume, & qu'il pourroit prendre ses » conseils & les suivre ». Cette campagne est la dernière qu'il ait faite avec les Mousquetaires, il a toujours servi depuis comme Officier-Général.

Il fut envoyé en 1689, en Bresse pour y commander. Il avoit très peu de monde, mais sa prudence suppléoit à tout; c'est le témoignage que lui a rendu souvent le Maréchal de Catinat : » Il y a peu de troupes » de ce côté là, le Marquis de Vins y est, » & j'ai l'esprit en repos ».

Content des biens qu'il avoit eus de ses pères, il ne se soucioit pas d'en avoir davantage, & il croyoit qu'il suffisoit de bien faire pour mériter les graces. Jamais il ne s'est plaint de la fortune. Toujours prêt d'aller au-devant des besoins de ses amis, il n'attendoit pas qu'ils lui demandassent des secours pour les soulager. Il donnoit à son rang tout ce que la bienséance pouvoit exiger. Sa maison, réglée comme il convenoit, ayant beaucoup d'ordre & d'arrangement dans ses affaires, son superflu étoit considérable, & tout étoit pour les pauvres; de-là ses libéralités aux Hopitaux & des fondations d'Ecoles chrétiennes dans toutes ses terres; à peine s'y sentoient-on des

années de calamité, tant il avoit soin que la veuve & l'orphelin, & généralement tous les nécessiteux, fussent soulagés.

Après la paix de Riswick, il envoya dans les vallées de Barcelonnette & autres lieux, où il avoit fait la guerre, des sommes considérables, pour aider aux habitans à se rétablir. Lorsqu'en 1717 il se démit de sa Compagnie des Mousquetaires, on lui offrit une pension de 12000 liv.; il remercia, & dit: » qu'il n'en avoit pas besoin, & qu'il » valoit mieux la distribuer à de pauvres » Officiers «.

Pendant la peste de Provence, il envoya de grandes sommes dans les Terres qu'il y avoit. Dans toutes ses bonnes œuvres, il étoit secondé par son épouse; jamais il n'y eut une si grande conformité de sentimens, & l'on peut trouver dans la manière dont ils ont vécu ensemble pendant 58 ans de mariage, l'idée de la plus parfaite union conjugale. Tant de vertus furent récompensées d'une longue vie. Il mourut âgé de 90 ans, avec cette édification qu'on devoit attendre d'un homme qui avoit si bien vécu.



PIERRE de Silvecane, Prêtre du Diocèse d'Aix en Provence, étoit un grand pénitent, qui avoit eu toute sa vie un attrait

singulier pour les instituts les plus austères, tels que Septfonds & la Trape. Forcé de rester dans le siècle, il y mena, sur-tout ses dernières années, une vie beaucoup plus dure qu'en aucun Monastère.

Père des pauvres, & sur-tout des prisonniers, il ne put, durant quelque tems leur donner que des secours spirituels, parce que par esprit de pauvreté, il s'étoit désapproprié de son Patrimoine; mais la riche succession de son frère le mit en état de satisfaire toute l'étendue de sa charité. Son désintéressement étoit si parfait, qu'il avoit refusé une Cure de mille écus auprès de Paris. Plein de confiance dans la divine Providence, il mourut dans une très-grande paix. Comme il étoit en toute façon bienfaiteur de tous les Hopitaux, ils assistèrent à ses funérailles.



EXTRAIT d'une Lettre de M. de Chassiron, Académicien, à M. de Bologne son ami & son Confrère.

» LA naissance de l'Académie de la Rochelle, dit M. de Chassiron, peut, à certains égards, être comparée à celle de l'Académie Française. Des gens de goût, ou

» au moins des Amateurs des Lettres se
 » rassemblent, sans autre dessein que de se
 » communiquer leurs lumières, & de pro-
 » fiter des observations qu'ils feront sur
 » leurs ouvrages & sur leurs lectures. Ils
 » errent, pour ainsi dire, de maison en
 » maison, pendant quelques années; &
 » l'amour de l'étude soutient leur zèle dans
 » une situation également incommode &
 » incertaine. Cependant cette Société trop
 » libre, trop indépendante, & par-là peut-
 » être voisine de la chute, malgré cette ar-
 » deur qui forme les nouveaux établisse-
 » mens, se voit tout-à-coup érigée en Aca-
 » démie, & assujettie à des Loix consacrées
 » par l'autorité Royale «.

En 1730, M. le Prince de Conti accepta
 le titre de protecteur de cette sçavante Com-
 pagnie, qui, en 1732, fut érigée en Aca-
 démie Royale des Belles-Lettres, par Let-
 tres-Patentes, enregistrées au Parlement
 l'année suivante, par lesquelles le Roi, en
 approuvant un dessein qui tend à distinguer
 cette Ville par la Littérature, comme elle
 l'est par l'étendue & par l'éclat de son com-
 merce, autorise les Assemblées & Règle-
 mens nécessaires pour maintenir l'ordre &
 la splendeur de la nouvelle Académie. Ces
 Lettres-Patentes, du 24 Avril, furent en-
 voyées à la Société Littéraire, par M. Bi-
 gnou, Intendant de la Rochelle. Voici la

Lettre que M. Gastumeau , premier Secrétaire , fut chargé d'écrire à M. le Comte de Maurepas , pour le remercier des Lettres-Parentes que ce Ministre avoit eu la bonté de faire expédier pour l'établissement de cette Académie.

» Monseigneur , l'intérêt que vous avez
 » bien voulu prendre à l'établissement de
 » notre Académie , est une de ces circon-
 » stances glorieuses qu'elle relèvera avec le
 » plus de soin dans les Actes publics de sa
 » reconnoissance ; elle se félicitera sans cesse
 » de l'approbation d'un grand Ministre ,
 » qui , instruit par lui-même des solides
 » avantages que procurent les Lettres , s'est
 » hâté de la former , dès qu'il l'a crue pro-
 » pre à contribuer à leur progrès. La joie
 » que nous inspirent vos bontés , Monsei-
 » gneur , est avouée de tous nos Conci-
 » toyens ; la Rochelle n'est occupée que de
 » vos bienfaits ; elle doit à votre heureuse
 » médiation auprès du Roi , ces ouvrages
 » immortels qui s'élèvent sous nos yeux ,
 » pour la sûreté & la commodité de son
 » commerce. Le Port de la Rochelle ren-
 » dra également fameux les noms de deux
 » grands Ministres ; & ce sera un problème
 » pour la postérité , lequel s'est acquis plus
 » de gloire , ou celui qui força la Nature
 » pour éloigner la mer de ses bords , ou

» celui qui les ouvrit , pour y faire entrer
 » les richesses & l'abondance «.



Outre les secours abondans, donnés par Louis XV , aux Provinces attaquées de la peste en 1721 , on rapporte dans un Mémoire, inséré au Journal de Verdun, Août 1732, que le Père Zacharie, d'Auxonne, Gardien du Couvent des Capucins d'Avallon , ayant l'administration spirituelle de divers Hopitaux dans les Provinces affligées de la contagion, fut attaqué trois fois de la peste , qui emporta 80 de ses Frères. Le Roi, informé de son zèle, eut la bonté alors, d'accorder à ses humbles prières la vie de quatre Soldats qui avoient déserté. Quelque tems après Sa Majesté augmenta la pension dont jouissoit la mère de ce Religieux, & donna de nouvelles marques de son attention à récompenser la vertu, en gratifiant ce même Religieux, à l'occasion de la mort de sa mère, d'une pension de 200 liv. par voie d'aumône, à lui affectée.

On a rendu justice aux Capucins dans le tems, & l'on est convenu qu'ils n'avoient pas épargné leur vie dans ces terribles conjonctures. Le zèle avec lequel ils servent les malades dans les tems de contagion,

leur a attiré de la considération, même en Turquie, où ils se prêtent à tout le monde, sans distinction de Religion; ce qui fait dire d'eux aux Mahométans: » Vive Dieu! » il ne manque à ces Derviches que d'être » Musulmans «.



LE 24 Décembre le Roi accorda à M. Mithon, Intendant de la Marine à Toulon, un Brevet de Conseiller d'Etat. Il y avoit long-tems que cet excellent Citoyen servoit Sa Majesté dans différens postes, avec autant de zèle que de succès: Intendant à Saint-Domingue, il mit le bon ordre dans la Justice, la Police, les Finances & le Commerce. Il a donné une application particulière à la Religion & au culte Divin, faisant bâtir plusieurs Eglises, dans une Ville dont il avoit jetté les fondemens. Rappellé en France, & Intendant de Toulon, depuis plus de 13 ans, il s'est distingué par son équité, par son désintéressement & par un esprit de charité, qui lui a acquis l'estime générale.

ANNÉE 1733.

LA double élection d'un Roi de Pologne, la guerre qu'elle occasionna entre les

Rois de France , d'Espagne & de Sardaigne , d'une part , & l'Empereur de l'autre ; sont les évènements intéressans qu'offre l'histoire de cette année.



JACQUES-Joseph Duguet, né à Montbrison , commença ses études chez les Pères de l'Oratoire de cette Ville. Il étonna ses Maîtres par l'étendue de sa mémoire & la facilité de son esprit : le jeune homme n'étoit qu'à la fin de sa Troisième , & avoit à peine 12 ans , lorsque l'*Astrée d'Urfé* lui tomba entre les mains. Il résolut de composer une histoire dans le même goût. Ayant rempli son projet , il montra ses essais à sa mère. » Vous seriez bien mal-
» heureux , lui dit cette femme vraiment
» chrétienne , si vous faisiez un si mauvais
» usage des talens que vous avez reçus « . Cet enfant écouta cet avis sans murmurer ; & par un mouvement de vertu qui l'emporta sur l'amour-propre , il jeta son Roman au feu. Des études plus sérieuses , occupèrent son esprit ; il entra dans la Congrégation de l'Oratoire , & y passa quelques années.

Parmi le grand nombre d'ouvrages de ce célèbre Ecrivain , on distingue son *Education d'un Prince*. L'Abbé Goujet , auteur
de

de sa vie, & son ami, prétend que ce Livre, qu'on peut regarder comme le *Breviaire des Souverains*, fut composé pour le fils aîné du Duc de Savoye.



JEAN Messier, Curé du Village d'Etrepigny en Champagne, donnoit tous les ans aux pauvres de sa Paroisse, tout ce qui lui restoit de son revenu.



VANROBAIS de Rixdorp, qui mourut à Abbeville le 25 de Juin, dans la 72^e année de son âge, étoit fils de Josse Vanrobais, dont le Grand Colbert se servit en 1665, pour établir à Abbeville une Manufacture de Draps fins. Ce grand Ministre qui connoissoit l'importance de cette entreprise, ne négligea rien par le choix de la personne, par les beaux Privilèges qu'il lui fit accorder, & qui subsistent encore, pour lui assurer un succès certain; mais on peut dire que ce succès a passé ses espérances: rien n'y a plus contribué que la protection entière dont les Rois & leurs Ministres ont constamment favorisé Josse Vanrobais & ses enfans, qui de leur côté ont fait tous leurs

efforts pour mériter un si grand honneur.

Celui dont nous faisons l'éloge, s'est tellement distingué, qu'oubliant ses intérêts particuliers, il n'a jamais eu en vue que la solidité de cet établissement; la bonté & la beauté des draps sont aujourd'hui portés à un tel point de perfection, qu'il n'y en a point dans l'Europe qui puissent leur être mis en concurrence. Il laissa cinq neveux, ses associés, sur lesquels il se reposito depuis 10 ans des soins de la régie de la Manufacture qui renferme plus de 3500 Ouvriers.

M. Vanrobais avoit un excellent jugement, beaucoup de fermeté, & en même-temps une douceur & une politesse qui gagnoient le cœur des plus grands Seigneurs qui n'ont pu lui refuser leurs larmes en apprenant sa mort. Les peuples de la Province, ses ouvriers & les pauvres le regardoient comme leur père. Pendant sa maladie qui a été longue & douloureuse, ils lui ont donné des preuves d'une affection singulière; on en a vu aller nus pieds en dévotion à 7 à 8 lieues d'Abbeville, pour demander à Dieu sa guérison; les Paroisses & les Communautés de la Ville ont fait des prières publiques pour lui; en un mot, on n'a point vu de particulier emporter dans le tombeau tant de bénédictions & de louanges plus justement méri-

tées ; aussi n'y eut-il jamais un meilleur Citoyen , ni un plus fidèle sujet.



Le lundi 15 Juin , jour des vacances dans l'Université à cause du Landi , est un grand congé pour tous les Ecoliers , qui vont ordinairement se promener aux environs de Paris : un nombre d'élite des plus jeunes de ceux du Collège d'Harcourt , choisirent le Château de Meudon pour avoir l'honneur de voir M. le Dauphin , & de faire leur Cour. Ce Prince les reçut avec beaucoup de graces & de bonté , & leur ayant donné sa main à baiser , leur fit plusieurs questions sur leurs noms , leurs études , leurs divertissemens , &c. Il les écouta avec une attention & un discernement au-dessus de son âge. Il voulut surtout être informé du sujet de leur voyage , de la fête qui y donnoit lieu , & qui dispensoit les Ecoliers de travailler ce jour-là , ajoutant agréablement : » Qu'il chomeroit » aussi cette fête & qu'il ne travailleroit pas » non plus dans la journée «.

Le Prince attentif à tout , trouva qu'un de ces Messieurs ne portoit pas bien son épée , & qu'il falloit l'élever davantage à son côté , ce qui donna occasion à l'Ecolier de répondre que : » S'il ne portoit pas bien

» l'épée, il sauroit bien s'en servir un jour
 » pour le service du Roi «.

Tout cela se passa dans la promenade que fit M. le Dauphin dans le parc. Le Prince ordonna au retour que les mêmes Ecoliers se trouvassent à son dîner, ce qui donna lieu à de nouvelles marques de bonté & à d'autres questions ingénieuses.

Après le dîner, les Ecoliers, tant du Collège d'Harcourt que de quelques autres Collèges, proposèrent, sous le bon plaisir du Prince, une partie de Ballon qui fut parfaitement bien jouée & qui le divertit beaucoup. Pour marque de son contentement, il leur accorda quatre jours de congé, sur quoi il y eut des billets expédiés signés de Madame la Duchesse de Vantadour.



PERSONNE n'ignore que la ville de Bordeaux est une des plus importantes & des plus considérables Villes du royaume; que son port situé sur l'embouchure de la Garonne, est un des plus beaux de l'Europe, formant par sa disposition un point de vue qui frappe, & un spectacle charmant.

Cette Ville en profitant d'une si heureuse situation, voulut donner au Roi une

marque éclatante de son zèle , & se procurer en même-tems un surcroît d'embellissement , qui répondît à celui qu'elle avoit reçu de la nature. Elle fit construire une grande place royale ornée de bâtimens magnifiques , & fit ériger au milieu la statue équestre du Roi , de la composition de M. le Moine , de l'Académie Royale de Peinture & Sculpture , dont tout le monde connoît la capacité.



PIERRE-François d'Arerez de la Tour, Supérieur-général de la Congrégation de l'Oratoire , & l'un des plus grands hommes de son siècle , naquit à Paris de parens dont la noblesse recevoit un nouvel éclat de la religion & de la probité ; son enfance fut cultivée par une éducation qui développa promptement un naturel riche & propre à toutes les sciences. Il réunit en sa personne au plus haut degré de perfection le talent de la parole , la direction des ames & l'art de gouverner ; admis au Conseil des premiers Prélats du Royaume , une supériorité de vues , lui faisoit trouver des tempéramens justes entre des avis opposés. Louis XIV , lui-même , a souvent parlé avec éloge de la sagesse de cet excellent homme. On sçait que l'humilité du

P. de la Tour lui fit refuser fucceffivement l'Evêché d'Evreux & l'Archevêché de Rouen ; & ce qui fait encore plus d'honneur à fa modeltie , c'eft qu'il a toujours gardé un profond filence fur ces nominations.

Son extérieur fembloit avoir été fait pour annoncer les qualités d'une belle ame. Il avoit la taille avantageufe , & une de ces phifionomies heureufes , qui font comme les images de l'efprit & les premiers garands de la vertu.

Son défintéreflement généreux ne lui permit jamais de retenir dans fa fource la libéralité des perfonnes riches ; au contraire en détournant la pente de ces eaux qui auroient coulé dans la Congrégation , il n'en étoit que plus attentif à les conduire vers les lieux que l'indigence ou des revers de fortune avoient deféchés. Instruit des befoins de plufieurs familles , qui pour fauver l'éclat de leur nom , luttoient contre la honte de la pauvreté , il avoit foïn de leur procurer des fecours qui leur épargnoient le pénible aveu de leur mifère. Rien ne feroit plus d'honneur à fa charité que ce détail , s'il n'avoit caché fes bons offices avec plus de précaution que les perfonnes néceffiteufes ne céloient leurs befoins. Cependant on ne fauroit taire les généreux fecours qu'il a fournis , non-feulement à plu-

seurs sujets de sa congrégation , mais encore à leurs parens , lorsqu'ils se trouvoient dans des conjonctures fâcheuses. Il sembloit que leurs familles eussent contracté une espèce d'affinité avec lui & eussent acquis un droit à son patrimoine ; il ne s'en réservoir que ce qu'il ne pouvoit refuser à la simple nécessité , aussi prodigue de son propre bien qu'il étoit éloigné de recevoir celui d'autrui.

L'usage qu'il a fait de son crédit ne pouvoit pas aisément éviter les yeux du public. Comme il ne se déclaroit que pour l'innocence attaquée & qu'il ne s'intéressoit que pour des malheurs involontaires , il ne craignoit point que ses démarches fussent éclairées de trop près.



M. Aubert, de l'Académie Royale des Sciences de la ville de Lyon, mourut âgé de 91 ans, ayant conservé jusqu'à la fin de sa carrière presque tout le feu & la vigueur de la jeunesse. Il donna à la ville de Lyon sa belle & nombreuse Bibliothèque , à la charge de la rendre publique. M. Perrichon , Prévôt des Marchands , qui n'oublioit rien pour son établissement & son illustration , lui procura cet avantage , dans l'intention de faire reflourir les Lettres ,

les Arts & les Sciences dans cette seconde Ville du royaume. Ce zélé Magistrat , à la tête des différens Corps de Négocians dont il est chéri & estimé , fit assigner à M. Aubert 2000 liv. de pension pendant sa vie , & 500 écus de rente après sa mort , à M. Duchel son neveu. On laissa néanmoins au premier , le reste de ses jours , la jouissance de ces mêmes livres qui avoient fait les délices de sa jeunesse & sa consolation dans un âge plus avancé.



MARTIN Filassier , Curé du Diocèse de Paris , mort en 1733 Chapelain des Dames de Miramion , reçut un jour la visite d'un de ses Paroissiens qui vivoit dans l'opulence. Cet homme fut fort surpris de voir qu'aucune des chambres de son Pasteur n'étoit tapissée ; & comme on étoit au plus fort de l'hyver , il lui demanda pour quoi il n'avoit point fait tapisser ses murailles pour se garantir de la rigueur du froid ? M. Filassier lui montrant deux pauvres dont il prenoit soin , répondit : « J'aime mieux revêtir ces membres de J. C. que mes murailles ».

Quelque-tems après qu'il eut été installé dans sa Cure , on lui en offrit une autre d'un revenu bien plus considérable. Il la

refusa en disant : » Je ne puis répudier
» mon épouse parce qu'elle est pauvre «.

Une maladie épidémique régnoit dans son village, & ce fléau moins redoutable par ses effets que par ses suites, réduisit la plupart des habitans à la plus affreuse indigence. M. Filassier consacra tous ses revenus pour leur procurer des remèdes. Il fit venir des Médecins habiles qui, par leurs soins, extirpèrent le mal ; mais comme le nombre des pauvres & des infirmes s'étoit considérablement augmenté dans cette triste circonstance, & que le généreux Curé n'étoit point assez riche pour les secourir, il vendit un petit bien de patrimoine la somme de dix mille livres, qu'il employa toute entière à leur subsistance. Quand ses infirmités l'eurent obligé de quitter sa Cure, il se réserva une pension de 200 liv. qu'il alloit tous les ans distribuer lui-même à ces mêmes pauvres, ce qu'il fit jusqu'à la fin de sa carrière bienfaisante.



IL est une Providence sage & toujours attentive à nos pressans besoins, lorsque nous la sollicitons avec ardeur & avec confiance.

Sur la Paroisse de St.-Séverin à Paris,

un Particulier vivant à l'extérieur d'une manière très-régulière, & jouissant de la réputation d'aimer le bien & de pratiquer des œuvres de charité ; assidu au service Divin, n'étoit rien moins que ce qu'il paroïssoit. Il cachoit sous le voile de l'hypocrisie une ame vicieuse & dépravée. Il enlevait à droite & à gauche toutes les jeunes filles de parens pauvres, leur faisant espérer qu'il les placeroit avantageusement & leur procureroit un apprentissage utile & honnête. Bien loin de remplir à cet égard des engagements si respectables ; ce malheureux vendoit ces jeunes filles, & les livroit à la plus affreuse prostitution. Une jeune fille entre autres, qui depuis trois jours combattoit pour sa vertu, & s'opposoit aux persécutions de cet indigne suborneur ; douée d'une ame forte & élevée, conçut le généreux dessein de sortir de ce pas dangereux. Pleine de foi & de religion, elle adresse ses vœux les plus ardens à l'Être suprême, demande avec ferveur à ce Dieu fort & puissant, ce courage héroïque & vraiment Chrétien pour résister à un danger si imminent. Elle trace avec son sang sur le papier l'histoire de ses malheurs & de son oppression, adresse la lettre au Vicaire de la Paroisse, Ecclésiastique distingué par son mérite & ses vertus, mort depuis quelques années

Trésorier du Chapitre de St.-Jacques-l'Hôpital. Elle jette par la fenêtre cet écrit touchant qu'elle abandonne à la Providence, la priant de le faire tomber entre les mains de quelque personne de bien. Cette lettre en effet rencontra heureusement, celui qui la trouva la lut, la porte à son adresse, indique à l'ecclésiastique l'endroit où cette lettre lui étoit parvenue. Le Vicaire formoit depuis long-tems des soupçons contre le surborneur hypocrite. Il va trouver le Procureur - Général, lui remet en main la lettre & désigne l'homme sous les traits les plus capables de le faire reconnoître. » Il y a long-tems, dit le Procureur-Général, que je cherche un homme » du caractère dont vous me le dépeignez ; » je veux m'en assurer & je saurai y mettre » ordre ». Il écrit en conséquence à ce Séducteur la lettre la plus pressante, & lui marque : » Qu'instruit du bien qu'il fait » soit sur sa paroisse, il désiroit le voir pour » lui communiquer des choses très importantes & relatives à ses pieux desseins ; » qu'il l'attendoit à telle heure, le priant » de se rendre au tems marqué ». Cet homme plein de confiance se rend à l'invitation du Magistrat. Celui-ci le reçut avec l'accueil le mieux concerté, & l'amusa, soit par le récit qu'il lui fait faire de ses prétendues bonnes œuvres, soit par de nou-

velles vues qu'il lui propose à ce sujet. Dans cet intervalle, un Commissaire averti de ce qui se passoit, se transporte chez l'homme en question accompagné de quatre Exempts. Il trouve en effet douze jeunes filles réduites à la plus extrême misère, & dont le plus grand nombre avoit déjà sacrifié sa vertu. Le Commissaire demanda celle qui avoit écrit la lettre; cette jeune personne pleine de joie de ce que son projet avoit réussi, raconte avec ingénuité toutes les vexations qu'elle avoit essuyées; elle ajouta que renfermée depuis trois jours seulement dans ce lieu infâme, Dieu lui avoit fait la grace de résister aux indignes suggestions de son abominable Tyran. Le Commissaire bien instruit va rendre compte de sa commission au Procureur-Général, les quatre Exempts restent à la porte de l'hôtel. Le Commissaire après avoir parlé en secret au Magistrat, reçoit ordre de faire arrêter à la sortie de son hôtel l'Imposteur, ce qui fut exécuté. La Paroisse prit soin des jeunes filles & leur fit apprendre un métier. La vertu généreuse de celle qui avoit écrit, attira sur elle & sur ses Compagnes, les secours du Ciel & la protection des hommes. Cette fille estimable a exercé depuis avec honneur & édification le métier de Couturiere.

A N N É E 1734.

Le Maréchal de Villars, en se chargeant du commandement de l'armée du Roi en Italie, avoit plus consulté son zèle & son amour pour la gloire, que son âge & ses forces. Bientôt les chaleurs excessives du climat, la fatigue de corps & d'esprit attachée à l'emploi d'un Général, altère sa santé; il remet le Commandement entre les mains du Marquis de Coigny, & part pour se rendre à Turin.

Ce Héros, digne émule de Turenne, né à Moulins en Bourbonnois, se distingua fort jeune dans la profession des armes. Louis XIV, charmé de son ardeur naissante, disoit de lui : » Il semble que dès que » l'on tire en quelque'endroit, ce petit garçon sorte de terre pour s'y trouver «.

Ayant attaqué en 1678, sous les ordres du Maréchal de Créqui, l'arrière-garde de l'armée de l'Empereur dans la Vallée de Quekembacq, il fit de si belles choses dans cette campagne, que M. de Créqui lui dit devant tout le monde : » Jeune » homme, si Dieu te laisse vivre, tu auras » ma place plutôt que personne «.

En 1703 il gagna une bataille à Hochster de concert avec l'Electeur de Bavière. Cet Electeur n'avoit pas voulu combattre avant

d'en avoir conféré avec ses Généraux & ses Ministres. » C'est moi qui suis votre » Général & votre Ministre, lui dit Villars, vous faut-il d'autre conseil que moi » quand il s'agit de donner bataille « ?

Le Dauphiné fut en 1708 le théâtre de ses exploits. Villars fit échouer tous les desfeins du Duc de Savoye. » Il faut, dit un » jour ce Prince, que le Maréchal de Villars soit forcier, pour savoir tout ce que » je dois faire ; jamais homme ne m'a » donné plus de peine, ni plus de cha- » grin «.

Appelé en Flandre, il battoit les ennemis à Malplaquet, lorsqu'il fut blessé assez dangereusement pour se faire administrer le St. Viatique. On proposa de faire cette cérémonie en secret : » Non, dit le » Maréchal, puisque l'armée n'a pas pu » voir mourir Villars en brave, il est bon » qu'elle le voye mourir en Chrétien «.

On prétend que lorsqu'il partit pour rétablir les affaires de la France, la Duchesse de Villars voulut le dissuader de se charger d'un fardeau si dangereux. Le Maréchal rejetta ce conseil timide : » Si j'ai, dit-il, » le malheur d'être battu, j'aurai cela de » commun avec les Généraux qui ont com- » mandé en Flandres avec moi ; si je re- » viens vainqueur, ce sera une gloire que » je ne partagerai avec personne «.

Il tomba inopinément le 24 Juillet sur un camp de dix-sept bataillons retranchés à Denain pour le forcer ; la chose étoit difficile , mais Villars ne désespéra pas d'en venir à bout : » Messieurs, dit-il à ceux qui » étoient autour de lui, les ennemis sont » plus forts que nous , ils sont même retran- » chés ; mais nous sommes François ; il y » va de l'honneur de la nation , il faut au- » jourd'hui vaincre ou mourir , & je vais » moi-même vous en donner l'exemple «.

Envoyé en Italie en 1733 après avoir été déclaré Général des camps & armées du Roi , titre qui n'avoit point été accordé depuis le Maréchal de Turenne ; un Officier considérable lui représentant pendant le siège de Pisfignone qu'il s'exposoit trop : » Vous auriez raison , si j'étois à votre âge , » répond le Maréchal ; mais à l'âge où je » suis , j'ai si peu de jours à vivre , que je » ne dois pas les ménager , ni négliger les » occasions qui pourroient me procurer une » mort glorieuse. Un Général , disoit-il , » encore à quelqu'un qui l'exhortoit à se » ménager , doit s'exposer autant qu'il ex- » pose les autres «.

On le pressoit inutilement en 1677 de prendre une cuirasse pour une action qui devoit être vive & meurtrière. » Je ne » crois pas , répondit-il tout haut en pré- » sence de son Régiment , ma vie plus

» précieuse que celle de ces braves gens-
» là «.

Il dit un jour au Roi , en présence de tout sa Cour, en prenant congé de S. M. pour aller commander l'armée : » Sire ;
» je vais combattre les ennemis de V. M.
» & je vous laisse au milieu des miens «.

Une autrefois adressant la parole aux Courtisans du Duc Régent devenus riches par le système ; il s'exprimoit ainsi : » Pour
» moi , je n'ai jamais rien gagné sur les
» ennemis de l'Etat «.

Le Prince Eugène ayant appris la mort de ce grand homme , s'écria : » La France
» vient de faire une grande perte qu'elle ne
» réparera pas de long-tems «.

Qui fut plus sensible à la gloire que le Maréchal de Villars ? Ce Héros disoit souvent qu'il n'avoit eu que deux plaisirs bien vifs en sa vie ; celui de remporter un prix au Collège & celui de gagner une bataille.

Ce Général avoit mis à prix la tête du Chef des Camisards, hérétiques , qui s'étoient révoltés dans les Cévennes , & qui s'étoient ainsi nommés , parce qu'ils portoient un habit de toile semblable à une chemise. Ce rébelle , témoin du supplice de ses compagnons , reconnoissant que tôt ou tard il lui faudroit subir le même sort , prit un parti qui lui réussit. Il connoissoit

la

la générosité & la clémence du Maréchal. S'étant présenté à ce Général qui ne le connoissoit que de nom, il lui demanda s'il étoit vrai qu'il eût promis mille écus à celui qui le livreroit mort ou vif? Le Maréchal ayant répondu que oui : — « Cette
 » récompense me seroit donc due, contri-
 » nua le Camifard, si mes crimes ne m'en
 » avoient rendu indigne; mais j'ai tant de
 » confiance dans la clémence du Roi &
 » en votre générosité, que je ne crains
 » point de vous apporter moi-même cette
 » tête criminelle dont vous pouvez dispo-
 » ser ». — Il étoit à genoux en disant ces mots. Le Maréchal l'ayant fait relever, lui fit compter sur-le-champ les mille écus & expédier une amnistie générale pour lui & pour quatre-vingt personnes de sa suite.

M. de Villars n'ayant encore que le grade de Colonel, rentroit dans son camp après une action très-meurtrière. Le premier objet qui s'offre à lui, est un Cavalier de son Régiment, qui blessé d'un coup d'épée au travers du corps, se retire presque expirant; il demande son Chef que l'on croyoit tué, & l'ayant trouvé : « Etés-
 » vous content de moi, mon Colonel? lui
 » dit-il, je ne voulois que la consolation
 » de vous voir avant que de mourir ».



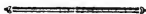
LE sieur Thierry, Avocat aux Conseils, avoit sa maison située proche de l'hôtel où l'on tenoit les assemblées pour le Conseil de la guerre ; il fut résolu de joindre le cabinet de cet Avocat à l'un des bureaux du Conseil. Cet Avocat qui n'aimoit pas à s'incommoder pour accommoder les Commis du bureau, prit la résolution de présenter au Régent un placet qui mérite de trouver place ici, tant par sa singularité que par l'heureux succès dont il fut suivi.

» MONSIEUR,

» Thierry, Avocat aux Conseils du Roi,
 » remontre très-humblement à V. A. R.,
 » que M. le Maréchal de Villars n'ayant
 » plus d'ennemis à combattre, ni traité à
 » faire, a mis le siège devant le cabinet
 » d'un pauvre Avocat. Il s'imagine que la
 » place se rendra à la première sommation ;
 » mais le Suppliant a résolu d'attendre le
 » gros canon. Ce gros canon, Monsei-
 » gneur, sont les ordres précis de V. A. R.
 » Signé Thierry 1718 «.

Ce placet ayant été renvoyé à M. le Maréchal de Villars, Président du Conseil de la guerre ; ce Seigneur le trouva si bon,

qu'il déclara au Duc Régent : » Qu'il se
 » faisoit un plaisir de lever ce premier
 » siège de sa vie «.



Le siège de Philisbourg qui se fit cette année, est mémorable par quantité de traits de bravoure & de courage de la part des François.

Le témoignage que Louis XV crut devoir leur rendre, est trop glorieux à la Nation & à ce Monarque lui-même, pour ne pas l'insérer dans nos fastes.

Lettre du Roi au Maréchal d'Alsfeld.

» Mon Cousin, je reconnois toute l'im-
 » portance du service que vous venez de
 » me rendre par la conquête de Philis-
 » bourg Il ne falloit pas moins que votre
 » fermeté pour surmonter les contre-tems
 » que les débordemens du Rhin ont appor-
 » tés à cette entreprise. Vous avez eu la
 » satisfaction de voir que votre exemple
 » a inspiré les mêmes sentimens aux Offi-
 » ciers & aux soldats. Je me suis fait ren-
 » dre compte jour par jour de tout ce qui
 » s'est passé; & j'ai toujours remarqué qu'à
 » mesure que les difficultés augmentoient,
 » soit par la crue des eaux, ou par la pré-

» fence des ennemis & par le feu de la
 » place , l'ardeur & la patience de mes
 » troupes redoubloient dans la même pro-
 » portion. Il n'est point de succès sur lequel
 » on ne doive compter avec une nation
 » aussi brave. Je vous charge de témoigner
 » aux Officiers-généraux & autres, & même
 » en général à l'armée , combien je suis
 » content de tous. Vous ne devez pas
 » douter que je ne sois dans les mêmes
 » sentimens à votre égard ; la présente n'é-
 » tant pas pour autre fin. Sur ce, &c. Ver-
 » failles le 2 ; Juillet 1734 «.

A ce siège fameux , la tranchée étoit
 inondée & le soldat y avoit de l'eau jus-
 qu'aux aisselles. Un Officier à qui son
 jeune âge ne permettoit pas d'y marcher de
 même , s'y faisoit porter de main en main.
 Un Grenadier le présentoit à son cama-
 rade afin qu'il le prît dans ses bras. » Mers-
 » le sur mon dos, dit celui-ci , du moins
 » s'il y a un coup de fusil à recevoir , je
 » le lui épargnerai «.



DANS le Régiment de Champagne ,
 un Officier demande pour un coup de
 main douze hommes de bonne volonté.
 Tout le corps reste immobile & personne
 ne répond ; trois fois la même demande

& trois fois le même silence. » Hé quoi !
 » dit l'Officier , l'on ne m'entend pas ?
 » — L'on vous entend , s'écrie une voix ;
 » mais qu'appellez-vous douze hommes de
 » bonne volonté ? Nous le sommes tous ;
 » vous n'avez qu'à choisir «.



UN autre soldat du Régiment du Perche , nommé *le Tellier*, prouva que l'obscurité de la naissance n'exclut point la noblesse des sentimens. Cet homme étant entré dans un jardin dépendant d'un ouvrage avancé d'où l'on avoit chargé les ennemis ; entendit des cris plaintifs sortis du fonds d'une citerne , où quelques Allemands s'étoient précipités dans leur fuite. A ces accens de la douleur , ses entrailles furent émues. Il court à la citerne , il voit un malheureux couvert de sang qui lui rendoit les bras , & sembloit lui demander grace. Le soldat compatissant tend le bout de son fusil à son ennemi suppliant. Après bien des efforts il le tire de cette espèce de tombeau & le met sur l'herbe ; mais l'ingrat oubliant tout-à-coup la grandeur du bienfait , voulut accabler son bienfaiteur & ravir le jour à celui qui venoit de le lui rendre. Il recueille le peu de forces que lui laissent ses blessures , & tenant toujours

le bout du fusil, il s'épuise pour l'arracher au trop humain le Tellier. Ce généreux soldat, animé d'une juste indignation, retint aisément son arme ; & entendant quelques uns de ses camarades qui lui crioient ; » tue , tue « , il oublia malgré lui les loix de la miséricorde pour n'écouter que celles de la guerre, & lui donna la mort.



LE Prince de ****, charmé de la conduite intrépide d'un Grenadier, lui jeta sa bourse, en lui disant qu'il étoit fâché que la somme ne fût pas plus considérable. Le lendemain le Grenadier vint trouver le Prince, & lui présentant des diamans & quelques autres bijoux : » Mon Général, » lui dit-il, vous m'avez fait présent de l'or » qui étoit dans votre bourse, & je la garde ; mais vous n'avez pas sûrement prétendu me donner ces diamans, & je vous les rapporte. — Tu les mérites doublement, répondit le Prince, par ta bravoure & par ta probité ; ils sont à toi «.



DEUX bataillons du Régiment de Bourbon réunis à Parme, en sortirent au mois de Juillet, pour joindre l'armée campée

derrière la Secchia ; ils étoient de la brigade Dauphin , & couvroient la Cassine de Gardella où étoit le Maréchal de Broglie , quand les ennemis passèrent la rivière le 15 Septembre & tombèrent à l'improviste sur la brigade de Bourbon & sur celle d'Orléans. On eut à peine le tems de prendre les armes. Le Soldat à demi-habillé , courut aux drapeaux , arrêta leurs premiers efforts , & fit sa retraite par les derrières du camp de San-Benedetto , jusque sous Guastella , où l'armée campa. Le Régiment y fut alors de brigade avec celui de Soissonnois , & fut placé à la droite du Pô.

Dans la journée du 15 , le nommé Saint-Julien , originaire de Caen , & Caporal au Régiment , courut à sa tente pour y prendre ses armes. Sa femme , qui s'étoit cassé la jambe la veille , ne pouvant le suivre , le supplioit de l'aider à se retirer avec trois petits enfans. » Depuis 20 ans , lui dit-il , » que je suis au Régiment , je n'ai jamais » manqué l'occasion de servir le Roi , je ne » laisserai pas échapper celle-ci ; tire-toi » d'affaire le mieux que tu pourras ». Le desir de la gloire & l'amour de son devoir , peuvent balancer dans une ame le sentiment de la nature & celui de la tendresse ; s'ils l'emportent , c'est un effort de courage qu'on ne sauroit assez admirer. Saint-Julien qui nous en fournit ici l'exemple , se retira

depuis aux Invalides, & laissa au Régiment un fils, qui est devenu dans la suite Sergeant-Major sous le nom de Voisin.



LA Compagnie de Grenadiers de Médoc, commandée par MM. le Brel, Capitaine, le Chevalier de Montesquiou, Lieutenant, & de la Barthe, Sous-Lieutenant, avoit été détaché avec d'autres troupes, aux ordres du Marquis de Montconseil, Brigadier, & du Chevalier du Tretz, Lieutenant-Colonel du Régiment, pour attaquer les retranchemens de Reveré sur le Pô, où les ennemis avoient un pont.

Le nommé Picon, originaire d'Alais dans les Cévennes, Grenadier, donna dans cette occasion des marques d'une intrépidité singulière. Cet homme désespéré de voir que les ennemis, maîtres du pont volant, continuoient à passer, s'élance dans le Pô, son sabre entre les dents, s'approche en nageant du cable qui retenoit ce pont, & s'efforce envain de le couper à coups de sabre. Ce cable à demi-tendu, n'opposant pas assez de résistance, le brave Picon est obligé de renoncer à son entreprise. Il revient sain & sauf, après avoir essuyé pendant long-temps tout le feu des troupes qui étoient sur ce pont. Ses cama-

rades étonnés l'accueillent en héros & le comblent d'éloges. Le Chevalier de Tretz lui accorda une récompense.

Ce brave Grenadier fut dans la suite Sergent, puis Sous-Lieutenant ; il fit toute la guerre de 1741, & eut sa retraite aux Invalides en 1749.



Après la bataille de Guastella, le Roi de Sardaigne traversant le champ de bataille, & voyant le terrain où le Régiment d'Auvergne avoit combattu, jonché d'uniformes violets, (c'étoit le seul Régiment qui portoit alors cette couleur) se tourna vers le Maréchal de Coigny, & lui dit :
 » Il ne reste donc plus de ces braves gens ?
 » — Voyez, Sire, répond le Maréchal en lui faisant jeter les yeux sur la plaine ;
 » voici leurs débris qui battent encore vos ennemis. — Eh quoi ! répartit le Prince, prétendent-ils à eux seuls détrôner l'Empereur ». Et sur-le-champ il pique des deux, joint le Régiment, lui fait faire halte, parle avec bonté aux Soldats, fait l'éloge de leur bravoure, & leur distribue des marques de sa satisfaction.



PASSONS actuellement à quelques traits particuliers.

Jean-Baptiste Morvan de Bellegarde, né à Pihyriat dans le Diocèse de Nantes, entra chez les Jésuites & y demeura pendant 16 ou 17 ans. On prétend que son attachement pour le Cartésianisme, dans un tems où il n'étoit pas encore à la mode, l'obligea de sortir de la Société. Depuis, sous le nom de l'Abbé de Bellegarde, il ne cessa d'enfanter volume sur volume. Il employoit le produit de ses ouvrages à son entretien, & à soulager les pauvres par d'abondantes aumônes.



THOMAS Fantet de Lagny, célèbre Mathématicien, né à Lyon, fut chargé de l'éducation du Duc de Noailles, depuis Maréchal de France. Ayant été reçu à l'Académie des Sciences, Louis XIV le nomma à la Chaire d'Hydrographie à Rochefort; il obtint 16 ans après une place de Pensionnaire de l'Académie, celle de Sous-Bibliothécaire de S. M., & une pension de 2000 liv. dont le Duc d'Orléans le gratifia. Il mourut généralement regretté des Gens de

Lettres dont il étoit l'appui , le bienfaiteur & l'ami ; & des pauvres , dont il fut constamment le soutien & le père.

ARMAND-FRANÇOIS de Bretagne, Comte de Vertus, Maréchal des Camps & Armées du Roi , mourut à Paris , âgé d'environ 54 ans. Il possédoit des biens considérables , & distribuoit la plus grande partie de ses revenus à la pauvre Noblesse de Bretagne.

LOUIS Milon , Evêque de Condom , mourut dans son Diocèse , âgé de 79 ans. Il avoit fondé dans sa Ville Episcopale un Hopital ; & à Nérac , une Maison où l'on instruit les personnes du sexe. Il avoit aussi rétabli quelques Eglises détruites du tems des guerres de Religion.

MICHEL ROBERT Pomereu , Maître des Requêtes & Intendant de la Généralité d'Ausck , mourut à Pau fort regretté du Parlement , de la Noblesse & du Peuple. C'est le premier qui ait appris aux Gens-

d'affaires dans ce pays à lever les deniers du Roi sans frais. Son intrépidité & son désintéressement étoient généralement connus ; & il fit, en mourant, des legs aux pauvres de Pau, d'Auscha, & à tous ses domestiques.



JOSEPH-Hyacinthe de Kerfulguen, Chevalier, Seigneur Marquis de Klorech, avoit fixé depuis long-tem sa demeure à son Château de Chef-du-Bois, où il ne se rendit pas moins utile aux intérêts du Roi, qu'à ceux de sa Province. Tous les Officiers Généraux l'honoroient de leur confiance & de leur amitié, abandonnoient entièrement à sa prudence, ce qu'ils ne pouvoient ou connoître, ou exécuter par eux-mêmes, & l'associoient toujours à leur conseil. Il fut sur-tout l'ami intime du feu Maréchal de Vauban.

Egalement estimé de la Noblesse de Bretagne, & connu par son zèle pour le bien de la Province, il fut élu deux fois, d'une voix unanime, Président de l'Assemblée des Etats en 1731, en l'absence du Duc de la Trémoille.

Outre un esprit élevé, pénétrant, vif, plein d'un enjouement noble & délicat, il possédoit à un si haut degré le don de la

parole, qu'on le regardoit comme l'oracle de la Province. Le caractère de son cœur honoroit encore les qualités supérieures de son esprit. Il alloit au-devant de tous les démêlés, calmoit toutes les querelles, & la décision de tous les intérêts lui étoit confiée, sans que qui que ce soit, ait jamais été tenté d'en appeller à un autre Tribunal.

Sa tendresse pour les pauvres, & sur-tout pour les pauvres de ses terres, ne peut être mieux publiée que par les larmes qu'ils répandirent à sa mort.



LOUIS le Gendre, né à Rouen, d'une famille obscure, sçut se faire un nom dans l'Eglise par les dignités dont il a été revêtu, & dans la République des Lettres par ses ouvrages. François de Harlay, pour lors Archevêque de Rouen, l'éleva avec une tendresse vraiment paternelle, & se chargea de son avancement. Lorsque ce Prélat fut transféré sur le Siège de Paris, il y fixa l'Abbé le Gendre, par un Canoniat de Notre-Dame; & celui-ci devint dans la suite Sous-Chantre de la même Eglise. On lui est redevable de la fondation des Prix qui se distribuent solennellement dans l'Université de Paris depuis 1747, auxquels peuvent concourir les Ecoliers de Troisième,

Seconde & Rhétorique, de tous les Collèges de l'Université.

Nous rapportons ici quelques dispositions du Testament de M. l'Abbé le Gendre, qui intéressent les Sciences & les Lettres & prouvent la charité & la sagesse du Testateur. » J'ai toujours eu, dit-il, du » zèle pour la gloire de la Nation; c'est ce » qui me fit entreprendre une nouvelle Histoire de France, qui se fit lire avec plaisir. Dans la vue de perpétuer ce zèle, je » fonde des Prix qui seront donnés aux personnes, de quelque sexe, de quelque » Nation, état & profession qu'elles soient, » qui auront fait les trois plus belles pièces de Prose Françaises, les trois plus belles » pièces en Vers héroïques François; trois » Odes Latines, & les trois plus belles pièces de Musique, toutes à la louange de » la Nation, ou de quelques-uns des Grands hommes qu'elle a produits dans l'Eglise, » dans l'Epée dans la Magistrature, dans les Sciences & dans les Arts, suivant le » sujet qui sera désigné par les Juges. Ces » Prix se donneront tous les quatre ans, à l'instar de ceux qui se donnoient en Grèce » aux Jeux Olympiques «.

» Je donne & lègue pour cette fondation, la rente perpétuelle de 440 liv. à moi due par les Chanoines de St.-Benôit de Paris; 1469 liv. de rente sur l'Hôtel-

» de-Ville de Paris; 554 liv. 18 sols 8 den.
 » sur MM. du Chapitre de Notre-Dame,
 » & 636 liv. 7 sols 2 den. de rente, sur
 » les R. P. Carmes de la Place Maubert «.

» Dans le desir que j'aurois qu'on établît
 » à Rouen ma patrie, des Jeux Floraux;
 » comme à Toulouse; je donne & lègue
 » à l'Hôtel-de-Ville, deux rentes perpé-
 » tuelles, l'une, de 500 liv., sur le Cou-
 » vent des Pères Célestins à Paris, & l'au-
 » tre de 600 liv., sur le Couvent des Pères
 » de la Mercy, au Marais «.

» Je donne & lègue à la Bibliothèque
 » des Cordeliers du grand Couvent de Pa-
 » ris, un exemplaire de mon Histoire de
 » France, en trois vol. *in-fol.*, & un autre
 » à la Bibliothèque des Pères de la Mercy «.

» Donnant de bon cœur à la gloire de
 » la Nation, les rentes énoncées, ci-dessus,
 » je supplie Sa Majesté, dans le plus pro-
 » fond respect, de vouloir bien les exemp-
 » ter du droit d'amortissement & de tous
 » autres quelconques «.

» Je donne & lègue 1000 liv. à la Biblio-
 » thèque de l'Eglise de Rouen; 1000 liv.
 » aux grands Carmes de Rouen, pour être
 » employées à un nouveau Prix du Palinod,
 » qui sera une Médaille d'argent avec cette
 » inscription: *Virgini immaculatae*, & sur le
 » revers: *Dicat Ludovicus le Gendre, His-*
 » *toria Francia scriptor* «.

Nous croyons devoir placer ici l'usage qu'on a fait de tous ces legs. Le Parlement, ce Sénat auguste, toujours attentif à saisir tout ce qui peut contribuer à la gloire de l'Etat, & au bonheur de la Nation, destina toutes ces sommes à la gloire & à l'honneur des Ecoliers de l'Université. L'Art de réussir dans l'éducation, c'est de savoir présenter aux enfans, des motifs intéressans de distinction, des récompenses publiques, pour exciter parmi eux une noble émulation.

La singularité des dispositions de M. l'Abbé le Gendre, ne permit à aucun des Exécuteurs désignés, de se charger de l'exécution de ces legs, & la somme restoit en quelque sorte abandonnée. M. le Procureur-Général, ce Magistrat si respectable, ce généreux protecteur des Sciences & des Arts, proposa au Parlement l'usage de cette somme en faveur des Ecoliers de l'Université. Les principaux des différens Colléges, font, de tems immémorial dans leurs Maisons respectives, des distributions particulières de Prix à la fin de chaque année. Mais il étoit à souhaiter qu'il y en eût une solennelle pour les Ecoliers de tous les Colléges réunis, en vertu des Compositions où ils concoureroient tous ensemble.

Le Parlement, toujours prompt à saisir tout ce qui tend à encourager les talens, à
favoriser

favoriser l'éducation, à la requisition de M. le Procureur-Général, rendit le 8 Mars 1746, un Arrêt, par lequel le legs de M. l'Abbé le Gendre fut attribué à l'Université de Paris. Cet établissement est d'autant plus utile qu'il enflamme d'une noble émulation, non-seulement les Elèves, mais les Professeurs eux-mêmes, jaloux que leurs Collèges & leurs Classes, aient la plus grande part aux Couronnes décernées. Ce qui rehausse l'éclat de cette fête littéraire, c'est qu'elle est honorée de la présence auguste du premier Sénat de la Nation. M. le premier Président y vient à la tête des Députés de chaque Chambre, donne lui-même le premier Prix, & embrasse l'Athlète vainqueur. Quoi de mieux imaginé pour enflammer cette jeunesse nombreuse de ce beau feu, source des belles actions, pour perpétuer cette succession de lumières, de goût & de génie, appanage de la fille aînée de nos Rois.

La première distribution se fit avec pompe en 1747, pour la Rhétorique, la Seconde & la Troisième seulement. Il manquoit encore quelques Prix dans ces Classes, le legs de l'Abbé le Gendre n'étant pas suffisant; le célèbre M. Coffin, Chanoine de Notre-Dame, Professeur Emérite de l'Université, rendit pour l'année 1758, la distribution générale & complète, en ajoutant des

Prix de Version en Rhétorique ; de Vers en Troisième ; de Thèmes & de Versions , dans les trois Classes inférieures.

A l'égard des Professeurs & de ceux destinés à le devenir , pour les exciter encore par un aiguillon particulier d'honneur ; M. Coignard, Conservateur des Hypothèques, ce Libraire si distingué par sa probité, ses talens, & par des entreprises vraiment utiles, fonda dès 1750, un Prix d'Eloquence latine, en faveur des Maîtres-ès-Arts des Universités de Paris, de Reims & de Caën. Ce Prix est une bourse de 400 liv. ; le discours doit être alternativement sur un sujet de Morale & de Littérature. Quels éloges & quelle reconnoissance envers ces généreux Fondateurs, de tous ces nobles encouragemens pour le progrès certain des Lettres & des Sciences !



M. Capperon, ancien Doyen de Saint-Maxent, s'appliqua beaucoup à la Physique & aux productions de la Nature. Médecin, il se consacra au soulagement des pauvres ; plusieurs habiles Médecins ont souvent reconnu sa capacité.

Tant de belles qualités ne pouvoient manquer de lui attirer l'estime & la vénération de tout le monde. Il avoit gagné

le cœur de ses Compatriotes , à qui ses heureux talens le rendoient précieux. Il étoit enfin le père des pauvres. Sa vie a été principalement employée à pourvoir à leurs besoins , & comme il les avoit toujours aimés , il ne les oublia pas à sa mort.

Il fonda une Ecole de charité pour les filles de son ancienne Paroisse de Saint-Maxent ; il légua presque tout son mobilier aux pauvres , & y comprit son Cabinet riche & curieux.



FRANÇOIS de Cormis , fils d'Antoine de Cormis , Syndic de la Provence ; recommandable par sa piété , son désintéressement , son amour pour les pauvres & par sa profonde capacité , mourut à Aix , âgé de 95 ans. Il étoit le dernier survivant de sa Classe à la Tontine , dont le produit de cinquante-sept mille livres , fut toujours affecté en entier pour les Hopitaux & les pauvres qu'il avoit institués ses héritiers.



A la vente des meubles de M. de Pifançon , ancien Lieutenant de Galère à Marseille , qui avoit laissé tout son bien aux pauvres de l'Hopital du St.-Esprit. M. Ara-

si, Secrétaire-Archiviste du Bureau de Santé, acheta parmi ces meubles un Bureau à écrire, pour la somme de 30 liv. L'ayant fait transporter chez lui, il voulut le voir à loisir & en considérer les commodités Il apperçut dans cet examen un bout de ficelle qu'il tira aussi tôt, & il vit tomber avec surprise, d'une Tablette secrète, une quantité d'or Sa probité & sa droiture ne lui permirent pas d'hésiter un moment sur l'usage qu'il en feroit. Il prit les 240 Louis en quoi consistoit toute cette découverte, & les porta à l'heure même au Trésorier de l'Hopital, à qui il ne demanda pour toute reconnoissance, que le secret qu'on lui a mal gardé.



M. de Pontcarré, ancien premier Président du Parlement de Normandie, se rendit recommandable par ses vertus & par son zèle pour le bien public. On sçait les soins qu'il se donna dans les années 1709 & 1725, pour calmer un peuple, plus malheureux que coupable, dans un tems de disette & de misère. On se souviendra toujours des grandes charités qu'il a faites à Rouen, particulièrement à l'égard de plusieurs Communautés Religieuses. C'est à lui que cette Ville est redevable de l'ins-

titution des petites Ecoles pour l'instruction des enfans des pauvres.

A N N É E 1735.

LA médiation des Puissances Maritimes, n'ayant pu terminer la querelle entre l'Empereur & le Roi de France ; ce dernier eut la gloire de le faire par un plan de pacification que l'Empereur agréa. Les Duchés de Lorraine & de Bar, cédés par l'Empereur, en échange de la succession éventuelle du grand Duché de Toscane, levèrent toutes les difficultés.



M. le Dauphin, dont l'esprit plus avancé qu'il ne l'est ordinairement dans les enfans de son âge, ayant déterminé le Roi à ne pas suivre l'usage de ne remettre aux hommes le soin de l'éducation des Enfans de France, qu'au commencement de leur huitième année, le Comte de Châtillon, Gouverneur, le Comte de Polastron & le Comte de Muy, Sous-Gouverneurs ; M. Boyer, Evêque de Mirepoix, Précepteur ; M. l'Abbé de Saint-Cyr, Sous-Précepteur, & l'Abbé de Marbeuf, Lecteur, que le Roi avoit choisis pour être employés à une éducation si intéressante, commencèrent à

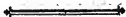
exercer leurs fonctions le 19 Décembre, vers les quatre heures après midi, de la manière suivante.

La Duchesse de Ventadour & la Duchesse de Tallard, Gouvernantes des Enfans de France, amenèrent chez le Roi M. le Dauphin; & rendant compte à Sa Majesté de l'état de la santé de ce Prince, le Roi témoigna à ces deux Dames le gré qu'il leur sçavoit des soins qu'elles avoient pris de cet enfant. Sa Majesté adressa ensuite la parole au Dauphin; il lui inspira dans les termes les plus convenables & les plus tendres, les sentimens qu'il devoit toujours avoir pour ceux qui étoient chargés de son éducation; & M. le Dauphin donna dans cette occasion, autant de preuves de son bon naturel, que du desir qu'il avoit de remplir les espérances que ses bonnes qualités annonçoient.



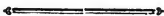
LA Faculté de Droit, établie autrefois dans la ville de Nantes, fut transférée à Rennes par une Déclaration du Roi, du premier Octobre de cette année. Cette translation fut faite sur les représentations du Parlement de Bretagne; en ce que la ville de Rennes étant située presqu'au centre de la Province, & les parens pouvant

y envoyer plus facilement leurs enfans , l'Université y seroit placée plus convenablement que dans la ville de Nantes , qui est à l'une des extrémités de la Province.



MELCHIOR Cœhet de Saint-Vallier , Président honoraire au Parlement & des Requêtes du Palais à Paris , fit une magnifique fondation en faveur de la pauvre Noblesse de Provence. Il céda & transporta pour cet effet audit pays , deux cent mille livres , principal de dix mille livres de rente , constituées par le Clergé de France , pour , par ledit pays de Provence , en jouir , employer annuellement & à perpétuité ladite rente de dix mille livres , à l'établissement par mariage d'une fille Noble qui n'aura pas cette somme à pouvoir espérer dans les héritages de ses père & mère , aux clauses & conditions portées dans l'acte de cession & de transport ; dont une des principales , est que le cas arrivant de remboursement des fonds qui produisent cette rente , le pays de Provence s'en chargera pour en faire l'intérêt ; & comme le Fondateur veut que cette somme principale produise toujours dix mille livres de revenus , on suspendra l'exécution de la fondation , jusqu'à ce que l'on ait remplacé par les inté-

rêts une somme fuffifante pour produire le même revenu.



ELIZABETH de Beauveau, morte à Paris dans la 78^e année de son âge, avoit toujours fait profession d'une grande piété & d'une fingulière charité pour les pauvres.



LE Comte de Rottembourg, Maréchal des Camps & Armées du Roi, avoit donné des marques de fa capacité dans tous les emplois qu'il avoit remplis, de fes talens pour les négociations, & de son zèle pour le bien du fervice de Sa Majesté.

Il fit par son testament, un legs de 20,000 liv. à son Intendant, laiffa des pensions viagères à tous fes domestiques & donna aux pauvres de St.-Sulpice fa Paroiffe, une somme de 5000 liv. pour leur être distribuée.



JACOB le Duchat, né à Metz, après avoir passé les premières années de l'enfance dans fa patrie, fut envoyé à Strasbourg, où il étudia en Droit avec beaucoup d'appli-

cation & de succès ; & ensuite il exerça à Metz la profession d'Avocat.

La révocation de l'Edit de Nantes, le fit passer à Berlin. Il y vécut dans le célibat jusqu'à sa mort.

Il légua son capital & le provenu de sa Bibliothèque à la maison des Orphelins François de Berlin ; mais comme il vouloit faire du bien à quelques parens ou amis, il fonda sur ce capital quelques rentes viagères dont cette Maison se chargea.



LA ville de Perpignan reçut cette année la preuve la plus satisfaisante qu'elle pouvoit desirer des sentimens que M. Rigaud a toujours eu pour sa patrie ; elle ne crut pouvoir mieux marquer sa reconnoissance que par son empressement à la rendre publique.

Les Magistrats de cette Ville reconnoissant depuis long-tems que tous ses habitans regrettoient bien sincèrement d'être privés du bonheur de voir leur Roi , tâchèrent de les consoler , en faisant placer dans l'Hôtel-de-Ville , un Portrait de ce Monarque , qui rendit parfaitement ses traits majestueux. Dès qu'ils sçurent que M. Rigaud travailloit à un nouveau portrait de S. M. , ils s'adressèrent à lui & le prièrent de leur en

procurer une copie. L'illustre Peintre sentit le mérite des motifs qui faisoient desirer à nos Magistrats d'avoir le Portrait du Roi, & il voulut avoir l'honneur de l'exécution : il le fit avec tout le zèle & tout l'Art imaginable ; l'orna de la bordure la plus magnifique, l'envoya à ses Concitoyens, joignant à ce présent une Lettre qui en augmentoit le prix. On y reconnut la modestie qui accompagnoit toutes les actions de M. Rigaud, & qui ne surprenoit point en lui, parce qu'elle forme toujours le principal caractère des grands hommes.

Dès que le portrait eut été placé, le concours général qu'il attira est difficile à exprimer ; à la vue de cette image si chère & si respectable, tous les habitans s'empresèrent à marquer leur amour pour le Roi, & dans les transports de leur joie, ils en sentirent une particulière de devoir à leur compatriote, cette image si excellemment peinte & rendue avec tant de vérité.



RENÉ Pucelle, né à Paris, ayant perdu son père dès son bas âge, resta, ainsi que ses frères, sous la tutelle d'une mère éclairée, Françoise de Catinat, qui veilla avec soin à son éducation.

Conseiller-Clerc au Parlement de Paris.

il n'ignoroit ni l'étendue ni l'importance des engagemens qu'il contractoit, & la suite de sa vie a prouvé qu'il n'avoit pas trop présumé de ses forces & de ses talens. Uniquement occupé de ses devoirs, il étoit incapable de se laisser entraîner par des espérances de fortune, & il n'étoit pas plus accessible aux illusions de la gloire qu'au plaisir de jouer un rôle brillant. Aucun de ces motifs n'anima cet illustre Magistrat. Un cœur droit, un esprit éclairé, une application infatigable, le firent bientôt remarquer dans le Parlement. Il remplissoit ses fonctions avec exactitude & avec succès.

Le détail de la vie d'un homme tel que l'Abbé Pucelle, ne peut pas être chargé de beaucoup de circonstances. Un exercice constant des mêmes vertus, une pratique assidue des mêmes devoirs, des occupations toujours uniformes; écouter avec bonté d'infortunés Plaignans, qui s'efforcent en vain, avec mille redites fatigantes, d'expliquer à leurs Juges, leurs procès qu'ils entendent mal; monter au Tribunal, ou revenir dans son Cabinet, étudier avec une attention pénible, le détail sec & aride d'une affaire chargée de procédures, chercher la justice dans les détours du labyrinthe de la chicanne; voir à chaque instant l'humanité dégradée par l'artifice, la mauvaise foi, l'oppression, &c.; réprimer les

désordres présens; entendre gémir des malheureux, auxquels la diligence la plus active, ne peut apporter qu'un soulagement toujours trop tardif; trembler à tout moment, quand on songe qu'on va décider de la fortune & de la vie des Citoyens, & que, quelqu'éclairé que l'on soit, on peut se méprendre, parce qu'on est homme; voilà les occupations pénibles qui remplissent la vie de ce grand & vertueux Magistrat.



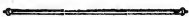
UN Cavalier du Régiment de Saint-Aignan, venoit de recevoir un coup de sabre sur la nuque, dans les plaines de Stadeck. Il apperçut en même-tems le Commandant du détachement qui étoit démonté, & exposé à être pris. Il met pied à terre, & force cet Officier de prendre son cheval. Des Hussards arrivent, le Soldat se défend de son mousqueton & de son sabre, jusqu'à ce que le Commandant soit sauvé. » Il » vaut mieux, dit-il, qu'un Cavalier pé- » risse, ou soit fait prisonnier, que celui » qui peut rétablir le combat ». Il fut en effet prisonnier lui-même.

ANNÉE 1736.

L'EMPEREUR ayant communiqué les Préliminaires de la paix à la Diète de l'Empire, cette Diète les approuva par un résultat du 19 Mai de cette année; & consentir, en reconnoissance du généreux sacrifice fait par le Duc de Lorraine, de ses Etats, pour le bien de l'Empire & de la paix, que ce Prince conservât le droit d'envoyer un Ministre à la Diète.



STANISLAS de retour de Pologne, vint en cérémonie à Versailles, rendre visite au Roi. Sa Majesté le reçut avec les honneurs dus à la dignité Royale.



LE 30 de Novembre il y eut à la Cour une cérémonie qu'on n'y avoit point vue depuis le 14 Décembre 1668. Le Pape est dans l'usage de bénir tous les ans, le quatrième Dimanche de Carême, une Rose d'or, qu'il envoie ensuite en présent à quelque Princesse, lorsqu'il souhaite lui donner des marques d'une estime particulière, ou à quelque Communauté Religieuse, célè-

bre par sa piété. Sa Sainteté ayant envoyé à la Reine celle qu'il avoit bénie cette année; le 30 Novembre, jour destiné pour la présenter, Sa Majesté, accompagnée de ses Dames, se rendit à midi dans la Chapelle du Château. L'Abbé Lescari, Référéndaire de l'une & l'autre signature, & nommé par Sa Sainteté son Commissaire Apostolique, pour apporter à la Reine la Rose d'or, fut introduit dans la Chapelle. Le Cardinal de Fleury, grand Aumônier de la Reine, dit la messe; & après la Communion, l'Abbé Lescari présenta à la Reine le Bref du Pape; & Sa Majesté le remit à M. de Balagny, Secrétaire de ses Commandemens, qui en fit la lecture à haute voix. La Reine monta ensuite à l'Autel, se mit à genoux, & le Cardinal de Fleury récita l'Oraison *Accipe Rosam*, &c. à la fin de laquelle l'Abbé Lescari donna au Cardinal la Rose d'or, qui, pendant la messe, avoit été posée sur l'Autel du côté de l'Evangile, & la Reine ayant reçu le Rose, la baïsa & la remit à l'Abbé de Chevrieres, son Aumônier en Quartier, qui la porta devant Sa Majesté, depuis la Chapelle jusques dans l'Oratoire de cette Princesse, où elle fut déposée.



LOUIS XV accorda cette année des Lettres-Patentes honorables à la maison de Châtillon ; ces Lettres portent érection de la Terre & Baronnie de Mauleon en Duché & Pairie de Châtillon.

» Louis, &c. La première attention des
» Rois, doit être de reconnoître d'une fa-
» çon digne de la grandeur & de la Majesté
» Royale, les services qu'ils ont reçus de
» leurs sujets, & de proportionner les ré-
» compenses à l'importance des services
» & à la qualité de ceux qui les ont rendus.
» Entre les dignités dont nous avons cou-
» tume de décorer les personnes de notre
» Royaume de la plus haute naissance, &
» les plus distinguées par leurs qualités per-
» sonnelles, nous n'en connoissons pas
» de plus éminentes que celle de Pair de
» France, & nous ne pouvons en faire une
» application plus convenable à nos vues,
» qu'en la déferant à notre cher & bien
» amé Cousin Alexis-Madelaine-Rosalie
» Comte de Châtillon, Gouverneur de
» notre Fils le Dauphin, &c. Les monu-
» mens les plus respectables de l'antiquité,
» fournissent des preuves éclatantes de l'an-
» cienneté, de la grandeur & de l'illustra-
» tion de la maison de Châtillon-sur-Mar-

» ne, qui dans tous les tems & dans les
 » siècles les plus reculés, a successivement
 » donné à la France les plus grands exem-
 » ples de valeur, d'attachement & de fidé-
 » lité : ces monumens remontent jusqu'au
 » neuvième siècle, &c. On trouve d'ail-
 » leurs que cette Maison a toujours été
 » alliée avec ce qu'il y avoit de plus confi-
 » dérable dans les Maisons Souveraines
 » de l'Europe, &c. Enfin, que dans tous
 » les tems elle a rempli les emplois les
 » plus importants & les charges les plus
 » distinguées du Royaume, &c. Quant aux
 » faits de guerre, les Ancêtres de notredit
 » Cousin, ont donné dans tous les tems
 » des marques du même zèle, de la même
 » prudence & de la même valeur que nous
 » trouvons en lui, &c. Ces grands exem-
 » ples de courage & de vertu, ont été les
 » modèles sur lesquels se sont formés les
 » descendans du fameux Connétable de ce
 » nom, & particulièrement notredit Cou-
 » sin le Comte de Châtillon, qui depuis
 » 33 ans qu'il est à notre service & à celui
 » du feu Roi, notre bisayeul, n'a pas cessé
 » de marcher sur les traces de tant d'illus-
 » tres Ancêtres. Il a donné dans la guerre,
 » terminée par la paix d'Utrecht, & dès
 » sa première jeunesse, des marques de sa
 » valeur, de sa vigilance, de son activité
 » & de son attachement inviolable à notre
 » service

» service & à celui de l'Etat. Nous avons
 » reçu de nouvelles preuves de son courage,
 » de son expérience & de son zèle dans la
 » guerre que nous venons de suspendre,
 » ayant reçu une blessure considérable à la
 » bataille de Guastalla, & nous l'avons vu
 » se comporter en tout d'une manière digne
 » de sa naissance & de la gloire de ses
 » Ayeux; aussi dès 1712, le feu Roi le fit
 » Brigadier de ses Dragons, n'ayant pas en-
 » core 22 ans; il lui donna en 1713, l'ex-
 » pectative du grand Bailliage d'Hague-
 » neu; & en 1714, des provisions de la
 » charge de Commissaire-Général de la
 » Cavalerie Légère, avec l'inspection gé-
 » nérale de la Cavalerie & des Dragons.
 » Nous-mêmes entrant dans les mêmes
 » vues lors de notre avènement à la Cou-
 » ronne, nous lui accordâmes en 1716, la
 » charge de Mestre-de-Camp général de
 » notre Cavalerie Légère; en 1719, le gra-
 » de de Maréchal-de-Camp; en 1781, le
 » Collier de nos Ordres; & en 1734, le
 » pouvoir de Lieutenant - Général de nos
 » Armées. Enfin, nous ne pouvions lui don-
 » ner des marques plus essentielles de la
 » parfaite satisfaction que nous avons de
 » ses services, de l'estime singulière que
 » nous faisons de sa personne, & de l'en-
 » tière confiance que nous avons cru devoir
 » à ses vertus personnelles, que par le choix

» que nous en avons fait pour présider à
 » l'éducation de celui qui doit combler nos
 » vœux par l'espérance qu'il nous donne de
 » faire un jour le bonheur de nos peuples;
 » & voulant de plus en plus témoigner à
 » notredit Cousin, des sentimens qui lui
 » sont si justement acquis, nous avons ré-
 » solu de lui conférer & à ses descendans
 » mâles, le titre & dignité de Duc & Pair
 » de France, &c. Données à Versailles au
 » mois d'Avril 1736 «.



CLAUDE-Guy Hallé, né à Paris, fils de Daniel Hallé, Peintre estimé, fut instruit par son père dans sa profession.

Si cet Artiste eût sçu faire sa cour aux Ministres, son mérite lui eût procuré sûrement une pension. Louis XIV néanmoins le choisit pour orner le Chœur de Notre-Dame de Paris.

Hallé étoit en grande liaison avec Charles le Brun, premier Peintre du Roi, qui faisoit beaucoup de cas de son habileté.

Doué d'un caractère doux & enjoué qui le faisoit aimer de tout le monde; il étoit très-réservé sur le jugement qu'il portoit des ouvrages de ses Confrères, cherchant même à excuser leurs fautes. Il y a assurément autant d'esprit à souffrir les défauts

d'autrui, qu'à connoître leurs bonnes qualités. Naturellement porté à rendre service, il quittoit ses propres affaires quand l'occasion se présentoit de faire plaisir. On le nomma un jour Arbitre au sujet d'un Tableau qu'avoit fait un jeune homme ; la personne qui le lui avoit commandé, refusoit de le prendre, ne le trouvant pas bien. Hallé se fit apporter le Tableau, & le retoucha de manière qu'il valoit le double du prix convenu. C'est ainsi qu'il termina le différent au grand contentement des Parties.

Hallé a fait comme tous les Artistes ; il a peint dans les Tableaux son caractère tranquille, & son pinceau n'a jamais été libertin. Qu'il est beau de s'occuper sans qu'il en coûte rien à la vertu ! l'esprit & le cœur y gagnent également.



GEORGES Mareschal, né à Calais, fit de grands progrès dans l'Art de la Chirurgie, s'y perfectionna, & s'acquit beaucoup de réputation à l'Hopital de la Charité de Paris. Il tailla de la pierre les personnes de la plus haute distinction.

Palaprat lui fut redevable de sa guérison, & paya son opération d'un juste éloge. » J'é-
» tois, dit-il, depuis 10 ou 12 ans, nou-
» veau Sisyphe, condamné à rouler une

» grosse pierre , quand M. Mareschal , Prin-
 » ce des Chirurgiens , me fit l'opération ; &
 » je suis persuadé que si son habileté & la
 » légèreté de sa main , commencèrent ma
 » guérison , sa douceur & la gaieté de son
 » humeur la perfectionnèrent. Il ne s'appro-
 » choit jamais de moi qu'avec un visage
 » riant ; & moi je le reçus toujours avec un
 » nouveau couplet de chanson sur quelque
 » sujet réjouissant «.

M. Mareschal fut appelé en 1696 pour consulter sur la maladie de Louis XIV , qui avoit un abcès considérable à la nuque du cou. En 1697 , l'Ambassadeur de Charles XI , Roi de Suède , le pressa d'aller au secours de son Prince , dangereusement malade , & lui offrit une somme considérable , pour l'engager à partir sur-le-champ. M. Mareschal ayant lu la Lettre écrite à l'Ambassadeur , qui contenoit un détail de la maladie du Roi , n'hésita point à lui dire qu'il ne vouloit pas abuser d'une générosité , qui ne pouvoit être utile à son Maître , & que si l'exposé de la maladie étoit fidèle , il étoit impossible d'arriver assez-tôt pour secourir ce Prince. En effet , on reçut la nouvelle de sa mort l'ordinaire suivant.

En 1703 , il succéda à M. Félix dans la place de premier Chirurgien du Roi. Il commença par signaler son désintéressement , en jettant au feu des billets qu'il

avoit sur différens particuliers, pour la somme d'environ vingt mille livres.

En 1706, le Roi lui donna une charge de Maître-d'Hôtel. En 1707 il fut anobli. Ses Lettres de Noblesse portent ces termes :
 » Comme nous ne saurions trop témoigner
 » combien nous sommes contens de lui ,
 » nous avons jugé à propos de lui donner
 » des preuves, qui puissent passer à sa postérité, en l'élevant autant au-dessus du
 » commun, qu'il s'est élevé lui-même au-dessus de ceux de sa profession «.

S'étant transporté au Quesnoi pour la blessure que le Marechal de Villars avoit reçue à Malplaquet, il jugea par la nature des accidens qu'il falloit rouvrir le trajet de la bale: le jour même de cette opération les accidens furent calmés, & peu de tems après, la guérison fut certaine.

La mort de Louis XIV ne changea rien à la situation de M. Marechal; & il retrouva dans Louis XV, la confiance dont son Auguste bisayeul l'avoit honoré; l'attachement tendre qu'il avoit pour le jeune Roi, le rendoit sans cesse tremblant pour des jours si précieux. Lorsqu'il lui donnoit des conseils sur sa santé, il oublioit en quelque sorte qu'il parloit à son Maître, & prenoit, si on l'ose dire, le ton d'un père qui parle naturellement à son fils, &c.

En 1719, il s'associa M. de la Peyronie,

auquel il procura la survivance de sa place. L'amour-propre qui craint l'égalité, ne lui avoit présentée pour cette place que des Chirurgiens inférieurs à lui ; mais l'amour pour le Roi lui fit prendre sans peine un Emule. Combien ce trait est-il prudent & délicat !

Animés tous deux du même esprit, ils concertèrent ensemble les moyens de faire des Elèves dans la Capitale, & de réformer les abus dans les Provinces. Ces abus étoient causés par l'établissement des Chirurgiens-Jurés Royaux, créés en 1691, en titres d'Offices héréditaires. De-là la réception facile des Aspirans indignes, & l'incapacité des Juges mêmes, pour découvrir leur ineprie. Ces Offices héréditaires furent donc supprimés par un Edit de 1723 ; & les Lieutenans de la Chirurgie, furent rétablis dans toutes les Villes.

En 1726, il fit avec le plus heureux succès, en présence de M. Morand, qui étoit jeune alors, & de plusieurs Consultants, l'ouverture d'un abcès au foye, à M. le Blanc, Ministre de la Guerre. Dans l'instant où M. Mareschal portoit le bistouri sur la tumeur pour l'ouvrir, M. Morand y posa le bout du doigt. M. Maréchal lui fit signe de l'ôter. M. Morand l'y appliqua de nouveau en regardant fixement M. Mareschal, & lui indiquant des yeux & du doigt que c'étoit là qu'il falloit ouvrir. M. Ma-

réfchal fit l'incision au lieu marqué , & pénétra dans le foyer de l'abcès. Le Ministre parfaitement rétabli , donna un grand repas à sa famille , & y invita MM. Mareschal & Morand. Dans ce cercle , où la joie étoit peinte sur les visages , ce Ministre prit M. Mareschal par la main , & dit aux Convives : » Voilà celui à qui je dois la vie « . — Vous vous trompez , Monseigneur , reprit M. Mareschal , » & en montrant » M. Morand , c'est à ce jeune homme , » ajouta-t-il , que vous la devez ; car sans » lui , je vous tuois « .

Entre plusieurs établissemens utiles à la Chirurgie & au Public , dont il fut l'Auteur , depuis l'heureuse association de M. de la Peyronie , on doit donner le premier rang à la société Académique des Chirurgiens établie à Paris en 1731.

Ce grand homme étoit désintéressé , humain , charitable , poli , religieux , modeste & humble même.



M. du Guay Trouin , naquit à St.-Malo , d'une famille de Négocians. L'exemple de son père , qui s'étoit distingué sur la mer par son habileté & sa valeur , lui inspira du goût pour la Marine. Il se distingua à la prise de trois Vaisseaux Marchands An-

glois, qui faisoient partie d'une flotte de quinze, qu'il avoit conseillé à son Capitaine d'attaquer. Il brûla ensuite deux Vaisseaux dans la rivière de Limerik. Après avoir donné ces preuves de courage, il eut le commandement d'une Frégate de dix-huit canons. Il s'empara seul de deux Frégates Angloises, qui escorteient trente Vaisseaux Marchands. Une Frégate de même force que la sienne, & qui l'accompagnoit, prit douze de ces vaisseaux, tandis qu'il combattoit les deux Frégates. Cette action lui fit beaucoup d'honneur & lui procura le Commandement d'un vaisseau de Roi de 32 canons, avec lequel il se rendit maître d'un vaisseau Espagnol. Quelque tems après il monta l'Hercule, Frégate du Roi, & se saisit de deux vaisseaux de guerre Anglois, après un rude combat.

Le Roi, pour honorer son zèle, & son habileté, lui envoya une épée. En 1695 il fut présenté à ce Monarque par M. de Pontchartrain. Jusqu'alors M. Duguay-Trouin, n'avoit servi sa patrie qu'en qualité d'Armateur. En 1697, le Roi jugea à propos de le faire entrer dans sa Marine & de le faire Capitaine de Frégate.

En 1705 il montoit le Jason, lorsqu'il fut attaqué par quinze vaisseaux d'une Escadre Angloise, composée de vingt-un. Enveloppé de toutes parts, il se défendit d'u-

ne manière étonnante , & leur échappa. Le Roi le décora de la Croix de St.-Louis, en 1707 ; lui donna & à son frère, en 1709 , des Lettres de Noblesse , & dans ces lettres il lui rend ce témoignage ; que depuis qu'il servoit dans la Marine , il avoit pris plus de trois cens navires marchands , & vingt vaisseaux de guerre ou corsaires ennemis. Ses armoiries avoient pour devise : *Dedit hæc insignia virtus.*

Louis XIV se plaisoit à entendre de la bouche de ce grand homme, le récit de ses actions. Un jour cet Officier faisoit à ce Monarque le récit d'un combat où il commandoit un vaisseau nommé *la Gloire* : » J'ordonnai , dit-il , à la gloire de me » suivre — Elle vous fut fidèle , reprit » Louis XIV «.

En 1711 il se signala par la célèbre expédition de *Rio-Janéro* , au retour de laquelle il fut fait Chef d'escadre. Louis XIV en 1715 lui donna la Cornette , c'est-à-dire , un pavillon blanc quarré qui caractérise le Chef d'escadre.

Les grands travaux de la jeunesse de ce grand homme , avoient fait disparaître d'assez bonne-heure sa santé & sa vigueur ; mais malgré ses infirmités , il fut toujours utile à sa patrie , toujours prêt à humilier ses ennemis & à faire triompher le pavillon François ; il fut honoré du titre de

Commandeur de l'Ordre de St.-Louis, & fait Lieutenant-Général en 1728.

M. Duguay-Trouin peut passer pour un des plus grands Capitaines que notre Marine ait eu, jamais la mer ne vit un homme si intrépide. Un seul Vaisseau monté par ce brave Marin, se faisoit un jeu d'attaquer plusieurs gros Navires bien armés qui étoient ordinairement sa proie. A la tête d'une petite escadre, il jettoit la terreur dans tous les ports ennemis, & y tenoit immobiles des armées navales. Il paroît par l'heureuse expédition de *Rio-Janéiro* qu'il savoit commander & vaincre sur terre comme sur mer, & qu'il pouvoit exceller dans toutes les parties de l'art Militaire. La lettre qu'il écrit au Gouverneur Portugais pour le sommer de se rendre, est un monument de sa valeur intrépide. Cette lettre poliment menaçante est fière sans hauteur : la ville fut prise & saccagée, & malgré les ordres sévères du Général, on y commit de grands excès.

» Dès le premier jour que j'entrai dans
 » la ville, dit M. Duguay-Trouin, j'avois
 » eu un très-grand soin de faire rassembler
 » tous les vases sacrés, l'argenterie & les
 » ornemens des églises, & je les avois fait
 » mettre par nos Aumôniers dans de grands
 » coffres, après avoir fait punir de mort
 » tous les soldats ou matelots qui avoient

» eu l'impiété de les profaner & qui s'en
 » étoient trouvés saisis. Lorsque je fus sur
 » le point de partir, je confiai ce dépôt
 » aux Jésuites, comme aux seuls Ecclésiastiques
 » de ce pays-là, qui m'avoient paru
 » dignes de ma confiance, & je les chargeai
 » de les remettre à l'Evêque du lieu.
 » Je dois rendre à ces Pères la justice de
 » dire qu'ils contribuèrent beaucoup à sauver
 » cette florissante Colonie, en portant
 » le Gouverneur à racheter sa ville, sans
 » quoi je l'aurois rasée de fond en comble.

L'honnête homme étoit dans Duguay-Trouin, encore beaucoup au-dessus du Guerrier; & on le trouve encore plus héros par la grandeur de ses sentimens que par l'éclat de ses actions. Il fut, si on ose le dire, le Turenne de la mer. Modeste dans la victoire, aussi exempt de jalousie que d'ambition & d'avarice, partageant noblement avec tous ceux qui l'avoient secondé dans les combats, le fruit & la gloire de ses succès, faisant plus valoir les services des autres que les siens. Ayant obtenu une pension de Louis XIV pour une action d'éclat, il écrivit au Ministre pour le prier de faire tomber cette pension à son Capitaine en second, qui avoit eu une cuisse emportée dans l'action. » Je suis trop ré-

» compensé, ajouta-t-il, si j'obtiens l'avancement de mes Officiers «.

Il fut admiré & aimé. Celui qui avoit reçu de la nature l'ame la plus élevée & la plus martiale, se montra toujours dans la société l'homme le plus simple & le plus humain. Ce Capitaine si ferme, si sévère par rapport à l'exacte observation de la discipline, avoit le cœur le plus tendre & le plus compatissant à l'égard des malades & des blessés, & il étoit l'ami le plus officieux à l'égard de tous ceux qui imploroient son crédit.



LAURENT-Josse le Clerc, fils de Sébastien le Clerc, fameux Graveur, étoit né avec les dispositions les plus heureuses du côté de la vertu & du côté des sciences qui le distinguèrent & le déterminèrent à l'état ecclésiastique. Qui ne connoîtroit cet homme célèbre que par ses ouvrages, ne le connoîtroit pas du côté le plus avantageux; les qualités du cœur surpassoient chez lui les talens de l'esprit. Une piété tendre & affectueuse, une bonté compatissante & une douceur inaltérable formoient le fond de son caractère. On le voyoit, oubliant son cabinet, passer les heures entières avec les

pauvres & les petits , les écouter , entrer dans leurs peines , les consoler ; mais c'étoient des consolations accompagnées d'aumônes abondantes , car jamais homme ne pratiqua mieux le précepte de la charité. Se trouvant attaché à une maison où on lui fournissoit le nécessaire , tout ce qu'il pouvoit avoir de son patrimoine , du revenu d'un petit bénéfice & du produit de ses livres ; tout sans exception étoit le partage des pauvres.

LOUIS-DENIS Séguin, Président à la Chambre des Comptes, fit à sa mort des légs considérables par son testament. Entre autres , un de 100,000 liv. en faveur de l'Hôtel-Dieu & de l'Hopital-Général de Paris.

ANTONIN-Cyprien de Pechepéirat de Comminge de Guitaut, Doyen de l'Eglise Métropolitaine de Tours, réunissoit en lui beaucoup d'étendue & de vivacité d'esprit, une extrême délicatesse de conscience , jointe à une grande innocence de mœurs. Vers 1706 M. de Verthamon , Evêque de Pamiers, son parent, l'attira auprès de lui

& voulut lui résigner quelque-tems après le Prieuré de Laujeon qu'il refusa constamment; le Prieuré fut donc donné à un autre. Celui-ci ayant été fait Evêque, remit le bénéfice à la disposition de M. de Pamiers, qui engagea enfin l'Abbé Guitaut à l'accepter; mais étant ensuite devenu Chanoine de l'Eglise de Toulouse, & ne pouvant se résoudre à garder deux bénéfices, il renonça au Canoniat qu'il ne conserva qu'autant de tems qu'il en fallut pour opter. Enfin M. de Caumartin, Evêque de Blois, son cousin-germain, nommé en 1718 à l'Evêché de Vannes, lui résigna en Cour de Rome le Doyenné de l'Eglise Métropolitaine de Tours, & alors le nouveau Doyen se défit de son Prieuré. Quelques jours avant sa mort, il avoit donné de nouveaux ordres pour faire distribuer des habits & d'autres aumônes annuelles aux pauvres de sa terre.



LOUIS Tardif, Maréchal des Camps & armées du Roi, Gouverneur des Figuières, ancien Directeur des Fortifications, mourut à sa terre d'Harmonville, âgé de 84 ans. Cet Officier avoit servi le Roi près de 60 ans avec beaucoup de valeur & de distinction, s'étant trouvé à trente-huit

sièges ou défenses de places, & à plusieurs autres expéditions. Il avoit été envoyé par Louis XIV en Portugal, en Bavière & en Espagne. Les flottes Angloise & Hollandoise ayant assiégé Cadix & pris le fort de Maligogne, il trouva le moyen d'entrer dans la place déguisé en payfan avec les Ingénieurs qu'il commandoit; & il opposa aux ennemis une si vigoureuse défense, qu'il les obligea de se retirer. Ce fut lui aussi qui sauva la ville d'Ostalic en Catalogne assiégée par les Espagnols, ayant été le seul qui ne voulut pas signer la capitulation proposée par le Commandant de la place.

A N N É E 1737.

STANISLAS le Bienfaissant se rend à Luneville le 3 Avril, fait M. de la Galaisière son Chancelier, établit d'abord un Conseil d'Etat & un Conseil des Finances; ensuite voulant faire du bien à la noblesse du pays & faire connoître sa reconnaissance pour celle de Pologne, il crée une compagnie de Cadets tous Gentilhommes; moitié Lorrains, moitié Polonois.



HENRI de Thiard de Bissy, Cardinal-Evêque de Meaux, Abbé-Commendataire de l'Abbaye Royale de St.-Germain-des-Prez, mourut à Paris dans son Palais Abbatial dans la quatre-vingt-unième année de son âge. Son application continuelle à remplir tous les devoirs de son état; sa charité envers les pauvres, en faveur desquels il avoit fait de son vivant de très-belles fondations, lui avoient acquis l'estime publique & mérité les regrets universels.

En 1735, MM. les Curé & Marguilliers de la Paroisse de St.-Sulpice, acceptèrent la donation que leur fit le Cardinal de la somme de cent seize mille trois cents livres dix-neuf sols, dont l'emploi fut fait aussi-tôt, conformément aux intentions de S. E. en acquisition de cinq mille trois cents soixante-sept livres dix-huit sols huit deniers de rente constituée au profit de la Fabrique sur tous les biens fonds & revenus de la Manse Abbatiale de St.-Germain-des-Prez. S. E. avoit acquis le droit de continuer cette rente sur la Manse Abbatiale, en acquittant de ses propres deniers les dettes contractées pour la construction du Marché-Neuf du faubourg St.-Germain,

Germain, qui a augmenté considérablement le revenu de l'Abbaye.

Il fut réglé que le Marguillier comptable recevroit cette rente, & qu'à mesure il remettroit les deniers entre les mains du Curé qui doit les distribuer de la manière suivante: 1200 liv. aux Sœurs de la Charité, servantes des malades, pour le bouillon des pauvres; 1851 liv. 4 deniers répartis en douze payemens aux pauvres vieillards de l'un & l'autre sexe réputés incurables, & non sujets de l'Hopital-Général; & 2316 liv. 13 sols 4 deniers, pour l'entretien de douze Frères des Ecoles Chrétiennes qui apprennent à lire, à écrire & l'arithmétique aux pauvres enfans.



LA générosité a toujours été regardée comme la plus excellente de toutes les vertus, sur-tout lorsqu'elle se trouve dirigée par la justice & l'équité. La grandeur d'ame du Comte de Toulouse, Amiral de France, mort cette année, se manifesta d'une manière si glorieuse du tems du système, qu'elle mérite de trouver place dans nos fastes.

Ce généreux Prince ayant été informé qu'il y avoit quelque perte sur les billers de banque qu'il avoit donnés en paiement

à ses domestiques & aux Marchands qui fournissoient la maison en 1720, fit venir devant lui les uns & les autres. Il ordonna de prendre un état exact de ce que chacun d'eux perdoit, & chargea son Trésorier de remettre à chacun le surplus de la somme qu'il croyoit leur être légitimement due.



LOUIS XV donna des preuves bien-faisantes de sa protection au commerce dans la personne de Jean de Jullienne, Entrepreneur des Manufactures Royales des draps & teintures en écarlate des Gobelins. S. M. lui accorda des Lettres de Noblesse & le Cordon de St.-Michel, en considération de ses services & de ceux des sieurs Gluc & François de Jullienne ses oncles, qui avoient établi de leurs propres fonds ces Manufactures sous le règne de Louis XIV & sous le Ministère du Grand Colbert.

Ces deux établissemens furent réunis en la personne de Jean de Jullienne, par Arrêt du Conseil d'État du 30 Août 1721 & confirmé par Lettres-Patentes du 8 Janvier 1730 & 26 Avril 1734, registrées au Parlement.

Cet établissement est un des plus considérables qu'il y ait en France; & l'on peut assurer que M. de Jullienne a porté ses

Manufactures à un si haut point de perfection, que le commerce qui se fait de ses draps & de ses teintures, tant dans l'intérieur du Royaume que chez l'Etranger, produit un bien considérable à l'Etat.



FRANÇOIS le Moine, né à Paris avec un génie distingué pour la peinture, remporta plusieurs prix à l'Académie, qui lui méritèrent d'entrer dans cet illustre Corps en 1718.

La mort de sa femme le pénétra si sensiblement, qu'il quitta son atelier pendant quelque tems; il eut même des espèces d'égaremens d'esprit occasionnés par cette perte; le souvenir toujours présent d'une épouse si tendrement chérie, rendit plus fréquens les accès de son mal. Dans les dernières années de sa vie, il fut attaqué d'une fièvre chaude qui lui laissoit peu d'intervalles, & qui le conduisit malheureusement à une fin tragique.

Voici une Anecdote qui prouve la modestie de ce grand Artiste.

Un de ses amis vouloit lui faire peindre un dessus de cheminée dans un cabinet rempli de tableaux de grands Maîtres anciens. » Comment, lui dit-il, je suis donc

» bien mal dans votre esprit ? Vous voulez
 » opposer une peinture nouvelle à de res-
 » pectables couleurs façonnées par le tems,
 » & m'exposer par-là à l'horreur du paral-
 » lèle « ? Il refusa , & l'on mit à la place
 un tableau du Guide.

Son caractère étoit d'être serviable & obligeant ; il aimoit à donner des avis aux jeunes Artistes, corrigeoit leurs dessins & donnoit généreusement à ses amis des études de sa main.



LA mort de Jérôme-Nicolas de Paris, Magistrat respectable, doit être regardée comme l'effet des austérités presque incroyables qu'il exerça pendant les quatre dernières années de sa vie. L'amour de la pauvreté aussi vif & aussi efficace en lui que l'amour de la pénitence , lui faisoit retrancher beaucoup au-delà du superflu pour tout ce qui regardoit sa personne ; mais comme il n'aimoit pas moins les pauvres que la pauvreté , tant de mortifications tournoient à leur avantage , il les soulageoit abondamment. Son humble & ingénieuse charité savoit découvrir leurs besoins les plus cachés sans se découvrir lui-même.



DANS une des Villes les plus considérables du Royaume, M. de ***, Officier, passe avec son Régiment, & lie connoissance pendant son séjour avec une famille des plus honnêtes & des plus respectables de la Ville. Il est reçu avec distinction, l'honneur, la décence & le mérite l'y avoient introduit. Le Maître de la maison, vœuf depuis quelques années, regrettoit une épouse vertueuse & s'étoit tout concentré dans l'éducation de deux enfans, un garçon & une fille, qui faisoient toute sa consolation. L'Officier ne fut plus maître de son cœur à la vue de la jeune Demoiselle, qui joignoit à la beauté toutes les vertus qui en relèvent l'éclat; sage & réservé, il ne fit usage auprès d'elle que des moyens prescrits par le respect & la plus exacte probité; il parvint à son but, & il mérita son bonheur. Considéré du père, chéri du fils, aimé de la fille, il gagna l'estime & la confiance de toute la maison. Il le sentit vivement à son départ précipité. Des ordres de la Cour l'obligèrent de quitter un séjour où son cœur l'avoit fixé; mais son devoir, celui de servir son Roi & la Patrie, cette voix puissante de l'honneur & de la gloire qui se fait entendre aux cœurs vraiment françois, le

déterminèrent à ce généreux sacrifice. Le père confia son fils à ce brave Officier, qui se chargea de lui procurer un grade dans son Régiment. Celui-ci reçut ce dépôt précieux, ce fils unique, un frère en un mot tendrement aimé d'une sœur qui régnoit sur tous ses sentimens. Nos deux Militaires s'arrachèrent avec peine, l'un à la tendresse de sa famille, l'autre à des inclinations fondées sur la vertu. L'Officier a pour son Elève toute l'attention d'un père; le jeune homme conserve pour son Mentor tout l'attachement & toute la confiance dûs à son mérite & à sa sagesse. Mais, ô inconstance des choses humaines ! le jeune Officier tombe malade, meurt & laisse son vertueux guide en proie à toute l'amertume de sa douleur; celui-ci écrit & fait annoncer au père cette cruelle catastrophe. La vivacité de ses expressions peignoit avec force sa situation affligeante; son inquiétude sur le sort d'un père désolé, & sur l'état d'une sœur dont il prévoyoit toute la sensibilité. Toute occupée de cette perte, cette famille se plongea dans le deuil & consacra ses premiers momens aux sentimens de la nature.

Quelque tems après la réflexion fit naître ceux de la reconnoissance. La jeune Demoiselle s'apercevant que son père étoit inconsolable, fit un effort généreux sur

elle-même , & lui représenta que puisque la Providence l'avoit privé d'un fils si cher, elle croyoit devoir lui offrir un autre soutien , une nouvelle source de consolations , en s'attachant par des liens indissolubles le brave Officier ; qu'elle croyoit devoir en cette occasion se prêter à la reconnoissance si justement due à un ami si plein de zèle & si généreux ; le père touché des dispositions de sa fille , mande à l'Officier ses intentions , & lui offre avec sa fille toute sa fortune. Celui-ci part sur-le-champ , vole , reçoit le prix de son mérite & de ses vertus. Ce couple fortuné , l'appui de la vieillesse de leur respectable père , jouit de l'estime & de la considération de ses Concitoyens.



M. Petit le fils , se sentit de la vocation pour la Chirurgie , Art que son père pratiquoit avec distinction. Comme il entendoit dire sans cesse que l'Anatomie en étoit la base , il s'enfermoit pour disséquer des animaux sans témoins , n'ayant d'autre livre que la nature , ni d'autre Maître que son génie. Des mœurs douces , un commerce agréable , une parfaite égalité , faisoient son caractère. Si on le considère du côté du cœur , c'étoit un fils qui ne contrista

jamais ses parens , ami sincère , Citoyen compatissant.

Atteint de la maladie dont il est mort , & résolu de souffrir une opération douloureuse qui ne devoit plus être retardée , il demanda en grace qu'elle fût différée de deux jours , afin de pouvoir secourir un homme qui avoit eu les cuisses écrasées par une charrette. Peut-on terminer plus glorieusement sa carrière ? Quel trait de bienfaisance & de générosité !

Ci gît que sa docte jeunesse ,
Rendit la gloire de son Art.
Voyant son savoir , sa sagesse ,
La mort le prit pour un vieillard.



LE commerce de la France avec les Indes doit son rétablissement à M. de la Garde-Jasier , neveu de l'illustre Dugué-Trouin. Sans la valeur raisonnée & la sage politique avec laquelle cet habile Commandant s'est conduit dans l'expédition qu'il fit , en 1737 , à Moka , le nom François seroit peu considéré dans les Indes , & nos Négocians exposés à tant de rapines de la part des Gouverneurs avides , que bientôt la Compagnie

des Indes auroit été forcée d'abandonner cette branche de son commerce. Les suites avantageuses d'un si glorieux événement, faisoient souhaiter à tous ceux dont il étoit connu, que le Public fût instruit des particularités d'une action, que l'Histoire ne regardera pas comme une des moins considérables de ce règne. Il a paru à ce sujet une relation de l'expédition de Moka.

A N N É E 1738.

CETTE année fut pour Louis XV une des plus glorieuses époques de son règne. Il renouvela une ancienne alliance avec une Puissance amie. Il conclut avec son ennemi une paix honorable qui augmentoit son empire, qui donnoit des Etats à ses parens & à ses Alliés. Médiateur généreux en faveur de l'ennemi reconcilié, il travailla avec zèle à le délivrer d'une guerre cruelle & malheureuse contre les Turcs. Protecteur de deux Républiques qu'il aimoit, il éteignit pour jamais dans l'une des troubles intestins toujours renaissans; il travailla pour l'autre, à soumettre par l'empire de la raison & de la justice, autant que par la voie des armes, des Sujets révoltés. Passons à des traits particuliers.

CHARLES-JOACHIN Colbert de Croissy, Evêque de Montpellier, mourut dans son Diocèse, âgé de près de 71 ans. Ce Prélat avoit fait un Testament, par lequel il léguoit à chacun de ses neveux & nièces, une somme modique une fois payée, & le reste de ses biens aux pauvres. Il laissa sa Bibliothèque, estimée 150 mille livres, à M. de Torcy son frère, à la charge de payer soixante mille livres à l'Hopital de Montpellier.

JEAN-MARIE Henriau, Evêque de Boulogne, fils d'un Procureur au Parlement de Paris, institua à sa mort pour ses Légataires universels l'Hopital de Boulogne & le Séminaire qu'il y avoit fait bâtir à ses frais.

M. de Sourches, Evêque & Comté de Dol, a fait bâtir un magnifique Collège pour l'instruction de la Jeunesse. Il y a mis un Principal & cinq Régens des Humanités. La Philosophie est fondée au Séminaire.

Ce généreux Pasteur a pris soin de leur assurer à chacun un revenu fixe & certain par des Contrats autorisés de Lettres-Patentes. Il a aussi assigné des fonds pour les réparations. Il a donné plusieurs magnifiques ornemens pour le service de la Chapelle, & a fait présent à la Maison de linge, de vaisselle, de batterie de cuisine, & de tous les meubles nécessaires.



JEAN-LOUIS d'Usson, Marquis de Bonnac, Maréchal des Camps & Armées du Roi, se rendit célèbre dans ses Ambassades. Il étoit en Espagne, chargé d'une Commission importante, dont il s'acquitta parfaitement. lorsque Louis XIV le nomma à l'Ambassade de Constantinople où il signala son zèle pour la Religion Catholique. Il fut si bien ménager l'esprit des Ministres de la Porte, qu'il y fut dans une très-grande considération pendant les neuf années de son Ambassade. Il y avoit trente ans qu'on sollicitoit la permission de réparer l'Eglise du St.-Sépulchre de Jérusalem, qui menaçoit ruine depuis long-tems, sans pouvoir l'obtenir. Le Marquis de Bonnac eut le bonheur d'y réussir, malgré la superstition des Turcs, qui défend de réparer les Eglises des Chrétiens, & malgré les intri-

gues des Grecs schismatiques qui s'y opposoient, & qui continuoient de faire des présens considérables aux Grands de la Porte pour empêcher ce rétablissement. Dès que l'Eglise fut achevée, le Marquis de Bonnac détermina le Grand-Seigneur à envoyer une Ambassade solennelle au Roi, laquelle fut le sujet d'une très-belle Médaille frappée pour S. M. Cette Ambassade solennelle de Méhemet-Effendi, en 1721, avoit pour principal objet de venir assurer le Roi qu'en conséquence de son intervention, & de la protection dont elle veut bien honorer les Religieux Latins, Dépositaires des principaux monumens du Christianisme dans la Palestine, Sa Hauteſſe avoit d'abord donné tous les ordres nécessaires pour faire sans délai les importantes réparations dont il s'agissoit; & qu'enfin tous ces ouvrages se trouvoient entièrement achevés; & d'assurer le Roi, toujours qualifié d'Empereur de France, de Monarque le plus distingué entre tous les Princes de la Créance de Jésus le Messie, d'Arbitre universel de toute la République Chrétienne, que Sa Hauteſſe a donné avec plaisir toutes les permissions nécessaires demandées de la part de S. M. par le Marquis de Bonnac son Ambassadeur, dont on faisoit l'éloge dans les Lettres de Créance de Méhemet-Effendi.

L'Ambassade du Marquis de Bonnac à

la Porte fut distinguée par un autre événement recommandable. La confiance qu'avoient en lui le Grand-Seigneur & le Czar de Moscovie, lequel étoit encore aigri par la paix forcée que ce Prince avoit été obligé de conclure avec les Turcs, fit que ces deux Puissances le choisirent pour Ministre Médiateur, à l'occasion des troubles de Perse, & de l'invasion que le Czar avoit faite dans quelques Provinces de ce Royaume ; le Marquis de Bonnac s'engagea à cette médiation en qualité de Plénipotentiaire du Roi Très-Chrétien, & il eut le bonheur de la terminer à la satisfaction des deux Parties, & avec l'approbation du Roi son Maître. Il reçut du Grand-Seigneur à cette occasion une magnifique pélicie de martre zibeline, & en même-tems l'Audience de congé de Sa Hauteffe, honneurs qui n'avoient été accordés à aucun autre Ambassadeur de France avant lui. Le Czar de son côté l'honora du Collier de son Ordre de St.-André, & le Roi lui permit de l'accepter & de le porter. La médiation de la France entre la Porte & la Moscovie fut le sujet d'une autre Médaille frappée pour le Roi.



LA vie de M. Bel fut toujours partagée entre les occupations les plus importantes

d'un Magistrat, & les plus nobles exercices d'un Homme de Lettres. Comme Magistrat, il fit admirer sa droiture, son intégrité, son zèle pour le bien public, sa pénétration dans le manieiment des affaires les plus épineuses. Comme Homme de Lettres, il mit dans tout leur jour un génie supérieur, une vaste Littérature, un goût délicat, une critique exacte & judicieuse.

On peut dire que la mort de M. Bel a couronné tous les éloges qu'il avoit mérités pendant sa vie, puisqu'elle a pleinement découvert sa générosité, son amour pour la Patrie, son ardeur incroyable pour le progrès des Sciences.

Toutes ces qualités réunies ont paru en effet avec éclat dans son Testament, par lequel il a disposé, en faveur de l'Académie des Sciences de cette Ville, d'une belle Bibliothèque, & a établi des fonds nécessaires pour l'entretenir, à la charge de la rendre publique : les sentimens ne peuvent être partagés sur une libéralité si propre à graver pour jamais le nom du Donateur dans le souvenir des personnes studieuses.

Les Poëtes & les Orateurs ont à l'envi célébré les bienfaits de cet illustre Magistrat.

A N N É E 1739.

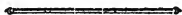
LOUIS XV signala cette année par un trait de bienfaisance au profit du commerce & à l'avantage de ses sujets.

Le Port de Boulogne autrefois si fameux, étoit tombé dans une telle dégradation, qu'il étoit à craindre qu'il ne devînt impraticable, à cause d'un banc de sable qui en barroit l'entrée. Les habitans ayant demandé avec instance, qu'une jettée à l'ouest du Pont, détruite depuis plusieurs années, fût rétablie, le Roi leur accorda leur demande, & fournit une somme de 75000 liv. Cet ouvrage important fut achevé en 1741.

LE Marquis de Fontanges ayant épousé Mademoiselle de Hécre, attachée à S. A. S. Mademoiselle de Sens ; cette Princesse donna en cette occasion des marques d'une générosité peu commune, en accordant aux nouveaux Mariés un appartement dans son Hôtel, & leur assurant vingt mille écus sur son appanage, outre un grand nombre de présens considérables qu'elle leur fit.



M. de Vendanges de Malpeyre, Doyen de la Sénéchaussée de Toulouse, fonda un nouveau Prix à l'Académie des Jeux Floraux. C'est un Lys d'argent de la valeur de 60 liv. destiné annuellement à un Sonnet en l'honneur de la Sainte Vierge.



M. de Tourny, Intendant de Limoges, étoit si généralement chéri & estimé dans sa Généralité, que la crainte de le perdre, jettoit la Ville dans une consternation générale toutes les fois qu'il y avoit du mouvement dans les Intendances. Ce digne Magistrat pourvut si efficacement cette année aux besoins de cette Province, qui étoit dénuée de toutes espèces de grains, en en faisant venir de Bretagne, qu'elle dut à ses soins vigilans, la conservation de la plupart de ses habitans. Non content d'assurer, dans ce tems de disette, la subsistance aux pauvres de la Ville & de la Campagne, par une sage économie, il fit des dépenses considérables de son chef, soit en aumônes publiques & particulières, soit en travaux qui servent à l'embellissement de Limoges, & l'y rendront à jamais recommandable.

CHARLES



CHARLES-François de Cisternay Dufay, étoit fils de Charles-Jerôme, d'une très-ancienne noblesse, qui avoit fait profession des armes sans discontinuation depuis le quinziesme siècle. Son père étant Lieutenant aux Gardes, eut une jambe emportée d'un coup de canon au bombardement de Bruxelles. En 1695, son zèle pour la patrie & le service de son Roi, ne lui fit pas quitter, malgré cet accident, la profession des armes.

Le jeune Dufay vint au monde, lorsque son père se consacroit à la Littérature; & dès qu'il eut les yeux ouverts, il vit qu'on estimoit les Sçavans; qu'on s'occupoit de recueillir leurs productions, qu'on se faisoit un honneur de les connoître, & de sçavoir ce qu'ils avoient pensé. Cet enfant, sans qu'on en eût expressément formé le projet, fut également formé pour les armes & pour les lettres. Le succès de son éducation fut des plus heureux. En 1712, il entra dès l'âge de quatorze ans, Lieutenant dans le Régiment de Picardie; & à la guerre d'Espagne, en 1708, il se trouva aux sièges de St.-Sébastien & de Fontarabie, où il s'acquît une très-grande réputation. Il s'appliqua dès ce tems-là à l'étude de la Chymie. Il obtint en 1723, une place de Chymiste

à l'Académie des Sciences. La paix l'ayant obligé de quitter le service, il ne s'occupa plus que de l'étude,

La Surintendance du Jardin Royal, vacante par la mort du premier Médecin en 1732 ; le Roi la donna sous le nom d'Intendance à M. Dufay. Elle se trouva, ainsi que l'Académie des Sciences, dans le Département de la Cour & de Paris, qui étoit pour lors à M. le Comte de Maurepas ; & comme le nouvel Intendant étoit de cette Académie, le Jardin Royal commença à s'incorporer, en quelque sorte, avec elle.

M. Dufay étoit parvenu à faire avouer unanimement aux étrangers, que le Jardin Royal étoit le plus beau de l'Europe. Si l'on fait réflexion que le prodigieux changement qui y est arrivé, s'est fait en sept ans, on conviendra que l'exécution de toute l'entreprise en avoit été menée avec une extrême vivacité ; aussi étoit-ce là un des grands talens de cet homme célèbre. Mais toute l'activité possible ne lui auroit pas suffi, pour exécuter en si peu de tems tous ses desseins sur le Jardin Royal, en n'y employant que les fonds destinés naturellement à cet établissement : il falloit solliciter des grâces à la Cour & les obtenir. Heureusement il étoit fort connu des Ministres, il avoit beaucoup d'accès chez eux, jouissoit d'une espèce de liberté & de familiarité. Il étoit quelquefois

obligé d'aller au-delà des sommes qu'on lui avoit accordées, & il n'hésitoit pas à s'engager dans des avances considérables; mais sa confiance n'a point été trompée.

VOICI une Anecdote qui fait honneur au mérite & à l'activité de ce grand homme.

M. Laudais, Trésorier-Général de l'Artillerie, mourut en 1729, laissant une succession fort embarrassée par des comptes à rendre, & des discussions sans cesse renaissantes les unes des autres. Elle devoit être partagée entre la mère de M. Dufay & trois sœurs qu'elle avoit. Il fut lui seul chargé de quatre procurations, seul à débrouiller le chaos. Malgré toute son activité naturelle, il ne put avoir une fin qu'au bout de dix années, les dernières années de sa vie, & l'on assure que sans lui les quatre héritières n'auroient pas eu le quart de ce qui leur appartenoit. Il est vrai que la réputation d'honneur & de probité que son oncle maternel avoit laissée, & celle qu'il avoit acquise lui-même, lui servirent beaucoup dans cette occasion où il s'agissoit de fidélité & de bonne-foi. Cette grande affaire ne souffrit point de son attachement pour l'Académie & pour le Jardin Royal, & ni l'un ni l'autre ne souffrirent d'une si violente distraction.

Etant tombé malade de la petite vérole,

il ne voulut point attendre qu'on vint avec des tours préparés, lui parler de la mort, fans en prononcer le nom. Il s'y condamna lui-même, & demanda courageusement les Sacremens avec une résignation vraiment chrétienne. Son testament est le dernier monument de sa piété filiale, & de son zèle pour les Sciences & pour le Jardin Royal. Il écrivit à M. de Maurepas, pour lui indiquer celui qu'il croyoit le plus propre à lui succéder dans l'Intendance de ce Jardin célèbre. Il le prenoit dans l'Académie des Sciences, à laquelle il souhaitoit que cette place fût toujours unie, & le choix de M. Buffon le Pliny de la France qu'il proposoit, étoit si bon, que Louis XV n'en voulut point faire d'autre. Par son testament il donne au Jardin Royal, une collection de Pierres précieuses qui doit faire partie du grand Cabinet d'Histoire Naturelle, dont il est presque le premier Auteur, tant il lui a procuré par ses soins, d'augmentation & d'embellissement. Il obtint même que le Roi y feroit transporter ses coquillages.

Mais ce qu'il y a de plus remarquable dans son testament; c'est d'avoir fait Madame sa mère sa Légataire universelle. Jamais sa tendresse pour elle ne s'est démentie. Ils n'avoient point discuté juridiquement leurs droits réciproques, ni fait de partages. Ce qui convenoit à l'un, lui ap-

partenoit , & l'autre en étoit sincèrement persuadé. Quoique ce fils si occupé eût besoin de divertissemens, quoiqu'il les aimât ; quoique le monde où il étoit fort répandu lui en offrît de toutes espèces ; il ne manquoit presque jamais de finir ses journées par aller tenir compagnie à sa mère avec le petit nombre de personnes qu'elle s'étoit choisies. Il étoit extrêmement connu , & personne ne l'a connu qui ne l'ait regretté. Son éloge funèbre , fait par le public , est le plus beau monument qu'on puisse élever à sa gloire & à ses vertus. Des mœurs douces, une grande envie de servir & d'obliger , formoient le caractère de cet homme illustre. Il mérita de plus les regrets honorables des grands hommes auxquels il étoit associé. Il n'a jamais manqué l'occasion de parler ou d'agir pour l'Académie , & comme il étoit par-tout , cette sçavante Compagnie étoit sûre d'avoir un Agent habile & zélé.



LA réputation qu'a depuis plusieurs siècles l'Université de Poitiers , reçut cette année un nouveau relief par les soins que les Magistrats de cette Ville se donnèrent pour réveiller l'émulation dans le cœur de la jeunesse , qui en fréquente les Ecoles. Le

Père Fouscher, un des Professeurs de Rhétorique du Collège Royal, célébra dans un discours public un événement si intéressant pour les Lettres, & fut en même-tems l'organe des sentimens & de la reconnaissance de l'Université envers ses généreux Bienfaiteurs.

Le Corps-de-Ville de Poitiers venoit d'établir que l'on distribueroit des Prix publics pour les Classes d'Humanités à la fin de l'année Scholastique de 1739. Cette première démarche étoit un préliminaire pour la fondation perpétuelle de ces Prix, que ce Corps respectable & zélé pour l'intérêt des Lettres, méditoit depuis long-tems, & qu'il auroit bien plutôt consommée, si la situation des affaires publiques n'avoit opposé trop d'obstacles à sa bonne volonté.

L'Orateur finit par assurer le Promoteur & les Auteurs de ce glorieux établissement, de la reconnaissance de la Compagnie dont il est Membre, du Collège au nom duquel il parle, & de celle dont il est lui-même pénétré. A la tête des justes éloges qu'il donne à ces protecteurs des Muses, est le portrait de M. le Nain, Intendant du Poitou. L'esprit & les talens de cet illustre Magistrat, son goût pour les Lettres, son zèle pour leurs progrès, son génie pour les affaires, son application, son désintéressement, son courage, sa générosité, sa vigilance,

son industrie qui ont fait le salut de la Province confiée à ses soins, fournirent à l'éloquence du Père Fouscher, un trop beau champ, pour qu'il ne mît pas heureusement en œuvre de pareils traits. M. Blondé, alors Maire de Poitiers; Messieurs Forieu & Babinet, qui, après avoir dignement rempli la même place, se trouvoient à la tête du Conseil de la Ville, sont peints avec des couleurs bien propres à justifier le choix que Poitiers avoit fait d'eux successivement, pour ménager les plus chers intérêts de ses Citoyens.



LA mort du Marquis de Villeneuve, jeta la ville de Manosque en Provence, dans la dernière consternation. Il étoit respecté, aimé & estimé de tous ceux qui le connoissoient. Il étoit l'Arbitre général de tous les différends qui survenoient dans le pays; il prévenoit & assistoit dans leurs besoins les personnes affligées & dans l'indigence. Il s'épuisait lui-même pour soulager la misère d'autrui. Enfin, il regardoit une journée comme perdue pour lui, celle où il n'avoit pu rendre quelque service, & il ne s'en passoit presque aucune dans laquelle il n'eût obligé quelqu'un. Tout étoit digne en lui de son illustre naissance & de son

antique noblesse, qui, depuis les siècles les plus reculés, a tenu l'un des premiers rangs dans cette Province.



JACQUES-Joseph Aubry, dont le nom est si avantageusement connu au Barreau par les talens supérieurs dont il fit un si digne usage, s'étoit acquis une réputation des plus étendues & des mieux fondées; mais il étoit incomparablement plus estimable par des qualités qui n'étoient bien connues que de ceux qui le voyoient de près. Il avoit naturellement l'ame grande & ennemie de tout ce qui sent l'injustice & l'oppression. Aucune considération humaine ne fut jamais capable d'arrêter son zèle, lorsqu'il se crut obligé de parler en faveur de l'innocence opprimée. Cette généreuse intrépidité le soutint jusqu'à la fin. Son noble désintéressement étoit tel qu'il lui est arrivé plus d'une fois, non-seulement de défendre gratuitement les causes de personnes qui n'avoient d'autres ressources que leur bon droit; mais même de leur fournir, de ses propres deniers, pour subvenir aux autres frais de la procédure. On en trouva des preuves non équivoques après la mort de ce généreux défenseur de la veuve & de l'orphelin; ne laissant, après trente ans de tra-

vail , que le bien qu'il avoit reçu de ses pères.

Le dernier de ses enfans , qui avoit embrassé la profession des armes , s'est rendu recommandable par le nombre , & la qualité de ses services.

Un goût décidé pour l'état Militaire , le déterminâ à entrer au service en 1740. Il fit dans le Régiment Lyonnais , plusieurs Campagnes , tant en Allemagne qu'en Italie , & il y donna des preuves d'intrépidité & de zèle , qui lui méritèrent l'estime , la confiance & l'amitié de ses Supérieurs & de ses égaux. S'étant trouvé compris dans la réforme qui fut faite après la guerre , il demanda & obtint un Brevet de Capitaine des troupes du Roi dans les Colonies. Il conduisit à la nouvelle Orléans cent trente hommes de Recrue ; & y arriva après avoir été exposé aux plus grands dangers dans le cours de la navigation. Son mérite fut bientôt connu dans la Colonie , où le Gouverneur le chargea de plusieurs opérations difficiles & importantes.

La guerre s'étant allumée entre les François & les Anglois , il reçut ordre de partir avec un détachement d'environ quatre cents hommes , pour aller secourir le Fort du Quesne , menacé d'une invasion de la part des Anglois , ou du moins pour le rassembler & en enlever l'artillerie.

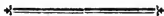
A son retour en France, il obtint la Croix de St.-Louis; & le Ministre lui promit des récompenses distinguées. Il repartit ensuite pour la Colonie, & on lui envoya, peu de tems après, un Brevet de Commandant. Dans la suite, le Gouverneur étant repassé en France, M. Aubry en remplit les fonctions, & s'attira par sa conduite & son désintéressement, l'estime & l'affection générale. Une portion de la Colonie de la Louisiane ayant été cédée aux Anglois, M. Aubry fut chargé de faire exécuter le Traité de paix, & se dévoua aux plus rudes travaux; fit nombre de voyages dans des Ports très-éloignés, exposa souvent sa vie pour engager les Nations sauvages à passer sous la domination Angloise.

Postérieurement au Traité de paix, la France céda à l'Espagne la Colonie de la Louisiane. Le premier Gouverneur Espagnol qui y fut envoyé, s'attira par une conduite imprudente la haine de tous les naturels du pays. Il y eut une révolte générale; & ce Gouverneur fut obligé de s'embarquer avec les Espagnols à ses ordres. M. Aubry parvint, par sa prudence & sa sagesse, à préserver le Gouverneur Espagnol & tous ceux qui l'accompagnoient, du massacre général auquel ils étoient exposés. Un nouveau Gouverneur Espagnol vint dans la Colonie avec des forces supérieures, & rendit

à la tête des troupes le témoignage le plus éclatant & le plus honorable à la conduite, au zèle pour le service des deux Couronnes, & à la fermeté de M^r Aubry. Ce brave Officier parvint à mériter l'approbation des Cours de France & d'Espagne, & même l'estime, l'amitié des Naturels du pays, quoiqu'il n'eût cessé de réclamer contre leurs démarches féditieuses.

Il revenoit en France pour y recevoir des récompenses promises par le Ministre, & sollicitées par le Gouvernement Espagnol, lorsqu'il périt dans un funeste naufrage à la vue de sa patrie, & pour ainsi dire, en entrant dans le Port.

Une pension accordée par le Roi à son frère & à sa sœur, est un témoignage honorable à la mémoire de cet illustre Officier, & une preuve sensible de la distinction de ses services.



FRANÇOIS-Bernard Potier de Gesvres, Duc de Tresmes, Pair de France, &c., Gouverneur de la Prévôté & Vicomté de Paris, étoit un des vingt-quatre enfans d'honneur qui accompagnèrent le Grand Dauphin, fils de Louis XIV, à la cérémonie de son Baptême en 1668.

Il étoit d'année d'exercice de sa charge

de premier Gentilhomme de la Chambre, à la mort de Louis XIV, & il en fit toutes les fonctions. Il eut l'honneur de recevoir Louis XV. la première fois qu'il vint à Paris, lui en présenta les Clefs à la Barrière du Trône, à la tête du Corps-de-Ville; ensuite se détacha & alla attendre S. M. au Palais, où il eut l'honneur de porter le Roi entre ses bras dans son Lit-de-Justice, & fit ainsi la fonction de Grand-Chambellan, & en remplit la place.

Il quitta la Cour en 1709, pour pourvoir, en qualité de Gouverneur de Paris, aux besoins de cette grande Ville désolée par la famine; & l'on s'y souviendra longtemps des services qu'il rendit à ses habitants, auxquels il donna de fréquentes preuves de sa droiture, de son désintéressement, de sa fermeté & de son attention continue à prévenir les desordres, ou à les calmer.

A N N É E 1740.

EXTRAIT d'une Lettre du Juif Ufilly, qui contient l'Histoire de sa Conversion à la Religion Chrétienne.

» Mon instruction, dit-il, s'acheva dans
» la Maison des Pères de l'Oratoire du Sé-

» minaire de Saint-Magloire , où la Provi-
 » dence m'a conduit , sous les auspices d'un
 » Prince dont les vertus universellement
 » reconnues & respectées , font plus d'hon-
 » neur à la Religion qu'il n'en reçoit de sa
 » naissance , & du rang qui l'approche si
 » près du Trône. Le zèle avec lequel il faisoit
 » toute occasion de prendre part à quelque
 » bonne œuvre , le fit entrer dans celle
 » dont j'étois l'objet. Aussi-tôt qu'elle fut
 » venue à sa connoissance par les personnes
 » qui m'avoient instruit , ce Prince vint lui-
 » même , après en avoir conféré avec l'Ar-
 » chevêque , me recommander aux Supé-
 » rieurs de cette Maison , & il le fit encore
 » plus particulièrement au P. de la Valette ,
 » Supérieur Général de la Congrégation ,
 » qui m'a fait la grace de se charger de ma
 » conscience & du soin de me former à
 » la piété. Personne n'ignore que les dis-
 » cours de ce Chef respectable , respirent
 » & répandent l'onction dans les cœurs.
 » Tout ce que je voyois dans la Maison de
 » Saint-Magloire alloit au même but : la
 » charité des Pères qui la gouvernent , les
 » instructions qu'ils faisoient aux Ecclesiast-
 » tiques qu'ils conduisent , les fruits qu'el-
 » les produisoient parmi les Laïcs , & les
 » bons exemples dont j'étois frappé tous
 » les jours , m'inspiroient une louable ému-
 » lation , &c.

» Enfin le jour fut fixé & arrêté au mardi
 » 14 Août par le Duc d'Orléans, qui choisit
 » l'Eglise de St.-Eustache sa Paroisse pour
 » la cérémonie ; & déclara en même-tems
 » qu'il vouloit l'honorer , en me faisant
 » présenter à l'Eglise en son nom , comme
 » Parrain , & au nom de Madame d'Or-
 » léans sa sœur , ancienne Abbessé de Chel-
 » les , comme Marraine.

» Je me rendis donc à St.-Eustache sur
 » les neuf heures du matin. Le digne Pas-
 » teur de cette Eglise , à qui je dois une
 » reconnoissance infinie pour tout ce qu'il
 » a fait pour moi en cette occasion , avoit
 » annoncé comme une fête cet événement
 » à son Peuple , le Dimanche précédent.
 » Toute l'Eglise étoit pleine dès le matin :
 » jamais le nombre des habitans de cette
 » Paroisse ne parut plus grand , sans parler
 » d'une multitude infinie de personnes du
 » premier ordre & de toutes les conditions ,
 » qu'une pieuse curiosité avoit attirées des
 » diverses parties de la Ville , pour voir
 » le Baptême d'un adulte.

» Un Laïc fidèlement attaché à la Reli-
 » gion , & qui dès mon arrivée à Paris , m'a
 » montré une amitié de père , engagea l'E-
 » vêque de Castres à faire la cérémonie.
 » Tout fut terminé avec la plus grande édi-
 » fication par un *Te Deum* en actions de
 » graces «.



LA France & la République des Lettres firent cette année une perte irréparable dans le grand & immortel Rousseau, l'Horace de la France. Il lui en coûta cher, dit M. Palissot dans ses Mémoires Littéraires, pour avoir parlé du Parnasse aussi librement que Boileau parloit de la Cour. Quelques Écrivains, pour venger leur amour-propre humilié par les plaisanteries de ce Poète célèbre, imaginèrent de forger sous son nom des couplets horribles & scandaleux dont le double but étoit de l'écarter de l'Académie & de le rendre odieux à la Société. Cette trame affreuse réussit, & Rousseau fut l'innocente victime de cette détestable invention.

Rien ne prouve mieux l'innocence de ce Grand-homme que la persévérance généreuse avec laquelle il se refusa constamment à tous les moyens honteux de rentrer dans sa Patrie.

» Vous savez, écrivoit-il au Baron de
» Breteuil, vous savez quels sont mes sen-
» timens, & que des graces & des accom-
» modemens ne conviennent qu'à des fri-
» pons, & non à un honnête homme injus-
» tement opprimé. J'aimerois mieux être
» mort que de sortir d'oppression par une

» honte qui seroit irréparable.... J'aime
 » bien la France ; mais j'aime encore mieux
 » mon honneur & la vérité. Quelque des-
 » tinée que l'avenir me prépare , je dirai
 » comme Philippe de Commines : Dieu
 » m'afflige , il a ses raisons ; mais je préfé-
 » rerai toujours la condition d'être mal-
 » heureux avec courage, à celle d'être heu-
 » reux avec infamie ». Rousseau a tenu ce
 langage jusqu'à la mort. Boindin, un des
 plus irréconciliables ennemis de ce Poète,
 outragé lui-même dans les Couplets, a
 protesté jusqu'à sa mort que Rousseau n'en
 étoit pas l'Auteur.

Nous terminerons cet article par le témoi-
 gnage que M. de Voltaire rendit à l'Horace
 François, dans une Lettre qu'il écrivit à M.
 de Séguy en 1743.

» J'ai reçu, Monsieur, la Lettre que
 » vous m'avez fait l'honneur de m'écrire,
 » avec votre projet de souscription pour les
 » Œuvres du célèbre Poète dont vous étiez
 » l'ami. Je me mets très volontiers au nom-
 » bre des Souscripteurs , quoique j'aie été
 » malheureusement au rang de ses ennemis
 » les plus déclarés. Je vous avouerai même
 » que cette inimitié pesoit beaucoup à mon
 » cœur. J'ai toujours pensé, j'ai dit, j'ai
 » écrit que les Gens de Lettres devoient
 » toujours être frères.... Il sembloit que la
 » destinée, en me conduisant dans la Ville
 » où

„ où l'illustre & malheureux Rousseau a
 „ fini ses jours, me ménageât une récon-
 „ ciliation avec lui. L'espèce de maladie
 „ dont il étoit accablé m'a privé de cette
 „ consolation que nous avions tous deux
 „ également souhaitée. L'amour de la paix
 „ l'eût emporté sur tous les sujets d'aigreur
 „ qu'on avoit semés entre nous. Ses talens,
 „ ses malheurs, & ce que j'ai oui dire ici
 „ de son caractère, ont banni de mon cœur
 „ tout ressentiment, & n'ont laissé mes
 „ yeux ouverts qu'à son mérite “.



JEAN-JACQUES Levayer, Maître des
 Requêtes Honoraire de l'Hôtel du Roi, &
 ci-devant Président du Grand-Conseil,
 mourut, âgé de 62 ans. La réputation qu'il
 laisse après lui, est une preuve que ce qu'on
 dit de ses vertus & de ses talens dans son
 Eloge Funèbre, n'est point dicté par la basse
 flatterie. Cet éloge est un monument de
 reconnoissance placé dans le Journal de Ver-
 dun de cette année. Après un Service so-
 lemnel célébré dans l'Eglise Paroissiale de
 Courcival appartenant à l'illustre Défunt,
 & située aux environs de Bonnétable dans
 le Maine, le Curé célébrant parla en ces
 termes :

„ Les talens & les vertus de l'illustre
 Tom. I. E e

» Mort, à qui nous rendons aujourd'hui de
 » tristes, mais de justes devoirs, rendent
 » sa mémoire respectable & digne de la
 » vénération de tous les Gens de bien. C'est
 » assez d'entendre prononcer le nom célè-
 » bre qu'il portoit, pour être persuadé que
 » son principal caractère étoit une justice
 » intègre & inflexible. Y a-t-il quelqu'un
 » dans le Royaume qui ne sache pas que
 » MM. Levayer ont toujours eu un atta-
 » chement inviolable pour cette reine des
 » vertus morales? C'est le glorieux témoi-
 » gnage que leur rend unanimement le
 » Conseil, le Parlement & les autres Cours
 » Supérieures de la Capitale, où ils ont
 » occupé de grandes places avec une estime
 » qui se perpétue de génération en généra-
 » tion. C'est le doux souvenir que conser-
 » veront à jamais les différentes Provinces,
 » où Louis XIV, qui excelloit dans le
 » choix de ses Ministres, les avoit envoyés
 » pour régler ses Finances, protéger la Jus-
 » tice & maintenir la Paix; c'est la louange
 » que leur donnent également les Grands
 » & les petits; que la force de la vérité
 » arrache même de la bouche de ceux à qui
 » leur intégrité ne peut être favorable.

» Qu'on se rappelle ce grave & célèbre
 » Magistrat, père de celui que nous regret-
 » tons, lequel, après avoir utilement &
 » glorieusement servi le Public dans des

» postes éclatans , s'étoit volontairement
 » retiré dans sa campagne , où nous l'avons
 » vu passer une longue & heureuse vieil-
 » lesse dans la pratique des vertus , & rem-
 » plir tout le voisinage de l'abondance &
 » de la multitude de ses bienfaits «.

L'Orateur se propose enfin pour motif de consolation l'illustre Fils du respectable Défunt , digne héritier des vertus de son père , unissant le mérite & les talens aux qualités du cœur ; la mort l'a moissonné depuis quelques années. Ce généreux Fils voulant rendre à son Père le plus solide des devoirs funèbres , fonda des Messes en plusieurs Eglises pour le repos de son ame , & multiplia ses Intercesseurs auprès du Souverain Juge par les abondantes aumônes qu'il fit en même-tems distribuer aux pauvres.



U N Citoyen d'Orléans , Interprète fidèle de sa Ville & de sa Province , paye ici le juste hommage de ses regrets & de sa reconnaissance à la mémoire & aux vertus de M. de Beauflan , Intendant de cette Généralité , dans une Lettre adressée au Mercure de France :

» Nous apprimes , dit-il , avec la plus
 » vive douleur la mort de ce respectable

» Magistrat. La consternation fut générale
 » au premier bruit qui s'en répandit ; &
 » lorsqu'il n'y eut plus lieu d'en douter
 » & que les tristes circonstances de cet évé-
 » nement furent devenues publiques, on
 » entendit cette voix du peuple qui porte
 » un caractère de vérité qui n'éclate jamais
 » qu'en faveur du mérite reconnu.

» M. de Beauissan avoit sçu se concilier
 » tous les cœurs, & il ne devoit pas cet
 » avantage aux seuls agrémens de son es-
 » prit; des qualités plus solides lui assurent
 » à jamais notre reconnoissance. La nature
 » l'avoit distingué singulièrement par la
 » droiture du cœur & par la justesse de
 » l'esprit. Des dons aussi précieux, animés
 » par l'amour du bien public, devenoient
 » entre ses mains une source intarissable de
 » bienfaits. Quel usage n'a-t-il pas fait de
 » son crédit ? Il étoit plein sans doute de
 » cette juste confiance qu'inspire la sagesse
 » du Gouvernement, il en suivoit les vues,
 » il se régloit par son esprit. Un homme
 » de cette trempe, dans des tems moins
 » heureux, eût rempli ses devoirs aux dé-
 » pens de sa fortune.

» Tel étoit M. de Beauissan ; l'équité
 » seule avoit droit de l'intéresser. Compa-
 » rissant, généreux ; il n'est point de mal-
 » heureux dans son département qui n'ait
 » été comblé de ses bienfaits. Faire du bien

» aux hommes étoit pour lui le plaisir le
 » plus vif & le plus flatteur.

» Il seroit bien facile de produire une
 » foule de preuves de ce caractère droit
 » & bienfaisant (*) qui étoit l'ame de
 » toutes ses actions ; mais elles sont gra-
 » vées si profondément dans nos cœurs ,
 » que la mémoire n'en périra jamais. La
 » Province en général, les Magistrats, le
 » Clergé, le Corps-de-Ville & un nombre
 » infini de particuliers ont éprouvé avec
 » quelle vigilance il prévenoit les moin-
 » dres étincelles de divisions ; avec quelle
 » sagesse il les calmoit , avec quel zèle il
 » représentoit leurs malheurs aux Puissan-
 » ces ; & combien il s'estimoit heureux
 » quand il en obtenoit les remèdes. Enfin
 » tous ses talens , toute son application n'a-
 » voient pour but que de faire régner dans
 » cette Province, par un heureux concours
 » de toutes ses parries , la justice, le bon
 » ordre & la paix. Le tribut de nos larmes
 » n'est-il pas bien dû à celui qui mettoit
 » toute sa gloire à essuyer celles des mal-
 » heureux ? Jamais on n'en versa de plus
 » abondantes & de plus sincères.

» La ville d'Orléans fit éclater sa recon-
 » noissance & ses justes regrets. Le Clergé

(*) *Nota.* Nous désirerions être instruits de ces
 traits de bienfaisance pour en enrichir nos fastes.

» & toutes les Compagnies allèrent compli-
 » menter Madame de Beauffan. Malgré
 » l'accablement de la plus profonde dou-
 » leur , cette Dame , dont le mérite est
 » très-honoré dans cette province , fit pa-
 » roître dans ses réponses les mêmes mou-
 » vemens de tendresse , de piété & de re-
 » ligion qui ont toujours éclaté dans sa
 » conduite.

» La Ville ordonna un service solennel
 » auquel tous les Corps & toutes les per-
 » sonnes de considération de la Province
 » furent invités. Toutes les églises Parois-
 » siales & celles des Communautés Reli-
 » gieuses retentirent de chants lugubres ;
 » témoignages de reconnoissance à la vérité
 » bien tristes pour ceux qui versent des
 » pleurs , mais bien glorieux pour ceux
 » qui les font verser «.



N I C O L A S-Prosper Bauyn d'Angervil-
 liers, Ministre & Secrétaire d'Etat au Dé-
 partement de la guerre , mourut à Marly
 dans la soixante-cinquième année de son
 âge.

Les nouvelles publiques ont fait de ce
 Ministre un éloge qui lui est légitimement
 dû , en remarquant que les qualités du cœur
 & de l'esprit par lesquelles il avoit tou-

jours justifié la confiance dont le Roi l'avoit honoré , lui avoient acquis la plus grande considération & l'avoient fait infiniment regretter.

La reconnoissance des Briançonnois pour sa mémoire , se signala par des prières qu'on fit dans toutes les Paroisses de la Province , particulièrement par un service solennel célébré le 8 de Mars dans la ville capitale avec toute la pompe & la décence à laquelle on doit s'attendre quand le cœur parle. Le Curé de la Paroisse où se fit la Cérémonie prononça l'Oraison funèbre & prit pour texte ces paroles du livre des Rois : *Une prudence consommée dans toute sa conduite , lui mérita de la part du Roi Saül , la direction de la guerre & l'affection universelle du peuple.*

L'Orateur appliquant heureusement ce bel éloge de David à l'illustre Ministre dont on pleuroit la perte , remarqua que la Cour l'honoroit de ses douleurs , parce qu'elle perdoit un chef expérimenté pour la direction de la guerre ; que la France le regrettoit , parce qu'elle perdoit un Ministre attentif aux intérêts du peuple ; que le Briançonnois en particulier le pleuroit , parce qu'il perdoit en lui un Protecteur puissant & toujours bienfaisant. Sur ce tableau d'autant plus magnifique , que la

seule vérité en traçoit les traits, il forma le plan de son discours.

Il fit voir, 1°. que M. d'Angervilliers doué dès l'enfance des talens du cœur & de l'esprit, parvint en sa jeunesse à mériter la confiance de Louis XIV. Nommé par ce Monarque à l'Intendance d'Alençon; transporté bien-tôt après à celle du Dauphiné, ensuite à l'Intendance de l'armée que commandèrent en Italie les Catinat, les Vendôme, les Barwick; l'habileté de cet homme du peuple fit subsister l'armée, lorsqu'en sortant du Piémont, elle se retira en Dauphiné. Les ressources que lui fournit son génie, pour faire dans le sein de la disette, marcher l'abondance à sa suite, sans affamer la Province; le noble défintéressement & l'amour de la Patrie dont il donna l'exemple aux bons Citoyens, le portèrent à sacrifier au besoin public ce précieux mobilier dont l'art, ami du luxe, a toujours fait le principal ornement des tables. Son attention lui fit seconder & récompenser les Dauphinois, pour éloigner de l'armée & de leur province où il falloit qu'elle subsistât, la famine presque inévitable après le rigoureux hyver de 1709, & les ravages qu'avoient causés les fréquentes incursions des ennemis. Des services si signalés méritèrent à M. d'Angervilliers l'Intendance de

Strasbourg, ensuite celle de Paris, & enfin le Ministère de la guerre. Dans la faveur ou dans la disgrâce, il se montra toujours équitable & désintéressé, toujours ennemi des bassesses, sujet fidèle, bon Citoyen, toujours aimé & toujours digne de l'être.

Homme de bien par son inclination, bienfaisante & par les services réels qu'il rendit aux différentes provinces dont il avoit eu l'administration, il exposoit au Roi les besoins du peuple, & obtenoit tout de sa justice. Recommandable par son équité & par son attention scrupuleuse à rendre à chacun ce qui lui étoit dû, par ses libéralités envers les pauvres, par la protection qu'il accordoit aux opprimés, enfin par son penchant à faire plaisir à tout le monde; il réunissoit toutes les qualités essentielles à l'homme d'Etat. Les Briançonnois en ont ressenti tant de fois les heureux effets, qu'ils n'en perdront jamais le souvenir.

Mais que serviroit à l'illustre mort que son nom soit dans l'histoire de ce siècle pour être immortel parmi les hommes; si ce même nom n'étoit écrit dans le livre de vie pour être immortel parmi les bienheureux? Celui que nous pleurons avoit toujours Dieu devant les yeux. La pureté de ses sentimens l'a fait assez connoître; il avoit reconnu la nécessité d'un gouverne-

ment divin dans l'Univers, & conséquemment celle des récompenses & des peines futures. Voilà ce qui l'occupoit dans les intervalles que lui laissoient des travaux continuels. Il attiroit sur lui les miséricordes du Seigneur par de pieuses libéralités envers les pauvres qui lui ont fait tant d'amis pour le Ciel.



CHARLES Duplessis d'Argentré fut nommé par Louis XV en 1723 à l'Evêché de Tulle. A voir le soin qu'il prenoit de son Diocèse, on auroit cru qu'il ne faisoit rien de plus; mais il savoit si bien ménager son temps, qu'il fournissoit à tout & se prêtoit à tous les besoins de ses Diocésains; confesser, visiter les malades, assister les moribonds dont plusieurs reclamoient sa charité. Il prenoit un soin tout particulier de son clergé; de-là l'attention qu'il donnoit à son Séminaire, de-là ce zèle pour remédier aux abus, pour rétablir le bon ordre. Zèle vif, zèle ardent, mais sans aigreur & sans amertume; zèle au contraire toujours accompagné de patience, plein de cordialité, soutenu de manières polies & engageantes, & animé d'une douceur à qui rien ne résistoit.

Tous les vendredis de l'année, il fai-

soit manger à sa table un pauvre de l'hôpital; ce seul trait fait voir & le cas qu'il faisoit des malheureux & jusqu'où s'étendoient sa charité & son tendre amour pour l'humanité.



JEAN Soanen, né à Riom en Auvergne, Evêque de Senés, mourut à l'Abbaye de la Chaise-Dieu âgé de 94 ans; après avoir fait ses humanités avec distinction chez les Pères de l'Oratoire, il entra dans cette sçavante Congrégation. Ses talens pour la prédication déterminèrent ses supérieurs à l'envoyer à Lyon où il débuta dans cette carrière avec un tel éclat, qu'il attiroit toute la ville, pénétrait les cœurs & ravissoit l'admiration. Le même concours le suivit à Paris en 1683, & il y fut chargé de l'Oraison funèbre de la Reine Marie-Thérèse d'Autriche. Louis XIV qui voulut voir le discours, fut tellement attendri de quelques endroits touchés avec beaucoup de délicatesse, qu'il ne put retenir ses larmes & qu'il sentit renouveler ses justes regrets.

Son sermon contre *les Spectacles* jeta l'allarme parmi les Courtisans. Un deux en parla au Roi comme d'un sermon outré; mais Louis XIV lui imposa silence

en lui disant : » Le Prédicateur a fait son
» devoir, tâchons de faire le nôtre «.

En 1695 le Roi le nomma à l'Evêché de
Senès; & ce Monarque marquant au Pape
les motifs qui l'y avoient porté, lui écri-
voit : » Sa piété exemplaire, sa profonde
» Doctrine & sa probité, jointes au talent
» de la prédication qu'il possède éminem-
» ment, & dont nous avons été souvent
» édifiés, ne nous laissent aucun lieu de
» douter qu'il ne rende ses services à l'église
» avec beaucoup de zèle, & qu'il ne rem-
» plisse dignement les fonctions épiscopa-
» les «.

M. de Soanen étant allé remercier le Roi,
lui dit : » Je ne puis, Sire, reconnoître
» mieux les bienfaits dont V. M. m'hono-
» re, qu'en priant Dieu qu'il ne vous im-
» pose pas les fautes de mon Evêché.
» — Eh quoi ! réprit le Roi, me croyez-
» vous responsable de tous les Evêques que
» je nomme ? — M. Soanen répondit :
» Qu'un Collateur est responsable à Dieu
» du choix des sujets qu'il nomme aux
» bénéfices; que cette maxime est fondée
» sur les Loix divines & ecclésiastiques; &
» que St.-Louis, le plus pieux & le plus
» éclairé de nos Rois, en étoit si convaincu
» qu'il regardoit la nomination aux bé-
» néfices comme un des plus grands far-
» deaux de la Royauté «.

Le nouvel Evêque n'eut pas plutôt été sacré qu'il se rendit dans son Diocèse. Il le trouva dans un dérèglement qui lui perça le cœur. Le Clergé & le Peuple croupissoient dans la plus grossière ignorance & la plus ridicule superstition. Nulle instruction, nulle règle. A peine rencontroit-on les Dimanches & Fêtes quelques légères traces du culte extérieur. On peut juger par cette triste peinture des obstacles que le Prélat eut à vaincre pour renouveler la face de cette Eglise désolée. Voulant prêcher d'exemple, il commença par régler sa propre maison : les meubles, la table, son domestique, tout annonçoit un Evêque des premiers siècles. Il ne s'occupa plus ensuite qu'à remettre en vigueur la discipline dans son Diocèse. Il tint des Synodes, fit des visites fréquentes, retrancha les abus, & vint enfin à bout de réformer les mœurs & de faire respecter la Religion. Il essuya, il est vrai, bien des contradictions; mais il les surmonta par sa fermeté & sa patience. Plus d'une fois il fut en danger de sa vie, & obligé de recourir à l'autorité séculière contre les coupables; mais ce n'étoit que lorsque leur indocilité lui avoit fait épuiser toutes les voies de douceur.

Sa charité étoit sans bornes. N'étant encore que Prêtre de l'Oratoire, il alloit dans les prisons, distribuer aux misérables l'ho-

noir de ses Sermons. Depuis qu'il fut Evêque, il se regarda spécialement comme le père de tous les pauvres de son Diocèse. Ils avoient tous un libre accès auprès de lui. Il n'en renvoyoit aucun sans l'avoir secouru. Au défaut d'argent, il leur donnoit les meubles les plus nécessaires, & il trompa plus d'une fois la vigilance de ses Gens que son extrême facilité tenoit en garde contre lui. C'étoit sur-tout dans les disettes très-fréquentes de son Diocèse, que ses brebis éprouvoient la rendre sollicitude de leur charitable Pasteur. Alors il se privoit du nécessaire; & ne pouvant par lui-même suffire aux besoins, il imploroit les secours des Ministres & du Roi même. Etant à Paris en 1701, il apprit que la moitié de son Diocèse venoit d'être ravagée par la grêle, & qu'on seroit hors d'état d'ensemencer les terres pour l'année suivante. Cette nouvelle l'ayant pénétré de douleur, il courut à Versailles exposer au Roi la misère de son troupeau. Le Roi lui demanda s'il n'y avoit pas d'Hopital dans son Diocèse. » Sire, » répondit le Prélat, il y en a un de dix » lieues de long sur huit de large ». Le Roi frappé de cette réponse, crut qu'il y avoit de l'exagération. » Non, dit M. de Senès, » connoissant l'affection de V. M. pour son » peuple, je n'ai garde d'exagérer la misère » de mes ouailles «.



Nous terminerons cette année par un trait de probité qui caractérise les mœurs & les vertus champêtres : nous l'avons recueilli dans les Ephémérides du Citoyen.

De 1739 à 1740, le bled étoit fort cher ; son prix fut de 40 à 60 liv. le septier de Paris pendant toute l'année ; & cependant les marchés étoient pleins. Cette cherté engagea le Parlement à rendre un Arrêt favorable aux Cultivateurs, portant que tout Censitaire ou Fermier, dont la redevance seroit en bled, payeroit le Propriétaire en argent, & sur le pied que le bled avoit valu une année précédente dénommée ; ce qui en fixa le prix à 18 liv.

La plupart des Censitaires ou Fermiers profitèrent de l'avantage que leur donnoit la Loi. Les Propriétaires furent obligés de la subir. Quelques Fermiers en petit nombre dédaignèrent ce profit permis par la Loi.

Un entr'autres, nommé Paul Veron, pauvre, mais reconnoissant, voulut payer son Maître en bled, & lui donner la même quantité que les autres années. Le Propriétaire ne vouloit pas la recevoir, & disoit à son Fermier qu'il devoit profiter de l'avantage que lui donnoit la Loi. Le Fer-

mier devoit , & se feroit acquitté à bon marché ; mais il répondit , » que lorsque le » bled ne valoit que 10 liv. le septier , au » lieu de 15 liv. , qui étoit l'appréciation » portée par son bail , le Parlement n'avoit » pas ordonné qu'au lieu d'un septier , il en » payeroit un & demi , ou 15 liv. par cha- » que septier de redevance ; que son bail » portoit 12 septiers par an ; qu'il les paye- » roit en nature ; le Parlement ne pouvant » le dispenser de tenir les clauses de son » bail , & qu'il prioit son Propriétaire de » lui permettre de s'y conformer. Il rap- » pella que dix ans auparavant , lorsque sa » Ferme , le lendemain de sa moisson avoit » été brûlée , au lieu de le faire contribuer » à la reconstruction , son Propriétaire l'a- » voit aidé à se remettre de ses pertes ; & » qu'en 1738. , non-seulement il l'avoit » attendu pour les paiemens ; mais qu'en » outre , il lui avoit prêté de l'argent pour » racheter des chevaux à la place de ceux » qu'il avoit perdus de la morve ; qu'en » conséquence , il ne pouvoit manquer à la » reconnoissance qu'il lui devoit , & qu'il » vouloit profiter du prix avantageux des » grains , cette année , pour s'acquitter avec » lui des avances qu'il en avoit reçues les » années précédentes «.

Le Propriétaire crut ne pouvoir refuser d'accepter ; & le Fermier exécuta sa promesse.

A N N É E

ANNÉE 1741.

A la mort de l'Empereur, la succession à sa Couronne allume la guerre. Il se fait un Traité d'Alliance entre le Roi de France, le Roi d'Espagne & l'Electeur de Bavière, auquel les Rois de Prusse, de Pologne & de Sardaigne accèdent. Les Puissances confédérées s'ébranlent de toutes parts. Une armée de 40 mille François passe le Rhin sous les ordres du Maréchal de Belle-Isle; une autre armée de 44 mille hommes passe la Meuse, commandée par le Maréchal de Maillebois, prête à tomber sur l'Electorat d'Hanovre au moindre mouvement que feroit le Roi d'Angleterre. L'armée François & Bavarois se présente devant Prague, ouvre la tranchée & l'emporte d'assaut. D'un autre côté, le vaisseau le Bourbon de 74 canons, monté par le Marquis de Boullainvilliers, coule à fond à la hauteur des Isles d'Ouessant. Plusieurs voies d'eau qui s'étoient ouvertes, l'avoient empêché de suivre l'Escadre du Marquis d'Antin, dont il faisoit partie. Le Marquis de Boullainvilliers voyant que le mal étoit augmenté au point que toutes les pompes & un travail continuel ne pouvoient épuiser l'eau; que son vaisseau étoit hors d'état de gouverner, d'être radoubé & secouru; retenu sur son

bord par un devoir austère, brave la mort & songe seulement à sauver quelques Sujets à son Roi; son fils est du nombre; il les fait descendre dans la chaloupe, sous prétexte d'envoyer chercher du secours, au nombre de 11 Officiers & de 11 Mariniers, qui ont la douleur de voir une demi-heure après ce père tendre & généreux, & tous leurs camarades, engloutis par les eaux avec le vaisseau.



MELCHIOR de Polignac naquit au Puy, Capitale du Velay, d'une famille ancienne & illustre, une des premières du Royaume, & dont la fidélité envers nos Rois est le principal lustre dont elle a toujours été jalouse.

Destiné de bonne heure au service de l'Eglise, il fut envoyé fort jeune à Paris. Il s'y distingua parmi la jeunesse la plus illustre du Royaume, par la supériorité, la vivacité de son esprit, & par une grande application à l'étude. Ses succès ne firent pourtant point de jaloux; car il vouloit dès-lors être aimé, & il n'étoit pas possible de lui refuser son amitié.

En 1689, le Cardinal de Bouillon le mena à Rome, & le fit entrer au Conclave, où Alexandre VIII. fut élu. On le goûta

extrêmement dans cette Cour. Louis XIV. y avoit envoyé en même-tems le Duc de Chaulne, pour terminer les démêlés qui avoient été poussés fort loin entre le St. Siège & la France, sous le précédent Pontificat; & S. M. avoit témoigné qu'elle souhaitoit que l'Abbé de Polignac eût part à cette négociation. Le nouveau Pape lui donna donc plusieurs Audiences, au sortir desquelles il se plaignoit, en badinant, que ce jeune Abbé étoit un séducteur. » Il ne » me contredit jamais, disoit-il, il paroît » toujours être de mon avis; & je ne sçais » comment, pour l'ordinaire, il m'entraîne » dans le sien ». Ce que Louis XIV. dit après une assez longue Audience qu'il avoit donnée à l'Abbé de Polignac, nouvellement arrivé de Rome, revient au même, quoiqu'il y paroisse une sorte d'opposition: » Je viens d'entretenir un homme & un » jeune homme qui m'a toujours contre- » dit, & qui m'a toujours plu ». Des témoignages si flatteurs & si honorables, ouvrirent à l'Abbé de Polignac une carrière des plus brillantes. En 1692, étant entré au Séminaire, il n'y resta pas long-tems, & lorsqu'il y pensoit le moins, le Roi le nomma son Ambassadeur en Pologne.

Ce Royaume étoit alors gouverné par un Prince, qui non-seulement étoit le Héros du Nord, le Libérateur de l'Empire, &

l'admiration du grand Condé, mais encore sçavant, aimant les Sciences, & aussi capable de présider à une Académie, que de commander à une armée. Un Roi de ce caractère, ne pouvoit manquer de goûter beaucoup l'Abbé de Polignac, & il connut en effet bien-tôt tout ce qu'il valoit; il ne se laissoit point de le voir & de l'entendre. Ce Monarque fort avancé en âge, tout couvert de lauriers, qui avoit attiré à sa Cour un grand nombre de personnes de mérite en tout genre, n'avoit point de plus doux momens que ceux qu'il passoit à entretenir un Ambassadeur de 32 ans, à qui il pouvoit parler de tout; qu'il se plaisoit à mettre aux prises avec les plus vieux Guerriers, les plus habiles politiques, & les personnes les plus consommées dans toutes sortes de sciences. Ces entretiens étoient devenus les plaisirs les plus piquants de la Cour de Sobieski.

L'Abbé de Polignac ayant reçu ordre de la Cour de France de se retirer dans son Abbaye de Bonport, on attribua sa disgrâce au mauvais succès de ses négociations à la Diète de Pologne qui suivit la mort de Jean III. Jamais personne dans une circonstance aussi critique, ne montra plus de véritable grandeur que cet illustre Abbé. Il étoit persuadé que le cœur de son Souverain n'étoit point changé à son égard, &

n'avoit nulle part aux rigueurs dont il usoit envers lui; & cela lui suffisoit. D'ailleurs il profita de ce tems de repos que la Providence lui ménageoit pour se livrer à son attrait pour l'étude, & il travailla à son Anti-Lucrèce.

En 1701 il fut rappelé à la Cour, & la réception que lui fit le Roi, convainquit tout le monde que non-seulement ce Monarque n'avoit jamais cessé de l'aimer, mais encore qu'il n'avoit rien diminué de son estime pour lui.

En 1706, Louis XIV. le nomma Auditeur de Rote. Le Cardinal de la Trémoille étoit alors chargé des affaires de France à la Cour de Rome. Il n'eut pas long-tems pratiqué l'Abbé de Polignac, qu'il comprit de quelle ressource il pouvoit lui être dans les conjonctures épineuses où il se trouvoit; il sollicitoit depuis long-tems Clément XI. pour une affaire que le Roi lui avoit fort recommandée. Il manda à ce Prince qu'il ne voyoit plus d'autre moyen de la faire réussir, que d'y employer l'adresse & l'éloquence de l'Abbé de Polignac; & qu'il prioit S. M. de l'en charger. Le Roi y consentit; & l'Abbé de Polignac obtint tout de Sa Sainteté. Le Cardinal de la Trémoille écrivit au Roi, comment la chose s'étoit passée; l'Auditeur de Rote assura ce Prince que le succès de sa négociation étoit uni-

- quement dû au crédit du Cardinal ; & Louis XIV, étonné & charmé d'un procédé si rare & si noble de la part de ces deux Ministres , ne différa point d'un moment à en instruire toute la Cour.

En 1706, l'Abbé de Polignac fut rappelé de Rome & envoyé à Gertrudenberg avec le Maréchal d'Uxelles, pour faire aux Puissances alliées de la Maison d'Autriche, quelques propositions de paix. A peine eut-on commencé à lire quelques articles préliminaires, que M. Buys, chef de la députation Hollandoise, interrompant cette lecture, dit qu'il falloit écarter tout ce détail, parce que *non dimittitur peccatum nisi restituatur ablatum*. Ce furent ses propres termes. L'Abbé de Polignac, indigné de cette hauteur, lui répondit : » Messieurs, vous parlez bien comme des gens » qui ne sont pas accoutumés à vaincre «.

Louis XIV. n'avoit entamé cette négociation, que pour montrer qu'il étoit le père de ses peuples ; & Dieu permit pour sa gloire, que ses ennemis l'obligeassent à la rompre. Ils s'en repentirent, quand il n'étoit plus temps. Deux ans après, le Roi fit la paix à Utrecht en vainqueur ; & ce fut encore en partie par le ministère de l'Abbé de Polignac, qui, tandis qu'il travailloit à pacifier l'Europe, fut en 1712, créé Cardinal ; mais renfermé *in petto* ; il

ne fut déclaré que six mois après, lorsque les principaux articles eurent été réglés. Comme le Pape avoit eu la délicatesse de ne le point nommer, tandis qu'il étoit en Hollande, il eut à son tour celle de prier le Roi de le dispenser de signer le Traité de paix. Outre la raison qui demandoit que le nom du Cardinal ne parût point au bis d'un Traité conclu avec des Puissances Protestantes, il en avoit une particulière par rapport à l'Angleterre; c'est que le Traité d'Utrecht, sembloit ôter au Roi Jacques, qui venoit de lui donner sa nomination pour le Cardinalat, toute espérance de remonter sur le trône de ses pères.

On ne doit pas oublier ici une réponse que le Cardinal de Polignac fit à Utrecht, aux Plénipotentiaires d'Hollande. Ces Messieurs voyant que la face des affaires étoit changée à leur égard par la réunion des Cours de Versailles & de Londres, & comprenant qu'on leur cachoit quelques-unes des conditions du Traité de paix, déclarèrent aux Ministres du Roi qu'ils pouvoient se préparer à sortir de Hollande. Le Cardinal, qui n'avoit pas oublié la hauteur avec laquelle ils lui avoient parlé à Gertrudenberg, leur dit: » Non, Messieurs, nous ne » sortirons pas d'ici; nous traiterons chez » vous; nous traiterons de vous; & nous » traiterons sur vous «.

De retour à Versailles, le Roi le combla de marques de bonté, d'estime & de confiance; & l'on fut persuadé que les graces que S. M. répandit alors sur lui, n'étoient que pour le préparer à de plus grandes encore, mais elle n'en eut pas le tems.

Avant que le Cardinal partît pour Utrecht, il étoit entré fort avant dans la confiance du Duc de Bourgogne. Ce Prince, que la France a tant pleuré, avoit conçu une estime singulière pour lui; & deux fois la semaine, à des heures réglées, il s'enfermoit avec lui dans son Cabinet, pour profiter de ses lumières par rapport au Gouvernement, ce qui lui attira des éloges publics de la part du Roi. Le Cardinal apprit à Utrecht que ce Prince n'étoit plus; il ne s'en consola jamais. La mort de Louis XIV. qui arriva trois ans & quelques mois après, mit le comble à sa douleur. Il concevoit mieux que personne combien la perte de ces deux grands Princes étoit irréparable. Le respect, la reconnoissance, la vénération; & même, si on l'ose dire, l'amour tendre & respectueux qui l'avoient attaché à leurs personnes, étoient dans son cœur au-dessus de toute expression, & il n'en fut jamais un plus sincère & plus sensible.

Il n'étoit pas moins bien dans l'esprit du Duc d'Orléans, il voyoit souvent ce Prince pendant les dernières années de la

vie du Roi. Le goût des Sciences & des beaux Arts qu'ils avoient l'un & l'autre au souverain degré, les unissoit. & leur faisoit passer ensemble des heures bien agréables.

Innocent XIII, qui succéda à Clément XI, étant mort en 1724, le Cardinal de Polignac partit pour le Conclave; & dès que Benoît XIII eut été élu, il fut déclaré Ministre du Roi auprès de ce Pontife. Pendant les huit années que dura son ministère, il fit honneur à la France, & il s'en fit beaucoup à lui-même.

De retour en France avec les riches débris de l'ancienne Rome, que son zèle pour sa patrie, autant que son goût pour les belles choses lui avoient fait amasser avec tant de soin & à si grands frais; obligé de rester à Paris, pour terminer les affaires temporelles de l'Archevêché d'Ausche, auquel il avoit été nommé pendant son séjour à Rome; tout le tems qu'il ne donnoit point au Gouvernement de ce grand Diocèse, où il avoit établi un ordre admirable, il l'employoit à exciter l'émulation pour les beaux Arts & pour les Sciences.

Le caractère de M. de Polignac étoit la candeur, la bonté & l'honnêteté, une innocence de mœurs; toujours égal, maître de ses passions, toute sa vie fut sobre & réglée.

Affable, doux, accessible; ouvert & sin-

cère ; la bonté qui faisoit son caractère distinctif, le portoit à faire plaisir à tout le monde, à pardonner sans peine ; & pour peu que ceux qui l'avoient offensé, revinssent à lui, ils pouvoient compter sur sa bienveillance. Enfin, il étoit bon dans toute la force de ce mot, & pouvoit difficilement croire qu'on fût mauvais. Jamais homme ne fut moins vindicatif ni plus reconnoissant. Autant qu'il craignoit peu qu'on l'offensât, & qu'il étoit peu susceptible de ressentiment par rapport à sa personne, autant étoit-il vif sur ce qui pouvoit intéresser les personnes & les choses qu'on doit respecter.

Un Seigneur étranger, homme de mérite d'ailleurs, attaché au service d'Angleterre, & qui vivoit à Rome sous la protection de la France, eut un jour l'imprudence de tenir à sa table des propos peu mesurés sur la Religion & sur la personne du Roi Jacques. Le Cardinal lui dit avec un sérieux mêlé de douceur : » J'ai ordre, » Monsieur, de protéger votre personne, » mais non pas vos discours «.

On n'a aussi jamais mieux soutenu que lui l'honneur de la Couronne. Le Cardinal Pereyra, parlant dans un Consistoire d'une affaire qui regardoit les Couronnes, & que le Roi de Portugal desiroit aussi, dit : » Que » les quatre Couronnes s'y intéressoient éga-

» lement ». Le Cardinal de Polignac interrompant , lui dit : » M. le Cardinal , il y a » bien quatre Couronnes ; mais il n'y a pas » les quatre Couronnes «.

On a dit ingénieusement de lui , qu'il étoit fait pour réconcilier les Grands avec les gens de mérite ; on pourroit ajouter , & pour faire respecter , aimer même la Religion , la piété , les bonnes mœurs par les plus libertins , pour peu qu'ils voulussent raisonner , & qu'il leur restât des sentimens d'honneur.



CHARLES Rollin , né à Paris , d'un père Maître Coutelier . fut également reçu dès son enfance dans la même profession. Cet homme célèbre & modeste , conserva toujours l'Acte de sa réception ; & il montrait avec complaisance la boutique de son père. Il explique ainsi son origine dans une Epigramme , adressée à un de ses amis , en lui envoyant un Couteau : » Ce présent vous » semblera plus digne de Vulcain , que des » Muses ; mais n'en soyez point surpris. » C'est de l'autre des Cyclopes que j'ai pris » mon chemin vers le Parnasse «. Ce grand homme ne rougit jamais de son extraction. Etant un jour à dîner dans une grande Maison , avec le Père Poulouzat de l'Oratoire , on pria celui-ci de couper une pièce de

gibier : M. Rollin , voyant que le Couteau servoit mal le Découpeur , lui dit : » Mon » Père , prenez le mien , il vaut mieux , je » m'y connois ; je suis fils de Maître «.

Un Bénédictin des Blancs-Manteaux , dont M. Rollin , encore tout jeune , alloit souvent entendre , ou servir la Messe , fut le premier qui apperçut en lui les grandes dispositions qu'il avoit pour les Lettres. Il connoissoit la mère du jeune homme , qui étoit en son genre , une femme de mérite. Il lui parla , & lui dit qu'il falloit absolument qu'elle le fît étudier. Son inclination l'y portoit ; mais des raisons plus fortes en apparence , s'y opposoient toujours. Elle étoit devenue veuve , sans nulle ressource du côté de la fortune , que la continuation du commerce de son mari. Ses enfans pouvoient seuls l'aider à le soutenir , & elle se trouvoit hors d'état de faire pour aucun d'eux , les frais d'une autre éducation. Le bon Religieux , bien loin de se rebuter , continua ses instances ; & le principal obstacle ayant été levé par l'obtention d'une bourse du Collège des Dix-huit , le sort du jeune Rollin fut décidé ; dès-lors il parut tout autre même aux yeux de sa mère. Elle commença par trouver plus d'esprit & de délicatesse dans les marques de son respect & de sa soumission. Elle fut ensuite sensible à ses progrès qu'on lui annonçoit de

toutes parts , & dont on ne lui parloit qu'avec une sorte d'étonnement ; & ce qui ne la flatta pas moins , sans doute , ce fut de voir les parens de ses Compagnons d'étude , les plus distingués par leur naissance & par le rang qu'ils tenoient dans le monde , envoyer , ou venir eux-mêmes la prier de trouver bon que son fils passât avec eux les jours de Congé ; il fut associé à leurs plaisirs , comme à leurs exercices.

A la tête de ces parens illustres , étoit M. le Pelletier ; le Ministre , dont les deux fils aînés avoient trouvé un redoutable concurrent dans le jeune Rollin. Leur père , qui connoissoit mieux qu'un autre les avantages de l'émulation , ne chercha qu'à l'augmenter. Quand le jeune Boursier étoit Empereur , ce qui lui arrivoit souvent , il lui envoyoit la même gratification qu'il avoit coutume de donner à ses fils ; & ceux-ci l'aimoient , quoique leur rival. Ils l'amenoient chez eux dans leur carrosse ; ils le descendoient chez sa mère , quand il y avoit affaire ; ils l'y attendoient ; & un jour qu'elle remarqua qu'il prenoit sans façon la première place , elle voulut lui en faire une sorte de réprimande , comme une faute essentielle contre la politesse ; mais le Précepteur répondit que M. le Pelletier avoit réglé qu'on se rangeroit dans le carrosse , suivant l'ordre de la Classe.

Sensible & reconnoissant, il parle de M. le Pelletier, son illustre bienfaiteur, dans le quatrième Volume de son excellent Traité de la manière d'Etudier. Il exhorte dans cet endroit les pères & mères à attirer sur leurs enfans la bénédiction de Dieu, en contribuant, selon leurs facultés, à la subsistance & aux études de quelque pauvre écolier, & il ajoute : » J'ai reçu autre-
 » fois un pareil secours de la libéralité de
 » feu M. le Pelletier, le Ministre; j'eus le
 » bonheur de me trouver dans les mêmes
 » Classes que Messieurs ses enfans, (M.
 » l'Evêque d'Angers & M. le Pelletier, an-
 » cien premier Président,) au Collège Du-
 » plessis, & de profiter de l'excellente édu-
 » cation qu'on leur donnoit. Je leur dis-
 » putois souvent les premières places & les
 » prix. M. le Pelletier me récompensoit
 » comme eux. Je puis dire que pendant
 » tout le cours de mes études, il m'a tenu
 » lieu de père, & depuis il m'a toujours
 » témoigné une bonté vraiment paternelle.
 » Il n'y a point de jour dans ma vie où je
 » ne m'en souviennne; & ma reconnoissance
 » devient d'autant plus vive, que je sens
 » mieux de jour en jour de quel prix est
 » une bonne éducation «.

Il fit ses études au Collège Duplessis, où M. Gobinet, qui en étoit Principal, & qui avoir tant de zèle & de talent pour

l'instruction chrétienne de la jeunesse, connu bientôt ce qu'il valoit & le prit singulièrement en affection. On trouve dans un Recueil de Vers latins de quelques Professeurs de l'Université, deux ou trois pièces de M. Rollin, à la louange de ce premier Protecteur, pour qui il conserva toute sa vie la plus vive reconnoissance. » M. » Hersan, ajoute t-il, dans son Traité de » la manière d'Etudier, avoit pris un soin » particulier de me former, me destinant » dès-lors pour son successeur; & je l'ai été » en effet, en Seconde, en Rhétorique & » au Collège Royal «.

Il fut fait Recteur de l'Université en 1694, & continué deux ans par distinction. C'est à son Rectorat que l'Université est redevable de l'usage si salutaire de faire apprendre par mémoire l'Ecriture Sainte aux Ecoliers. Ce grand homme scut maintenir avec fermeté les prérogatives de sa dignité de Recteur. A une thèse de droit, il ne souffrit jamais que Fortin la Hoguette, Archevêque de Sens, prît le pas sur lui. En tout autre tems il ne l'auroit jamais disputé à personne.

En 1699 il devint Coadjuteur du Principal du Collège de Beauvais. M. Vittement appelé à la Cour auprès des Enfans de France, le fit agréer pour remplir la place de cette Coadjutorerie. En peu de tems

M. Rollin fit changer de face au Collège de Beauvais, & la bonne discipline qu'il y établit en fit un Collège unique par la réunion des solides avantages qu'on y trouvoit.

Voici un trait qui marque la confiance qu'on avoit en M. Rollin. Un homme de Province, homme riche & qui ne le connoissoit que de réputation, lui amena son fils pour être pensionnaire au Collège de Beauvais, ne croyant pas que cela pût souffrir aucune difficulté. M. Rollin se défendit de le recevoir sur ce qu'il n'avoit pas un pouce de terrain qui ne fût occupé; & pour l'en convaincre, il lui fit parcourir tous les logemens. Ce père au désespoir ne chercha point à l'exprimer par de vaines exclamations: » Je suis venu, » lui dit-il, exprès à Paris; je partirai demain; je vous enverrai mon fils avec un » lit; je n'ai que lui, vous le mettrez dans » la cour, à la cave si vous voulez; mais » il sera dans votre Collège, & dès ce » moment-là, je n'en aurai aucune inquiétude. Il le fit, comme il l'avoit dit; M. Rollin fut obligé de recueillir le jeune homme & de l'établir dans son propre cabinet jusqu'à ce qu'il lui eût ménagé une place ordinaire.

M. Rollin pensoit si modestement de lui même,

même, qu'il ne cessoit de s'étonner de ce qu'il étoit devenu Auteur ; & loin d'avoir jamais rien tiré de ses ouvrages, dont le prodigieux débit auroit fait la fortune de tout autre, il ne s'étoit embarrassé en les donnant au Libraire, que de la manière dont il le dédommageroit s'ils n'avoient pas assez de cours.

Admiré & généralement estimé de toute l'Europe, il n'y a presque point de Cour étrangère, point d'États Catholiques dont on ne lui ait adressé des enfans de distinction ; ou pour avoir des Maîtres de sa main ou pour qu'il voulût bien les guider lui-même dans leurs études. Connu de longue main par le Roi de Prusse, M. Rollin écrivit à ce Monarque lors de son avènement à la Couronne ; & ce Prince lui répondit de sa propre main, en l'appellant avec bonté : *Mon cher M. Rollin*. Ce Prince ajoutoit : „ Des hommes tels que vous „ marchent à côté des Souverains „. Enfin le Duc d'Orléans souhaita qu'il assistât quelquefois aux études du Duc de Chartres son fils. Ce fut à la sollicitation de ce jeune Prince qu'il conçut le projet d'écrire l'Histoire Romaine.

La Providence arrangeoit les choses selon le goût de M. Rollin, en ne l'élevant pas aux grandes places. La simplicité & l'amour de la pauvreté faisoient ses délices.

Il garda jusqu'à la mort les premiers meubles qu'il avoit achetés lorsqu'il étoit Professeur de Seconde, 58 ans auparavant.

Les pauvres profitoient seuls de sa frugalité & de ses épargnes. Tout étoit répandu dans leur sein ; & un an avant sa mort, voyant à la campagne où il étoit, l'augmentation de la misère, il écrivit à un domestique de confiance qui le servoit depuis 43 ans : » Doublez & triplez s'il le faut, ne craignez pas de m'appauvrir ; » c'est mettre mon argent à gros intérêt «.

Le testament de M. Rollin contient entre autres legs une rente viagère pour Madame de la Fosse, » en qui, est-il dit, » Dieu a opéré un célèbre miracle «.

On a orné le portrait de ce grand homme des quatre vers suivans :

A cet air vif & doux , à ce sage maintien,
Sans peine de Rollin on reconnoit l'image ;
Mais crois-moi , cher Lecteur , médite son ouvrage,
Pour connoître son cœur , & pour former le tien.



ETIENNE de la Garde, Docteur de la Faculté de Médecine de Montpellier, y mourut âgé de 89 ans. Il exerçoit sa profession avec beaucoup d'applaudissement à

Nîmes depuis environ 30 ans , lorsqu'il fut rappelé en 1711 en Lorraine , auprès du Prince de Vaudemont. Ces absences avoient été , pour ainsi dire , un larcin qu'il avoit fait à sa Patrie , & dont il voulut la dédommager. Il revint donc à Montpellier en 1719 , & s'y consacra entièrement au service des pauvres qu'il assistoit autant & plus encore de sa bourse que de ses Conseils.



MARIE-ANNE Bazin , épouse de Guillaume de la Boissière, Chevalier Seigneur de Chambors, ancien Capitaine de Cavalerie, & Associé à l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, mourut au Château de Chambors , près de Gisors, âgée de 75 ans & deux mois. Cette Dame illustre a rendu sa mémoire précieuse par sa charité envers les pauvres & par ses autres vertus.



LA ville de Lyon avoit signalé son zèle & son amour pour les lettres en gratifiant d'une pension annuelle Dominique de Colonia, Jésuite , mort cette année ; elle le posséda pendant 59 ans. Remplie d'estime & de reconnoissance pour cet homme

célèbre ; elle avoit cru devoir récompenser le digne usage qu'il avoit fait de ses talens en donnant une Histoire Littéraire de la ville de Lyon , avec une Bibliothèque de ses Auteurs sacrés & profanes.



J E passe à une Anecdote de société qui prouve que le mérite & la vertu peuvent rapprocher dans la société les personnes que l'inégalité de la naissance semble séparer de celles qui jouissent de cet avantage.

Un Seigneur des plus qualifiés ayant fait beaucoup de dépense dans le monde , se vit contraint de se retirer dans une de ses terres. Il y avoit dans son voisinage un Magistrat d'une petite ville , dont le mérite , les talens , l'intégrité lui avoient acquis l'estime & la considération du public , & l'amitié particulière de ce Seigneur. Celui-ci demanda un jour à ce Juge sa fille en mariage pour son fils. Le Magistrat se récria beaucoup sur la disproportion du côté de la naissance. La Demoiselle étoit aimable à tous égards ; l'éducation qu'elle avoit reçue la rendoit accomplie. Le Seigneur de retour chez lui , en parla à son fils qui en témoigna sa surprise : » Mon fils , lui dit » le père , il vous paroît que j'ai beaucoup » de bien , je crois devoir vous désabuser ;

» voici l'état exact de ma fortune & de mes
 » dettes , lisez-le , réfléchissez-y , & jugez
 » si la proposition que je vous fais est rai-
 » sonnable. Je vous allie à une famille hon-
 » nête & vertueuse ; vous trouverez du
 » bien pour vous soutenir dans le monde.
 » J'attends à demain votre réponse ». Le
 fils se retira dans son appartement , & ayant
 lu l'état que son père lui avoit remis , il
 vit que bien loin d'espérer quelque chose
 de la succession de son père , il se trouve-
 roit surchargé de dettes considérables. Le
 lendemain matin il monte à cheval & se
 rend chez le Magistrat. » Monsieur , lui
 » dit le jeune homme en l'abordant , mon
 » père a eu la bonté de me faire part hier
 » au soir de la demande qu'il vous avoit
 » faite en ma faveur ; mais je suis trop
 » honnête homme pour vouloir tromper
 » vous & Mademoiselle votre fille. Voici
 » l'état que mon père m'a remis ; vous y
 » verrez le détail affligeant de son infor-
 » tune ; jugez , Monsieur , si mes préten-
 » tions peuvent être fondées ? — Ah !
 » Monsieur , s'écria le Magistrat , je vous
 » regardois déjà comme un très-grand Sei-
 » gneur & par vos qualités & par votre
 » naissance ; mais j'admire encore plus vo-
 » tre vertu & votre probité qui mettent le
 » comble à votre mérite. Ma fortune peut
 » vous dédommager de celle qui vous man-

» que , si vous daignez accorder à ma fille
 » l'honneur de votre alliance «. Le mariage
 se conclut , & comme la vertu l'avoit ci-
 menté , le vrai bonheur en fut la récom-
 pense.



LE P. Porée , né dans un Bourg voisin
 de Caen , d'une honnête famille & distin-
 guée par son amour pour les Lettres , entra
 dans la société en 1692 , âgé de 16 ans.
 * Après avoir enseigné les humanités à
 Rennes avec un éclat qui annonçoit ce
 qu'il devoit être un jour ; le jeune Porée
 fit son cours de Théologie , & rentrant
 ensuite par l'ordre de ses supérieurs dans
 sa première carrière , il vint remplir une
 place de Professeur de Rhétorique au Col-
 lège de Louis le Grand ; école fameuse qui
 comptoit parmi ses Maîtres un Perpinien ,
 un Pétau , un Cossart , un la Rue , un Jou-
 vency , grands hommes dont un successeur
 tel que le P. Porée , rappelloit tout à la
 fois & faisoit oublier la perte en réunissant
 en lui les talens de chacun d'eux. Attentif
 à former à la Religion & à la Patrie
 de vertueux Citoyens ; il préparoit en
 même-tems à la République des Lettres
 des sujets capables de la rendre encore plus
 florissante par des talens qu'il avoit sçu dé-
 velopper.

Au milieu de tant de travaux , il ne perdit jamais de vue les devoirs sévères qu'impose l'état Religieux ; la Religion le posséda toujours tout entier , & tandis que la Cour & la Ville retentissoient à l'envi des applaudissemens qu'on lui donnoit , il ne pensoit , humblement caché dans le fond de sa retraite , qu'à se sanctifier. La grace qu'il demanda souvent à ses supérieurs d'aller porter le flambeau de la foi chez ces Nations infortunées , assises dans l'ombre de la mort , fit bien voir qu'une piété éminente couronnoit en lui les dons les plus rares de l'esprit & du cœur. Il mourut âgé de 65 ans ; sa mort fut regardée comme une de ces pertes publiques , que tout le monde doit pleurer ; les Gens de Lettres & les gens de bien mêlèrent leurs regrets , & crurent tous avoir perdu leur Maître ou leur modèle. Le Roi lui-même , ajoute l'Auteur de son Eloge , le P. Griffet , voulut bien paroître singulièrement touché de ce triste évènement , espèce de consolation qui en adoucissant la douleur générale , ne fit que la rendre encore plus amère.

A N N É E 1742.

Le Maréchal de Belleisle prévoyant que l'armée Françoisse engagée dans la Bohême alloit être attaquée par les troupes réunies

du Prince Charles & du Prince Lobkowitz, donne avis de sa découverte & de ses inquiétudes au Maréchal de Broglie. Ce Général apprend en même-tems que les ennemis sont en mouvement ; se met en marche pour faire sa retraite ; le Prince Charles le suit, le presse ; le Maréchal fait bonne contenance, montre à ses soldats un visage assuré, divise son armée en trois corps, & pendant que les Brigades de Navarre & d'Anjou combattent vaillamment, il fait passer le ruisseau de Blanitz à ses troupes, les range en bataille de l'autre côté, & attend l'ennemi de pied ferme. Une manœuvre si belle & si fière rassure son armée, étonne, intimide les ennemis ; ils s'arrêtent sur le bord du ruisseau, & n'osent le passer en sa présence. La nuit ce Maréchal part, dérobe sa marche, se trouve hors d'atteinte & se rend en peu de tems sous le canon de Prague. Là, malgré toute la vigilance du Général Autrichien, une partie du secours qu'il attendoit vient le joindre. L'armée Autrichienne investit son camp & la ville. La disette se fait bientôt sentir ; le Maréchal de Belleisle obtient une conférence avec le Comte de Konigseg, propose de remettre la ville de Prague à la Reine, à condition que l'armée Françoisise & la garnison auront la liberté de se retirer où elles jugeront à propos

avec les armes, l'artillerie & le bagage; on le refuse, on veut que l'armée se rende prisonnière de guerre. On continue le blocus pendant plus d'un mois, mais sans succès; on ouvre la tranchée; on pousse les ouvrages avec vivacité; mais les Assiégés détruisent en un jour tout ce qui a été fait. Les François rentrent en vainqueurs dans la ville, ramenant nombre de prisonniers, entre autres le Général Monti, des drapeaux & des canons.

La nouvelle de la marche de l'armée du Maréchal de Maillebois, partie de Westphalie pour venir à leur secours, augmente les forces & le courage des Assiégés, ralentit l'ardeur des ennemis; la négociation se renoue; mais le Maréchal de Belleisle, rejette à son tour les propositions. Enfin les Assiégeans forcés eux-mêmes de songer à leur propre défense, lèvent le siège & courent sur les frontieres de la Bohême en fermer l'entrée.

Louis XV ayant permis au Maréchal de Belleisle de chercher les moyens de sortir de Prague & de ramener son armée; ce grand homme forme son projet, le couvre d'un secret impénétrable, pourvoit à tout, trompe son ennemi & même les Bourgeois de la ville; en sort la nuit, emmène avec lui quarante ôtages des plus distingués, trente pièces de canon, des vivres néces-

fares pour douze jours , perce des plaines couvertes de neige , évite les défilés où l'ennemi l'attendoit , se fraye un chemin & arrive à Egra sans aucun échec.

Le Prince de Lobkovitz désespéré d'avoir laissé échapper une si belle proie , retourne à Prague , se présente aux portes. Le brave Chevert que le Maréchal y avoit laissé avec une garnison d'environ six mille hommes , composée pour la plus grande partie de malades & de blessés , menace de mettre le feu à la ville & de s'enfouir sous les ruines si on ne lui accorde les honneurs de la guerre & la liberté de se rendre à Egra avec sa garnison. Il obtient tout ce qu'il demande & se retire.



LA présence d'esprit & l'intrépidité au milieu du danger , sont la preuve la plus certaine du génie militaire.

M. de Sionville , Officier , nous fournit le trait suivant dans ses œuvres militaires.

M. de Mortaigne , Lieutenant-Général , devant s'emparer d'une petite ville nommée Str.-Poltin , dans la Basse-Autriche , partit de l'armée au coucher du soleil avec un détachement de cent cinquante hommes , composé de Cavalerie , de Hussards & d'Infanterie , dans le dessein d'arriver à

cette ville vers le point du jour ; mais à peine eut-il fait trois lieues , qu'il se trouva assailli par un détachement des troupes de la Reine de Hongrie. Il reçut dans le premier abord une bourade qui lui fit presque sauter l'œil , eut son cheval tué sous lui , & son détachement mis en déroute , fut quelque tems poursuivi par les ennemis. Malgré cet incident imprévu , il ne se déconcerte point ; tout estropié de contusions parce que les ennemis venoient de lui passer sur le corps , il fit voir tout ce que peuvent le courage & la présence d'esprit ; courant le long du flanc des ennemis , couvert par une haye qui le séparoit , il se mit à crier de toute ses forces : *Vive le Roi* (c'étoit son mot de ralliement). Il essuye alors un grand nombre de coups de feu , & un instant après tombe dans deux Compagnies de Grenadiers du Régiment de la Marine , qui n'avoient pas fui , s'étant seulement jettées dans une espèce de ravine pour n'être pas culbutées par les premiers fuyards. M. de Mortaigne ordonne aussitôt un mouvement à cette troupe qui arrête l'impétuosité des Assaillans , & ayant encore rassemblé une autre partie des fuyards , au moyen des cris réitérés de *vive le Roi* , il attaque à son tour si brusquement & avec tant de vigueur , que les ennemis en désordre tournent le dos. On

fait soixante-douze prisonniers avec leur Commandant; on poursuit & l'on charge les autres sans discontinuer jusqu'à St.-Pol-tin. Ils rentrent dans la ville en si grand désordre & pressés si vivement; qu'ils n'ont pas le tems de fermer les portes; le François entre avec eux, & M. de Mortaigne se rend maître de la place. Ce même Guerrier s'est trouvé dans un péril plus pressant ayant avec lui beaucoup moins de soldats, & s'en est tiré par une manœuvre encore plus hardie.

Lorsque M. de Maillebois vint secourir Prague; les ennemis en levèrent le siège pour aller au devant de lui, & ne laissèrent qu'un petit nombre de troupes devant la ville pour en former le blocus. Le Maréchal de Broglie profita de cette circonstance pour faire un fourage; & sortit à cet effet avec la plus grande partie de sa garnison, ce qui lui réussit. Il avoit laissé pour sa communication avec la ville un poste de Carabiniers & d'Infanterie à l'Abbaye de Ste.-Marguerite, qui est située dans un Vallon entre deux hauteurs assez spacieuses. Le Maréchal de Belleisle, quoique malade, voulut sortir pour aller voir la manœuvre de M. de Broglie, & monta en berline à dix heures du matin, accompagné du Chevalier de Belleisle, de M. de Mortaigne, suivis de chevaux de main

& d'un Lieutenant à la tête de dix-huit Dragons. M. de Belleisle ne connoissant pas les dispositions de M. de Broglie, prit sa marche par la hauteur de la droite de l'Abbaye de Ste.-Marguerite. A peine furent-ils arrivés sur la plaine, qu'il parut trois ou quatre Hussards des ennemis, qui tuèrent à coups de pistolet, à la tête des chevaux de carrosse, quelques soldats qui revenoient de maraude. M. de Mortaigne sort à l'instant de la voiture, se jette sur son cheval encore caparaçonné, & crie : à moi *Dragons*. En même-tems il se porte en avant pour couvrir M. de Belleisle ; mais quand il fut arrivé environ à deux cens pas, sur un petit rideau qui cachoit le revers de la plaine, il ne fut pas peu surpris d'y voir cinq à six cens Hussards en bataille. Il s'arrête tout court, pour donner le tems à M. de Belleisle de rétrograder ; & pour en imposer à l'ennemi il*posa une vedette devant sa petite troupe. Sa contenance eut l'effet qu'il en attendoit ; l'ennemi ne fit aucun mouvement pour l'attaquer, persuadé que c'étoit un avant-garde de quelque corps qui venoit derrière. Quand M. de Mortaigne vit M. de Belleisle & sa Compagnie hors de danger, il songea à sa retraite ; mais comment faire vis-à-vis d'un ennemi aussi lesté & aussi supérieur ? Il ne crut sauver les dix-

huit Dragons qu'en gagnant les haies de Ste.-Marguerite, qui étoient à la distance de cinq à six cens toises. Il fit faire la caracole à sa troupe & marcha à petits pas pour marquer plus d'assurance à l'ennemi qui détacha environ deux cens Hussards pour lui couper le passage. M. de Mortaigne sur ce mouvement, paya encore d'assurance. Il fit faire face à sa troupe & plaça encore une vedette, sur quoi l'ennemi fit le même mouvement. Tout cela se passoit à la portée de la carabine. Les Hussards tiraillèrent ; mais M. de Mortaigne ne laissa pas tirer un coup à sa troupe. Le moment devenoit de plus en plus critique. Enfin s'apercevant qu'un Officier se détachoit de la troupe ennemie pour aller à celle qui n'avoit bougé, il se figura que le Commandant du détachement avoit envoyé demander au Chef ce qu'il devoit faire. Il profita du moment, fit faire un quart de conversion à ses Dragons & gagna le défilé de Ste.-Marguerite où il arriva sans perdre un seul homme.

Cet événement singulier se passa sous les yeux de M. de Belle-Isle & d'un grand nombre de personnes qui étoient sur le rempart de Prague.



Au mois de Septembre, l'armée Fran-

çoise fit une marche forcée qui empêcha beaucoup de Traîneurs de la suivre. Ils étoient dispersés çà & là, quand une nuée de Huffards leur donna la chasse, & les força de se réunir au nombre de plus de 1500 pour songer à se défendre. Ils se donnèrent un Chef; & le choix tomba unanimement sur le nommé Bourguignon, Caporal de Grenadiers au Régiment de Dauphiné. Cet homme d'une valeur reconnue, répondit parfaitement à l'idée que ses camarades avoient de lui. Il marcha en si bon ordre, & fit un feu si soutenu, qu'il rejoignit l'armée sans être entamé. Le Comte de Saxe que le bruit du feu attira de ce côté-là, ne put voir sans étonnement les dispositions du brave Bourguignon, qu'il loua publiquement, & à qui il fit donner une gratification. Cet homme courageux ne survécut pas long-tems à cet honneur; il fut tué à la bataille de Dettingen la campagne suivante.



LE 24 Novembre, le Prince de Conti & plusieurs Officiers généraux étoient sur le bord de l'Isar à observer si les Ennemis réparoient un pont que nous avions brûlé la veille, quand ils envoyèrent dans un bateau un détachement qui trouva le moyen

d'approcher de très-près à la faveur des broussailles qui le couvroient. La Troupe dorée qui étoit alors à pied , & dont les chevaux étoient éloignés , couroit risque d'être enveloppée , sans une Patrouille d'un Sergent & huit hommes du Régiment qui courut à son secours. Il falloit passer un ruisseau large & rapide pour revenir au camp. Un Soldat , nommé Boulanger , passa le Prince de Conti sur ses épaules , pendant que ses camarades chargèrent les Ennemis qu'ils empêchèrent d'avancer. Le Prince content de la fermeté de cette Patrouille & de l'intrépidité du brave Boulanger , leur en marqua sa satisfaction & les récompensa. L'intrépide Boulanger obtint le grade de Sous-Lieutenant des Grenadiers , digne prix de sa valeur qui ne s'est jamais démentie.



Le 19 Juillet , un poste de 300 hommes qui gardoit une batterie qui avoit fort incommodé la veille les Grenadiers du Régiment de Piémont , s'enfuit le lendemain à leur approche. Le nommé Louis Peret dit Brin-d'Amour , Grenadier postiche dans la Compagnie de Lorry , y sauta le premier , tua le Canonnier qui tenoit en l'air le boute feu , & s'empara avec ses braves
il

camarades de deux pièces de canon, les conduisit avec eux à force de bras aux piquets de la Brigade où ils les laissèrent en dépôt.

Ce digne Grenadier fut élevé au grade de Sergent dont il a rempli les fonctions avec beaucoup d'intelligence dans la dernière Guerre de Flandre, pendant laquelle il a été blessé trois fois en différentes occasions, sans vouloir jamais aller à l'Hopital : il s'est depuis établi à Lille où il tient Auberge sur la Place Saint-Martin.



ANTOINE Bondonnet de Parence, Avocat du Roi au Siège Présidial du Mans, Orateur célèbre, nommé dans le pays *Bouche-d'Or*, Jurisconsulte aussi vertueux que savant, se montra toujours le zélé défenseur de la Veuve, de l'Orphelin, & le père des Pauvres. Il servit constamment ses Concitoyens par ses avis & ses Consultations; & sa Patrie, par son amour pour le bien public dont il a mérité les justes éloges.



JACQUES Lenoir de Saint-Claude, mort, âgé d'environ quatre-vingt ans, ayant quitté le Barreau à l'âge de trente-trois ou

Tom. I. H h

rente-quatre ans pour se consacrer entièrement à la retraite, y remplit avec une constante régularité tous les devoirs d'un parfait Solitaire. Tout son tems, après la prière, étoit employé aux devoirs de l'hospitalité, ou à distribuer d'abondantes aumônes dont il étoit chargé, ou au travail des mains. L'humilité, la douceur, je ne fais quoi d'aimable & de touchant dont toutes ses actions étoient accompagnées, faisoient découvrir en lui tout son mérite & ses vertus. Sa piété avoit spécialement le caractère décisif de l'uniformité.

Il y avoit à la Bastille un Calviniste d'un caractère si féroce & si brutal que personne n'osoit l'approcher; il ne parloit que par juremens & par blasphêmes. Toutes ressources pour l'humaniser étoient épuisées, lorsque le Gouverneur proposa à M. de Saint-Claude de se charger de cette bonne œuvre. Il s'en défendit d'abord avec beaucoup d'humilité, & enfin consentit à s'enfermer avec cette espèce de Léopard. Celui-ci l'accueillit par tous les mauvais traitemens que sa férocité lui put inspirer. Tout le tems que ce Furieux fut intraitable, le silence, la douceur & la patience furent la seule défense du zélé Ecclésiastique. Ses ferventes prières firent le reste. Le monstre s'adoucit; bientôt le charitable Missionnaire le vit à ses pieds, le consola, l'instruisit, le con-

vainquit même de la nécessité de rentrer dans le sein de l'Eglise, & le mit ainsi dans la voie du salut : à peine cette œuvre, digne des plus beaux jours de l'Eglise, fut-elle ébauchée, que le Calviniste eut sa liberté ; & M. de Saint-Claude l'adressa à M. Lenoir son frère, Chanoine de Notre-Dame, sous la conduite & par les soins duquel le Protestant fit son Abjuration. C'est de ce dernier qu'on tient cette Anecdote ; on l'auroit ignorée sans lui ; car M. de Saint-Claude étoit l'homme du monde le plus discret & le plus réservé sur ses bonnes œuvres.



Au mois de Décembre de cette année, la Ville de Bordeaux ayant fait faire par le Sieur Lemoine, Sculpteur ordinaire du Roi, la Statue équestre de S. M., ce Monarque, après l'avoir vue, récompensa les talens de cet habile Artiste d'une Pension de 800 liv.

La Ville de Bordeaux avoit fait faire, en 1733, une Place dans le Fauxbourg du Chapeau-Rouge sur les dessins de M. Gabriel, premier Architecte du Roi. Cette Place, nommée la Place Royale, est ornée de bâtimens magnifiques.

Le vaisseau qui portoit la Statue équestre

de Louis XV, arriva le 12 de Juillet 1743. A peine le vaisseau fut-il apperçu, que l'on fit plusieurs décharges de tous les canons de la Ville. A ce signal, tout le Peuple assemblé dans la Place & sur les Quais, fit éclater sa joie par les cris redoublés de *vive le Roi.*

La Statue fut placée sur son piédestal. Le 19 Août de la même année, jour destiné à la Dédicace, sur les six heures du soir, MM. les Sous-Maire & Jurats se mirent en marche, savoir; M. Boucher, Intendant; M. de Ségur, Sous-Maire; MM. d'Espence & d'Alesme, Jurats tirés du Corps de la Noblesse; MM. Dumoulin & Bacalan, Jurats tirés de l'Ordre des Avocats; MM. Roche & Castagne, Jurats tirés du Corps des Marchands, & tous les autres Officiers qui composent le Corps-de-Ville.

Après le premier Salut, M. Boucher fit appeler le Sieur Lemoine qui s'étoit placé sur un des degrés de l'Amphithéâtre parmi les Spectateurs. Cet illustre Magistrat le complimenta, & le loua de ce qu'il avoit donné à ce monument toute la ressemblance, la noblesse & la vivacité qui sembloient avoir animé le bronze; & pour mettre le comble à un éloge si flatteur, il finit en l'embrassant; cet exemple fut suivi par MM. les Sous-Maire & Jurats, qui tous lui marquèrent leur satisfaction & leur joie.

Le 21 du même mois, MM. les Magistrats ayant examiné le compte de toutes les dépenses qui avoient été faites, rendirent le sieur le Moine quitte de tous les engagemens qu'il avoit contractés avec eux, & lui donnèrent pour gratification la somme de trente mille livres. Ils portèrent la générosité jusqu'à lui faire servir une table soir & matin pendant le tems qu'il séjourna dans la ville, & le remboursèrent de tous les frais de ses voyages.

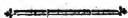
C'est à cette occasion que le Roi annoblit MM. du Moulin, Roche & Castagne; M. Bacalan l'étoit déjà par sa naissance.



A ce trait de bienfaisance de Louis XV. nous en joindrons ici un autre qui caractérise sa clémence & sa bonté.

Un jeune soldat du Régiment des Gardes-Françoises étoit en prison pour cause de désertion, & devoit le lendemain être mis au Conseil de guerre, c'est-à-dire, condamné à la mort, ce Conseil étant obligé de juger suivant la rigueur des Ordonnances. Des gens de mérite qui s'intéressoient pour le malheureux jeune homme & qui avoient accès auprès de Saïde Mehémet Pacha, Ambassadeur de la Cour Ottomane auprès de celle de France, s'avisè-

rent de lui en parler. Ils le firent d'une manière très pathétique dont il fut touché & le déterminèrent à demander sa grace, ajoutant qu'il y avoit tout lieu de bien espérer de son intercession. Sa recommandation fut efficace, car après en avoir écrit au Ministre de la guerre, le Roi naturellement porté à la clémence, & voulant honorer l'Ambassadeur d'une distinction particulière, eut la bonté d'accorder la grace, & dès le lendemain l'illustre Intercesseur en reçut l'assurance.



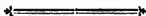
J O S E P H de Caulet, petit-neveu de l'Evêque de Pamiers, fut élevé par le célèbre Rollin, alors Principal du Collège de Beauvais; & ce fut sous les yeux de cet excellent Gymnasiarque, qu'il fit le premier ces exercices publics qui donnèrent le ton à l'Université. Il remporta dans ses classes les premiers prix avec des distinctions qui lui faisoient dire que c'étoit le plus heureux tems de sa vie. Le vertueux disciple conserva toujours pour son respectable maître des sentimens d'estime, de reconnoissance & d'admiration.

Reçu Président au Parlement de Toulouse, il n'employoit le pouvoir de sa place qu'en faveur du bien public, pour

lequel il eut toujours les notions les plus étendues & les plus sûres.

On l'a vu à l'ouverture des Ecoles publiques , rétablir un usage qu'on n'avoit négligé que parce qu'on n'avoit pas pénétré les véritables motifs de son établissement. Il rassembloit les membres du Parlement ; avec eux il assistoit aux discours des Professeurs de l'Université. Par cette démarche il apprenoit au public ce qu'il devoit penser des personnes dévouées à son instruction , il ranimoit l'émulation parmi des Professeurs , qu'un Auditoire plus nombreux & plus distingué , excitoit à de plus grands efforts.

M. de Caulet , suivant l'esprit de M. Rollin & conformément aux idées du célèbre Père Tournemine , vint à bout de faire abolir dans le premier Collège de la Ville , ces tragédies si nuisibles aux études , & leur fit substituer des exercices publics.



JEAN-BAPTISTE Massillon , né en Provence , entra dans la Congrégation de l'Oratoire , où il se distingua par son mérite & ses talens pour la chaire. Il fit ses premiers essais de l'art Oratoire à Vienne en Dauphiné. L'Oraison funèbre de Henri de Villars , Archevêque de cette Ville , obtint tous les suffrages. Ce succès engagea

le Père de la Tour , alors Général de la Congrégation , à l'appeller à Paris.

Après avoir prêché son premier Avent à Versailles , il reçut cet éloge de la bouche même de Louis XIV : » Mon père , quand » j'ai entendu les autres Prédicateurs j'ai » été très-content d'eux ; pour vous , toutes » les fois que je vous ai entendu , j'ai été » très-mécontent de moi-même «.

En 1704 ayant paru pour la seconde fois à la Cour encore plus éloquent que la première , Louis XIV , après lui en avoir témoigné sa satisfaction , ajouta du ton le plus gracieux : » Je veux , mon Père , vous » entendre tous les deux ans «.

Des éloges si flatteurs n'altérèrent point sa modestie. Un de ses Confrères le félicitant sur ce qu'il venoit de prêcher admirablement suivant sa coutume. » Ah ! laissez » mon Père , lui répondit-il , le Diable me » l'a déjà dit ; mais plus éloquemment que » vous «.

L'Evêché de Clermont fut la récompense de son mérite. M. l'Abbé de Louvois ayant été nommé à cet Evêché , & s'étant excusé sur sa mauvaise santé ; le Duc Régent le destina au Père Massillon , & chargea le Cardinal de Noailles de le lui proposer. Ce célèbre Prédicateur s'en défendit d'abord , mais enfin se laissa persuader , ce qui fut suivi de son consentement qui fit

plaisir à tout Paris de voir ainsi récompenser le zèle, le mérite & les talens distingués de ce grand homme. Le 21 Décembre 1717 il fut sacré dans la Chapelle des Tuilleries, en présence du jeune Roi. La cérémonie fut faite par M. de Fleury, Précepteur de S. M. Louis XV, qui fit présent au nouveau Prélat d'un anneau & d'une croix.

Destiné l'année suivante à prêcher devant S. M. qui n'avoit encore que 9 ans; il composa en six semaines ces discours si connus sous le nom de *petit Carême*. C'est le chef d'œuvre de cet Orateur & de l'art Oratoire.

L'Oraison funèbre de la Duchesse d'Orléans fut le dernier Discours qu'il prononça à Paris. Depuis il ne sortit plus de son Diocèse, où sa douceur, sa politesse & ses bienfaits lui avoient gagné tous les cœurs. Il réduisit à des sommes modiques les droits exorbitans du Greffe Episcopal. En deux ans il fit porter secrètement vingt mille livres à l'Hôtel-Dieu de Clermont.



PIERRE Brumoy, né à Rouen, entra chez les Jésuites en 1704. En 1722 il fut chargé de l'éducation du Prince de Talmont. Personne n'a connu cet homme

célèbre, qui n'ait fait l'éloge de son cœur & qui n'ait été charmé de son caractère. On étoit convaincu que de lui présenter une occasion de rendre service à quiconque, sans distinction, c'étoit l'obliger lui-même.

A N N É E 1743.

C'EST au commencement de certe année, c'est à la mort du Cardinal de Fleury que Louis XV prend la résolution de gouverner par lui-même, & de se réserver à lui seul l'administration de son Royaume. Il l'annonce ; & déclare que ses Ministres n'auront plus que le soin de faire exécuter ses ordres. Le Cardinal laissoit des choses à réparer ; la Marine & le Commerce extérieur avoient été négligés ; mais le tems, l'occasion n'étoient pas favorables pour les rétablir. Il falloit auparavant terminer la guerre entreprise pour la succession aux Etats de la Maison d'Autriche.



ANDRÉ-Hercules de Fleury, ancien Evêque de Fréjus, Grand-Aumônier de la Reine, Ministre d'Etat, & ci-devant Précepteur de Louis XV, mourut à sa maison d'Issy, âgé de 89 ans, 7 mois & 7 jours.

après une maladie de trois semaines , pendant laquelle il donna autant de preuves de sa fermeté , que de sa piété & de sa parfaite résignation.

Voici ce que les nouvelles publiques ajoutèrent dans le tems à l'honneur de sa mémoire.

Le Cardinal de Fleury nommé par Louis XIV Précepteur de Louis XV , a entièrement répondu dans cet emploi à ce qu'on avoit lieu d'attendre , pour le bonheur de la France , de son zèle & de ses talens. Le succès des négociations difficiles & importantes dont il a été chargé , lui a acquis la grande réputation dont il jouissoit dans l'Europe , & qu'il méritoit par sa capacité , par l'étendue de ses lumières & par les autres qualités de l'esprit , les plus désirables dans un Ministre. La douceur de son caractère , son affabilité , sa modestie & son désintéressement , ne le rendoient pas moins estimable , que les soins continuels qu'il donnoit à l'administration des affaires de l'Etat , les tendres & les respectueux sentimens qui l'attachoient à la Personne du Roi ; mais de toutes les qualités que le Cardinal de Fleury réunissoit en lui , & par lesquelles il est aussi digne des éloges du Public que de ses regrets , celle qui contribue le plus à faire respecter sa mémoire , est son appli-

cation à justifier la confiance du Roi par l'usage qu'il en a fait , pour le bien de l'État & pour la gloire du règne de S. M.

Son corps a été transporté il y a quelques années dans l'Eglise de St.-Louis du Louvre , où Louis XV , par reconnoissance & par attachement pour ce Ministre , lui a fait élever un superbe Mausolée.

Ce Prélat étoit dans son Diocèse , lorsque l'armée des Alliés se répandit en Provence. Il plut aux Généraux ennemis : le Duc de Savoie & le Prince Eugène lui accordèrent ce qu'il voulut. La contribution fut modique. La Ville de Fréjus n'éprouva aucun désordre , & la campagne des environs fut épargnée.

M. de Fleury s'étant démis de son Evêché vers le commencement de l'année 1715 , le Maréchal de Villeroi après beaucoup de sollicitations , obtint de Louis XIV que ce Prélat fût nommé Précepteur par son Codicile. Voici comment cet Evêque modeste s'en explique dans une lettre au Cardinal Quirini.

» J'ai regretté plus d'une fois la solitude de Fréjus. En arrivant , j'ai appris
 » que le Roi étoit à l'extrémité , & qu'il
 » m'avoit fait l'honneur de me nommer Pré-
 » cepteur de son Petit-Fils : s'il avoit été en
 » état de m'entendre , je l'aurois supplié de
 » me décharger d'un fardeau qui me fait

» trembler ; mais après sa mort , on n'a pas
 » voulu m'écouter. J'en ai été malade , &
 » je ne me console point de la perte de ma
 » liberté ».

Il s'en consola , dit M. de Voltaire , en formant insensiblement son Elève aux affaires , au secret , à la probité , & conserva dans toutes les agitations de la Cour , pendant sa minorité , la bienveillance du Régent & l'estime générale ; ne cherchant point à se faire valoir , ne se plaignant de personne , ne s'attirant jamais de refus , n'entrant dans aucune intrigue ; mais il s'instruisoit en secret de l'administration intérieure du Royaume & de la politique étrangère. Il fit désirer à la France , par la circonspection de sa conduite , par la séduction aimable de son esprit , qu'on le vît à la tête des affaires.

Ce fut le second Précepteur qui gouverna la France. Il ne prit point le titre de premier Ministre , son administration fut moins contestée & moins enviée que celle de Richelieu & de Mazarin dans les temps les plus heureux de leur Ministère. Sa place ne changea rien dans ses mœurs. On fut étonné que le premier Ministre fût le plus aimable des Courtisans & le plus désintéressé. Le bien de l'Etat s'accorda long-tems avec sa modération. On avoit besoin de cette paix qu'il aimoit ; & tous les Ministres étran-

gers crurent qu'elle ne seroit jamais rompue pendant sa vie. Il laissa tranquillement la France réparer ses pertes & s'enrichir par un commerce immense, sans faire aucune innovation, & traitant l'Etat comme un Corps puissant & robuste qui se rétablit de lui-même.

Louis XV, son Elève & son Roi, honora de sa présence & de ses regrets les derniers momens de son Ministre. A la vue de ce Prince, le Cardinal saisit avec empressement l'occasion de rendre ses derniers momens utiles à la Religion & au Royaume : » Prince, lui dit-il, vous voyez un » triste spectacle; apprenez à connoître l'inévitable & commune destinée des hommes ! ainsi périt la fortune des Sujets ; ainsi périra la fortune des plus puissans Monarques ! Ne vous laissez point surprendre par le vain éclat de ce qui finit au tombeau ; ne vous attachez qu'à celui seul qui est immortel «.

Sous le Ministère du Cardinal, on avoit accordé des récompenses à tout un Régiment, excepté le Chevalier de . . . , Lieutenant dans ce même Régiment. Un jour qu'il se présentoit à l'Audience du Ministre : » Je ne fais, Monseigneur, lui dit-il, » par quelle fatalité je me trouve sous le » parapluie, tandis que votre Eminence fait » pleuvoir des grâces dans tout le Régi-

» ment ». Cette expression singulière fut remarquée du Ministre ; & peu de temps après, l'Officier obtint la récompense qu'il demandoit.

Le Cardinal plein de zèle pour les Sciences , & toujours porté d'inclination à favoriser le mérite & les talens , fit accorder au Père Théodore Lombard la Pension dont le Roi avoit honoré le célèbre Père Vannières , pour la continuation de son grand Dictionnaire Latin , dont le Père Lombard avoit été chargé par ses Supérieurs.



LE Collège du Cloûtier à Caen , fut fondé par Roger le Cloûtier , Seigneur du Mesnil d'Argences , les 14 Mai & 3 Juin 1452 pour deux Boursiers , à raison de 5 sols par semaine chacun. Le fondateur se réserva la présentation du Principal & des deux Boursiers ; ses Héritiers aînés étoient subrogés à ce droit après lui ; & en cas d'extinction de sa lignée , ce même droit devoit être dévolu au Recteur , au Conservateur des Priviléges , & au Doyen de la Faculté de Théologie de l'Université de Caen. Les revenus de ce Collège ont été réunis à la Bibliothèque qu'on a établie dans le bâtiment de l'Université. Cette Bibliothèque fut ouverte pour la première fois au

mois de Juin 1731, par les soins de M. de Than, Professeur de Philosophie au Collège du Bois, pour lors Recteur, qui obtint des Lettres de réunion des revenus du Collège du Cloûtier à ceux de l'Université pour l'entretien d'un Bibliothécaire; cette Bibliothèque a été augmentée par différentes donations, sur-tout par celle que fit M. de Colleville, de la Bibliothèque du célèbre Bochart, & de 2000 liv. données d'abord par Antoine Cavelier, seul Imprimeur du Roi & de l'Université : mais le Cardinal de Fleury est sans contredit celui qui y a le plus contribué; car il fit présent de sommes considérables pour l'exécution de cette entreprise, pourvut aux appointemens du Bibliothécaire par la réunion du Collège du Cloûtier, fit obtenir sur l'Abbaye de Barbéry une pension de mille écus à laquelle la Bibliothèque a la plus grande part.

LE Journal de Verdun nous fournit une Anecdote de bienfaisance de ce généreux Cardinal.

Le Chapitre de Dreux, les Maire & Echevins de la même Ville ayant, le 15 de Février de cette année, informé le Cardinal de Fleury de la misère extrême à laquelle la grêle du 25 Juin 1739, suivie d'un hiver excessif, avoit réduit les Artisans & les pauvres de leur Ville; S. E. eut la charité de

de leur envoyer, le 18 du même mois, une somme d'argent pour le soulagement des malheureux. On s'assembla pour délibérer sur l'emploi qu'on feroit de cet argent ; & il fut arrêté par le Chapitre & les Officiers de Ville, qu'il feroit converti en pain, dont on feroit par semaine deux distributions. Après la première, qui commença le 25 de Février, ils conduisirent les pauvres à la principale Paroisse de la Ville, pour y rendre grâces à Dieu du secours qu'il leur avoit envoyé. La conservation de S. E. étoit après celle du Roi & de la Famille Royale l'objet des vœux de toute la Ville.



A la bataille d'Ertingue, le jeune Comte de Boufflers de la branche de Remiancourt, enfant de dix ans & demi ; eut la jambe cassée d'un coup de canon. Il reçut le coup, se vit couper la jambe, & mourut avec un égal sang-froid. Tant de jeunesse & de courage attendrirent tous ceux qui furent témoins de son malheur.

A la suite de cette même affaire, le Roi d'Angleterre laissa sur le champ de bataille environ 600 blessés que le Lord Stairs recommanda à la générosité du Maréchal de Noailles. Les François les recueillirent comme des Compatriotes : les Anglois & eux

se traitoient en Peuples qui se respectoient. Les deux Généraux s'écrivirent des Lettres qui font voir jusqu'à quel point on peut pousser la politesse & l'humanité au milieu des horreurs de la guerre.

Cette grandeur d'ame n'étoit pas particulière au Comte Stairs & au Duc de Noailles. Le Duc de Cumberland, surtout fit un acte de générosité qui doit être transmis à la Postérité.

Un Mousquetaire, nommé Girardeau, blessé dangereusement, avoit été porté près de sa tente. On manquoit de Chirurgiens, assez occupés ailleurs. On alloit panser le Prince à qui une balle avoit percé les chairs de la jambe. » Commencez, dit le Prince, » par soulager cet Officier François; il est » plus blessé que moi; il manqueroit de » secours, & je n'en manquerai pas «.



LE Général Autrichien Kewenhuller ; tenta avec 800 hommes d'Infanterie & 300 Hussards, de déloger un bataillon de Béarn, d'un Fauxbourg qui étoit au-delà du Danube. Ce poste étoit bien important, puisqu'il couvroit le pont qui étoit sur ce fleuve, conservoit la communication de ce côté-là, afin de se retirer sous Passaw en cas de besoin, & facilitoit en même-tems l'entrée des vivres.

Ce Général se présenta entre sept à huit heures du matin , forma une fausse attaque à la gauche , afin d'empêcher le Régiment de porter ses forces à la droite , où devoit être la véritable. Quarante-un soldats du Régiment de Béarn , y soutinrent seuls l'effort des ennemis , leur tuèrent cinquante-sept hommes , & donnèrent , par une résistance sans exemple , le tems au Régiment de venir à leur secours.

Le nommé d'Artois , l'un d'eux , originaire des environs de St.-Paul , en Artois , se trouvant seul dans une des chambres basses de l'Hopital , ne put y être forcé ; on lui tira plusieurs coups de feu par les fenêtres ; son chapeau fut percé d'une balle ; il tiroit toujours , ayant la précaution de se mettre dans un coin de la chambre , afin d'avoir le tems de charger. Quand on vint le dégager , on trouva sous sa fenêtre sept hommes , tant tués que blessés. Ce brave Caporal fut fait sergent la même année ; & il soutint sa réputation de valeur à la bataille d'Ertingue , où il fut tué.



LOUISE-Adélaïde d'Orléans , troisième fille de Philippe , petit-fils de France , Duc d'Orléans Régent : forma le dessein , à l'âge

de dix-huit ans, de se consacrer à Dieu dans un monastère.

Madame de Belfonds, Abbessé de Montmartre, étant morte après une longue maladie; les Religieuses firent supplier avec instance la Duchesse d'Orléans, de leur accorder Mademoiselle pour succéder à la place de la défunte. L'invitation en ayant été faite à Mademoiselle, elle les remercia par cette réponse toute chrétienne : » Qu'il » falloit qu'elle apprît à obéir, avant que de » commander «.

Le 23 du mois d'Août 1718, cette Princesse fit sa Profession Religieuse dans l'Abbaye Royale de Chelles. Le Cardinal de Noailles fit l'exhortation & la cérémonie, à laquelle assistèrent plusieurs Princes & Princesses. On assure que le Duc Régent donna à la Princesse sa fille, 100,000 liv. de dot; 12,000 liv. de pension annuelle, & un présent de 10,000 écus pour les réparations des bâtimens.

Madame de Villars, sœur du Maréchal de ce nom, s'étant démise volontairement de son Abbaye de Chelles, la Princesse d'Orléans fut choisie pour lui succéder.

On publia en 1719 des éclaircissemens sur la vocation de cette Princesse à la Profession Religieuse. Cet ouvrage a pour titre: *Lettre d'un Ecclésiastique à un de ses amis.*

L'Auteur qui a divisé son ouvrage en cinq Lettres , nous apprend dans la première de quelle manière cette Princesse forma le dessein de se consacrer à Dieu. Elle le communiqua d'abord au Cardinal de Noailles , qui , pour mieux éprouver sa vocation , lui fit voir ce qu'elle alloit perdre , en s'éloignant de la Famille Royale , en quittant l'éclat & les grandeurs de la Cour ; les plaisirs & les spectacles dont elle vouloit se séparer. D'un autre côté , il mit devant ses yeux la Croix de Jesus-Christ ; les dégoûts du Cloître , les gênes , les veilles , les austérités , & sur-tout la rigueur du joug de l'obéissance ; mais la Princesse préféra toujours de suivre l'attrait de la grace , n'étant animée que de l'esprit de son état.

L'Auteur rapporte encore que le Duc Régent , s'étant rendu à l'Abbaye de Chelles , pour tâcher de ramener la Princesse sa fille au Palais Royal , elle s'excusa de lui obéir , sur ce qu'elle avoit fait vœu d'être Religieuse : — Son Altesse Royale lui dit qu'elle écriroit au Pape pour l'en dispenser. La Princesse lui répliqua : » Ce n'est pas au » Pape , mon cher Père , que j'ai fait vœu ; » mais c'est à Dieu , dont personne ne » peut me séparer « . On lui représenta que la vie de la Cour convenoit mieux à une jeune Princesse , que la vie obscure du Cloître ; sur quoi elle répondit : » Il est vrai que

» la nature s'en accommoderoit mieux ;
 » elle me plairoit même davantage , si je
 » n'étois aussi persuadée de l'immortalité de
 » l'ame , & de la nécessité du salut ; mais
 » ces deux grandes vérités , qui font l'objet
 » de notre foi , m'ont fait préférer la soli-
 » tude à tous les plaisirs du monde ». Ce
 discours & autres semblables , attendrissent
 le Duc d'Orléans , lequel embrassant la
 Princesse avec toute la tendresse d'un père ,
 lui dit : » Adieu , ma fille , priez Dieu pour
 » moi ».

Non-seulement la Princesse assistoit avec
 assiduité & ferveur à tous les Offices du jour
 & de la nuit ; elle remplissoit d'ailleurs tou-
 tes les règles , & ce qu'il y a de plus humi-
 liant , aidant aux autres Religieuses à ser-
 vir au réfectoire.

On ne laissa pas de répandre dans le
 public de faux bruits , qu'elle commençoit
 à s'ennuyer dans sa solitude , & qu'elle
 avoit formé le dessein de retourner dans
 le monde , ce qui l'obligea d'écrire aux
 Dames du Val-de-Grace le 5 Novembre
 1717 , une lettre dans laquelle elle les
 conjura de ne pas ajouter foi à ces discours
 vagues & sans fondement.

Nommée à l'Abbaye de Chelles le 12
 d'Avril 1719 , cette Princesse fut obligée
 d'aller à Paris pour remercier le Roi ; mais
 au lieu d'aller mettre pied à terre au Palais

Royal , elle alla descendre au Monastère du Val-de-Grace , qu'elle choisit pour sa demeure pendant son séjour dans la Capitale . On lui avoit préparé un Prie-Dieu avec un tapis dans le chœur de cette superbe église ; mais tout le tems qu'elle y séjourna , elle ne voulut occuper d'autre place que celle des dernières Religieuses , priant les Dames du Val-de-Grace d'oublier qu'elle étoit Princesse , & de ne la regarder que comme simple Religieuse. Elle refusa d'y faire l'Office en qualité d'Abbesse le jour de l'Ascension , & ce fut à ce sujet qu'elle dit : » Je suis Abbesse malgré moi ; » mes supérieurs m'ont imposé ce joug , » j'en connois tout le poids. Dieu fait que » je n'y ai point eu de part , je le supplie » de m'aider par sa grace à en supporter » le fardeau «.

Comme la santé de la Duchesse de Berry , qui étoit alors au Château de Meudon , ne lui permit pas d'aller voir Madame l'Abbesse de Chelles sa sœur , au Val-de-Grace , celle-ci se rendit à Meudon ; ces deux Princeses s'embrassèrent tendrement. L'illustre Abbesse partageoit les douleurs de sa chère sœur , la consolant & l'exhortant à la patience.

La Duchesse de Berry qui parut pénétrée de toutes les vérités de sa sœur , dit plusieurs fois dans le cours de sa maladie ;

que si Dieu jugeoit à propos de lui rendre la santé, elle souhaitoit avec ardeur d'imiter sa sœur en se retirant dans la solitude, pour ne s'y occuper que des devoirs de son salut, éloignée du faste & du tumulte de la Cour.

Quelques années avant sa mort, Madame d'Orléans, parfaitement instruite de sa religion, plus pénétrée que jamais de l'étendue des devoirs d'une Abbesse, & de ceux d'une simple Religieuse, avoit fait sur ce double engagement des réflexions très-sérieuses. Saisie d'une sainte crainte à la vue de la multiplicité des obligations qu'il lui imposoit, elle en fut si frappée, que dès-lors elle forma le projet peu commun de renoncer à son Abbaye & de se réduire à la seule condition de Religieuse privée, encore crut-elle qu'elle ne pouvoit en remplir les devoirs que dans l'obscurité d'une retraite, où dégagée de tout autre soin, elle ne fût occupée que de l'importante affaire de son salut. Elle avoit depuis long-tems un goût décidé pour la vie pénitente des Carmélites, & l'auroit embrassée si ses Directeurs, qui connoissoient la foiblesse de son tempérament, ne l'eussent empêchée. Cependant toujours fidèle aux impressions de la grace, elle forma un autre dessein, qui tenant le milieu entre la vie austère des Carmélites

& la mitigation de Chelles, la mit en état de suivre l'attrait de sa ferveur & de satisfaire aux mouvemens de sa conscience. Elle digéra ce projet pendant quelque tems, elle n'en fit confidence à aucune de ses Religieuses, & aucune ne s'en défia. Elle partit brusquement de Chelles pour se retirer à la Magdelaine-du-Trânel, où la règle est observée dans toute sa rigueur. Malgré les justes regrets, les pressantes & vives sollicitations de la Communauté de Chelles, elle fit sa démission le 5 d'Octobre 1734.

Son ingénieuse charité lui suggéra d'utiles moyens de soulager les pauvres dans leurs maladies, de ne point exposer leur guérison au hasard, & de s'en assurer autant qu'il étoit possible le succès, & ce succès fut presque toujours la récompense de son zèle. Aussi avoient-ils en elle une confiance parfaite. Elle n'en renvoya jamais aucun, quelque maladie qu'il eût, & on l'a vu plus d'une fois se prêter, s'assujettir même aux détails les plus rebutans de ce Ministère avec un courage fort au-dessus de la délicatesse de son sexe & de la foiblesse de sa complexion. Ainsi vit-on de nos jours revivre dans une grande Princesse, l'humiliante pratique des mêmes exercices de charité, que l'incrédulité du siècle regardoit avant elle comme incroyables dans St.

Louis dont elle tiroit son origine ; & dans Ste.-Bathilde, cette auguste Reine, dont elle avoit pris le nom à sa Profession ; qu'elle s'étoit proposée pour modèle , & qu'elle imita si noblement dans sa qualité de Fondatrice.

C'est à ces titres respectables , qu'elle gagna la confiance des Dames de Traînel , comme le succès de ses soins pour les pauvres avoit gagné la leur. Aucune ne tomboit malade qu'elle ne réclamât aussi-tôt les secours de cette charitable Abbessé , & aucune ne les réclamoit envain. Elle voyoit les malades avec une familiarité , une tendresse , une affabilité qui les charmoit. Elle ne se refusoit à rien ; rien ne l'intimidoit. La petite vérole qu'elle n'avoit eue que très-légèrement , déclarée alors à Traînel , ne l'épouvanta point : elle ne prit aucune précaution pour s'en garantir , & auroit même fait quelque chose de plus , si l'on ne s'étoit opposé à l'ardeur de sa charité ; mais elle n'en perdit pas le mérite devant Dieu. Il permit qu'elle en fût attaquée , pour la disposer par cette dernière épreuve à la récompense qu'il lui préparoit. Elle la soutint avec une constance digne de la soumission parfaite qu'elle eut toujours à la divine volonté. Dès que la nature de sa maladie lui fut connue , elle fit le sacrifice de sa vie , demanda avec instance les derniers Sacre-

mens, les reçut avec une ferveur & une fermeté qui tirèrent les larmes de tous ceux qui furent témoins de cette lugubre cérémonie. Elle expira enfin le 20 de Février de cette année.

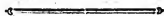
Son inhumation se fit avec solennité par les ordres & aux frais de S. A. R., qui ce jour-là fit distribuer mille écus aux pauvres de la Paroisse de Sainte-Marguerite, & 200 liv. aux pauvres de Chelles.

Madame d'Orléans étoit une Princesse accomplie. La grace & la nature de concert sembloient l'avoir enrichie de tous leurs dons; mais jamais elle ne s'en prévalut. Ses manières simples & sa religieuse modestie, seuls ornemens dont elle se paroit, déceloient assez le mépris qu'elle en faisoit.

Les qualités de son cœur répondoient à celles de son esprit. Il n'y en eut jamais un plus tendre, un plus obligeant, un plus droit, un plus noble. Elle étoit une ressource à tout. Les familles affligées trouvoient en elle une puissante protection; les Communautés Religieuses, un appui qui ne leur manquoit jamais dans le besoin; les pauvres d'abondantes aumônes, & des secours toujours présens dans leurs maladies, secours qu'elle n'auroit pas été contente de ne leur procurer que pendant sa vie, si elle ne les leur avoit encore assurés après sa mort.

C'est dans cet esprit qu'elle établit dans le Bourg de Chelles trois Sœurs destinées par état à l'instruction des pauvres & au soulagement des malades ; & cet établissement a eu un succès si heureux qu'il a parfaitement répondu à ses vœux & rempli toutes ses espérances.

Outre les sources dans lesquelles nous avons puisé la matière de cet éloge, une partie est extraite de la lettre édifiante que Madame de Clermont, Abbessé, & les Dames Religieuses de Chelles ont consignée dans le Mercure de France du mois de Mai de cette année, comme un Monument de leurs regrets & de leur reconnoissance.



EXTRAIT d'un Discours prononcé à la rentrée des Conférences de MM. les Conseillers de l'Hôtel-de-Ville de Paris, par M. Brallet, l'un d'eux.

» Nous ne pouvons que féliciter la Capitale du bonheur dont elle a joui sous l'administration de M. de Vastan, Prévôt des Marchands & nommé depuis Conseiller d'Etat. Il procura à cette Ville immense tous les avantages qu'elle a droit d'attendre du plus parfait Magistrat. Sous

„ sa Préfecture , les riches jouirent de toute
 „ l'abondance que fournit la fortune ; & les
 „ pauvres ne s'apperçurent pas de leur mi-
 „ sère. On vit ces derniers nourris par une
 „ distribution de riz & d'aumônes dans
 „ toutes les Paroisses ; chauffés par une
 „ quantité de bois considérable , fourni
 „ pendant l'hyver dans les Carrefours &
 „ les Places publiques ; occupés par ses
 „ soins paternels au brisement des glaces ,
 „ & à d'autres travaux publics. Ses vertus
 „ ont éclaté malgré le soin qu'il prenoit
 „ de les cacher ; & sans briguer les digni-
 „ tés , sous un règne aussi équitable qu'é-
 „ clairé , il fut décoré des places les plus
 „ honorables „



UN Auteur célèbre , dit M. Fréron , qui
 contribue par ses écrits à étendre les idées
 & les exemples de vertus , à éclairer le Pu-
 blic sur les objets qui peuvent augmenter
 le bonheur commun , à tourner la morale
 vers la pratique ; un tel Auteur , aussi zélé
 Citoyen , est bien digne de nos éloges , de
 nos hommages & de notre admiration.

Charles - Irénée Castel , Abbé de St.-
 Pierre , né en Normandie , partagea , pen-
 dant quelque tems , sa fortune , quoique
 médiocre avec Messieurs Varignon & Fon-

tenelle. Il mourut cette année , âgé de 84 ans.

Un des traits les plus honorables à sa mémoire , ne doit pas être omis. La France gémissoit sous l'oppression de la Taille Arbitraire; l'Abbé de Saint-Pierre écrivit avec tant de force , qu'il vint à bout de la faire abolir. Peu d'Auteurs ont eu la satisfaction de servir aussi utilement leur patrie , & de voir ainsi leurs vues comptées pour quelque chose au Conseil du Roi.

Pierre Varignon , né à Caen , célèbre Géomètre , jouissant d'une fortune très-médiocre , étudia la Philosophie dans le même Collège , avec l'Abbé de Saint-Pierre; de-là vint cette liaison intime qui régnoit entr'eux. Touché du mérite de M. Varignon , l'Abbé de Saint-Pierre le prit avec lui , & résolut de le mettre en état de se livrer à son génie & à ses talens. Quoiqu'il n'eût alors que 1800 liv. de rente , il en détacha 300 liv. qu'il lui donna par contrat. Il fit plus , il l'amena à Paris & s'y établit avec lui dans une petite maison du fauxbourg St.-Jacques.



M. l'Abbé Bignon s'étant toujours fait admirer par la facilité & par la beauté de

son élocution ; né avec un goût presque universel pour toutes les sciences & pour tous les Arts , s'acquit un nom immortel par la protection constante qu'il accorda à tous ceux qui les cultivoient , par les faveurs signalées qu'il attira sur elles & sur eux , par le fameux renouvellement de l'Académie des Sciences , de celle des Belles-Lettres , & par la splendeur où il a porté la Bibliothèque du Roi.

Dès l'âge de 30 ans il vit les différentes compagnies d'Hommes de Lettres se disputer à l'envi l'honneur de le posséder. Son goût universel lui fit accepter d'être de toutes les Académies. Il les décora également & par des talens heureux & par le crédit que donnoit naturellement à un homme de son mérite l'avantage d'être le neveu d'un grand Ministre. L'Académie des Sciences , celle des Inscriptions , la Société Royale de Montpellier, lui furent redevables, ou de leur établissement ou de quelques arrangemens plus favorables. Devenu en quelque sorte le génie tutélaire des Sciences & des Beaux Arts ; ce fut à lui que presque tous les Sçavans s'empresèrent de dédier leurs ouvrages. Dans lui ils trouvoient à coup sûr un Protecteur bienfaisant , souvent un maître capable de les éclairer.

La Bibliothèque du Roi dont il fut

chargé en 1719, doit à ses soins la magnificence de ses bâtimens, & l'augmentation de cinquante mille volumes imprimés ou manuscrits. Tant de traits éclatans rapprochés par une main habile, formeroient exactement un tableau fini de l'illustre & célèbre Abbé Bignon.

Le projet d'établissement de l'Académie de Pétersbourg si florissante dans l'Europe, fut dirigé & conduit à sa perfection par ses Conseils & ses lumières.

Après tant de services importans rendus à l'Etat & aux Sciences, l'Abbé Bignon voulut enfin jouir du repos. Il se retira dans son Château de l'Isle-Belle & y mourut dans les sentimens les plus Chrétiens & les plus édifiants.

Le 1^{er} de Septembre de l'année 1722, Louis XV donna à Jérôme Bignon de Blanfy, Maître des Requêtes, la survivance de la Charge de Bibliothécaire de S. M. Voici le dispositif des provisions.

» Notre Bibliothèque & le Cabinet de
 » nos Médailles étant par le nombre &
 » par le choix des livres, des raretés anti-
 » ques & modernes qui les composent,
 » ce qu'il y a de plus grand en ce genre
 » dans l'Europe; nous avons eu une at-
 » tention particulière à les confier à une
 » personne qui pût soutenir ce qu'un pa-
 » reil dépôt demande de talens & de tra-
 »vail,

„vail, pour le rendre aussi utile que ma-
 „gnifique. Ce fut dans cette vue qu'après
 „la mort du sieur Abbé de Louvois,
 „trouvant dans la personne du sieur Abbé
 „Bignon, le génie, l'érudition, le goût
 „& l'activité nécessaires à cet emploi,
 „nous l'en pourvûmes; & la manière
 „dont il commença d'en établir l'ordre,
 „nous y fit réunir par nos Edits des mois
 „de Janvier & de Mars 1720, les Char-
 „ges de Garde du Cabinet particulier de
 „nos livres du Louvre, Cour & suite de
 „notre Bibliothèque de Fontainebleau &
 „de toutes autres si aucunes nous avions.
 „Ses soins ont si parfaitement rempli notre
 „attente, que nous avons cru devoir lui
 „permettre de se choisir un successeur, &
 „nous avons d'autant plus volontiers agréé
 „le sieur Bignon son neveu, qu'élevé de sa
 „main, avec les dispositions heureuses, le
 „zèle & l'intégrité héréditaires que nous
 „lui connoissons, nous nous assurons pour
 „l'avenir un sujet digne d'un poste im-
 „portant que ses Ayeux ont avec tant
 „d'honneur occupé dans le siècle passé, &c.



HENRI-Charles Arnauld, Abbé de
 Pomponne, n'aquit à la Haye où le Mar-
 quis de Pomponne étoit Ambassadeur. Sa

naissance procura au désintéressement de son père, une occasion de triomphe. Les Etats-Généraux lui offrirent de tenir son fils sur les fonds baptismaux; cet honneur apportoit à l'enfant une pension viagère de 6000 liv Le Marquis remercia les Etats pour éviter dans les négociations l'embaras de la reconnoissance.

En 1699. ayant perdu son père, Louis XIV voulut bien soulager sa douleur, en la partageant. Ce Prince lui dit : » Vous » pleurez un Père que vous retrouverez en » moi, & moi je perds un ami que je ne » retrouverai plus «.

Dès l'âge de 15 ans il fut pourvu de l'Abbaye de St.-Maixant, neuf ans après, le Roi l'ayant nommé à celle de St.-Médard, il se démit sur-le-champ de la première.

Il fut Doyen du Conseil d'Etat du Roi, Commandeur & Chancelier de ses ordres, Membre de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres.

De tes Ayeux tu suis les traces,
Tu mérites, comme eux, la faveur d'Apollon;
Ton nom fait honneur à tes places,
Et tes vertus font honneur à ton nom.



Si les vertus de l'enfance sont un présage heureux pour celles d'un âge plus avancé, quel espoir plus doux & plus consolant pour la nation, que de voir un de nos Princes du sang, dont la bienfaisance & l'amour de l'humanité ornèrent les premières années. Digne du sang qui l'a fait naître, tous les cœurs François furent vivement pénétrés au récit d'une de ses belles actions qui prouve l'ame la plus tendre, le cœur le plus compatissant, le discernement le plus juste & le plus éclairé.

Le Duc de..... âgé de 11 à 12 ans, étoit dans l'habitude, lorsqu'il avoit reçu le premier de chaque mois une somme destinée à ses menus plaisirs, de distribuer lui-même un cornet de dragées à ceux qui avoient l'honneur d'être admis à lui faire la cour. Il se trouva dans le nombre un Officier peu accommodé des biens de la fortune, qui ne portoit jamais d'autre habit qu'un uniforme fort usé; mais dont la simplicité étoit relevée par la Croix de St.-Louis, digne prix de sa valeur & de ses talens militaires. Le jeune Prince surpris de ce que ce brave Officier paroissoit toujours en sa présence revêtu du même habit, fut part de son étonnement à son respectable

Gouverneur. » Sa triste situation , lui ré-
 » pondit celui-ci , le met hors d'état de
 » s'en procurer d'autres , & il n'en peut
 » porter de plus décent «. Cette réponse fit
 sur le cœur du jeune Prince la plus forte
 impression , elle excita sa généreuse sensi-
 bilité.

Le premier jour du mois suivant , il fit
 préparer à l'ordinaire ses cornets ; mais il
 en arrangea un particulier pour cet Officier.
 Il mit une somme en or dans le fonds du
 cornet qu'il acheva de remplir de dragées.
 Lorsque l'Officier se présenta , le Prince lui
 donna son cornet avec cette grace & cette
 affabilité qui marquoient le plaisir qu'il
 ressentait à faire une belle action. L'Offi-
 cier se retire , va dîner chez un de ses
 amis , distribue selon son usage les dragées
 à la femme & aux enfans ; mais quelle
 fut sa surprise lorsqu'il aperçut de l'or au
 fonds du cornet. Il le renferme aussi-tôt ,
 va trouver le Gouverneur du Prince , &
 l'instruit de l'action de son illustre élève.
 Le Gouverneur pénétré d'admiration engage
 son élève à lui faire part de ses motifs :
 » Ne m'avez vous pas dit , reprit le Prin-
 » ce , que ce brave Officier étoit dans la
 » peine ? J'ai voulu lui faire cette petite gra-
 » tification , afin qu'il pût se procurer un
 » meilleur habit. Je n'ai point voulu lui
 » donner cette somme sans quelque pré-

» caution ; j'ai cru pouvoir user de ce petit
 » artifice «. Quelle prudence , quelle dé-
 licatesse dans un âge si tendre !

Tel est le prix & l'effet d'une excellente éducation ; elle fait germer dans le cœur ces semences précieuses de générosité , de bienfaisance & de toutes les autres vertus qui doivent caractériser les Princes & les Grands. Tout le succès dépend d'une main habile & vertueuse qui sçait les développer.

A N N É E 1744.

LOUIS XV déclare la guerre à la Reine de Hongrie ; il part de Versailles pour se mettre à la tête de ses armées de Flandres. Il arrive à Lille après avoir visité les places les plus importantes de ses frontières , & donné ses ordres pour leur sûreté. La ville de Menin est la première conquête du Roi , & se rend après sept jours de tranchée. Le Roi fait investir la ville d'Ypres & la prend presqu'aussi-tôt.

En Italie les armes du Roi prospéroient également. En Allemagne, l'état des choses étoit déjà changé depuis que le Roi conduisoit lui même ses affaires avec les Princes étrangers.

Le Prince Charles de Lorraine ayant passé le Rhin , s'étoit emparé des lignes de Lauterbourg , de Weissembourg & de la

Lauter. Le Maréchal de Coigny chasse les Autrichiens de ces trois postes. Le Prince Charles revient en force , les reprend & envoie des détachemens faire des courses jusques dans l'Alsace.

Le Roi , instruit de cet évènement , fait passer en Alsace le Duc d'Harcourt avec le corps d'armée qu'il commandoit , y marche lui-même avec vingt-six bataillons & trente escadrons commandés par le Maréchal de Noailles , laisse en Flandres le Maréchal de Saxe avec quarante-cinq mille hommes , pour s'opposer dans cette partie aux progrès des Alliés qui en avoient plus de soixante-dix mille. Ce Général remplit admirablement les intentions du Roi , établit son camp près de Courtray , de-là s'oppose à toutes les opérations des Alliés , leur coupe les vivres , refuse de combattre en bataille rangée , les empêche d'assiéger Lille , & fait cette belle campagne défensive qui lui a été si glorieuse.



LA Province du Languedoc offre au Roi de lever , habiller , armer , équiper , monter & entretenir à ses frais , pendant la guerre , un Régiment de Dragons sous le nom de Septimanie. S. M. accepte cette offre & donne le commandement de ce

Régiment au Duc de Fronfac, fils du Duc de Richelieu.



LOUIS XV arrive le 4 d'Août à Metz, tombe malade, & le 15 est à toute extrémité. De-là les larmes, la douleur & la consternation générale dans toute la France. Dans ce cri universel de tous les cœurs l'amour de la Nation donna à son Roi le titre de *Louis le Bien Aimé* : » Titre, dit » M. de Voltaire, qui doit rassembler en » lui bien d'autres titres; car il n'en est pas » d'un Souverain comme d'un particulier; » on peut aimer un Citoyen médiocre, une » Nation n'aimera pas long tems un Prince » qui ne sera pas un bon Prince ». Ce titre en un mot fut donné à Louis, non par des Courtisans, mais par le peuple.

Metz & ses Habitans, qui, dès le moment de l'arrivée du Roi, & pendant qu'il y jouissoit d'une bonne santé, s'étoient entièrement occupés du soin de prouver à S. M. leur amour & leur respect, lui marquèrent dans sa maladie l'un & l'autre de la manière la plus éclatante par leurs prières continuelles pour sa conservation, par l'empressement avec lequel ils se mettoient à portée d'apprendre à tout instant des nouvelles de S. M.; par leurs transports de

joie dès qu'ils furent certains de sa guérison, & par tout ce qu'ils crurent de plus capable de faire connoître leur fidélité & leur affection pour le Roi.

Toutes les Villes du Royaume donnèrent pendant sa maladie, les plus fortes preuves de leur attachement pour S. M.; & la Capitale qui s'est toujours fait un devoir de se distinguer par son zèle, fit éclater ses sentimens d'une manière, qui depuis long-tems n'avoit point eu d'exemple.

La première nouvelle de la maladie de S. M. avoit répandu dans Paris une affliction générale, & de vives allarmes se joignirent à cette affliction lorsqu'on fut informé par des lettres de Metz du onze & par celles des jours suivans, que les saignées du pied n'avoient pas eu plus de succès que les autres remèdes employés pour lui procurer du soulagement. On tomba dans une désolation inexprimable en apprenant que le treize le Roi avoit reçu le St.-Viatique, que le sur-lendemain on lui avoit donné l'extrême-onction, & qu'on avoit perdu presque entièrement l'espérance de la guérison. Les Eglises, pendant les prières de quarante heures ordonnées pour demander à Dieu la conservation de S. M. furent remplies le jour & la nuit par les personnes de tous les ordres, lesquelles,

par la ferveur dont elles prioient, mon-
troient combien elles désiroient d'être
exaucées. La plupart ne se contentant pas
de mêler aux chants du Clergé leurs voix
entrecoupées de soupirs & de sanglots, &
mettant en usage toutes les bonnes œu-
vres que la piété pouvoit leur inspirer, dis-
tribuoient d'abondantes aumônes, & por-
toient des sommes considérables aux sa-
cristies pour faire dire des Messes. Des
personnes mêmes à qui leur peu de for-
tune sembloit ne permettre que d'adresser
des vœux au Ciel, employoient à ces usa-
ges pieux tout l'argent dont leurs besoins
leur laissoient la liberté de disposer. On
ne sortoit des églises que pour aller cher-
cher des nouvelles de la santé du Monar-
que chez ceux qu'on jugeoit être plus à
portée d'en être instruits; & il y avoit une
affluence continuelle aux portes des Mi-
nistres ainsi qu'au Bureau de la poste. Le
peuple arrêtoit tous les Couriers qu'il
croyoit arriver de Metz; il les question-
noit avec crainte, & selon leurs réponses,
il se livroit à la consternation ou à l'espé-
rance. Il sembloit que tous les habitans de
cette ville partageassent le danger avec le
Roi, & qu'ils éprouvassent les mêmes ora-
ges que S. M.

Cette agitation diminua par les nouvel-
les qu'on reçut de l'état dans lequel le Roi

s'étoit trouvé le 18. » Au bruit de sa con-
 » valescence, avec quel transport, dit M.
 » de Voltaire, nous passâmes de l'excès
 » du désespoir à l'ivresse de la joie ! Jamais
 » les Couriers qui ont apporté les nouvel-
 » les des plus grandes victoires, ont-ils été
 » reçus comme celui qui vint nous dire :
 » *Il est hors de danger !* Les témoignages de
 » notre amour venoient de tous côtés au
 » Monarque ; ceux qui l'entouroient lui en
 » parloient avec des larmes de joie. Il se
 » souleva soudain par un effort dans ce lit
 » de douleur, où il languissoit encore :
 » *Qu'ai-je donc fait, s'écria-t-il, pour être*
 » *ainsi aimé ?* Ce fut l'expression naïve de
 » ce caractère, qui n'ayant de faste ni dans
 » la vertu, ni dans la gloire, savoit à pei-
 » ne que sa grande ame fût connue. Le
 » cœur du Prince sentit ce que vouloit dire
 » ce cri de la Nation. La crainte universelle
 » de perdre un bon Roi, lui imposoit la
 » nécessité d'être le meilleur des Rois « .

» Quand nous parlons, dit M. de Bel-
 » loy, de Louis le Bien-Aimé, de quelque
 » preuve d'attachement pour un Souverain,
 » quelle réflexion touchante, quelle douce
 » émotion tourne soudain nos cœurs vers
 » ce Monarque chéri du peuple qui fait le
 » mieux chérir ses Rois ! C'est encore pour
 » nous une jouissance délicieuse que le
 » souvenir de ces transports inouis qui si-

» gualèrent notre amour, quand le Ciel
» rendit aux vœux, aux larmes, aux be-
» soins de la Patrie, le père qu'elle lui re-
» demandoit. On se rappelle combien ces
» sentimens étoient mérités, lorsque dans
» ce lit de douleur où la faux de la mort
» étoit déjà levée sur sa tête; uniquement
» occupé de notre prospérité & de notre
» gloire, il dictoit d'une voix mourante le
» dernier ordre qu'il croyoit donner au
» Général de son armée; c'étoit de se sou-
» venir que le *Grand Condé* avoit gagné la
» bataille de Rocroi cinq jours après la mort
» de Louis XIII. François ! voilà comme
» son cœur répondoit au vôtre «.

Dès qu'on fut assuré dans la Capitale,
que le 19 S. M. étoit hors de danger; on
retourna alors aux églises pour rendre des
actions de grâces avec le même empressé-
ment qu'on avoit eu pour demander sa
guérison. La ville ne retentit plus que de
cris d'allégresse; on voyoit de tous côtés
des gens courir dans les rues & se dire avec
transport : *Le Roi est guéri*. La satisfaction
augmente à mesure qu'on apprend que S.
M. avance dans sa convalescence; & il ne
manque à la joie des Parisiens que le plai-
sir d'avoir son Roi pour témoin des dé-
monstrations de leur amour & de leur res-
pectueux attachement.

M. Dufranc, Secrétaire du Roi, servant

près de la Cour du Parlement, que cette illustre Compagnie avoit envoyé à Metz pour savoir des nouvelles de S. M., étant revenu dans la Capitale, & ayant informé cette Cour que tous les accidens de la maladie étoient entièrement cessés; ce Sénat auguste fit chanter un *Te Deum* solennel dans l'église de la Ste.-Chapelle. Le même jour au soir il y eut des réjouissances publiques, les rues furent illuminées. Il seroit difficile d'exprimer en combien de manières le peuple témoigna sa joie. La ville fut en mouvement pendant toute la nuit, & peu d'événemens furent célébrés par des acclamations si générales & si réitérées.

Le 3 de Septembre la Reine, M. le Dauphin & Mesdames de France, accompagnés de toute la Cour, entendirent dans l'église Cathédrale de Metz le *Te Deum*. Le Parlement de cette Ville, le Bureau des Finances, le Présidial & le Corps-de-Ville y assistèrent, & il y eut le soir des illuminations dans toute la Ville.

A Paris, l'Hopital Royal des Quinze-Vingts; l'Eglise Métropolitaine de Notre-Dame; l'Hôtel Royal des Invalides, firent également éclater leur piété & leur zèle. On fit au Peuple une distribution de plusieurs pièces de vin hors l'enceinte de l'Hôtel des Invalides, où tout se passa avec beaucoup

d'ordre & de tranquillité. Le Grand-Conseil, les Secrétaires du Roi, les Payeurs des Rentes, la Chambre des Comptes, la Cour des Aydes; les Fermiers Généraux, tous les différens Corps & Métiers; tous les Ordres des Citoyens; toutes les Académies de la Capitale, & des Villes du Royaume; les Chapitres, les Communautés Régulières & Séculières; les Colléges & Universités; en un mot, tous les Corps Militaires, remplirent avec le même empressement les mêmes devoirs de zèle & de piété.

Le 2. d'Août Messieurs les Prévôt des Marchands, Echevins & Corps de Ville, firent célébrer solennellement une grande Messe & un *Te Deum*, dans l'Eglise de Saint-Jean-en-Grève. Ce jour fut terminé par un feu d'artifice & une illumination générale. La plupart des Boutiques des moindres Artisans étoient ornées d'Inscriptions qui louoient d'autant mieux S. M. qu'elles étoient moins recherchées. Ces mots: *Vive Louis le bien-aimé*, tracés presque partout en caractères de feu, annoncèrent que la Nation déferoit au Monarque, un titre qui est au-dessus de tous les autres & qui les renferme tous. Pendant toute la nuit, les rues furent remplies non-seulement de peuple qui faisoit retentir l'air de ses cris d'allégresse; mais encore de personnes de tous les Ordres attirées par le plaisir de par-

tager la joie publique. On entendoit de toutes parts, les unes expliquer à celles qui n'entendoient pas le latin, les Inscriptions & les Devises; les autres, applaudir à la justesse de ces Inscriptions, les répéter plusieurs fois, les faire redire à leurs enfans. Ce qu'on lisoit, il sembloit qu'on l'ap percevoit gravé dans tous les cœurs. Jamais il n'y eut une plus grande agitation dans Paris, & jamais il n'y régna plus d'ordre, malgré la multitude prodigieuse de carrosses qui furent en mouvement jusqu'à trois heures du matin. Cette fête à jamais mémorable par son objet, par ses circonstances & par son éclat, doit l'être encore plus par l'avantage singulier qu'elle a eu de n'être troublée par aucun accident, ni par aucune querelle. On auroit dit que la joie ne laissoit place à nul autre sentiment; que tous les Parisiens ne composoient qu'une seule famille unie par les liens de la tendresse, autant que par ceux du sang: qu'ils étoient des frères occupés de l'unique soin de se réjouir de ce que leur Père leur étoit rendu.

Les Etrangers, témoins de tous les transports auxquels les Habitans de la Capitale se livrèrent, ont dû, en voyant l'affection des François pour leur Roi, trouver la France bien redoutable à ses ennemis.

*LETTRE du Roi à l'Archevêque de Paris ,
pour faire chanter le Te Deum en actions
de grâces de son rétablissement.*

» Mon Cousin , les grâces signalées que
» je viens de recevoir de la bonté du Tout-
» puissant , dans la maladie dont il a permis
» que je fusse attaqué , sont une nouvelle
» preuve bien sensible de la protection sin-
» gulière dont il daigne me favoriser. Je ne
» puis mieux employer les premiers mo-
» mens de ma convalescence , qu'à lui don-
» ner des témoignages publics de ma vive
» reconnoissance , & le supplier de m'accor-
» der pendant le reste des jours qu'il vou-
» dra bien me conserver , les secours qui
» me sont nécessaires pour n'être occupé
» que de sa gloire & du bonheur de mes
» Sujets. Les marques si touchantes d'atta-
» chement que j'ai reçus d'eux dans cette
» conjoncture , m'ont rempli de la plus
» douce consolation ; elles me font espérer
» que la ferveur de leurs prières , attirera
» sur moi & sur mon Royaume de nou-
» velles bénédictions que je desire princi-
» palement pour les rendre heureux. C'est
» dans ces sentimens que je vous écris cette
» Lettre , &c. «



M. Molin, célèbre Médecin, que S. M. avoit fait venir à Metz, lorsqu'elle étoit en danger, fut récompensé, en reconnoissance des services qu'elle en avoit reçus dans cette maladie & dans plusieurs autres, d'une pension de Médecin Consultant. Le Roi accompagna cette grace de plusieurs témoignages de ses bontés, & il parut que S. M. en le renvoyant de Metz, & en ne le retenant pas plus long-tems, vouloit donner une marque de son affection à la ville de Paris; où elle jugea que la présence de cet illustre Docteur, étoit aussi désirée, qu'elle y étoit utile depuis long-tems.



LE Roi étant parti de Metz le 29 de Septembre, se rendit le même jour à Lunéville, après avoir traversé la ville de Nancy, où S. M. vit les préparatifs d'une illumination générale & des autres marques de réjouissances.

Vers les huit heures du soir, le Roi & la Reine arrivèrent au Château. Pendant leur séjour à Lunéville, le Roi de Pologne n'oublia rien, pour que la réception qu'il fit à L. M. M. pût leur procurer une satisfaction égale

égale à l'extrême joie que lui caufoit leur présence à fa Cour.

A Rouen, le Parlement, ainfi que les autres Compagnies, donnèrent en particulier des marques de leur zèle, & joignirent aux témoignages publics de leur joie, la délivrance de plusieurs Prifonniers détenus pour dettes.

Le Roi étant arrivé le 3 d'Octobre à Saverne, y fut reçu par le Cardinal de Rohan, accompagné du Coadjuteur de Strasbourg & du Prince de Soubife. On fçait que le Cardinal de Rohan s'est toujours tellement distingué par l'éclat avec lequel il a foutenu fa naiffance & fon rang, que les éloges qu'on pourroit donner à la dépense qu'il fit en cette occafion, la plus glorieufe qu'il ait eue de montrer fa magnificence, feroient au-deffous de l'idée du public.

Le 5 d'Octobre, jour de l'arrivée du Roi à Strasbourg, S. M. trouva le chemin bordé de Payfans de tous les Villages circonvoifins.

On a composé plus de quarante mille Vers, tant en Odes qu'en Poëmes, Fables, Idylles, &c., à l'occafion du rétablissement de la fanté de S. M. L'Auteur du Mercure de France, Volume de Novembre de cette année, nous apprend qu'on a fait de tous ces petits ouvrages, un Recueil, déposé dans la Bibliothèque du Roi. La poftérité

comptera avec étonnement cette immense Collection, & y verra un monument authentique de l'amour de la Nation pour son Roi.

Le François, est François par-tout. Il nous est impossible de pouvoir détailler ici, les fêtes, les témoignages de zèle & d'amour, que toutes les Provinces du Royaume firent éclater à l'occasion de l'heureuse convalescence de S. M. Il suffit de dire que non-seulement toutes les Compagnies, toutes les Communautés, tous les Corps de Métiers, se signalèrent à ce sujet; mais que même les Compagnons de chaque Métier, & tous les Ouvriers qui ne faisoient pas Corps, se réunirent dans cette circonstance par leur zèle, au défaut des Statuts, firent célébrer des Messes solennelles suivies d'un *Te Deum* & de l'*Exaudiat*: on n'entendra pas dire sans étonnement, qu'on a vu le Public invité par des Affiches aux *Te Deum* des Porteurs-d'Eau, des Bateliers du Port Saint-Nicolas, des Blanchisseuses de la Grenouillère, & enfin des Laquais du Fauxbourg Saint-Germain.

Ces circonstances, dit l'Auteur du *Mercur*, sont moins frivoles qu'elles le paroissent: on y voit la joie sincère du peuple, & l'amour de la Nation pour son Prince s'y développe mieux que dans les louanges les plus pompeuses; car le peuple jamais n'a menti, ni flatté.

Parmi les Inscriptions qui décorèrent le feu d'artifice de la ville de Soissons, le premier emblème fut composé par M. Racine le petit-fils, pour lors âgé de 10 ans. Ainsi ce nom célèbre est un éloge depuis trois générations. Cet emblème désignant le Roi en danger, est une belle fleur qu'un Moissonneur semble respecter, avec cette inscription: *est gloria terra.*

Moissonneur qu'en ta main cruelle,
La faux s'arrête en ce moment !
Ah ! respecte une fleur si belle ;
De la terre elle est l'ornement.

Le second emblème mérite d'être cité, puisqu'il exprime des sentimens que toutes les Provinces de France firent également éclater : c'est un Roi d'Abeilles languissant, environné d'un grand nombre d'Abeilles, dont les unes l'épluchent, les autres lui présentent du miel au bout de leurs trompes, d'autres se glissent sous lui pour le soulever avec cette intéressante inscription :

Regem sic observant nulli.

L'Abeille est l'image fidèle
Des sentimens des cœurs François :
Quel peuple eut jamais plus de zèle,
Plus de respect &c. d'amour pour ses Rois.

Toutes les villes par lesquelles le Roi passa pour son retour dans la Capitale, donnèrent toutes les marques de joie qu'on pouvoit attendre de leur tendre & respectueux attachement pour sa personne sacrée.

Le 13 de Novembre S. M. arriva à Paris vers les six heures du soir. Une salve des canons de la Ville avoit annoncé au peuple dès 5 heures du matin, que ce jour étoit le jour désiré de l'arrivée du Monarque. La Ville, informée que le Roi ne devoit se rendre qu'au commencement de la nuit, avoit ordonné des illuminations dans les principaux endroits où S. M. devoit passer.

Lorsque le Roi arriva, on fit une salve des canons de la Bastille, & de ceux que la Ville avoit fait transporter sur le Bastion du Rempart, près la Porte St.-Antoine. Ce fut là que le Corps-de-Ville, présenté par le Duc de Gesvres, Gouverneur de Paris, eut l'honneur de complimenter Sa Majesté. M. de Bernage, Conseiller d'Etat ordinaire & Prévôt des Marchands, portoit la parole.

Pendant tout le tems que le Roi mit à traverser la Ville, il marcha fort lentement, afin que les Habitans pussent mieux jouir du bonheur de le voir; & d'ailleurs, quand sa bonté ne l'auroit pas porté naturellement à leur donner cette marque de son affection, sa marche auroit été nécessairement

retardée par l'affluence surprenante du peuple qui étoit accouru sur son passage.

Les illuminations continuèrent pendant le séjour de S. M. dans la Capitale. Une Ordonnance du Lieutenant de Police les avoit ordonnées, aussi bien que la clôture des Boutiques; mais l'amour des François pour leur Souverain, avoit suppléé aux précautions du Magistrat; c'est ce qu'il remarque judicieusement dans le préambule de son Ordonnance : » Quoiqu'il soit persuadé, » dit-il, qu'il n'est pas besoin d'exciter le » zèle des Habitans; cependant, comme il » est nécessaire de leur prescrire les règles » qu'ils doivent observer, & qu'il convient, » en conformité des ordres du Parlement, » de fixer le tems de la clôture des Bouti- » ques, & les jours des illuminations, &c. ».

Le 15 de Novembre fut le jour que la Ville avoit choisi pour la fête qu'elle devoit donner au Roi. S. M. arriva vers les deux heures après midi à l'Hôtel de Ville, où elle considéra les magnifiques décorations de la Place.

Le 17 le Roi fut complimenté par son Parlement, par toutes ses Cours Souveraines, par l'Université & par l'Académie Françoisse. S. M. qui sçavoit que M. de Crébillon avoit composé des Vers sur sa Convalescence, eût la bonté d'ordonner à cet Académicien de les réciter.

Il parla au Roi avec une noble assurance qui fut d'autant plus remarquée, qu'il étoit naturellement timide. Comme quelqu'un lui témoignoit son étonnement de ce que la présence du Roi ne l'avoit pas fait trembler : » Eh ! pourquoi, lui répondit-il, au-
 » rois-je été intimidé de la présence d'un
 » Prince qui ne peut faire trembler ses su-
 » jets que de la crainte de le perdre « !

Les Vers ne démentirent point la réputation de ce célèbre Ecrivain ; & ceux que récita M. de la Chaussée, répondirent aussi à l'opinion avantageuse que le public avoit de ses productions. Ces deux pièces furent imprimées. M. de la Chaussée eut le surlendemain l'honneur de présenter un Exemplaire de la sienne au Roi, qui le reçut avec bonté, & deux jours après, M. de Crébillon eut le même honneur.

Le 18 après midi, le Roi, la Reine & la Famille Royale, partirent pour Versailles, où de nouvelles fêtes les attendoient.



LES Etats de Bretagne voulant laisser à la postérité un monument éternel de leur zèle & de leur amour pour le Roi, ordonnèrent, le 5 de Novembre, qu'il seroit érigé dans la ville de Rennes, une Statue pédestre de S. M., en mémoire du réta-

blissement de sa santé & de l'heureux succès de ses armes, avec une inscription dont ils chargèrent M. Duclos, de l'Académie Royale des Belles-Lettres, & Membre de l'Ordre du Tiers-Etat.

Le Duc de Rohan, Président de la Noblesse, plus distingué encore par son zèle pour le Roi, que par sa naissance & ses dignités, offrit à l'instant de donner une fête qui fut exécutée le 18 du même mois. Les Etats en furent si satisfaits; le nom du Duc de Rohan, si cher à la Province, & l'objet de la fête si précieux; qu'ils crurent donner une nouvelle marque de leur amour pour le Roi, en ordonnant qu'on inséreroit dans leurs Registres, le détail de cette fête.

Un Bœuf, deux Veaux, douze Moutons rôtis & cent autres pièces de différentes espèces de viande, furent distribués au peuple avec du pain & du vin. Cette fête marquée par la magnificence, fut accompagnée d'une charité d'autant plus respectable, qu'elle eut moins d'éclat. On fit une distribution abondante aux Prisonniers; & ce fut dans un tel jour que les malheureux devoient cesser de l'être.

Le 27 de Septembre on chanta dans l'Eglise Royale & Collégiale de Moissac en Quercy, ayant pour Abbé le Duc de Biron, une Messe solennelle & un *Te Deum*. On fit ensuite une distribution d'argent consi-

dérable aux pauvres qui s'y rendirent en foule ; & les pauvres honteux ne furent point oubliés.

Les différentes Nations , témoins de nos transports, sont convenues que jamais aucun autre peuple n'a aimé son Roi , comme les François aiment le leur. Toutes les Nations , même les plus fidèles , ne voyent qu'un maître dans la personne de leur Roi ; mais les François vont plus loin ; ils y voyent un père , auquel ils doivent tout , & un ami pour lequel ils mourroient. Pour se convaincre de cette vérité , il ne s'agit que de surprendre les François dans les mouvemens involontaires de crainte ou de tristesse , dont on voit bien qu'ils ne sont pas les maîtres , d'abord qu'il s'agit de leur Roi.



REPRENONS la suite des opérations de la guerre.

Louis XV. donna une très-grande attention à toutes les opérations du siège d'Ypres , que la force de la Place auroit pu rendre beaucoup plus long , si les obstacles qui s'opposoient à son entreprise , n'eussent été surmontés par ses ordres , par la vivacité avec laquelle les batteries furent servies , par la valeur des Officiers & des soldats qu'encourageoit la présence du Souverain.

Le Roi témoigna en toute occasion qu'il étoit content du service de ses troupes, en accordant des gratifications aux Officiers qui se trouvoient à l'attaque des chemins couverts, & en faisant distribuer de l'argent aux soldats. Ce Monarque bienfaisant voulut aussi juger par lui-même du soin qu'on avoit des blessés ; & étant monté à cheval pour voir l'écluse du canal de Boësingue, & pour entrer dans la basse ville, il s'arrêta à l'hôpital qui avoit été établi au village de Boësingue. Il y entra, parla à plusieurs soldats, se fit rendre compte de la manière dont on les traitoit, & ayant appris avec beaucoup de plaisir par leur propre témoignage, qu'on ne négligeoit rien pour leur procurer tous les secours dont ils avoient besoin, il renouvela ses ordres pour que les blessés & les malades continuassent d'être soignés avec la plus grande attention.



L'ANECDOTE suivante est d'autant plus digne d'attention, qu'elle peint au naturel le caractère de bonté de Louis XV.

Menin est attaqué par les François. On dit à Louis qu'en brusquant une attaque qui coûtera quelques hommes, on sera quatre jours plutôt dans la ville. » Eh bien ! » dit ce Roi bien-aimé, prenons-là quatre

» jours plus tard , j'aime mieux perdre qua-
 » tre jours devant une place qu'un seul de
 » mes sujets «.

Un Militaire mit cette même Anecdote en vers , pour la consacrer , dit-il dans une lettre adressée à M. Freron , dans les fastes du Parnasse , comme elle mérite d'être gravée dans les cœurs de tous les François.

Un Militaire en son art consommé ,
 Dit à Louis , notre Roi bien-aimé ;
 Devant Menin depuis deux jours nous sommes ;
 Sire , il vous faut sacrifier mille hommes ,
 Brusquer l'attaque , ordonner un assaut ,
 La place est prise au moins huit jours plutôt.
 » Huit jours plus tard que l'on prenne la ville ,
 Lui répondit le Père des François ;
 » Car j'aime mieux dans mon camp immobile ,
 » Perdre cent jours qu'un seul de mes sujets.

Ce même Monarque allant visiter les Hopitaux , après le siège de Menin , un Grenadier qui étoit à l'hôpital s'écria : » Ah !
 » voilà du fruit nouveau. — Que dis-tu-là ?
 » reprit le Roi , « le Grenadier répartit :
 » Je dis que voilà le premier Général qui
 » soit venu en ces endroits-ci «.



LETTRE honorable pour le Régiment de Bourbon , écrite par le Maréchal de Coigni au Comte de Charolais , du Camp de Bischenilles , le 12 de Juillet.

» Le Régiment de Bourbon ayant été
 » choisi pour être à l'attaque de la gauche
 » des lignes de Weissembourg , le 5 de ce
 » mois , y a montré trop de valeur , & a
 » trop servi à la réussite de ce combat ,
 » pour que je n'aye pas l'honneur d'en ren-
 » dre compte à V. A. S. , je dois aussi ren-
 » dre toutes sortes de témoignages avanta-
 » geux de la manière dont se sont distin-
 » gués M. de la Brunie , & M. de la Tour-
 » du-Pin qui a été blessé , aussi bien que
 » M. de Chambardièrre , Commandant de
 » Bataillon , qui est dans le même cas.
 » S. A. S. doit être informée plus en dé-
 » tail de tous les Officiers qui se sont signa-
 » lés dans cette action, Je ne doute pas
 » qu'elle ne les honore de sa protection ,
 » pour leur faire obtenir du Roi , les gra-
 » ces dont il se sont rendus dignes par la
 » plus grande valeur .«

Au mois de Septembre , le même Régi-
 ment alla camper sous Brisack. Il servit au

siège de Fribourg, qui se rendit le 6 de Novembre après quarante jours de tranchée ouverte. Bourbon attaché à l'artillerie avec le Régiment de Cambrésis, fournissoit chaque jour 200 hommes pour la construction des batteries. Il en périssoit un si grand nombre, que le Soldat étoit obligé de passer vingt-quatre heures aux batteries sans être relevé.

A l'attaque du chemin couvert, une des deux Compagnies de Grenadiers sauta par l'effet d'une mine placée à l'angle saillant. Il y eut quarante hommes tués ou blessés. M. de la Motte, Capitaine, fut du nombre des premiers; M. d'Estienne, Lieutenant, blessé, fut enterré jusqu'aux reins; les nommés Beaune & l'Eveillé, Grenadiers qui faisoient aussi partie des blessés, furent se faire panser à l'Ambulance, & vinrent rejoindre leur Compagnie sur-le-champ. On fit de vains efforts pour les engager à se retirer; ils ne voulurent pas y entendre que cette Compagnie n'eût été relevée. Ils entrèrent alors à l'Hopital où ils moururent deux jours après, victimes de leur zèle & de leur valeur.

Le sieur Stenay, Sergent de Grenadiers, ne montra pas moins de fermeté. Blessé d'un coup de feu au travers du corps, il ramassa sur le revers de la sappe, un peu de mousse dont il se servit pour arrêter le

sang , & resta tranquillement dans cet état jusqu'à la pointe du jour , qu'on le força d'aller se faire panser. Cet homme intrépide fut tué à Lawfeld en 1747.



Au siège d'Ypres , le nommé Belleisle , Grenadier , fit une action bien propre à caractériser l'esprit du corps. Un Ingénieur proposoit cinq louis d'or à qui voudroit aller sonder le fossé d'un ouvrage. La commission étoit des plus périlleuses. Belleisle insensible aux offres de l'Ingénieur qu'il refusa , ne le fut point à la gloire. Il sonda le fossé au milieu d'une grêle de coups de fusil , & revint sans avoir été touché. On emporta l'ouvrage dans la nuit.

A ce même siège , le Marquis de Beauveau , Maréchal de Camp , qui marchoit à la tête des Grenadiers de Bourbonnois & de Royal Comtois , y reçut une blessure mortelle qui lui causa les douleurs les plus aigües. Il mourut dans des tourmens intolérables , regretté des Officiers & des Soldats , comme capable de commander un jour les armées ; & de tout Paris , comme un homme de probité & d'esprit. Il dit aux Soldats qui le portoient : » Mes amis , laissez-moi mourir , & allez combattre « . Tel est l'effort sublime du Patriotisme dans un cœur François.



Au siège de Fribourg, les Troupes Françoises marchèrent au chemin couvert sur un terrain miné, & vis-à-vis d'une artillerie & d'une mousqueterie continuelles. 500 Grenadiers furent couchés par terre, tués ou blessés : deux Compagnies entières périrent par l'effet des mines du chemin couvert, & le lendemain on acheva d'en chasser l'ennemi, malgré les bombes, les pierriers & les grenades dont ils faisoient un usage continuel & terrible. Il y avoit seize Ingénieurs à ces deux attaques, & tous les seize y furent blessés. Une pierre atteignit le Prince de Soubise & lui cassa le bras. Dès que Louis XV le sut, il alla le voir ; il y retourna plusieurs fois ; il voyoit mettre l'appareil à ses blessures. Cette sensibilité de la part du Monarque encourageoit toutes ses Troupes ; les Soldats redoubloient d'ardeur, en suivant le Duc de Chartres, aujourd'hui Duc d'Orléans, à la tranchée & aux attaques.



La campagne de cette année finit par le siège de Fribourg, où le Régiment de la Marine monta la tranchée à son jour. Char-

gé de la principale attaque à l'assaut que le Roi fit donner à cette place le 3 de Novembre, il en essuya pendant trois heures le feu le plus vif, & parvint, malgré la valeur des assiégés, à s'établir dans le bastion; quelques Grenadiers mêmes avoient déjà pénétré dans la Ville, quand l'ordre vint de se retirer. Fribourg capitula trois jours après.

Le propos que tint le nommé Bourbonnais, Grenadier de la Marine sur le bastion de Fribourg, mérite de trouver place dans nos fastes : le nommé Saint-Jacques, son camarade, lui faisoit observer que ce bastion étoit miné : » Tais-toi, lui dit-il, tu » intimiderois nos postiches «.

Le sieur de Gautier de Castres en Languedoc, Chevalier de St.-Louis, Lieutenant-Colonel de Picardie, eut un bras cassé d'un éclat de bombe au siège de Fribourg. Il reçut dans cette occasion des marques bien flatteuses de la bonté du Roi qui étoit en personne à ce siège. Ce Monarque bienfaisant lui envoya son premier Chirurgien, s'informa tous les jours de son état, & lui accorda la Lieutenance de Roi de Schelestat. Il ne jouit pas long-tems de cette grace; il mourut deux mois après des suites de sa blessure.



L' A B B É de Villiers, dans la Vie qu'il a donnée au Public de Louis IX, Dauphin de France, nous fournit une Anecdote de bienfaisance de Louis XV. Il rapporte les vers suivans, que le Monarque trouva un jour dans l'appartement de feu M. le Dauphin, qui avoient été présentés à ce Prince par un Officier qui demandoit le rétablissement de sa pension :

Si le fils du Roi notre Maître,
Par son crédit faisoit renaître
En son entier ma pension,
Chose dont j'aurois grande envie ;
Je chanterois comme Arion,
Un Dauphin m'a sauvé la vie.

Le Roi sourit, & sa bienfaisance lui fit accorder ce qu'on demandoit.



IL y avoit à Montauban une Société Littéraire établie par permission du Roi : M. de Verthamont de Chavagnac, Evêque de cette Ville, fonda cette année une Médaille

daille d'or de la valeur de 250 liv. pour un point de morale tiré des Livres Saints.

Cette Société Littéraire qui devint cette année Académie des Belles-Lettres, doit sa naissance à des Assemblées particulières, formées d'abord sans aucune vue d'établissement : ce fut en 1730 que l'illustre M. Lefranc, alors Avocat-Général, & depuis premier Président de la Cour des Aydes de cette Ville, jeta les fondemens de cette nouvelle Colonie Littéraire, de concert avec quelques-uns de ses Compatriotes. Jaloux de voir dans sa Patrie un Corps Littéraire, dont les exercices fussent une source permanente de lumières & d'émulation, ce Magistrat approuva le projet ; & les Associés obtinrent du Roi la permission de tenir des Assemblées publiques. Cette faveur du Monarque en fit espérer à M. Lefranc de plus grandes encore. Il ambitionnoit des Lettres-Patenres qui assurassent la solidité & la durée de son ouvrage. Louis XV les accorda dans une circonstance à jamais glorieuse pour sa mémoire, pour les Arts & pour l'Académie de Montauban. C'est à la tête des armées, au milieu de ses conquêtes, dans une Ville guerrière, qu'il procura un asyle aux Muses sur les bords pacifiques du Tarn. D'une main, il terrassoit ses ennemis ; de l'autre, il signoit des Lettres pour ériger une Académie. Ces Lettres

sont datées de Dunkerque du mois de Juillet.



IL étoit bien étonnant qu'il se fût établi dans le siècle dernier une Académie à Caen, & qu'il n'y en eût point à Rouen qui est la Capitale de la Normandie ; infiniment supérieure à la première par l'étendue de son commerce, par le nombre & l'industrie de ses habitans. Feu l'Abbé Légendre, Chanoine de l'Eglise de Notre-Dame de Paris, avoit bien à cœur l'établissement d'une Académie à Rouen, ayant légué 22000 livres au Corps-de-Ville pour y former une Société Littéraire. Il y avoit déjà plusieurs années que les Littérateurs & les Savans de la Ville de Rouen formoient une Société, à laquelle il ne manquoit que des Lettres-Patentes du Roi, qui lui en accorda à Lille au mois de Juin.

Dans le préambule de ces Lettres, le Roi dit : » Le desir que nous avons toujours eu
 » de contribuer au progrès des Sciences,
 » des Belles-Lettres & des Arts ; la gloire
 » & les avantages qui en résultent pour notre
 » Etat, nous déterminent à donner des fondemens solides à cet établissement, & à
 » seconder en cette occasion le zèle que les
 » Conseillers, Maire & Echevins de notre-

» dite Ville ont marqué, pour que cette
 » Société naissante fût aussi durable que
 » doit l'être aussi la mémoire de notre amé
 » & feu Louis Legendre, Chanoine, Sous-
 » Chantre de l'Eglise de Notre-Dame de
 » Paris, des libéralités duquel ils ne veulent
 » profiter que pour avoir la gloire d'en faire
 » eux-mêmes la distribution en faveur de la
 » nouvelle Académie; Nous avons vu avec
 » satisfaction dans son Testament, du 4
 » Février 1734, les plaintes qu'il forme sur
 » ce qu'une Ville célèbre par les talens &
 » le goût particulier de ses Citoyens pour
 » l'étude & les plus hautes Sciences, fût
 » privée de ce qui peut servir à les mieux
 » cultiver; & nous avons lieu d'espérer que
 » la disposition qu'il a faite de 1100 livres
 » de rente perpétuelle, en faveur desdits
 » Maire & Echevins pour les Arts & Belles-
 » Lettres, ayant pour objet d'animer les
 » Savans, cette Ville sera désormais dis-
 » tinguée par la Littérature & les Sciences,
 » comme elle l'est par l'étendue & l'éclat
 » de son commerce. Ainsi, pour mettre
 » les Sujets qui composent & qui formeront
 » dans la suite cette Société, en état de se
 » soutenir avec honneur & à perpétuité,
 » Nous avons bien voulu autoriser ses As-
 » semblées, & les Règlemens nécessaires
 » pour en maintenir l'ordre & la splendeur.
 » A ces causes, &c.



LOUIS Froland , ancien Bâtonnier des Avocats du Parlement de Paris , se rendit célèbre dans sa Profession , d'abord au Parlement de Normandie sa Patrie , & ensuite au Parlement de Paris , où il fut élu , en 1734, Bâtonnier de l'Ordre des Avocats. Le Public lui est redevable de plusieurs Ouvrages importans. Retiré ensuite dans sa Patrie , il ne travailla que pour le bien de ses Concitoyens & de ses Confrères ; c'est dans cette vue qu'il a légué sa Bibliothèque au Collège des Avocats du Parlement de Rouen.



LE 15 Décembre de cette année , Charlotte-Eléonore-Magdelaine de la Mothe-Houdancourt , veuve de Louis-Charles de Levis , Duc de Ventadour , Pair de France , ci-devant Gouvernante de Louis XV , du Dauphin , du Duc d'Anjou & de Mesdames de France , mourut dans la quatre-vingt-treizième année de son âge. La mère , morte en 1709 , & la fille , ont eu l'honneur d'élever vingt-deux Princes ou Princesses de la Maison Royale.

Les marques de souvenir & de reconnois-

fance que lui donna Louis XIV , les marques d'attachement & de gratitude que lui conserva Louis XV tant qu'elle vécut , feront un monument éternel du zèle vif , de l'attachement tendre & respectueux avec lequel elle s'étoit toujours acquittée de l'emploi important qui lui avoit été confié.



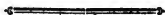
JOSEPH de Thomas de la Valette , Chef d'Escadre des Armées Navales , mourut à Toulon , âgé d'environ soixante-dix ans , généralement aimé , estimé & regretté. Il étoit frère de Gaspard de la Valette , Evêque d'Autun , & du célèbre Louis de la Valette , Supérieur-Général de la Congrégation de l'Oratoire.

Il entra dès ses premières années au service de la Marine , où il donna dans plusieurs occasions des preuves de sa bravoure , entr'autres , dans la descente des Anglois à Camaret. Ce fut lui qui proposa à son Commandant , & qui obtint de servir à la tête d'une sortie sur les ennemis , quoique très-supérieurs en nombre. Ceux-ci furent tous tués , noyés ou faits prisonniers. Le brave de la Valette y reçut dix blessures , & fit le Commandant prisonnier ; il n'avoit encore que dix-neuf ans , & il fut fait Lieutenant de Vaisseau. Il servit depuis avec un

égal succès , fut fait Capitaine d'une manière distinguée , & fut nommé , en 1741 , Chef d'Escadre.

A N N É E 1745.

LA célébration du mariage de Marie-Thérèse , Infante d'Espagne , avec Louis , Dauphin de France , se fit à Versailles le 24 de Février de cette année. Le Roi partit ensuite pour la campagne de Flandres avec M. le Dauphin.



A la bataille de Fontenoi , le Duc de Grammont , Colonel du Régiment des Gardes , y fut tué d'un coup de canon dès le commencement de l'action. C'étoit un Officier d'une grande distinction , que sa valeur avoit emporté à Ettinghen , mais qui mérita les justes regrets de toute l'armée.

La colonne Angloise s'étant avancée dans le commencement de l'action vers le Régiment d'Aubeterre , M. de Luttaux , premier Général de l'armée , à la nouvelle de ce danger , accourut quoique très-dangereusement blessé. Son Aide-de-Camp le supplioit de commencer par faire mettre le premier appareil à sa blessure : » Le service du Roi , répondit M. de Luttaux , m'est

» plus cher que la vie «. Il s'avançoit avec le Duc de Biron à la tête du Régiment d'Aubeterre ; & ce brave Général reçut , en arrivant , deux coups mortels.

Le Maréchal de Saxe qui voyoit de sang-froid combien l'affaire étoit périlleuse , fit dire au Roi par le Marquis de Meuze , qu'il le conjuroit de repasser le pont avec le Dauphin , qu'il feroit ce qu'il pourroit pour remédier au désordre. » Oh ! je suis bien » sûr qu'il fera ce qu'il faudra , répondit le » Roi , mais je resterai où je suis «.

Dans la chaleur de l'action , Louis XV. fit ramasser les boulets de canon qui tomboient auprès de lui , & dit gaiement à M. de Chambrier, Officier d'Artillerie : » Ren- » voyez ces boulets aux ennemis ; je ne » veux rien avoir à eux «.

Un Conseil assez tumultueux se tenoit auprès du Roi. On le pressoit de la part du Général & au nom de la France, de ne pas s'exposer davantage.

Le Duc de Richelieu , Lieutenant Général , & qui servoit en qualité d'Aide-de-Camp du Roi , arriva en ce moment ; il venoit de reconnoître la colonne près de Fontenoi. Ayant ainsi couru de tous côtés , sans être blessé , il se présente hors d'haleine l'épée à la main & couvert de poussière. » Quelle nouvelle apportez-vous ? lui » dit le Maréchal , quel est votre avis ? —

» Ma nouvelle , dit le Duc , est que la ba-
 » taille est gagnée , si on le veut ; & mon
 » avis est qu'on fasse avancer dans l'instant
 » quatre canons contre le front de la co-
 » lonne ; pendant que cette artillerie l'é-
 » branlera , la Maison du Roi & les autres
 » troupes l'entoureront. Il faut tomber sur
 » elle , comme sur des fourageurs « . Le
 Roi se rendit le premier à cette idée.

Le Duc de Richelieu court à bride abbat-
 tue au nom du Roi , faire marcher sa Mai-
 son ; il l'annonce à M. de Montesson qui
 la commandoit.

Les Anglois firent des prodiges dans
 cette journée célèbre. La colonne fut atta-
 quée à la fois , de front & par les deux
 flancs : en sept ou huit minutes , ce Corps
 formidable fut ouvert de tous côtés. Les
 Anglois se rallièrent en vain ; ils furent
 enfin obligés de céder ; ils quittèrent le
 champ de bataille & furent vaincus.

Le Dauphin court de son côté , l'épée à
 la main , pour se mettre à-la tête de la Mai-
 son du Roi , faire un dernier effort. On
 l'arrête ; on lui dit que sa vie est trop pré-
 cieuse : » Ce n'est pas la mienne qui est pré-
 » cieuse , dit ce Prince , c'est celle du Gé-
 » néral , le jour d'une bataille « .

Louis XV. alloit de Régiment en Régi-
 ment ; les cris de victoire & de *vive le Roi* ;
 les chapeaux en l'air , les Etendarts & les

Drapeaux percés de balles, les félicitations réciproques des Officiers qui s'embrassoient, formoient un spectacle dont tout le monde jouissoit avec une joie tumultueuse. Le Roi étoit tranquille, témoignant sa satisfaction & sa reconnoissance à tous les Officiers-Généraux & à tous les Commandans des Corps.

Il ordonna qu'on eût soin des bleffés, & qu'on traitât les ennemis comme ses propres sujets.

Le Maréchal de Saxe, au milieu de ce triomphe, se fit porter vers le Roi; il retrouva un reste de forces pour embrasser ses genoux, & pour lui dire ces propres paroles : » Sire, j'ai assez vécu; je ne sou-
» haitois de vivre aujourd'hui que pour voir
» V. M. victorieuse. Vous voyez, ajouta-
» t-il, à quoi tiennent les batailles ». Le Roi le releva & l'embrassa tendrement. Il dit au Duc de Richelieu & au Duc de Bir-
ron : » Je n'oublierai jamais le service im-
» portant que vous m'avez rendu ».

Quel est le cœur François qui ne soit attendri, pénétré, lorsqu'il se rappellera, dit M. de Mopinot, Louis XV à Fontenoi, sur le champ de bataille jonché de morts & de mourans. Ce Monarque dit au Dauphin, en fixant son attention sur ce spectacle horrible qui fit couler ses larmes : » Voyez,
» mon fils, de quel prix sont les victoires,

» & ne l'oubliez jamais «. Paroles mémorables ! instruction sublime !

Après cette victoire signalée, le Roi continua tranquillement le siège de Tournai, prit cette Ville dix jours après.

Pour reconnoître les services du Maréchal de Saxe déjà comblé de gloire, d'honneurs & de biens, le Roi lui accorda les honneurs du Louvre, lui donna à vie le château & le parc de Chambord, & augmenta ses pensions de 40000 liv. par an.



DANS cette guerre sanglante, une troupe de Cavaliers étant commandée dans un endroit, trouva en son chemin des Grenadiers étendus par terre, les uns morts, les autres mourans, les autres blessés : la pitié les arrête. Un des Grenadiers étendu, dit à la troupe : » Ah ! passez-nous sur le corps, » si cela vous est nécessaire pour aller à l'en- » nemi «.



M^e de Maréchal des Camps & Armées du Roi, commandant les Carabiniers, vit son fils aîné tué à côté de lui à la bataille de Fontenoi. Il le recommande à quelques-uns des Guerriers qu'il conduit ;

& sans songer davantage à ce malheur, il marche avec ses escadrons, & signale son bras redoutable par mille prodiges de valeur. Après la bataille, le Roi, que l'on avoit instruit de ce qui venoit d'arriver à M. de lui témoigna son admiration & sa sensibilité. » Sire, répondit ce Héros » les larmes aux yeux, mon fils a sacrifié » ses jours à la Patrie; il lui devoit ce tri- » but; j'étois Citoyen avant d'être père «.

Ce beau trait rappelle celui d'un Général François, à qui, dans la chaleur du combat, quelqu'un venant dire que son fils avoit été tué, répondit : » Songeons main- » tenant à vaincre l'ennemi; demain je » pleurerai mon fils; la Patrie doit passer » avant moi «.

Qu'on se rappelle encore ce trait magnanime de M. de Saint-Hilaire, Lieutenant-Général de l'Artillerie. Il accompagnoit le Vicomte de Turenne, lorsque le même coup de canon, qui tua ce grand capitaine, le sauveur, la gloire de la France, lui emporta le bras. Son fils, qui se tenoit à ses côtés, saisi de frayeur à la vue de son père, se mit à pleurer & à jeter de grands cris : » Taisez-vous, mon fils, lui dit-il «; & lui montrant M. de Turenne étendu mort, il ajouta : » Voilà celui qu'il faut » pleurer avec la France «.



LE Roi récompensa d'une pension de 1200 liv. sur l'Ordre de Saint-Louis, le sieur d'Armeville, Lieutenant de Roi de Schelestat, qui dans sa qualité de Lieutenant-Colonel du Régiment de Picardie, avoit si souvent repoussé les Autrichiens du Baillage de Gravenau où il commandoit, & qui près de Regen se défendit pendant quinze heures avec 50 hommes seulement contre 1000 Grenadiers commandés par le Général Trinck, qui l'ayant inutilement sommé par trois fois de se rendre, fut obligé de se retirer avec perte.

LE rare exemple de modération que Louis XV donna à la fin de la glorieuse campagne qu'il fit dans les Pays-Bas, est consigné dans un Mémoire que S. M. avoit fait remettre alors aux Etats-Généraux, & qui portoit en substance : » que la prospérité » de ses armes n'avoit point altéré dans son » cœur le desir qu'il avoit toujours eu de » voir la paix rétablie dans l'Europe ; qu'en » même-tems qu'il étoit dans la ferme réso- » lution de maintenir la dignité de sa Cou- » ronne & l'intérêt de ses Alliés, il étoit » également disposé à se prêter, de concert » avec eux, à une juste conciliation ; qu'é- » tant moins touché de la gloire des exploits

» militaires que de celle de contribuer au
 » rétablissement de la tranquillité générale,
 » il sacrifioit volontiers, par amour pour
 » ses Peuples & pour le repos de l'Europe ;
 » les avantages qu'il pourroit se promettre ;
 » que dans la confiance que les Etats-Géné-
 » raux persistoient dans le desir sincère qu'ils
 » avoient témoigné depuis le commence-
 » ment de la guerre, de voir la bonne in-
 » telligence se rétablir entre les Puissances
 » de l'Europe, il leur proposoit un Congrès
 » général, comme le moyen le plus naturel
 » & le plus simple, de mettre fin aux hor-
 » reurs de la guerre ; que dans ce Congrès,
 » on pourroit discuter & régler les préten-
 » tions des Parties intéressées, fixer les
 » points de leur réconciliation sur des prin-
 » cipes équitables “.



U N E personne pieuse & distinguée,
 ayant vu les exercices d'Alfott à Charenton,
 lesquels consistent en ce que, outre l'étude
 du Latin, on y cultive habituellement le
 calcul pour le Commerce & la Géométrie,
 l'Ecriture, le Dessin, la Géographie, l'His-
 toire, la Musique & la Danse, jugea tous
 ces exercices fort convenables à de jeunes
 Gentilshommes. En conséquence, elle prit
 des arrangemens avec cette Maison pour

entretenir durant sept ans , six enfans d'extraction noble , pris à l'âge de quatre , cinq & six ans , pour leur procurer les Maîtres , les livres , papier , plumes , crayons , le lit , le blanchissage , le feu , la lumière , &c. de façon néanmoins que les parens seroient chargés de l'habillement & de donner 150 liv. tous les ans , payables par quartier.

La personne dont il s'agit ne voulant rien donner à la faveur , & ne voulant pas même se faire connoître , entend qu'on reçoive ces six Sujets sans aucune recommandation ; de sorte que ceux qui se présenteront , seront reçus , en apportant leur Extrait-Baptistaire pour certifier leur âge & leur qualité.



JEAN-BAPTISTE Vanloo , issu d'une famille noble , originaire de l'Ecluse , & célèbre par les Grands-Hommes qu'elle a donnés , naquit à Aix en Provence. Son génie le porta dès la plus tendre enfance à l'Histoire & au Portrait ; & il commença à peindre dès l'âge de huit ans. Après avoir parcouru toutes les Villes de la Provence , il alla joindre son père à Nice , se rendit ensuite à Toulon à l'âge de vingt ans , où il épousa en 1706 la fille d'un Avocat. Il étoit occupé à plusieurs ouvrages , lorsque

Victor Amédée vint assiéger cette ville en 1707, Vanloo fut alors obligé de se retirer à Aix, & ne pouvant trouver de voiture, il mit sa femme & son fils qui n'avoit qu'un mois, sur un âne, qu'il conduisit lui-même à pied. En 1712, son amour & son tendre attachement pour son père, le détermina à aller le rejoindre à Nice, où il eut le malheur de le perdre peu de tems après son arrivée.

Sa réputation commençoit à s'étendre lorsque le Prince de Monaco le demanda pour peindre les Princesses ses filles, de-là il passa à Gênes & ensuite à Turin. Le Duc de Savoye lui ordonna de peindre un de ses fils, pendant qu'un autre Artiste peignoit le Prince de Piémont. A peine les deux portraits furent-ils ébauchés, que le Duc les vint voir; peu content du travail de ce dernier, le Duc lui dit : *Noubliez pas de mettre le nom au bas du portrait;* mais à la vue de l'ouvrage de Vanloo, il s'écria : *Que ce portrait est bien ! il n'a pas besoin de nom.* Le lendemain il lui ordonna de peindre à son tour le Prince de Piémont. Vanloo voulant profiter de cette heureuse circonstance, proposa au Duc de faire le sien, & sur son indécision il le peignit de mémoire très-ressemblant. Dès ce moment le Duc de Savoye le prit en amitié, ce qui causa de la jalousie au Prince

de Carignan. Ce Prince ne voulant pas que le Duc de Savoye retint Vanloo à son service , lui proposa de le prendre au sien , de l'envoyer à Rome & d'avoir soin de sa famille en son absence. Cet Artiste flatté d'une proposition si honorable & si avantageuse , partit pour Rome en 1714.

Ce fut là que ce célèbre Artiste commença à enseigner son frère & ses trois enfans , que sa femme lui avoit amenés de Turin. Il ne préféroit au plaisir d'être aimé de ses disciples , que celui de leur être utile.

Le Prince de Carignan s'étant retiré en France en 1718 , ordonna à Vanloo de partir sur-le-champ de Rome & de le venir joindre. Il passa par Turin où le Duc de Savoye , qui commençoit alors à prendre la qualité de Roi de Sardaigne , l'arrêta quelque-tems pour faire quelques ouvrages. Dans le tems que Vanloo y travailloit , sa femme qui le suivoit par-tout , accoucha d'un garçon qui fut tenu sur les fonds par la Princesse de Carignan & le Prince de Piémont ; on le nomma Charles-Amédée Philippe. Le Roi & la Reine de Sardaigne firent tous leurs efforts pour retenir Vanloo ; ils lui envoyoient tous les jours des plats de leur table. Cet Artiste ne sachant comment répondre à tant de bontés , n'avoit point de meilleure excuse que

que la parole donnée au Prince de Carignan, à laquelle il ne pouvoit manquer sans perfidie & sans ingratitude. Le Roi de Sardaigne, pénétré de la droiture des sentimens de cet Artiste, le laissa partir pour Paris. Le Prince de Carignan le logea dans son hôtel; il ne se passoit point de jour que le Prince ne le vînt voir travailler.

Les grandes occupations de Vanloo l'obligèrent de partager son tems entre le Prince de Carignan & le public. Les fruits de son travail furent assez considérables pour qu'il hasardât aux actions de la banque une somme de 40,000 liv. qu'il perdit en peu de tems par le discrédit des billets; ce fut une raison pour obtenir du Prince de Carignan la liberté de travailler toute l'année pour le public. La mort du Duc d'Orléans survint en ce tems-là; ce Prince lui avoit promis de lui procurer le portrait du Roi. Le Prince de Lorraine lui proposa, pour l'en consoler, de peindre ce Monarque de mémoire, & Vanloo se rendit à Versailles pour saisir toutes les occasions de voir le Roi. Il s'imprima si fortement ses traits, que venant sur-le-champ en poste à Paris, il fit un portrait très-ressemblant, il le fit voir au Prince Charles & au Duc de Gèvres qui l'honoroit de sa bienveillance. Ces deux Seigneurs en furent si surpris, qu'ils se chargèrent d'en parler au Roi,

qui voulut bien accorder à Vanloo une séance d'un quart-d'heure pour perfectionner son ouvrage. Le Roi qui n'étoit vu dans ce portrait que jusqu'aux genoux, lui en commanda un en pied, dont le Peintre fit beaucoup de copies.

Vanloo se retira enfin à Aix en 1742, & après quelques années de repos il reprit le pinceau, disant, » Qu'il avoit honte de » le laisser oisif «. Il travailloit encore la veille de sa mort, qui arriva le 19 de Septembre à l'âge de 61 ans. » Je meurs, dit-il, » avec le seul regret de n'avoir pu instruire » mon fils Hippolyte, car les autres n'ont » plus besoin de moi «.

Vanloo étoit bienfait & assez beau de visage; son excellent naturel le portoit à avoir soin de sa famille, & il aimoit à obliger. Dans les secours qu'il a procuré à ses parens dans tous les tems, il a goûté la seule satisfaction de leur faire du bien, sans rechercher la gloire de l'avoir fait. Voilà le bonheur suprême de l'homme honnête & bienfaisant, & c'est ce qui met le comble à l'éloge de ce grand homme.

*EXTRAIT d'une Lettre de M. Pistoye ,
Avocat au Parlement de Provence , à
M. Dandré Bardon.*

» La République de la Peinture , trem-
» blante sur le sort d'un de ses plus grands
» sujets (le célèbre Vanloo) avoit depuis
» long-tems les yeux fixés sur notre ville ;
» celui qui en faisoit un des principaux
» ornemens n'est plus que l'objet de nos
» regrets. Une épouse , l'exemple des fem-
» mes , y pleure un mari complaisant ; ses
» enfans , dignes héritiers de son nom &
» de ses talens , y regrettent un père ten-
» dre ; ses amis , un homme véritablement
» né pour la société ; la peinture , un de
» ses plus brillans appuis ; & la nation un
» Citoyen illustre qui le rendoit admirable
» aux yeux de l'Univers. Je ne vous pein-
» drai point les qualités du cœur de cet
» homme célèbre. Doué vous-même de
» talens aussi rares , qu'ils sont rarement
» réunis dans un même sujet , vous étiez
» son ami depuis très-long-tems ; Officier
» de la même Académie , vous avez sou-
» vent travaillé à ses côtés. Elève des plus
» grands Maîtres , vous m'avez souvent
» avoué que vous l'avez toujours regardé
» comme un parfait modèle. Qui mérite

» mieux nos éloges que lui ! Et qui peut
 » mieux lui rendre justice que vous « !

Réponse de M. Dandré Bardon.

» J'apprends avec douleur la mort du
 » grand Vanloo. Je me suis toujours flatté
 » sur sa maladie , je m'imaginois que le
 » Ciel feroit un miracle en faveur d'un de
 » ces hommes que les siècles reproduisent
 » à peine , & qu'il nous le conserveroit
 » jusqu'à ce que la foiblesse de l'âge lui
 » fût tomber le pinceau des mains.

» Je perds en lui un véritable ami & un
 » des plus excellens modèles dans l'art que
 » je chéris , & dont il m'avoit pour ainsi
 » dire aplani les sentiers en ranimant par
 » la vivacité de son génie , les foibles étin-
 » celles du mien «.



ALEXIS Normant, né à Paris , avoit
 reçu de la nature les plus rares talens de
 l'esprit , réunis aux qualités les plus soli-
 des du cœur. L'éducation ayant perfection-
 né tous ces avantages , il parut dans le
 Barreau avec le plus brillant succès , & s'y
 fit une réputation immortelle. Il ne s'y
 distingua pas moins par son exacte probi-
 té , & jamais il ne se chargea de plaider
 une cause injuste. Sa justesse & son esprit

qui a fait dire : » qu'il devinoit la Loi ,
 » & qu'il devinoit juste « , le faisoit sou-
 vent choisir par les Parties pour juger leurs
 différends ; & la droiture de son cœur étoit
 si connue , que personne ne refusoit de se
 soumettre à sa décision. Son désintéresse-
 ment ne le faisoit pas moins estimer ; il se
 chargeoit par préférence des causes de ceux
 qui n'étoient pas en état de le satisfaire.
 Il excelloit sur-tout dans l'art de la conci-
 liation ; sa générosité étoit telle , qu'il suffi-
 soit d'avoir du mérite ou des besoins pour
 avoir droit à son cœur.

Ayant conseillé à une Dame de ses
 clients de placer sur une certaine personne
 la somme de 20,000 liv. , & quelques an-
 nées après cette personne étant devenue
 insolvable , il se crut obligé de lui resti-
 tuer la somme.

En un mot, M. Normant étoit considé-
 ré de tous les Magistrats qu'il respectoit ;
 il vivoit avec les Grands comme s'il fût
 né dans le sein de la grandeur. Sans s'ou-
 blier il étoit leur ami , & ils oublioient
 qu'il n'étoit que leur Avocat. Craint-on
 de se commettre avec le mérite soutenu
 des dehors brillans de l'éducation ? Il
 avoit les façons du beau monde , sans
 en avoir les vices. Son cabinet étoit le
 rendez-vous des Princes & des Seigneurs ;
 il donnoit des audiences. Il étoit chez les

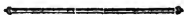
Grands ce que les Ministres font dans l'E-tat. Ces derniers l'honorôient de leur familiarité; rien ne se faisoit que par son canal. Il étoit le confident de toutes les familles; il influoit sur tous les évènements considérables; il régloit les mariages, il assoupissoit les procès; il protégeoit ouvertement les opprimés; il appuyoit la vertu de son crédit, & lui prodiguoit des secours. La fortune l'a récompensé de son désintéressement & de ses travaux. Il étoit magnifique sans fierté, mais il l'étoit par goût, par habitude, & parce qu'il pouvoit l'être sans blesser la délicatesse des sentimens.



SIMON-Joseph Pellegrin, né à Marseille, entra dans l'Ordre des Religieux Servites; mais bien-tôt ennuyé de ce genre de vie, il s'embarqua sur un vaisseau en qualité d'Aumônier, & fit une ou deux courses. De retour de ses caravanes en 1703, il fit une Epître à Louis XIV sur les *glorieux succès de ses armes*, qui remporta le prix de l'Académie Françoisse en 1704. Avec cette Epître il avoit envoyé une Ode sur le même sujet qui balança pendant quelque-tems les suffrages de cette savante Compagnie, de sorte qu'il eut le plaisir d'être rival de lui-même. Cette

singularité le fit connoître à la Cour. Madame de Maintenon l'accueillit & lui obtint un Bref de translation dans l'Ordre de Cluny. Fixé à Paris sans autre revenu que ses ouvrages , il multiplioit les fruits de son travail. On le vit ouvrir une boutique d'Epigrammes, de Madrigaux, d'Epithalames, de Complimens pour toute sortes de fêtes & d'occasions qu'il vendoit plus ou moins, selon le nombre des vers & leur différente mesure.

Une grande partie du fruit de ses travaux, ainsi que d'une pension qu'il obtint sur le Mercure de France, passoit à sa famille pour laquelle il se refusoit quelquefois le nécessaire. Il étoit plein de droiture, de candeur, de simplicité & de modestie.



P A R M I les Chirurgiens les plus célèbres de ce siècle, on distingue Claude Cadet, Auteur de quelques écrits estimés sur le scorbut. Il exerça sa profession dans la Capitale avec des succès qui lui annonçoient l'avenir le plus flatteur s'il n'eût été enlevé à la fleur de son âge. Tendre père, bon ami, compatissant pour le pauvre, & toujours prêt à voler à son secours, il ne pouvoit qu'être regretté. Il le fut en effet, & ses enfans ou recueilli les fruits de la

vénération qu'on a pour sa mémoire. Il a laissé 13 enfans, qui, chacun dans l'état qu'ils ont embrassé, on mérité l'estime publique. Deux d'entre eux exercent la Pharmacie & la Chymie avec la plus grande distinction.



Je terminerai cette année par le récit d'une cérémonie qui honore la Maison de Noailles, Maison illustre & célèbre par les grands hommes en tout genre qu'elle a donnés à la Nation. Cette cérémonie consiste dans la réception de la Comtesse de Noailles à la dignité de Grand' Croix de l'Ordre de Malthe.

La Comtesse de Noailles est la seule & unique héritière de l'illustre & ancienne Maison d'Arpajon, & la marque de distinction qu'elle reçut le 13 de Décembre de cette année de la part du Grand-Maître de Malthe, est un nouveau témoignage de tout l'Ordre entier, pour le service important qu'il reçut, il y a un siècle, du Duc d'Arpajon, son Bisayeul. Voici ce que le célèbre Verror rapporte de ce généreux Seigneur au XIV^e. Livre de son Histoire de Malthe en l'année 1645.

Ibrahim, Sultan des Turcs, ayant appris la perte de son grand Galion, enlevé avec

toutes les richesses dont il étoit chargé, envoya un Hérault, déclarer la guerre au Grand-Maître & à l'Ordre.

On travaille avec soin à mettre les forces de la Religion en état de résister à la puissance formidable du Grand Seigneur. On envoie chercher de tous côtés du secours, des munitions de guerre & de bouche. Belle action & à jamais mémorable de Louis, Vicomte d'Arpajon, Seigneur de la première qualité, & de la haute Noblesse du Royaume de France, qui fait prendre les armes à tous ses Vasseaux; lève 2000 hommes à ses dépens, & charge plusieurs Vaisseaux de munitions de guerre & de bouche, & accompagné de plusieurs Gentilshommes de ses parens & de ses amis, met à la voile, se rend à Malthe, & présente au Grand-Maître un secours si considérable qu'il n'eût osé en espérer un pareil de plusieurs Souverains. Le Grand-Maître crut ne pouvoir mieux reconnoître un service si important, qu'en lui déferant le Généralat des armées, avec le pouvoir de se choisir lui-même trois Lieutenans-Généraux, pour commander sous ses ordres, dans les endroits où il ne pouvoit se transporter.

Il se trouva que la guerre dont le Turc menaçoit Malthe, n'étoit qu'une fausse

alarme; il s'attacha à l'Isle de Candie, assiégea & prit la Canée.

Le Vicomte d'Arpajon prend congé du Grand-Maître. Ce Prince, de l'avis du Conseil, pour reconnoître les généreux secours qu'il lui avoit conduits, par une Bulle expresse, lui donna la permission pour lui & pour son fils aîné, de porter la Croix d'or de l'ordre; qu'un de ses cadets ou descendants, seroit reçu de minorité quitte & franc des droits de passage; qu'après sa Profession, il seroit honoré de la Grande-Croix; que les chefs & les aînés de leur Maison, pourroient porter la Croix dans leur écu & dans leurs armes.

Il faut ajouter à ce récit que les honneurs de Grand-Croix de l'ordre de Malthe, furent accordés le 27 de Juillet 1645, à la maison d'Arpajon & à ses descendants, même par femmes, après l'extinction des mâles, en considération des services du Vicomte d'Arpajon. En conséquence de cette concession, le Grand-Maître Pinto, régnant cette année, confirma par sa Bulle du 18 Septembre 1741, les mêmes honneurs au Comte de Noailles, en faveur de son mariage avec l'héritière d'Arpajon.

La cérémonie de réception de la Comtesse de Noailles à la dignité de Grand-Croix, se fit dans l'Eglise du Temple. Le

Grand - Prieur de France , le Comte de Noailles , tous les Grands - Croix , Commandeurs & Chevaliers de cet Ordre qui étoient à Paris , assistèrent à cette cérémonie ; & il s'y trouva aussi un grand nombre de Seigneurs & de Dames de la première distinction.

La Comtesse de Noailles , suivie d'un grand cortège , étoit allée prendre l'Ambassadeur en son Hôtel , d'où il la menant un de ses carrosses , à l'Eglise du Temple.

La cérémonie commença par une Messe qui fut célébrée par Vénérable Frère Honoré Clou , Prieur-Curé du Temple ; & après qu'elle fut dite , l'Ambassadeur , qui étoit sous un Dais , donna à lire à haute voix au Chancelier du grand Prieuré de France , la Lettre qu'il avoit reçue du Grand-Maître , en date du 2 , de Février 1745 , par laquelle il lui donnoit ordre & pouvoir de faire cette réception. Cette Lettre portoit en substance : » Qu'il étoit juste d'accorder » cette distinction à Madame la Comtesse » de Noailles ; qu'elle étoit due à son zèle » pour la Religion , ainsi qu'à sa naissance » & à la considération de ses Ancêtres. » Nous n'oublierons jamais , ajoute le » Grand-Maître , le service important que » M. le Duc d'Arpajon (Duc depuis son » retour de Malthe) , son Bisayeul rendit

» à notre Ordre, lorsqu'il s'emprefsa de
 » venir à notre fecours à la citation de
 » 1645, où il fut fait Généraliffime de nos
 » troupes. Un fait fi mémorable ne peut
 » aflez fe reconnoître , & nous fommes
 » charmés d'avoir cette occafion pendant
 » notre Magiftère, d'obliger le feul rejet-
 » ton d'un nom qui nous eft auffi cher que
 » recommandable. C'eft ce dont nous vous
 » chargeons d'affurer Madame la Com-
 » tefle de Noailles «.

Après cette lecture , l'Ambaffadeur fit à
 la Comteffe de Noailles, le discours fui-
 vant.

» MADAME,

» Votre Excellence retrouve aujourd'hui
 » dans Son Alteffe Eminentiffime, Mon-
 » feigneur le Grand-Maître , notre digne
 » Chef, & dans tous les Membres qui com-
 » pofent l'Ordre de St.-Jean-de-Jérufalem,
 » les mêmes fentimens dont étoient rem-
 » plis nos Prédéceffeurs, lorsqu'ils donnè-
 » rent au Duc d'Arpajon, votre Bifayeul ,
 » un témoignage unanime, authentique &
 » durable de leur reconnoiffance «.

» Ces Chevaliers ne font plus, l'efprit
 » de l'Ordre eft toujours le même. C'eft
 » donc avec une égale fatisfaction qu'il
 » décore Votre Excellence de la Grand-

» Croix , & qu'il reçoit aux pieds des Au-
 » tels, des assurances que de votre côté,
 » vous contribuerez en tout ce qu'il dépen-
 » dra de vous , à son avantage & à sa
 » gloire «.

» Votre Excellence transmettra , sans
 » doute , le même zèle à la postérité qui
 » naîtra de l'alliance qu'elle vient de con-
 » trafter. De quelque côté que vos des-
 » cendans portent les yeux sur leur illustre
 » origine , ils y verront par-tout de grands
 » exemples & de puissans motifs d'aimer &
 » de servir la Religion «.

La Comtesse de Noailles répondit: » M.
 » je suis sensible , comme je le dois , à la
 » marque de distinction que je reçois au-
 » jourd'hui. Je ne céderai en rien à mes
 » Ancêtres en attachement pour la Reli-
 » gion ; & si je ne suis pas assez heureuse
 » pour trouver dans ma vie une occasion
 » aussi essentielle d'en donner des preuves ,
 » je n'en laisserai échapper aucune de celles
 » qui pourront se présenter , de montrer
 » ma vive reconnoissance pour la Religion ,
 » pour notre Grand-Mâitre , & pour la per-
 » sonne de Votre Excellence «.

L'Ambassadeur remit ensuite au Chan-
 celier du grand Prieuré de France , la Bulle
 du Grand-Mâitre , en date du 23 Février
 1745, portant concession de la dignité de
 Grand-Croix de l'Ordre , en faveur de Ma-

dame la Comtesse de Noailles , pour en faire la lecture à haute voix.

Quand la lecture fut finie , la Comtesse de Noailles se mit à genoux sur son carreau ; & l'Ambassadeur s'étant assis dans un fauteuil , lui donna l'habit de dévotion , & ensuite la Grand-Croix de l'Ordre.

La Comtesse de Noailles sortit de l'Eglise du Temple avec le même cortège , & alla descendre chez l'Ambassadeur qui donna un dîner splendide , dont le dessert étoit d'un goût qui fut admiré. Il représentoit l'Isle de Malthe , environnée de Vaisseaux chrétiens , qui donnoient la chasse à des vaisseaux Turcs , dont les uns couloient à fonds , & les autres étoient désamparés. On y voyoit aussi tous les Forts de la place , garnis de troupes ; & M. d'Arpajon sur le Port , où il donnoit ses ordres comme Généralissime des troupes de la Religion.

Il n'y a que quatre Dames qui soient Grand-Croix de l'Ordre de St.-Jean-de-Jérusalem ; la Princesse de Rochette , en Italie , la Duchesse de Wirtemberg , la Princesse de la Tour-Taxis , en Allemagne , & en France , la Comtesse de Noailles , que ses vertus éminentes & ses rares qualités , rendent digne de tous les honneurs.

A N N É E 1746.

PARMI les évènements mémorables de cette année, on doit se rappeler la fameuse bataille de Rocou. Le seul Officier-Général que la France y perdit, fut le Marquis de Fénélon, neveu de l'immortel Archevêque de Cambray. Elevé par ce grand homme, il en avoit toute la vertu. Vingt années employées dans l'Ambassade d'Hollande, n'avoient point éteint un feu & un emportement de valeur qui lui coûtèrent la vie. Blessé au pied depuis 40 ans, & pouvant à peine marcher, il se transporta à cheval sur les retranchemens ennemis. Il cherchoit la mort, & il la trouva. Son éminente piété augmentoit encore son intrépidité; il pensoit, dit M. de Voltaire, » que l'action la » plus méritoire aux yeux de Dieu, étoit » de mourir pour la Patrie & pour son » Roi. Tant il est vrai que la Religion » produit seule les véritables Héros. Il faut » avouer qu'une armée composée d'hommes qui penseroient ainsi, seroit invincible ..



M. Duchat de Ruranges, Capitaine au Régiment de Cavalerie Dauphin étranger,

commandoit 50 Cavaliers à pied de ce Régiment & de celui de Beaucaire. Il eut ordre de faire l'avant-garde de 50 Fusiliers & autant de Chevaux, jusqu'à la jonction de la chaussée de Lier à celle de Malines, & de prendre poste au Vieu-Dieu. Par cette position, il devoit couvrir la marche d'un convoi de bombes, de boulets & de poudre, que les 5 Maîtres & les 50 fusiliers, alloient chercher à Malines pour le siège de Bergopzoom. Cet Officier, averti qu'il paroïssoit des troupes, porta la sienne dans une maison qu'on bâtiſſoit, dont les murs étoient à hauteur d'appui & adossés à une maison voisine. A peine eut-il fait ces dispositions, qu'il fut investi & attaqué par des Compagnies-Franches Hollandoises, par des Pandoures, des Croates, des Lycaniens & des Hussards, au nombre de 800 hommes. On eut beau le sommer de se rendre, on eut beau découvrir le toit de la maison voisine & la brûler, il se défendit dans ce poste & dans les flammes, & n'y fut pris que d'assaut, après un combat de trois heures, & après que le Lieutenant, le Maréchal-des-Logis, dix-sept Carabiniers eurent été tués, & neuf autres blessés : M. de Ruranges fut du nombre des derniers. Le Général ennemi apprenant cette action, rendit à ces Prisonniers des honneurs extraordinaires; il traita ces Cavaliers

valiers en Officiers , les renvoya le lendemain sur leur parole , & avec la simple promesse de ne servir que lorsqu'ils feroient échangés.



Au siège de Bruxelles , auquel le Régiment de Piémont eut tant de part , on ne doit pas passer sous silence le zèle noble & généreux que le nommé Lamorie , Grenadier , fit paroître à cette action. Il étoit à Nanci , quand il apprit que son Régiment alloit faire le siège de Bruxelles. L'amour du service du Roi & de la gloire , lui inspira la résolution de vendre tous ses effets , & de prendre la Poste , dans la crainte de ne pas arriver assez-tôt , pour avoir part , avec ses camarades , à cette expédition. Heureux l'Officier qui a dans sa Compagnie , beaucoup d'hommes de cette espèce.



LA Brigade d'Orléans , aux ordres du Marquis , depuis Maréchal de la Tour-Maubourg , étoit à la tête de la cinquième colonne qui devoit attaquer le village de Raucoux par sa gauche. Elle étoit précédée de ses Compagnies de Grenadiers avec cent Travailleurs. Dès que l'on fut à portée

des retranchemens que les ennemis avoient formés; le nommé Dubuiffon, Grenadier de la Compagnie du Chevalier d'Aulon, les franchit le premier, & tendant la main à ses Officiers & à ses camarades, il fut bien-tôt suivi par tout le Corps. Il y eut alors un combat sanglant; mais dont l'évènement tourna entièrement à la gloire & à l'avantage du Régiment, qui égorgea tout ce qui lui résistoit, fit 800 prisonniers, & prit quatre pièces de canon.

A la même action, on doit faire mention du sang-froid admirable que fit paroître le sieur Vidal, Sergent au Régiment de Flandres. Il donnoit le bras au Prince de Monaco, pour le conduire au Dépôt, quand il reçut un coup de feu qui le lui fracassa. Le sieur Vidal, sans s'émouvoir, ne fit que changer de bras. » Prenez celui-ci, mon » Prince, dit-il, l'autre ne vaut plus rien ». Ce brave homme fut récompensé du grade d'Officier.

Le Maréchal de Saxe, qui vouloit presser la reddition de la Place, avoit résolu l'attaque de l'ouvrage à corne, si la brèche étoit praticable. On envoya pour la reconnoître, le nommé Laviolette, originaire du Vivarais, & Sergent de Grenadiers au Régiment Dauphin. Il devoit, par certains signaux convenus, indiquer l'état de l'ouvrage. Ce Sergent se présenta à la brè-

che avec quatre Grenadiers, faisant signe à ceux qui la défendoient ; de ne point tirer. Les Assiégés crurent qu'il était porteur de quelque ordre ; leur feu cessa. Laviolette profita de cette erreur pour faire sa reconnaissance, & des signaux qui marquoient qu'on pouvoit le suivre. Deux Corps de Grenadiers du Régiment débouchèrent à l'instant du boyau avec quatre autres. Elles se formèrent au-dessous de la brèche, entrèrent dans l'ouvrage, & en chassèrent ceux qui le défendoient ; mais la garnison se portant en force sur le rempart, fit sur cet ouvrage un feu si considérable, qu'il fallut l'abandonner avec perte d'un grand nombre de Grenadiers ; MM. Laval & de Blod, l'un Capitaine de Grenadiers du Régiment, & l'autre Postiche, y furent blessés.

Quoique cette attaque n'eût pas tout le succès qu'on en espéroit, elle intimida cependant la garnison à un tel point, qu'elle battit la chamade le même jour ; ce qui fit dire au Maréchal, qu'on devoit la prise de Bruxelles à Laviolette. Il voulut voir ce brave homme, dont l'action fut récompensée du Roi & du Général. Le Régiment ajouta à cet honneur, celui de le faire Officier. Blessé en cette qualité au siège de Berg-op-zoom l'année suivante, il ne voulut jamais quitter la tranchée, dans la crainte,

disoit-il, que le service du Roi n'en souffrît. Quoique son âge, ses infirmités, & les blessures qu'il avoit reçues en différentes occasions, fussent autant d'obstacles pour le métier qu'il faisoit, il ne voulut pas l'abandonner que la paix ne fût faite. S. M. lui accorda sa retraite à l'Hôtel des Invalides.

Quelque tems avant que le Régiment d'Auvergne se mît en mouvement pour attaquer Raucoux, l'Aumônier faisoit, comme il est d'usage, une exhortation à la troupe. M. de Choumouroux, Lieutenant-Colonel, craignant qu'un trop long discours ne refroidît le Soldat, l'interrompt & dit :
 » Soldats, M. l'Abbé veut vous dire qu'il
 » n'y a point de salut pour les lâches ». Il
 crie aussi-tôt, *Vive le Roi* ; tous le répètent, & marchent avec confiance à l'ennemi.



LA France regrettoit de n'avoir pas donné le jour au Maréchal de Saxe ; & le Maréchal, François dans le cœur, desiroit d'être regardé comme tel. Il demande, & obtient des Lettres de naturalité. Louis XV. le gratifia en outre de six pièces de canon, du nombre de celles qui avoient été prises sur les ennemis à la bataille de Raucoux.

Récompense militaire bien glorieuse pour ce grand homme qui l'avoit si justement méritée.



LE Comte de Clermont ayant fait le siège de la Citadelle d'Anvers, & après s'en être rendu maître, le Roi fit son entrée dans la ville; ayant pris possession des deux Capitales des Pays-Bas, il laisse son armée au Maréchal de Saxe, revient à Versailles pour se trouver aux couches de la Dauphine, qui accouche d'une Princesse & meurt des suites de cette couche.



MARIE-Thérèse-Antoinette-Raphaelle, Infante, fille de Philippe V, Roi d'Espagne & d'Elizabeth Farnèse, première Dauphine de France, mourut âgée de 20 ans & un mois. Cette Princesse joignoit aux sentimens d'une piété solide, les qualités les plus éminentes; l'élévation de l'esprit & la bonté du cœur formoient son caractère; elle s'étoit rendue par ses vertus, ainsi que par son attachement aux personnes auxquelles elle devoit sa tendresse, aussi chère à L. L. M. & au Dauphin, que respectable à toute la Cour. Les regrets

universels que causa sa mort, feront toujours plus d'honneur à sa mémoire que tous les éloges qu'on a pu lui donner.

On lit au bas du portrait de cette Princesse, gravé par le sieur Petit, ces vers du Chevalier de Neufville, Capitaine d'Infanterie :

Il est beau, dans le rang suprême,
De mêler à la Majesté,
D'un front fait pour le Diadème,
Un caractère de bonté,
Ce sont les attributs de la Divinité,
Qui veut qu'on la révère en même-tems qu'on l'aime.



Le Roi envoie le Duc de Richelieu à Dresde faire la demande de la Princesse Marie-Josèphe de Saxe pour le Dauphin.



L'ARMÉE de la Reine de Hongrie, grossie par des troupes Angloises & Piémontaises, commandées par le Général Brown, passe le Var le 30 de Décembre de cette année & entre en Provence.

Elle décampa le 13 de Décembre pour

aller à Grasse. Le 14, à une heure après midi, les Anglois commencèrent à bombarder le fort de l'Isle de Ste.-Marguerite; ils firent une descente au nombre de deux mille hommes à la pointe de cette isle. Comme la garnison étoit peu forte, & que celui qui y commandoit songeoit principalement à sauver les prisonniers d'Etat qu'il avoit en garde, il se rendit par capitulation avec les prisonniers & sa garnison qui furent tous portés à Marseille sur un vaisseau Anglois. Cette petite conquête laissa aux vaisseaux Anglois l'entrée & la sortie libre du Gourgen.

Le 19, à une heure après midi, les ennemis commencèrent à bombarder Antibes, & continuèrent pendant vingt-quatre jours de suite; mais après ce bombardement & après avoir ouvert la tranchée en deux endroits devant cette ville, apprenant que le Maréchal de Belleisle marchoit à eux à la tête de l'armée du Roi, ils levèrent précipitamment le siège & repassèrent le Var avec quelque perte le 3 de Février 1747.

Quelque peu considérables que soient les Isles de Lerins, nous supportons fort impatiemment d'en voir les ennemis en possession, & on songea à les reprendre dès le printemps de l'année 1747. Tout étant prêt pour cette expédition, la des-

cente se fit dans l'Isle de St.-Honorat le 25 Mai, depuis 7 heures du matin jusqu'à 9. Le fort gardé par un Officier Hongrois & 60 hommes, se rendit & ceux qui le défendoient furent faits prisonniers de guerre sur les quatre heures après midi.

Le fort Ste.-Marguerite défendu par un Officier Autrichien & par 450 hommes de la même nation ou Piémontais, capitula aussi aux mêmes conditions le 26.

Cette expédition des Isles de Lerins avoit été projetée & concertée par le Chevalier de Belleisle, Lieutenant-Général des armées du Roi, & fut exécutée par M. de Chevert qui y commandoit les troupes de terre, par M. le Chevalier de Pille, Chef d'Escadre & Commandant les Galères du Roi, qui servirent utilement à ce siège. Passons aux faits particuliers.



LE tems de l'éducation des pauvres enfans d'Artisans & de gens du tiers état, s'étend ordinairement depuis l'âge de 4 à 5 ans jusqu'à celui de 19 ou 20, dont le tiers est souvent en pure perte pour eux. Ce tems semble donc être partagé en trois parties égales, dont la première est sagement employée à leur apprendre les élémens de la religion, à lire & à écrire. La

seconde est presque toujours un tems perdu, un espace vuide qui les accoutume au libertinage & à la fainéantise, & qui n'est que trop souvent la cause de leur perte. La troisième enfin, est le tems que la prudence humaine veut que l'on donne à leur faire apprendre un métier.

C'est en réfléchissant sur les conséquences du déplorable vuide de la seconde de ces trois parties, qu'un Auteur Citoyen forma son projet.

Le genre de Dessin que l'on se propose d'enseigner dans les Ecoles gratuites, quoique égal en principes à celui que montrent les plus grands Maîtres de cet Art, sera néanmoins d'une espèce différente de celui que l'on enseigne dans nos célèbres Académies, puisqu'il n'y sera question que d'y préparer & d'y élever d'excellens sujets pour former de bons Ouvriers en tout genre.

Tout concourt à démontrer l'utilité de cette charitable entreprise. L'Erat & chaque particulier y trouveront de très grands avantages. Les Communautés composées d'excellens Ouvriers, seront plus opulentes & fourniront plus abondamment aux besoins de l'Erat. Cet établissement opérera aussi la décharge des Paroisses & des Hôpitaux.

Le sieur Ferrand de Monthelon, ancien

Adjoint & Professeur de l'Académie de Peinture , offrit cette année à ceux qui voudroient former cet établissement , soit à Paris ou en Province , son travail & quantité de choses propres aux instructions que l'on y donneroit.

Les villes de Lyon & de Rennes ayant goûté le projet de M. Ferrand , prirent des mesures convenables pour parvenir à y fonder solidement des Ecoles gratuites dont elles ont senti toute l'utilité , surtout la première , pour la perfection de ses Manufactures. L'objet n'a pas été saisi avec moins de vivacité dans les pays étrangers , car à peine le Mémoire de M. Ferrand fut-il venu à la connoissance du Duc de Brunswick Lunebourg , que ce Prince , amateur des Arts & des Sciences , lui fit écrire pour l'inviter à venir faire dans sa Capitale l'établissement d'une Ecole gratuite de Dessin.

Dans le même tems que M. Ferrand publioit son projet pour Paris , M. Descamps , Peintre & Membre de l'Académie des Sciences & Belles - Lettres de Rouen , pensoit à faire dans cette ville un établissement tout pareil. Il y avoit déjà 6 ans qu'il avoit formé une Ecole publique de Dessin ; mais les frais du Modèle & les autres dépenses nécessaires étoient payés par ceux qui étoient en état de le faire.

Comme ceux-ci faisoient le plus petit nombre , M. Descamps , pour rendre son Ecole entièrement gratuite, conçut le dessein de ramasser une somme de 500 liv. par an , en proposant des souscriptions. En conséquence il présenta le 7 d'Août à l'Académie un Mémoire ; son projet fut reçu , & l'Académie prit l'Ecole de Dessin sous sa protection. M. de la Bourdonnaye , Intendant de la Province , qui s'en étoit déjà déclaré Protecteur dès son commencement , fit imprimer à ses dépens le détail du projet qu'il avoit composé lui-même , d'après les idées de M. Descamps. Il commença le premier à souscrire , & les Souscriptions furent remplies en moins de quatre jours. La Comtesse de Marle fonda dès le premier jour deux prix , consistant en deux médailles d'argent de 24 liv. chacune pour les deux Elèves qui auroient dessiné le plus correctement d'après le modèle. Lorsque l'Ecole fut entièrement gratuite , le nombre des Elèves augmenta si considérablement , qu'il ne fut pas possible de les placer dans l'endroit où elle étoit d'abord , c'est-à-dire , dans l'Amphithéâtre où M. le Cat faisoit ses Cours d'Anatomie , & qu'il avoit offert pour l'autre usage par amour pour les Arts. M. Descamps présenta donc une Requête à MM. les Maire & Echevins de la Ville , pour obtenir

d'eux un lieu propre à tenir son Ecole avec un nouveau lustre. La Requête fut reçue favorablement, & MM. les Maire & Echevins lui accordèrent, non-seulement ce qu'il demandoit, mais ils firent bâtir une Salle de trente pieds de long sur vingt-cinq de large, avec un Cabinet à côté pour enfermer les instrumens propres à enseigner dans chaque étude particulière.

Je finis, dit l'Auteur du Journal de Verdun de cette année, par deux observations qui doivent entrer dans l'Histoire des Arts & des Sciences; c'est que ce sont MM. Ferrand & Descamps qui les premiers ont conçu le projet d'établir en France des Ecoles gratuites de Dessin, & que la ville de Rouen a été la première du royaume qui en ait favorisé l'établissement; attention digne de la Capitale d'une Province si féconde en grands hommes dans tous les genres; & dans le sein de laquelle la nouvelle Ecole a déjà développé des génies, qui, sans elle, auroient été perdus pour la Patrie. Que de génies se développeront encore en France, en multipliant ces Ecoles !



CHRÉTIEN-Louis de Montmorency

Luxembourg , Prince de Tingry , reçu quelques mois après sa naissance , Chevalier de Malthe de Minorité , fit sa première campagne comme volontaire en 1692 , se trouva au siège de Namur & à la bataille de Steinkerque la même année , & à celle de Nerwinde. Colonel du Régiment de Provence par Commission , & de celui de Piémont , il fut créé Brigadier , & suivit son Régiment à l'armée d'Italie. Il le commanda avec la plus grande distinction jusqu'en 1705 qu'il s'en démit. Créé Maréchal de Camp & employé à la même armée , il se trouva aux batailles de Cassano & de Calcinato ; il fut blessé en forçant les retranchemens que les ennemis avoient construits à la tête d'un pont. Il obtint en 1708 la Lieutenance-générale du Gouvernement de Flandres , & se trouva à la bataille d'Oudenarde , où il fit plusieurs charges à la tête des troupes qui étoient à ses ordres. La tentative qu'il fit de se jeter avec environ 2000 hommes dans Lille , dont les ennemis faisoient le siège , lui réussit , & fut récompensé du grade de Lieutenant-Général. Il commanda le corps de réserve à la bataille de Malplaquet , & il s'en servit utilement pour faire l'arrière-garde de l'armée dans sa retraite. Employé en Flandres jusqu'à la paix d'Utrecht , il fut pourvu du Gouverne-

ment de Valenciennes, de celui des Villes & Château de Mantes, & décoré des Ordres du Roi. Il contribua beaucoup à la prise de Philisbourg, & fut créé Maréchal de France.



J E A N Marquis de Gassion, troisième fils de Pierre de Gassion, Conseiller au Parlement de Pau, servit en 1697 comme Aide-de-Camp du Comte de Gassion, son oncle, & se distingua au siège d'Ath en attaquant la demi-lune l'épée à la main, & se logeant sur la brèche. Il leva en 1702 un Régiment d'Infanterie de son nom, à la tête duquel il servit dans le Roussillon, le Languedoc & au siège de Nice; chargé de l'attaque d'un faubourg, il en délogea les ennemis & fit paroître la plus grande valeur, ainsi qu'au siège de Turin, en enlevant un convoi, après avoir battu & mis en fuite 3000 hommes qui l'escortoient, & en forçant un poste dans lequel il fit 4 Officiers & 60 soldats prisonniers. Il commandoit l'arrière-garde de l'Infanterie dans la retraite après la bataille de Turin, & ne se laissa jamais entamer. Colonel du Régiment de Navarre en 1709, il le suivit dans toutes ses expéditions, & se signala beaucoup. Brigadier & Maréchal de

Camp, Gouverneur de Dax, il obtint le Commandement de Bearn, de la Basse-Navarre, & du Pays de Labour. Employé à l'armée du Rhin, il se trouva à l'attaque des lignes d'Erlingen, & au siège de Philisbourg. Lieutenant-Général & employé à l'armée de Bavière, il conduisit en Bohême la première colonne de la gauche, & y commanda l'armée en l'absence du Marquis de Leuville, jusqu'à l'arrivée du Maréchal de Broglie.



Le nom de Vintimille est connu de tout le monde. Cette Maison est établie en Provence depuis plus de sept siècles, par l'échange qu'en firent les Ancêtres du reste de leur Souveraineté de Vintimille, avec des dignités, des Gouvernemens & des terres que le Comte de Provence leur donna dans ce pays. Le surnom de Marseille appartient à cette Maison, qui descend d'Emmanuel de Vintimille & de Sybille de Marseille d'Evennes, surnom qui s'est transmis à tous ceux qui son sortis de cette Race illustre.

Charles-Gaspard de Vintimille de Marseille, répondit à cette haute naissance par des manières nobles, généreuses & douces, avec lesquelles il s'est égalé à

toutes sortes de personnes pendant 63 ans d'Episcopat, sans rien perdre de sa dignité. Il fut nommé à l'Evêché de Marseille presque aussitôt qu'il eut atteint l'âge requis par les Canons, & avec la conduite la plus exacte & la plus régulière, il fut également aimé & respecté par les personnes de tout état.

En 1708, Louis XIV. connoissant sa prudence & sa dextérité dans les affaires, le plaça sur le Siège d'Aix, pour être à la tête de celles de la Province, en qualité de premier Procureur du pays. Tous ceux avec qui il partagea ce soin, furent témoins de sa sollicitude pour ménager les intérêts de la Province, & la protection du Roi pour elle. La réputation qu'une conduite si sage lui avoit donnée, le porta à la tête de huit Assemblées générales du Clergé où il a présidé, pendant lesquelles ses Confrères l'ont regardé comme leur père.

Il étoit en 1720 dans la Terre du Comte du Luc son frère, Seigneur également digne de l'estime publique par la bonté de son cœur, & par sa capacité à traiter les plus grandes affaires, dont il avoit donné des preuves en Suisse, en qualité d'Ambassadeur au Congrès de Bade, où il étoit Plénipotentiaire, & dans son Ambassade extraordinaire auprès de l'Empereur Charles VI, dont Louis XIV. fut si satisfait, qu'il

qu'il lui écrivit qu'il seroit décoré de l'Ordre du Saint-Esprit à la première Promotion ; & qu'il n'y avoit aucune dignité dans son Royaume à laquelle il n'eût droit de prétendre. Le Prélat étoit auprès de son frère qu'il aimoit tendrement, & duquel il avoit été séparé depuis bien des années, lorsqu'il apprit que la Peste se manifestoit dans Marseille. Quoiqu'il fût attaqué de la fièvre depuis plusieurs jours, il se rendit le lendemain à Aix. C'est dans ce tems principalement qu'il fit connoître son intrépidité, sa prudence & sa charité. Le fléau de la contagion ravagea cette Capitale de la Province. Le Parlement y ayant discontinué ses séances, ce fut pour l'illustre Prélat un surcroît de soins. Ferme contre les attaques de ce mal, il recevoit journellement dans sa chambre, les Médecins qui visitoient les malades dans les infirmeries, pour être informé de ce qui s'y passoit. Il alloit lui-même dans les maisons de mort trois fois la semaine, & ne discontinua d'y envoyer de son Palais, des nourritures particulières pour les Confesseurs, que lorsque les Médecins lui eurent représenté qu'elles contribueroient à leur faire gagner le mal qui en avoit déjà enlevé plusieurs. Rien n'étoit si touchant & si vif que ce qu'il écrivoit pour solliciter des secours en faveur de cette Province affligée, & il avoit une si grande at-

rention qu'ils fussent bien distribués, que les lieux les plus maltraités par la contagion, ne manquèrent de rien. Aussi le Maréchal de...., qui étoit allé commander en Provence, disoit à son retour, » que les » trois Prélats dont les Diocèses avoient le » plus souffert par la peste, s'y étoient com- » portés chacun selon leurs qualités person- » nelles; l'Evêque de Toulon, en homme » de bien; l'Evêque de Marseille, comme » un saint; & l'Archevêque d'Aix, en hom- » me d'Etat, & comme le père de la Pro- » vince «.

Il fut transféré au Siège de Paris en 1719. Les Chanoines de cette Métropole qui lui ont survécu, n'ont jamais oublié la considération qu'il leur a marqué; la cordialité avec laquelle il traitoit les affaires qui pouvoient les intéresser réciproquement, & les témoignages de bontés que chacun d'eux a reçus de lui. Plein de zèle pour la maison du Seigneur, il fit tout ce qu'il étoit possible de faire pour maintenir la majesté du service Divin. Il mourut âgé de 90 ans.

Telle est en abrégé la vie de ce vénérable Prélat. Grand sans fierté; gracieux pour tout le monde, & charitable sans la moindre ostentation. Cet éloge consigné dans le Mercure de France, du mois de Mars de cette année, est un monument de reconnaissance qu'un Chanoine de Notre-Dame a consacré à la mémoire de ce Prélat.



NICOLAS de Largillière, Peintre célèbre, à qui le surnom de Vandyck de la France, a été généralement attribué, tient un rang des plus distingués parmi les Artistes les plus fameux que Paris ait vus naître dans son sein.

Sorti à l'âge de dix-huit ans de l'Ecole, il passa en Angleterre, où pendant quatre ans il donna des preuves de son habileté.

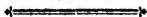
Les persécutions si fréquentes en ce pays contre les Catholiques, se réveillèrent en ce tems-là ; & ils eurent ordre de sortir promptement de Londres. Un François, qui étoit dans le cas, vint prendre congé de Largillière, & lui dit, qu'il parloit pour Paris. L'amour de la Patrie qui l'emporta toujours dans le cœur de ce célèbre Artiste, la lui fit préférer toute sa vie, à tous les avantages qu'on lui promettoit dans les Cours étrangères. L'envie de revoir sa famille à laquelle il n'étoit pas moins attaché, le déterminèrent à passer avec ce François en France. A son arrivée, tous ses parens lui demandèrent leurs portraits, ainsi que le fameux Vander-Meulen, qui lui fit présent de son œuvre gravée. Il parla de lui à Charles Lebrun, premier Peintre du Roi, qui craignant que Largillière ne re-

partit pour Londres, fit tout ce qu'il put pour le retenir en France. » Mon ami, lui » dit ce grand Artiste, quand on peut briller dans son pays, pourquoi porter ses talens ailleurs ? « Cette invitation généreuse fixa Largillière dans la Capitale. Envain le Sur-Intendant des Bâtimens du Roi d'Angleterre lui écrivit pour l'engager à venir profiter de l'honneur que S. M. lui avoit fait de le nommer Gardien de son Cabinet de Tableaux. Toutes ces instances flatteuses furent inutiles. L'amour pour son pays, l'amitié de Lebrun, une fortune naissante, un établissement solide qu'il forma, en épousant la fille du fameux Forest, le firent renoncer à de si grands avantages. En 1686, il fut reçu à l'Académie en qualité de Peintre d'histoire ; & son Tableau de réception, fut le portrait en pied & historié de Charles Lebrun, son ami & son bienfaiteur.

A l'avènement de Jacques II. à la Couronne d'Angleterre, on le manda pour peindre les portraits du Roi & de la Reine, qu'un Seigneur avoit demandés, avec la grâce particulière que ce fût Largillière qui les fit. Distinction peu commune.

Largillière étoit extrêmement lié avec le célèbre Rigaud Quoique attachés tous deux au même genre, très-opposés dans leur manière de peindre, ils ne dispuoient en-

tr'eux que de mérite. Largillière qui ne voyoit point un rival dans un concurrent, lui dit un jour, en admirant ses ouvrages :
 » Qu'aucun Peintre n'approchoit de lui «.
 Rigaud lui répliqua : « Vous êtes, Mon-
 » sieur, non-seulement un Académicien
 » très-distingué, mais vos divers talens mé-
 » riteroient six pareilles places «.
 Sa probité, son commerce agréable, les excellentes qualités de son cœur, le firent toujours rechercher & estimer des honnêtes gens. Ses grands talens attiroient chez lui tous les Etrangers.



M. d'Assener, homme de beaucoup de mérite; à qui Largillière avoit fait présent de son portrait, le fit graver par reconnaissance; & au bas de la gravure, fit mettre une inscription en Vers latins, composée par un Poète célèbre, dont voici la traduction :

Ton Portrait que je tiens de ta savante main,
 Largillière, à jamais m'assure de ta gloire;
 Mais pour éterniser à l'envi ma mémoire,
 Mon amitié pour toi l'a gravé sur l'airain.

J E A N - B A P T I S T E Surian, Prêtre de l'Oratoire, né à St. Chamas, Bourg considérable de Provence; après avoir prêché plusieurs Avents & plusieurs Carêmes devant le Roi, & dans les meilleures Chaires de Paris, fut enfin nommé à l'Evêché de Vence.

A la fin de cette année, les Autrichiens & les Piémontois ayant passé le Var, entrèrent en Provence, sous la conduite du Général Brown, & se présentèrent devant Grasse, ville qu'un commerce paisible avoit rendue très-florissante. Au premier coup de canon, les Bourgeois capitulèrent, & l'ennemi exigea une contribution de soixante mille livres, somme considérable pour cette petite Ville, & qui eût, sans doute, appauvri ses Habitans, si elle n'eût trouvé une ressource dans la charité peu commune de M. de Surian son Evêque. Ce Prélat, digne des premiers siècles de l'Eglise, digne du beau nom de Pasteur, racheta son troupeau, en payant généreusement pour lui, la somme demandée.

J E A N Bouhier, ancien Président à Mor-

rier au Parlement de Dijon, Membre de l'Académie François, s'étoit non-seulement distingué dans la Magistrature, où il étoit le septième, de père en fils; mais il s'étoit encore rendu recommandable dans toute l'Europe par sa profonde étude en tout genre de littérature. Il en a donné différentes preuves au public, & par la bibliothèque qu'il a laissée à sa mort, estimée l'une des plus riches & des mieux choisies qu'il y ait en France, & par les ouvrages importants qu'il a publiés.

Cet homme célèbre, dit l'Abbé d'Olivet son intime ami, étoit un sçavant du premier ordre; mais un sçavant poli, modeste, utile à ses amis, à sa patrie, à lui-même.

Persuadé, dès sa plus tendre jeunesse, que le mérite essentiel d'un grand homme, est de servir sa Patrie; & que les services qu'elle attend de nous, se règlent sur le rang que nous y tenons; il comprit que si d'autres études ne lui étoient pas interdites, si elles lui étoient même nécessaires pour nourrir l'activité & l'étonnante facilité de son esprit, au moins l'étude des Loix devoit être toujours son principal objet. De-là ces deux immenses volumes, fruits précieux de ses veilles, qui ne laissent dans le Droit municipal de sa Province, ni obscurité, ni contradiction, ni équivoque;

ouvrage dans lequel il est difficile de sçavoir ce qu'on admirera le plus, ou le zèle qui l'a fait entreprendre, ou le courage & la persévérance d'un Sçavant, dont le goût étoit décidé pour les travaux Académiques qui lui offroient sans cesse de séduisantes distractions.

Homme vertueux, bon Citoyen, bon mari, bon père, bon ami, Juge intègre, ses jours partagés entre sa famille, sa Charge & son Cabinet, formèrent le cours d'une vie égale qui ne respiroit que l'honneur & la décence. Préparé par la Religion & par la Philosophie, il termina ses long travaux à l'âge de 73 ans.

Louis XV. accorda en 1722, une marque de distinction à ce sçavant Magistrat. Il ordonna que de tous les Livres qui s'imprimeroient au Louvre, on destinât un Exemplaire pour sa Bibliothèque; & cette faveur n'a point été interrompue par la mort de cet homme célèbre.

JEAN-BAPTISTE Colbert, Marquis de Torcy, Ministre d'Etat, Commandeur des Ordres du Roi, Honoraire de l'Académie Royale des Sciences, mourut à Paris, âgé d'environ 81 ans.

Après avoir été employé par Louis XIV.

dans plusieurs des principales Cours de l'Europe, il fut nommé en 1689, Secrétaire d'Etat au Département des Affaires étrangères, en survivance du Marquis de Croissy, auquel il succéda en 1696. Il exerça cette charge de la manière la plus capable de justifier la confiance dont Louis XIV. l'avoit honoré, & de lui attirer une grande considération. Le succès des négociations aussi importantes que difficiles dont il fut chargé, & la réputation qu'il s'étoit acquise dans les pays étrangers, seront toujours regardés comme des témoignages sûrs de l'étendue de son esprit, de sa capacité dans les affaires, & de son zèle sur ce qui pouvoit intéresser le service du Roi, le bien de l'Erat & l'honneur de la France.

La triste situation du Royaume en 1709, tant par le mauvais succès des dernières campagnes, que par les rigueurs de l'hyver de cette année, qui avoit ôté jusqu'à la moindre apparence de récolte, ouvrit une nouvelle carrière au zélé Ministre. Le Roi, attendri sur les malheurs de son peuple, ne craignit point de manifester sa douleur. On chercha les moyens de parvenir à la paix. L'avis général fut de commencer la négociation par la Hollande; ce n'étoit cependant pas celui de M. de Torcy. Une pareille négociation étoit dangereuse; il falloit traverser sans Passe-ports un pays rem-

pli d'ennemis , au risque d'être arrêté , si l'on étoit découvert; aller faire des propositions à des gens peu disposés à les accepter; & que la nécessité où se trouvoit la France de rechercher la paix , rendoit encore plus fiers. Malgré tous ces dangers , qu'il connoissoit parfaitement , ce généreux Ministre alla s'offrir au Roi , & partit pour la Haye , muni des pouvoirs les plus amples , & sous la seule sûreté d'un Passe-port qui n'étoit pas pour lui ; aussi ne s'en falloit-il que de quelques heures , qu'il ne fût arrêté en chemin. Le succès de la négociation fut tel qu'il l'avoit prévu. Les demandes des Alliés furent excessives. Voyant que plus il leur accordoit , plus ils demandoient , & qu'ils se réservoient même des articles secrets à demander dans la suite , sur lesquels ils ne vouloient pas encore s'expliquer , ce qui étoit un moyen assuré de recommencer la guerre ; il exigea d'eux de rédiger par écrit leurs demandes , ce que le Roi leur accordoit , & le refus même de s'expliquer sur les articles qu'ils se réservoient , afin que le Roi pût en conférer avec son Conseil. L'écrit fut dressé & signé de tous ceux qui composoient l'Assemblée : après quoi , il revint en France , muni de cette pièce dont les Alliés ne connoissoient pas toute l'importance , & promettant de leur faire sçavoir , avant quinze jours la réponse du Roi.

La lecture de ce Mémoire fit voir évidemment qu'ils ne vouloient point de paix; cependant le Royaume étoit épuisé d'hommes & d'argent; & la disette étoit extrême. Ce fut alors que M. de Torcy fit part au Roi de son dessein, & lui proposa de rendre public ce qu'il venoit de faire pour le soulagement de ses peuples. Ce fut par ordre du Monarque qu'il écrivit en son nom une Lettre à tous les Gouverneurs, par laquelle le Roi daignoit rendre compte à ses sujets des démarches qu'il avoit faites pour lui procurer la paix, en abandonnant non seulement ses propres conquêtes; mais encore le Roi d'Espagne son petit-fils, & du procédé qu'avoient tenu avec lui ses ennemis. Cette Lettre produisit effectivement tout ce qu'on en attendoit. Les Etrangers furent pénétrés d'admiration pour ce grand Prince, & les François firent éclater leur zèle & leur amour. Les coffres du Roi se remplirent, ses troupes se complétterent; on se prépara à continuer la guerre, & on n'attendit pas les quinze jours pour faire sçavoir aux Alliés le refus de leurs propositions.

M. de Torcy, malgré cet expédient, n'avoit nullement perdu de vue une paix dont il connoissoit la nécessité. Les amis qu'il avoit conservés à la Cour d'Angleterre lui fournirent l'occasion de la con-

clure. Il fut informé que des circonstances particulières avoient jetté quelques semences de division entre ceux qui étoient chargés du Gouvernement, & il sçut si bien en profiter, que la paix avec cette couronne fut conclue avant que les Alliés en eussent la moindre connoissance. Le fruit en fut la séparation des Anglois d'avec eux, qui facilita beaucoup la victoire que le Maréchal de Villars remporta à Denain.

Les Plénipotentiaires des Alliés assemblés au Congrès d'Utrecht, changèrent de langage, & cet événement les obligea d'accepter la paix à des conditions bien différentes de celles qu'ils avoient refusées.

Louis XIV à sa mort, nomma M. de Torcy Membre du Conseil de Régence. Ce Conseil ayant cessé en 1723, ce Ministre se trouva sans fonctions publiques & rendu absolument à lui-même. Il soutint sa vie privée avec la même dignité qu'il avoit soutenu le poids des plus grandes affaires; & sa retraite lui laissa presque tous ses amis que son mérite avoit attachés à sa personne.

Nous ne parlerons point ici d'une infinité de faits qui prouvent le cas que Louis XIV & M. le Régent ont toujours fait de lui, comme créations de terres en dignités, Brevets honorables, distinctions si bien méritées.

Sa modestie lui faisoit apporter tous ses soins à cacher le bien qu'il faisoit, il étoit même parvenu à oublier lui-même ses services. Lorsqu'en 1723 M. de Clairambault, Généalogiste des Ordres du Roi, lui en demanda une énumération pour les insérer dans les Registres, il fut surpris de cette demande, & ne parla que de ceux de sa famille, disant que pour lui il n'en savoit aucun. Enfin ce grand homme mourut âgé de 81 ans, regretté de sa famille, de ses amis & de tous ceux qui le connoissoient.

ANNÉE 1747.

MADAME la Dauphine arrivée à Versailles, le Coadjuteur de Strasbourg, Grand-Aumônier de France, lui donna le 9 de Février, & au Dauphin la Bénédiction Nuptiale. On célébra des fêtes & des réjouissances à la Cour & dans tout le royaume.



LOUIS XV déclare le Maréchal Comte de Saxe, Maréchal-Général de ses Camps & Armées, titre qui avoit été donné à M. de Turenne.

Ce Monarque part, se rend à Bruxelles,

Capitale de ses conquêtes en Flandres , & se met à la tête de ses troupes.

La bataille de Lawfeld est gagnée par le Roi sur le Duc de Cumberland ; les ennemis y perdent plus de dix mille hommes , seulement à l'attaque du village de Lawfeld , qui est faite par le corps de troupes commandé par le Comte de Clermont. Le Comte d'Estrées qui les poursuit après leur déroute , leur fait un grand nombre de prisonniers ; ils laissent sur le champ de bataille 29 pièces de canon , deux paires de timbales , grand nombre de drapeaux & d'étendarts. Le jeune Marquis de Ségur eut un bras emporté , il avoit été long-tems sur le point de mourir des blessures qu'il avoit reçues auparavant , & à peine étoit-il guéri , que ce nouveau coup le mit encore en danger de mort. Louis XV dit au Comte de Ségur , père du jeune Héros : » Votre fils méritoit » d'être invulnérable «.

Ce Monarque rendit cette journée célèbre par le discours qu'il tint au Général Ligonier qu'on lui amena prisonnier : » Ne » vaudroit-il pas mieux , lui dit-il , songer » sérieusement à la paix , que de faire périr » tant de braves gens «.



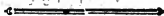
Le Comte de Lowendalh met le siège devant Bergop-zoom, une des plus fortes places des Pays-Bas pour les fortifications, par les marais qui l'environnent, qui empêchent de l'investir en entier, & plus forte encore dans ce moment, qu'elle étoit continuellement rafraîchie par l'armée du Comte de Shwatzemberg, avec laquelle elle avoit une communication qu'on ne pouvoit couper. Cette ville est prise d'assaut après soixante-cinq jours de tranchée ouverte; on ne put empêcher le pillage, & les troupes firent un butin considérable. Les forts Pinson & Mormont, évitèrent l'assaut en se rendant de bonne grace au Marquis de Custine, chargé de les attaquer. Le Comte de Lowendalh, dans la lettre qu'il écrivit le lendemain au Maréchal de Saxe, fait un éloge bien glorieux à la Nation de la valeur des troupes & des services de MM. de Valliere, de Custine, de Périgord, de Robecq, de Rochefort, de Lugeac, de Faucon, de Corbillon, de Piac & de St.-Afrique.

Le Roi fit le Comte de Lowendalh Maréchal de France; il ne pouvoit pas récompenser plus promptement & plus dignement les services de ce grand Général.

Ce Monarque déclare ensuite le Maréchal de Saxe Commandant-Général des Pays-Bas, & part pour se rendre à Versailles; mais en partant S. M. donne une nouvelle preuve de sa modération, en chargeant l'Abbé de Laville de déclarer aux États-généraux que malgré ses conquêtes, elle n'a point changé de principes, & qu'elle est toujours prête à accorder la paix à ses ennemis aussi-tôt qu'ils se prêteront à des conditions raisonnables.



Le combat d'Exiles fut funeste aux François, la plupart des Officiers y périrent; le Comte de Belleisle désespéré, arrachoit les palissades; & blessé aux deux mains, il tiroit des bois encore avec les dents, quand enfin il reçut le coup mortel. Il avoit dit souvent: » Qu'il ne falloit pas qu'un Général survécût à sa défaite«; & il ne prouva que trop que ce sentiment étoit dans son cœur.



Le Marquis de Brienne, Colonel d'Artois, ayant eu un bras emporté, retourne aux palissades en disant: » Il m'en reste
» un

» un autre pour le service du Roi « , & il fut frappé à mort.



LES blessés furent menés à Briançon : M. d'Andifret , Lieutenant de Roi , vendit sa vaisselle pour secourir les malades. Sa femme prête d'accoucher , prit elle-même le soin des hopitaux ; pensa de ses mains les blessés , & mourut en s'acquittant de ce pieux office. Exemple aussi triste que Noble.



M. de Vibrac , né dans les Cévennes ; étoit enseigne au Régiment de Picardie , lorsqu'il se trouva en 1706 à la bataille de Ramillies , où il fit paroître la plus grande valeur. Il y reçut un coup de feu dans la cuisse , deux coups de sabre sur la tête & plusieurs sur les bras & les mains ; sans vouloir jamais abandonner son Drapeau. Il passa par tous les grades militaires , obtint la Croix de St.-Louis , fit la guerre d'Italie avec le Régiment en 1733 , fut blessé à la bataille de Guastalla ; ensuite Lieutenant-Colonel , se retira à Paris où il mourut quelques années après.



LE Maréchal de Saxe ayant ouvert , comme nous l'avons dit , la campagne par la conquête de la Flandre Hollandoise , M. de Choumouroux , Lieutenant-Colonel fut chargé d'attaquer deux forts importants , avec les Compagnies de Grenadiers du Régiment d'Auvergne. Le nommé Joseph Renard , natif de Bagnolle en Languedoc , Grenadier de la Compagnie de Jullien , ayant été blessé à mort auprès des Barrières ; deux de ses camarades s'approchoient de lui pour le secourir. » Retournez , mes » amis , leur dit-il , je vais mourir , vous » me servirez mieux en me donnant la » consolation de vous voir vaincre « .

Les réparties vives & spirituelles caractérisent l'humeur enjouée du François dans les occasions , même les plus périlleuses , lorsque l'honneur l'appelle. Ce mot *honneur* frappe les oreilles du François avec une espèce d'enchantement , & va jusqu'au cœur.

Un soldat de cette Nation , sous le Maréchal de Saxe , disoit : » J'ai l'honneur » d'être François « .



A l'attaque du fort Zandberg, M. Julien, Capitaine de Grenadiers du Régiment d'Auvergne, s'y couvrit de gloire. L'Officier-général commandant la tranchée, lui donnant, quelques heures auparavant l'action, une instruction très-longue & très-détaillée sur la manière dont il devoit attaquer le poste : « Je ne vous » entends pas, interrompt M. Julien, il » faut vaincre, c'est, je crois, tout ce que » vous voulez dire, je le ferai ». Belle & noble impatience qu'il justifia par le succès !



M. de la Croix de Castries, Archevêque d'Alby, né à Montpellier, s'appliqua de bonne heure à cultiver les rares qualités qu'il avoit reçues de la nature.

Ce Prélat ne fut pas plutôt arrivé dans son Diocèse, qu'il y gagna tous les cœurs par sa douceur & par son affabilité. Il soutint sans faste l'élévation de son rang, & jamais il ne souffrit qu'avec peine le respect qui lui étoit dû ; il vouloit que dans toutes les occasions on mît une distinction marquée entre sa personne & son caractère ; & sans doute il méritoit par-là

qu'on se fît un devoir de les confondre ; continuellement occupé des fonctions de son ministère , il ne pensoit qu'à édifier son peuple par ses exemples , à le corriger par les instructions , & à soulager les besoins d'un grand nombre de familles infortunées , en leur épargnant jusqu'à la honte de les avouer.

On ne fera pas surpris qu'un Prélat de ce caractère ne s'éloignât de son Diocèse que dans des occasions où il ne pouvoit s'en dispenser. Il parut à la Cour en 1738 , lorsqu'il fut reçu Commandeur de l'Ordre du St.-Esprit.

L'assemblée des Etats du Languedoc l'obligeoit souvent de se rendre à Montpellier. Il avoit une affection sincère pour sa Patrie , & la revoyoit toujours avec un nouveau plaisir. Il fut d'autant plus sensible au choix que fit de lui l'Académie de cette ville pour y remplir une place d'honneur , vacante par la mort du Marquis de Castries son frère aîné , qu'il connoissoit tout le prix des sciences qui font l'objet des recherches de cette savante Société.

L'Archevêque d'Alby résista long-tems à différentes infirmités dont il étoit accablé , mais enfin il succomba âgé de 83 ans. Il laissa en mourant des monumens éternels de sa charité & de sa bienfaisance envers les pauvres de son Diocèse.

LA ville de Toulouse célèbre par les prix qu'on y distribue depuis long-tems à l'Eloquence, à la Poësie & aux Arts, voulant contribuer aussi au progrès des Sciences & Belles-Lettres, fonda cette année, sous le bon plaisir du Roi, un prix de la valeur de 500 liv. pour être distribué tous les ans par l'Académie Royale des Sciences, Inscriptions & Belles-Lettres de cette ville. Ce prix est une médaille d'or.

FRANÇOIS de la Peyronie, premier Chirurgien du Roi, profita de sa faveur auprès de Louis XV, pour procurer à son Art des honneurs qui animassent à le cultiver, & des établissemens qui servissent à l'étendre. Il est celui de tous les Chirurgiens les plus célèbres qui a montré plus de zèle pour le progrès & la perfection de son art, & qui a fait le plus de dépense pour l'honneur du Corps dont il étoit le digne Chef.

C'est à ses soins qu'on est redevable de l'établissement de l'Académie Royale de Chirurgie en 1731. Il a de plus enrichi sa Compagnie de legs considérables, il lui a

légua sa Bibliothèque qui étoit très-nombreuse, il lui a donné sa belle terre de Marigny, dont le Roi fit l'acquisition pour la somme de 200,000 liv. Il institua sa Compagnie sa légataire universelle pour les deux tiers de ses biens. Les Maîtres en Chirurgie de Montpellier ont eu aussi une part considérable à ses bienfaits. Il leur donna deux maisons qu'il avoit à Montpellier, les chargea de faire construire dans cette ville sa Patrie, un Amphithéâtre de Chirurgie pour lequel il leur donna la somme de 100,000 liv. il les institua de plus ses légataires universels pour un tiers de ses biens. Son principal objet dans ces différentes dispositions, étoit de donner un certain lustre à la Chirurgie, & de contribuer de tout son pouvoir à la gloire d'un Art si utile à l'humanité.

Nous joindrons ici la copie du Brevet honorable de Médecin-Consultant dont le Roi récompensa ce grand homme.

„ Aujourd'hui 22 Septembre 1742, le
 „ Roi voulant donner au sieur de la Pey-
 „ ronie, premier Chirurgien de S. M. &
 „ Docteur en Médecine, une nouvelle
 „ marque de la confiance & de la satisfac-
 „ tion qu'elle ressent de ses services & de
 „ son zèle pour sa personne; bien infor-
 „ mée d'ailleurs que ledit sieur de la Pey-
 „ ronie, après avoir fait des études suivies

» dans toutes les parties de la Médecine
 » sous le sieur Chicoyneau, Premier Médé-
 » cin, & sous le sieur Chirac son prédé-
 » cesseur, pendant qu'ils étoient Professeurs
 » dans l'Université de Montpellier, s'est
 » toujours également appliqué à l'une &
 » l'autre profession, & a donné dans tou-
 » tes les occasions où il s'est trouvé, des
 » preuves des connoissances étendues qu'il
 » a acquises, & notamment dans les mala-
 » dies de S. M., dans celles de la Reine,
 » de M. le Dauphin & des enfans de Fran-
 » ce; à l'effet de quoi S. M. déclare que le
 » sieur de la Peyronie continue de la ser-
 » vir en qualité de son Premier Chirur-
 » gien, & cependant en celle de l'un des
 » Médecins-Consultans de S. M., & soit
 » en ladite qualité également attaché près
 » de sa personne, & jouisse des honneurs,
 » autorités, prérogatives, prééminences,
 » droits & privilèges y appartenans, tels
 » & semblables qu'en jouissent les autres
 » Médecins-Consultans, &c «.

Au mois de Décembre 1722, le Roi
 ayant ordonné à M. de la Peyronie, son
 premier Chirurgien, en survivance de M.
 Maréchal, d'aller faire l'opération de la
 fistule au Duc de Lorraine; il partit sur-le-
 champ pour Nancy. Il trouva à son arrivée
 que la maladie étoit très-considérable, ce-
 pendant l'opération fut faite si à propos,

avec tant d'adresse & d'habileté, qu'elle eut tout le succès qu'on pouvoit en attendre. M. de la Peyronie donna ensuite tous ses soins au malade, & ne partit pour revenir à la Cour, què lorsqu'il fut entièrement hors de tout danger.

Comme M. de la Peyronie avoit l'honneur d'être Premier Chirurgien du Roi, il n'auroit eu garde de prendre de l'argent si on lui en eût offert, & S. A. R. connoissoit trop sa délicatesse pour lui en offrir. Il l'obligea seulement à accepter un Diamant de prix qu'il lui donna. La Duchesse de Lorraine fit travailler à son portrait pour lui en faire présent. Plusieurs Princes de la Maison de Lorraine & les principaux Seigneurs de la Cour, sensibles à la guérison de S. A. R. donnèrent aussi à M. de la Peyronie des porcelaines magnifiques, & la ville de Nancy fit broder sur une bourse de velours ses armes & celles de M. de la Peyronie, qu'elle lui donna avec 200 jettons d'argent, présent qu'elle avoit coutume de faire aux personnes considérables & à ceux qu'elle vouloit distinguer.

La libéralité du Prince ne se borna pas là, la veille du départ de M. de la Peyronie, il lui envoya le Brevet d'une pension de 5000 liv. N'ayant pu l'obliger de l'accepter, le Duc de Lorraine adressa le Brevet à son Envoyé, à qui il ordonna de

prier le Roi d'engager M. de la Peyronie à l'accepter. S. M., après avoir loué la conduite de son Premier Chirurgien, lui ordonna de prendre cette pension.

C'est ainsi que le Duc de Lorraine & toute sa Cour signalèrent leur générosité & leur reconnoissance, pour une personne que ses talens, son habileté & son adresse conduisirent de si bonne heure à la première place de Chirurgien de S. M.

Aux excellentes qualités du cœur & de l'esprit, M. de la Peyronie joignoit une sensibilité d'ame sans égale pour les indigens. Dès qu'on le savoit à sa terre, son Château ne désemplissoit plus de malades qui y venoient de sept à huit lieues à la ronde. Il avoit même projeté d'y établir un Hopital dans lequel il comptoit se retirer pour y passer le reste de ses jours au service des pauvres.



HENRI Cochin, né à Paris, Avocat célèbre, avoit tous les talens pour parler & pour écrire, c'est-à-dire, l'action & les écrits qui constituent le grand Orateur.

Il se destina dès l'enfance, à la profession du Barreau. Il ne resserra pas son génie dans la sphère des Auteurs de la Jurisprudence. Il lut encore les Historiens & les Philoso-

phes ; pour apprendre des premiers , la source & le principe des Loix ; & des seconds , le manière de suivre & de presser un raisonnement. Issu d'un père , qui par sa probité & son intelligence , s'étoit acquis , dans le Grand-Conseil , l'estime des Magistrats & du Public , il y plaida sa première Cause , & la gagna. Il fit des progrès si rapides dans le Droit Ecclésiastique , qu'à l'âge de 30 ans , il passoit déjà pour un des plus habiles Canonistes.

Il n'avoit cependant pas encore plaidé au Parlement. La défiance qu'il avoit de lui-même , l'empêchoit d'aller se mesurer avec les Orateurs qui s'y distinguoient alors. Les noms de ces fameux Avocats sont connus ; trois des principaux ont fini leur carrière avant M. Cochin ; ils avoient chacun leur caractère distinctif ; Julien de Prunay , la force , Aubry , les graces , & Normand , la dignité.

Après la première Cause que Cochin plaida au Palais , Normand le joignit au sortir de l'Audience , & lui protesta tout haut , » que de sa vie il n'avoit rien entendu de si éloquent. On voit bien , lui répondit le modeste Cochin , que vous » n'êtes pas de ceux qui s'écoutent «.

Julien de Prunay & Aubry , Avocats de deux Parties unies d'intérêts , avoient en tête Cochin. Julien de Prunay ayant plaidé

le premier, fut si frappé de la réponse de Cochin, que se tournant vers Aubry qui s'étoit chargé de la réplique : » C'est à vous, » lui dit-il, de voir comment vous vous en » tirerez dans huit jours. Pour moi, je » reconnois que je n'ai fait que balbutier : » voilà un homme qui remplit l'idée que » j'avois de l'éloquence, & nous apprend » jusqu'où la perfection peut être portée «.

Au milieu des plus grands applaudissemens, Cochin conservoit une modestie, ou pour mieux dire, une humilité que la Religion seule peut inspirer dans un si haut degré de considération.

A cette singulière modestie étoit joint un amour extrême de ses devoirs. Il ne croyoit pas que rien pût le dispenser d'aller au Palais, lorsqu'il y étoit chargé de quelque affaire. Un jour qu'il avoit commencé son plaidoyer avec une voix presque éteinte, M. Portail, plein d'égards pour lui, l'interrompit, & lui demanda ce qu'il avoit : » Rien, Monsieur, répondit l'Orateur, ce » n'est qu'un rhume de cerveau qui ne » m'empêchera pas d'avoir l'honneur de » plaider «. Mais du consentement de la Compagnie, le premier Président lui dit : » La Cour a trop d'intérêt à vous ménager, » pour souffrir que vous parliez dans l'état » où vous êtes. L'Audience continuée au » jour que vous serez absolument guéri.

En 1727, dans la Cause de la Comtesse de Beaumont; Cochin reçut à la Grand-Chambre, des applaudissemens qui ne pouvoient finir. Ce n'est pas l'usage de féliciter publiquement les Ministres de la parole dans ce premier Tribunal de la justice; mais le Chef qui y présidoit, en aimoit trop la splendeur pour s'assujettir à la règle, dans une occasion aussi extraordinaire. L'Arrêt rendu, il retourna aux opinions, & n'y trouvant point de partage, il prononça cette espèce d'arrêté : » Cochin, la Cour vous in- » vite à ne plus la priver, comme vous » avez fait, de l'avantage de vous enten- » dre «.

Cette assiduité à remplir ses devoirs, se faisoit remarquer dans toute sa conduite. Affligé d'une foule perpétuelle de Cliens, il les satisfaisoit, comme s'il n'en avoit eu qu'un. Paroître le matin à plusieurs Audiences; plaider au Palais; repliquer au Grand-Conseil; courir au Châtelet entendre un Emule; se trouver l'après-dîner à des Assemblées; le reste du jour, voir des Causes; défendre des Procès par écrit; rédiger des Mémoires & des Consultations; & s'interrompre à tout instant; n'avoir, parmi tant de peines, ni plaisir, ni relâche; c'est en abrégé l'histoire de la vie de cet homme célèbre, dont tous les jours se ressembloient.

Cochin étoit de tous les Conseils des Princes & des Grands. Sa maison étoit ouverte à tout le monde ; on y accouroit en foule. Il exerçoit une espèce de Magistrature au milieu de la Capitale. Les décisions émanées de ce Tribunal , inspiroient aux uns une juste confiance dans leurs Procès , & guérissoient les autres de la ridicule démangeaison de plaider sans espoir de succès. Tantôt ses réponses étoient laconiques , & renfermoient le germe d'une dissertation aussi étendue que solide ; tantôt ses consultations plus abondantes frayoient de nouvelles routes. On y étoit conduit par un guide sûr. On ne sçavoit ce qu'on devoit admirer le plus , de la force du génie , ou de la justesse du discernement.

Il ne vécut pas avec les Grands , comme leur ami ; mais les Grands vécurent avec lui , parce qu'ils admiroient ses talens , parce qu'ils avoient besoin de ses conseils , & parce qu'ils ne pouvoient pas lui refuser leur estime. Il vivoit au milieu d'un petit cercle d'amis qui le cultivoient ; il étoit d'un commerce doux & agréable. Son amour-propre ne gênoit personne. Il portoit la modestie jusqu'à dédaigner ces petits soins qu'un homme de réputation exige quelquefois de ses partisans & de ses admirateurs.



UNE équité sans tache est la première vertu d'un Juge , parce qu'il est l'organe de la Loi. Une négligence pardonnable dans un homme ordinaire , devient criminelle dans celui qui est chargé de prononcer sur la vie , ou sur la fortune des Citoyens.

M. de Faluere , premier Président du Parlement de Bretagne , n'étant encore que Conseiller , avoit été nommé Rapporteur d'une affaire. Il en laissa l'examen à des personnes qu'il croyoit d'aussi bonne-foi que lui ; & sur l'extract qui lui en fut remis , il rapporta le procès. Quelques mois après le Jugement , il reconnoît que sa trop grande confiance & sa précipitation ont dépouillé une famille honnête & pauvre , des seuls biens qui lui restoient ; il ne se dissimule point sa faute : mais ne pouvant faire rétracter l'Arrêt qui avoit été signifié & exécuté , il se donne les plus grands mouvemens pour découvrir les malheureuses victimes de sa négligence. Il les retrouve enfin , il ne craint pas de leur avouer ce dont il se sent coupable , & les force d'accepter , de ses propres deniers , la somme qu'il leur avoit fait perdre involontairement.



DANS le trait suivant que nous allons rapporter, il s'agit des avantages que procure la résidence des Seigneurs dans leurs Terres.

» Je passois, dit l'ami des hommes,
» dans un canton de traverse en Quercy.
» Je m'arrêtai dans un assez gros lieu, où
» couloit un ruisseau assez considérable, ou
» petite rivière que je remarquai toute pleine
» d'Ecrevisses. Je demandai à l'Aubergiste,
» combien de Gardes avoit le Seigneur,
» pour que la pêche fût ainsi con-
» servée? — Ah! Monsieur, me dit le bon-
» homme, ceci appartient à M. le Marquis
» ***; ce sont les meilleurs Seigneurs
» du monde que nous avons depuis
» 200 ans, & qui viennent souvent dans
» le pays. Il n'y a pas un de nous, qui,
» loin de lui rien prendre, ne fût le premier
» en pareil cas, à dénoncer son voi-
» sin «.



UN homme de qualité d'une Province peu éloignée de celle-là, donna, pendant la disette de cette année, le pain & le couvert dans ses granges à mille pauvres du-

rant six mois. » Allez, mes enfans, leur » dit-il, à la Saint-Jean, allez tâcher d'en » gagner. Je vais en ramasser pour l'année » prochaine, si la disette dure «.

Quelque bienfaisant que puisse être ce Seigneur, il n'eût peut-être jamais poussé jusques-là les effets de sa commisération, s'il eût toujours habité dans les Villes.

A N N É E 1748.

MAESTRICHT est investi par la plus belle manœuvre qui eût été faite depuis long-tems; elle avoit été concertée avec le Maréchal de Saxe, qui l'exécuta par deux hommes peut-être uniques, chacun dans leur genre; M. de Crémilles, Maréchal-des-Logis de l'armée, & M. Duverney, aussi célèbre dans l'art des subsistances, que le premier dans l'ordonnance des marches. Celle-ci étoit telle que les ennemis, également inquiets pour Luxembourg, Maestricht & Breda, divisèrent leurs troupes, & facilitèrent ainsi l'investissement de Maestricht. On ouvrit la tranchée le 15 de Mars devant la Place.

Les Articles préliminaires de la paix entre la France, l'Angleterre & la Hollande, furent signés à Aix-la-Chapelle. Comme ils portoient une suspension d'armes, & que la Ville de Maestricht seroit remise par provision

vision à la France; le Duc de Cumberland en donne avis au Maréchal de Saxe, & lui envoie un ordre pour le Baron d'Aylva, Gouverneur de la Ville, de rendre la Place, en lui accordant les honneurs de la guerre; en conséquence, la capitulation est signée; la Ville rendue au Maréchal de Saxe, & l'armistice publié à la tête de l'armée.

Enfin, le traité de paix définitif est signé à Aix-la-Chapelle, conformément aux articles préliminaires. Il porte que toutes les conquêtes faites de part & d'autre pendant la guerre, seront restituées, que les Duchés de Parme, Plaisance & Guastalla, seront cédés par la Reine de Hongrie à l'Infant D. Philippe, pour lui & ses héritiers mâles; avec clause de réversion au défaut de postérité masculine, comme aussi dans le cas où ce Prince parviendrait au trône des deux Siciles ou à celui d'Espagne; que le Duc de Modène sera rétabli dans ses Etats; que le Roi de Sardaigne sera maintenu dans la possession des siens, &c. Toutes les Puissances contractantes garantissent à la Reine de Hongrie, le traité établi en sa faveur par la Pragmatique Sanction, &c. Enfin on convient que le Grand Duc sera reconnu Empereur universellement.

LE Roi fait Pair de France le Maréchal Duc de Belleisle , qui avoit chassé de la Provence l'année précédente les Allemands & les Piémontois.

LE Sénat de Gènes déclare nobles Génois les Ducs de Richelieu, d'Aginois & leurs descendants , & ordonne que leurs noms seront inscrits au livre d'or (c'est le Catalogue de la haute noblesse). Il avoit accordé la même distinction au Duc de Boufflers ; mais ne se croyant pas par-là acquitté envers le Duc de Richelieu , il arrête par un Décret, qu'il lui fera érigé une statue, témoignage immortel du service & de la reconnoissance.

LE G S bienfaisant fait cette année en faveur de la ville de Lyon.

» L'an 1748 , le 31 Août , par-devant le
 » Notaire Royal souffigné ; & en présence
 » des témoins nommés ; s'est personnellement établi, Charles le Loup , Premier
 » Président en l'Election de Bresse , &c.

» lequel de gré, fain de ses sens, m'a dic-
 » té, ainsi que s'en suit, son codicille,
 » conséquemment au testamnt par lui
 » fait le 29 Mai 1740, &c. Le sieur Codicil-
 » lant, pour donner des marques de son
 » attachement à la Patrie de ses Ancêtres,
 » qui, suivant l'histoire de la ville de Lyon,
 » y ont pris naissance, donne & lègue aux
 » habitans de ladite ville, en la personne
 » de MM. les Prévôt & Echevins, son
 » Etat & Office de Premier Président en
 » l'Electiõ de Bresse, pour rester uni à
 » perpétuité à l'Hôtel de Ville de Lyon;
 » dont les Magistrats donneront l'homme
 » au Roi pour remplir & exercer sa charge.
 » Le motif qui détermine le sieur Codicil-
 » lant à le prescrire ainsi, est qu'il fait que
 » le privilège de l'exemption des tailles,
 » accordé aux véritables bourgeois de
 » Lyon pour leurs biens situés en Bresse,
 » suivant l'ancien dénombrement qui en a
 » été fait, n'a pas tout son effet pour eux.
 » Par le moyen du Premier Président en
 » l'Electiõ de Bresse, ils pourront avoir
 » une connoissance exacte des remplace-
 » mens à faire, & eux seuls pourront se
 » faire subroger; l'intention du Prince sera
 » ainsi remplie. Le présent legs est fait sous
 » les conditions ci-après.

» Savoir, que MM. les Prévôt des Mar-
 » chands & Echevins eleveront à perpétuité

» des jeunes enfans, saints & vigoureux ;
 » choisis parmi les enfans trouvés dans
 » l'Hôtel-Dieu de Lyon , pour leur faire
 » faire leurs études , en sorte qu'il y en ait
 » toujours un qui étudie la physique. Com-
 » me le Codicillant ne laisse point d'en-
 » fant , il veut que ceux qui étudieront en
 » Physique , portent son nom & ses armes.
 » Veut encore que MM. les Prévôt des
 » Marchands & Echevins fondent à perpé-
 » tuité dans la Chapelle de Lisle-Barbe ,
 » sous le vocable de St.-Loup , une
 » grand'Messe de *Requiem* pour le repos
 » de l'ame du sieur Codicillant , qui y
 » sera célébrée chaque année à l'époque de
 » son décès , & qu'ils distribuent cinq sous
 » par forme d'aumône à chacun des Pau-
 » vres qui y auront assisté.

» Et dans le cas où MM. les Prévôt des
 » Marchands & Echevins , après délibéra-
 » tion prise , ne voudroient pas accepter le
 » présent legs sous les conditions y attra-
 » chées , le sieur Codicillant le transfère à
 » la Charité de Lyon , à la charge d'exécu-
 » ter les mêmes conditions , ayant pour
 » objet de faire un avantage réel à la Pa-
 » trie de ses Ancêtres , & d'engager par-là
 » MM. de Lyon à s'intéresser au salut de
 » la Province de Bresse ; & pour que son
 » exemple réveille l'amour de la Patrie
 » & de la société dans le cœur de ceux

» qui le suivront, il exhorte ses Légataires
 » à faire imprimer le présent Codicille pour
 » en déposer des copies collationnées dans
 » les archives de la Maison de Ville de
 » Lyon & dans celles de la Maison de
 » Bourg sa patrie, & par-tout où il sera
 » jugé nécessaire, afin d'emporter en mou-
 » rant la satisfaction d'avoir vécu utilement,
 » car telle est sa volonté, dont il a requis
 » acte. Signé le Loup de Rivoire, & Fays,
 » Notaire Royal «.



MM. les Lieutenants & Gens du Con-
 seil de Reims, firent ouvrir dans les salles
 de leur Hôtel de Ville, une double Ecole
 en partie gratuite, où l'on y enseigne les
 Mathématiques & le Dessin. L'Académie
 Royale des Sciences, sous les auspices de
 laquelle se trouve l'Ecole de Mathéma-
 tiques, en donna la direction au célèbre
 Père Fery, Minime; & le Sénat de la ville
 choisit pour Professeur de Dessin, M.
 Ferrand de Monthelon, ancien Professeur
 Adjoint de l'Académie Royale de Peinture
 & de Sculpture de Paris.

Il y a dans les deux Ecoles plusieurs
 places gratuites pour ceux qui ne sont
 point en état de payer, les autres donnent
 6 liv. par mois. Les dépenses considérables

que la Ville est obligée de faire pour ce nouvel établissement, l'a mise dans la nécessité de leur imposer ce léger tribut. On distribue dans chaque Ecole des prix à ceux des Elèves qui se signalent par leurs progrès.



ANTOINE Danchet, né à Riom en Auvergne, tient un rang parmi les Poètes de son tems. Instruit dès sa jeunesse, & convaincu que la Poésie ne doit être que l'Interprète de la vérité & de l'honneur, l'organe de la sagesse & de l'amitié, & le charme de la société; il ne partagea, ni le délire, ni l'ignominie de ceux qui la profanent. Au-dessus de cette lâche envie, qui est toujours une preuve humiliante d'infériorité; ennemi du genre satyrique, dont l'art est si facile & si bas; ennemi de l'obscénité dont le succès même est si honteux, inaccessible à cette aveugle licence qui ose attaquer le respect dû aux loix, au trône, à la religion, audace dont tout le mérite est en même-tems si coupable & si digne de mépris; incapable enfin de tout ce que doivent interdire l'esprit sociable, la façon noble de penser, l'ordre, la décence & le devoir; ses écrits portèrent toujours l'empreinte de son cœur.

Un de ses rivaux l'ayant outragé dans un pamphlet indécent, il se contenta de lui répondre par une Epigramme très-piquante qu'il lui envoya, en lui déclarant que personne ne la verroit; son but étoit seulement de lui faire connoître combien il est facile & honteux de montrer de l'esprit en employant les armes de la satire personnelle.

Rempli de zèle pour le progrès des jeunes gens qui cultivoient les lettres, il ne leur refusoit jamais ses conseils.

A N N É E 1749.

*TRADUCTION du Latin en François
d'une Lettre du Doge & du Sénat de
Gênes; Monument de la reconnoissance
de cette République, adressée au Duc de
Boufflers.*

» TRÈS-EXCELLENT DUC,

» Non-seulement l'Italie, mais l'Europe
» entière, a été instruite des grandes actions
» que Joseph, Duc de Boufflers, votre
» père a faites dans cette République; &
» nous sur-tout, avons été plus que per-
» sonne à portée de les connoître dans

» toute leur étendue , puisqu'elles nous ont
 » procuré le salut & la tranquillité dont
 » nous jouissons. Ce Héros ne fut pas plu-
 » tôt arrivé à Gênes , que toutes ses atten-
 » tions se réunirent à se montrer tel qu'il
 » l'avoit annoncé dans le discours qu'il
 » prononça au Sénat , c'est-à-dire , à prou-
 » ver qu'il n'en feroit que meilleur François ,
 » dès qu'il feroit le plus zélé des Citoyens
 » Génois. Il n'a été occupé depuis que du
 » soin de remplir un pareil engagement ,
 » & il l'a fait avec une exactitude qui ne
 » s'est pas démentie jusqu'au moment , où
 » après avoir rendu inutiles les efforts des
 » ennemis ligüés contre cette ville , & leur
 » en avoir fait lever le siège ; ayant pour
 » ainsi dire , consommé son vœu , il a suc-
 » combé à une mort glorieuse à la vérité
 » pour lui , mais cruelle pour des Citoyens
 » qu'il avoit sauvés. C'est pourquoi , recon-
 » noissans , comme nous le devons être ,
 » & désirant procurer à son nom une im-
 » mortalité que nous n'avons pu donner
 » à ses jours , nous avons résolu qu'il lui
 » feroit élevé un mausolée de marbre. Pour
 » vous , fils d'un père qui a rendu un ser-
 » vice si important à notre République ,
 » voulant aussi vous donner un témoignage
 » de notre reconnoissance , il a été arrêté ,
 » tant par un décret du Sénat , que par les
 » suffrages réunis de nos deux Conseils ,

„ que votre nom & ceux de vos descen-
 „ dans, seront inscrits dans le livre d'or
 „ des nobles Génois. Nous vous don-
 „ nons de plus le droit de joindre les armes
 „ de la République à celles de votre Mai-
 „ son. Nous ne doutons pas que vous ne
 „ receviez avec plaisir cette marque au-
 „ thentique de notre reconnoissance, &
 „ nous espérons que vous voudrez bien
 „ être persuadé que vous & vos descendans
 „ ferez toujours regardés, par cette Répu-
 „ blique, comme ses enfans les plus ché-
 „ ris, de même que nos enfans regarde-
 „ ront votre illustre père comme le leur
 „ propre, tant que cette ville subsistera.

„ Que Dieu vous ait en sa sainte garde,
 „ & vous conserve pour le service du Roi
 „ de France, toujours invincible, & qui
 „ nous a comblés de ses bienfaits. Ce sont
 „ les vœux de toute la République. *Signé*
 „ Jean-Baptiste Bicaluga, Secrétaire
 „ d'Etat “.

Traduction du Diplôme.

„ Les Doge, Gouverneurs & Procura-
 „ teurs de la République de Gènes :

„ Les services qu'a rendus à la Répu-
 „ blique Joseph Duc de Boufflers, Pair de
 „ France, Gouverneur de la Flandre, exi-

» geant de nous que nous nous acquittions,
 » en la personne du Fils, de la reconnois-
 » sance que nous devons au Père ; nous
 » avons cru ne pouvoir en donner un té-
 » moignage plus authentique, qu'en ins-
 » crivant dans le Livre d'or des nobles
 » Génois, le fils d'un père si illustre, grace
 » parmi nous de la plus grande distinction
 » & la récompense des services les plus im-
 » portans.

» C'est pourquoi nous signifions à tous
 » ceux qui verront le présent Diplôme,
 » qu'en conséquence de ce qui a été résolu
 » par les suffrages réunis de nos deux Con-
 » seils, & confirmé par l'applaudissement
 » unanime de toute la République, Char-
 » les Duc de Boufflers, fils de Joseph de
 » glorieuse mémoire, a été inscrit dans le
 » Livre d'or des nobles Génois : voulons
 » que cette marque d'honneur soit attachée
 » non-seulement à sa personne, mais en-
 » core à ses enfans mâles légitimes & na-
 » turels à naître, sans aucune interruption
 » pour l'avenir, de façon que lui Charles
 » & tous ses enfans mâles, légitimes & na-
 » turels, jouissent du nom, des droits,
 » privilèges & dignités des nobles Génois,
 » ainsi qu'en jouissent ceux qui sont inscrits
 » dans le même Livre d'or.

» Enfin, désirant que notre République
 » soit unie à cette Maison par des liens

„ encore plus intimes de bienveillance &
 „ d'affection, il a été résolu dans nos Con-
 „ seils, de lui permettre d'ajouter à ses
 „ armes, celles de la République. En foi de
 „ quoi nous avons fait sceller le présent
 „ Diplôme, & signer par notre Chancelier
 „ & Secrétaire d'Etat. Donné à Gênes dans
 „ notre Palais Royal, &c. «



Dans l'Assemblée de l'Académie Royale
 des Sciences, Inscriptions & Belles-Let-
 tres de Toulouse, tenue le 17 Avril de
 cette année, M. Marcorelle, Directeur, fit
 l'ouverture de la Séance par un Discours
 dans lequel il louoit le zèle que les Aca-
 démiciens marquoient pour hâter le pro-
 grès des Sciences & des Belles-Lettres, &
 pour procurer à l'Académie un logement
 convenable. En effet, plusieurs Membres
 illustres de ce sçavant Lycée avoient donné
 des sommes considérables pour être em-
 ployées à l'acquisition d'une maison desti-
 née au logement de l'Académie. On rap-
 porte cet exemple de zèle & de générosité
 avec d'autant plus de satisfaction, qu'il
 semble appartenir à l'ancienne Grèce. Il est
 fâcheux que les noms de ces illustres Bien-
 faiteurs des Sciences ne nous soient pas

parvenus ; placés dans nos fastes , nous les aurions fait passer à la postérité.

On ajoute que quelques-uns de ces mêmes Académiciens avoient amassé des fonds suffisans pour que la distribution du prix fondé par la ville , qu'il étoit devenu nécessaire de suspendre pour quatre années , ne fût point interrompue. Ces événemens feront toujours précieux aux yeux de ceux qui s'intéressent aux progrès des Sciences , & méritent d'être transmis aux siècles futurs.



LES présens de M. Titon du Tillet , Auteur célèbre du Parnasse François , envoyés à l'Académie Espagnole , consistoient en plusieurs volumes , estampes & Médillons.

M. Basquiat de la Houze , Gentilhomme attaché à M. de Vaulgrenant , Ambassadeur à la Cour d'Espagne , s'étoit chargé de remettre le tout à l'Académie Espagnole. Ayant fait part de sa Commission au Secrétaire-Perpétuel , celui-ci fit savoir quelque-tems après à M. Basquiat , que l'Académie recevoit avec plaisir les présens de M. Titon , & le jour fut indiqué pour le trois de Février 1750. L'Académie tint une assemblée publique à ce sujet ; M. Basquiat ,

accompagné de deux François , se rendit dans la première salle de l'Académie où deux de ses Membres vinrent le prendre & l'introduisirent dans la salle de l'assemblée. Tous les Académiciens se levèrent & se tinrent de bout jusqu'à ce qu'on eût donné à M. Basquiat une place après le Doyen de l'Académie ; les deux François ayant eu la leur parmi les autres Membres de cette savante Compagnie. M. Basquiat prononça un Discours dans lequel il s'étendit sur l'heureuse alliance entre l'Espagne & la France , & sur les Augustes Monarques qui les gouvernent , & qui accordent une protection si éclatante aux Académies & aux Savans ; l'alliance entre les Muses Espagnoles & Françaises y fut célébrée. A ce Discours qui fut extrêmement applaudi , M. le Marquis de Villena , Directeur Perpétuel de l'Académie , répondit par un Discours Espagnol plein de noblesse & de grace , dans lequel il parla avec éloge du zèle de M. Titon du Tillet pour la gloire de sa Nation & pour celle des personnages illustres.

On accepta ses présens avec reconnoissance , & l'Académie donna à M. Basquiat pour M. Titon , 6 vol. in-folio du Dictionnaire Espagnol qu'elle avoit composé , & un autre volume sur l'Ortographe Espagnole , le tout magnifiquement relié

en maroquin rouge , avec filets & tranche dorés. M. Basquiat reçut en présent les mêmes Ouvrages reliés en veau. La séance finie , plusieurs Pages entrèrent dans la Salle & présentèrent des rafraîchissemens à l'Assemblée.

M. d'Angulo , Conseiller du Conseil de S. M. C. , Grand-Officier , Secrétaire de sa Chambre & Secrétaire de l'Académie , envoya à M. Titon une relation & un certificat signé du sceau de l'Académie , où est détaillé tout ce qui s'est passé à ce sujet , & où les deux Discours sont insérés.

M. Titon fit son remerciement à cette Académie , & y ajouta des vers à la louange & en l'honneur de cette célèbre Compagnie.

Cet illustre Citoyen ayant envoyé à l'Académie des Arcades les mêmes présens , cette Compagnie le reçut au nombre de ses Associés.



L'ACADÉMIE des Belles-Lettres du Royaume de Corse , fondée depuis près d'un siècle ; voyoit avec douleur ses assemblées interrompues depuis 1724 par les troubles des guerres ; la paix seule pouvoit lui rendre son premier éclat. A peine un

Ciel serain a-t-il éclairé cette isle , que tous les gens à talens travaillèrent à y ramener les beaux Arts.

Le Marquis de Curzay voulut bien les seconder; c'est sous les auspices de ce Général que l'Académie renaissante reprit cette année ses exercices ordinaires. Ce Seigneur bienfaisant que cette Académie avoit élu son Protecteur , proposa une boîte d'or avec un portrait pour le prix qui devoit être distribué en 1750 , à celui qui caractériseroit avec plus de précision , *les devoirs des sujets envers leur Souverain.* Et comme ce généreux Protecteur ne voulut point priver les Académiciens des fruits de leurs talens , il proposa un prix dont la valeur ne fût point fixée , qui devoit être distribué à celui d'entre eux qui auroit traité avec plus de méthode , *l'établissement des Loix & l'obligation de s'y conformer.*



L'INTENTION de M. de Machault étant d'étendre , autant qu'il est possible , l'utilité que produit l'Ecole de Dessin entretenue dans la Manufacture Royale des Tapisseries de Beauvais par le sieur Oudry , Peintre de S. M. & Professeur en son Académie de Peinture , Sculpture , & de ladite Manufacture ; on ouvrit le 1 Mars 1750 ,

en ladite Manufacture, une classe d'écoliers externes en faveur des jeunes habitans de la ville de Beauvais & autres qui voudroient participer aux instructions qui en font l'objet. Ces instructions sont publiques & gratuites pour un nombre défini d'Ecoliers, afin de ne pas tomber dans la confusion & dans les autres inconvéniens des affluences inconsidérées & admises sans discernement ; ce nombre est & demeure fixé à 20 Ecoliers, & sera toujours entretenu complet, lors de la retraite ou du renvoi de quelques-uns de ceux qui auront été admis, &c.



ARMAND-Gaston-Maximilien de Rohan ; Cardinal-Prêtre, Evêque & Prince de Strasbourg, Prince du St.-Empire, Grand-Aumônier de France, Commandeur de l'Ordre du St.-Esprit, &c. mourut à Paris dans la soixante-seizième année de son âge :

Cet illustre Prélat soutenoit une origine si distinguée par tout ce qui peut en relever l'éclat. Avec l'extérieur qu'il avoit reçu de la Nature, il n'avoit presque pas besoin des marques de ses dignités pour annoncer sa haute naissance. La noblesse de son ame répondoit à l'air de grandeur qui brilloit dans sa personne, & quelque
considérables

considérables que fussent ses revenus, à peine paroïssoient-ils proportionnés à son penchant magnifique & bienfaisant. N'ayant usé de ses richesses & de son crédit que pour faire le bien, ayant toujours joint aux qualités les plus propres à imprimer le respect, celles par lesquelles on réussit le plus à se faire aimer; il a été aussi justement regretté après sa mort qu'il a été loué généralement pendant sa vie.

« C'est une vraie perte, » dit Louis XV
 « en apprenant sa mort; le Cardinal de
 « Rohan a bien servi l'Etat, il étoit bon
 « Citoyen & grand Seigneur; je n'ai jamais
 « été harangué par personne qui m'ait plû
 « davantage.



MARIE-Joseph le Mazuyer, Marquis de Montégut, Conseiller du Roi en ses Conseils, & son Procureur-Général au Parlement de Toulouse, mourut dans cette même ville âgé de 82 ans. Il joignoit aux qualités de l'esprit toutes les autres qualités propres à son état; & pendant un exercice de près de 55 ans, il en remplit les devoirs avec une exactitude qui a peu d'exemples. Comme le Procureur-Général du Parlement de Toulouse a également l'exercice de la plume & de la parole, il

a fourni seul pendant long-tems à ce double travail. Une bonté naturelle l'intéressoit si vivement à l'accélération des affaires, que par la crainte de les retarder, il ne se permettoit aucun relâche dans ses pénibles occupations. Cette rare vertu qui brilloit éminemment sur ses autres grandes qualités, a rendu sa perte encore plus sensible.



MARIE-Françoise, Duchesse d'Orléans, épouse de Philippe, petit-fils de France, Duc d'Orléans, Régent du royaume, mourut âgée de 71 ans & plus, dans de grands sentimens de piété & de résignation. Cette vertueuse Princesse, par sa bonté, par sa charité toujours prompte à soulager les malheureux, & par l'affabilité dont elle accompagnoit ses bienfaits, s'étoit attiré le respect & l'amour de tous les François, & avoit gagné les cœurs de toutes les personnes qui avoient l'honneur d'approcher de son Altesse Royale.

La ville de Montargis qui est du Domaine de l'Auguste Maison d'Orléans, signala son zèle & ses regrets par un service solennel qu'elle fit célébrer dans l'Eglise du Collège des Pères Barnabites. L'Oraison funèbre fut prononcée par le Professeur de

Rhétorique , qui prit pour texte ces paroles du Livre d'Esther : *Luxit eam omnis populus.*

Après avoir rappelé de la manière la plus énergique cette tristesse générale répandue dans tous les cœurs, lorsqu'on apprit dans cette Ville la mort de cette illustre Princesse ; il trouva dans les motifs de cette douleur le plan & la division de son Discours.

Elle fut pleurée de tout le monde, dit-il ; parce qu'elle faisoit le bonheur & l'admiration de tout le monde ; par les rares qualités de son cœur , parce qu'elle faisoit la gloire & l'ornement de la Religion , par l'éminence de ses vertus.



ETIENNE Bréard, Grammairien, Poète latin, illustre Manceau, décédé cette année, avoit composé différens ouvrages. Les talens de ce Poète étoient ignorés, & ce ne fut que dans les infirmités de la vieillesse, & hors d'état de travailler de sa profession de maître Serger, qu'il se fit connoître, ce qui lui a mérité les graces & les bienfaits de la Cour.

M. le Chancelier ayant entendu parler de ce prodige littéraire ; & voulant en savoir la vérité, écrivit à M. Samson de Lor-

chères, Lieutenant-Général de la ville du Mans, qui servit de soutien & d'appui au Poète. Instruit de l'état d'infirmité & d'indigence du sieur Bréard, & édifié de l'emploi qu'il faisoit de ses momens de loisir, il lui fit donner une preuve de sa bienveillance par une gratification. Le Poète, surpris d'une récompense à laquelle il s'attendoit si peu, dans le transport de sa reconnoissance invoqua son Apollon, & adressa une magnifique pièce en Vers latins, dont voici le titre : *Illustrissimo Galliarum Cancellario grates*, insérée dans le Mercure de France, Février 1749.

*Copie de la Lettre du sieur Bréard à
M. Racine.*

» Monsieur, s'il est vrai que la traduc-
 » tion de vos sublimes Chants sur la Reli-
 » gion, ait pu trouver auprès de vous, un
 » accueil favorable ; c'est à l'Auteur de cette
 » même Religion, que j'en dois rendre
 » graces. Sans son secours aurois-je pu réus-
 » sir, sur-tout dans le tems qu'une paraly-
 » sie m'avoit jetté dans un état digne de
 » compassion ? Ce malheur cependant a été
 » favorable pour moi, puisqu'en m'arra-
 » chant à la profession mécanique que
 » j'exercois, il m'a rappelé aux études de
 » mes premières années, &c. «

» Un jour que je me sentis quelques for-
 » ces, je me fis mener à l'Abbaye de Saint-
 » Vincent, pour rendre visite à D. Dodart
 » & à D. Rivet, Bénédictins, célèbres par
 » leurs vertus & leur érudition. Je leur fis
 » voir mes traductions, qu'ils n'attendoient
 » pas d'un homme de mon âge & de ma
 » profession. Ces deux bons Religieux, après
 » m'avoir félicité sur ces ouvrages, qui ne
 » méritoient pas leur attention, me don-
 » nèrent votre Poëme sur la Religion, &
 » m'exhortèrent à le traduire. Je treimblai
 » à cette proposition. Cependant, me sen-
 » tant animé intérieurement, j'entrepris
 » l'ouvrage, & avec le secours de cette grace
 » que vous avez chantée, je suis parvenu
 » à achever la traduction entière. M. l'Abbé
 » de Paris a eu la bonté de vous la remet-
 » tre, & la manière avantageuse dont vous
 » en avez parlé, m'a inspiré une reconnois-
 » sance qui durera toute ma vie. Vous êtes
 » cause, sans doute, que la connoissance
 » de cette traduction a été jusqu'à M. le
 » Chancelier, qui a bien voulu me faire
 » assurer, par le premier Magistrat de no-
 » tre Ville, de sa protection dont il m'a
 » fait ressentir les effets par une gratifica-
 » tion à laquelle je n'aurois jamais cru de-
 » voir penser. Il me reste à vous prier d'être
 » persuadé, Monsieur, du respect, &c.

Réponse de M. Racine.

» Vous me faites des remercimens ,
 » Monsieur, lorsque c'est à moi à vous en
 » faire. Vous ignorez sans doute l'honneur
 » que votre Ouvrage fait au mien , & parce
 » que vous êtes fort éloigné de penser qu'il
 » soit pour vous un sujet d'amour-propre ,
 » vous ne soupçonnez pas qu'il en puisse
 » être un pour moi. La peine qu'on a eue
 » à vous découvrir dans cette ville ; l'in-
 » différence que vous avez pour un talent
 » que vous avez toujours sacrifié à des tra-
 » vaux auxquels l'esprit n'a point de part ;
 » une vie obscure & laborieuse qu'affligent
 » l'indigence & l'infirmité ; enfin les mo-
 » mens les moins douloureux que vous
 » laisse la maladie, employez par vous , à
 » mettre en vers les vérités dont vous êtes
 » pénétré ; que de raisons me persuadent ,
 » Monsieur, que vous êtes bien plus digne
 » que moi de chanter la Religion , & que
 » si dans la carrière Poétique vous croyez
 » ne marcher qu'après moi , comme mon
 » Traducteur , je ne marche que bien loin
 » après vous dans le chemin qui conduit à
 » l'objet de nos vers ! Par le peu d'empres-
 » sement que vous avez eu à les faire con-
 » noître, il paroît assez que ce n'est pas
 » des hommes que vous en avez attendu

» la récompense ! Vous ne vous attendiez
 » pas que votre nom , si peu connu dans
 » votre ville , dût tout-à-coup pénétrer
 » jusqu'à la Cour. Ainsi lorsque vous voyez
 » celui qui , par sa dignité & ses lumières ,
 » y tient un rang si élevé , jeter sur
 » vous des regards bienfaisans , parce qu'il
 » a été édifié de vos saintes occupations &
 » attendri sur votre triste état , vous pouvez
 » bien vous écrier :

Sunt hęc etiam sua pręmia laudi ,

Sunt Lacryma rerum.



DOM Antoine Rivet , célèbre Bénédictin de la Congrégation de St.-Maur , né en Poitou d'une famille noble , mourut au Mans , dans le Monastère de l'Abbaye de St.-Vincent.

S'il étoit un des plus savans de son Ordre , il étoit aussi un des plus exacts à remplir les devoirs de son état , & un des plus pieux Religieux de sa Congrégation. Doux , poli , affable , il procuroit par ses soins des charités aux pauvres. Respecté dans son Monastère & dans la ville , il y a passé la plus grande partie de sa vie , & y a composé neuf volumes de l'Histoire Littéraire de la France , & d'autres excel-

lens Ouvrages. Ce savant Religieux par son mérite & par le long séjour qu'il a fait au Mans, a acquis un rang distingué parmi le grand nombre de Savans qui honorent cette Province.



GABRIELLE - Emilie de Breteuil, Marquise du Châtelet, s'acquit par son mérite l'estime universelle de l'Europe savante; & sa mémoire sera toujours précieuse à ceux qui ont été à portée de voir l'étendue de son esprit & la grandeur de son ame. Elle mourut âgée de 43 ans.

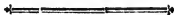
On rapporte un trait qui doit rendre son souvenir précieux aux cœurs bienfaisans. Un Auteur ayant été renfermé pour avoir écrit contre elle; la généreuse Marquise écrivit en sa faveur & lui procura son élargissement.



NICOLAS Freret, Secrétaire perpétuel de l'Académie Royale des Belles-Lettres, fut par sa vaste & profonde érudition un des plus sçavans hommes de l'Europe; il mourut à Paris âgé de 61 ans. Doué d'une ame sensible, généreuse & désintéressée; fils tendre & respectueux; homme & Ci-

royèn, juste estimateur du mérite ; vertueux par principe , mais sans effort ; capable de garder des secrets ; ami sûr , bien-faisant , fidèle , il chérissoit les occasions de rendre service , au point d'avoir de la reconnoissance pour ceux qu'il obligeoit. Les trésors de son érudition s'ouvroient à quiconque le consultoit. Charmé de contribuer aux progrès des Gens de Lettres , il leur communiquoit avec plaisir ses propres idées. Ces sortes de secours n'étoient pas les seuls qu'il leur prodiguoit. Sa mort a fait perdre un Bienfaiteur à plus d'une famille , qui trouvoient en lui des ressources aussi promptes que secrètes.

Si c'est vivre que de penser , personne n'a vécu plus long-tems que cet homme célèbre.



CLAUDE - Hubert Jaillot , Prêtre de l'Oratoire , né à Paris , fut envoyé à la Rochelle , où il vécut d'abord isolé & presque inconnu. Enfin il sortit de sa retraite où il avoit long-tems interrogé les oracles de la Religion , il se montra pour les annoncer en public , & il les annonça avec le plus grand succès.

Devenu Curé de la Paroisse de St.-Sauveur , il en remplit tous les devoirs , il em-

brassa tous les détails. L'exercice assidu de fonctions toujours renaissantes, traçoit dans une de ses journées l'image de toutes les autres.

Sa bonté égala son zèle. Quoiqu'il n'aimât pas l'embarras des affaires, il sacrifioit toujours ses répugnances au plaisir d'être utile & à l'obligation de servir l'innocence opprimée & la justice sans appui. Père des pauvres par état, il soutint noblement ce beau titre; le sentiment de leurs peines fortoit en quelque sorte de leur cœur pour passer dans le sien; sa main libérale s'ouvroit toujours sur eux. Le Temple du Seigneur n'eut pas moins de part à la générosité de son Ministre, l'Eglise de St.-Sauveur, brûlée en 1705, étoit sortie de ses cendres; mais ce vaste édifice attendoit des mains de l'Artiste les embellissemens qui lui manquoient; la piété du P. Jaillot forma le projet de cette décoration, son goût en arrangea le dessin, une partie de ses revenus fut employée à l'exécution. Bien-tôt les yeux furent frappés du spectacle d'un Sanctuaire, dont l'éclat retrace en quelque sorte la Majesté suprême qu'on y révère, & consacre à jamais la religion de celui qui l'a fait élever.

Bienfaisant & généreux, le Père Jaillot se conduisoit encore avec beaucoup de sagesse. La prudence dirigea toutes ses démar-

ches. Dans sa Paroisse , il ne prit jamais le ton de ces réformateurs bruyans, qui arment la vertu de foudres & la font haïr ; qui veulent corriger les coupables , & ne savent que les humilier. Il remédioit au mal sourdement ; rigide parrisan de l'ordre , mais homme de bien sans faste , il faisoit la guerre au vice & non aux hommes , qui étant plus foibles que méchans , méritent dans leur chute encore plus de commisération que de colère.

Aux vertus morales , le P. Jaillot réunissoit les qualités de l'esprit ; ses talens lui ouvrirent la porte de l'Académie de la Rochelle. Sans être Poète , il badinoit quelquefois avec les Muses ; son goût le portoit toujours vers la naïveté & l'enjouement , & dans quelques-unes de ses pièces on eût reconnu le génie de Clément Marot sans l'austère décence qui les accompagnoit. Mélancolique & un peu sombre , il se permettoit toutefois des épanchemens de gaieté dans la conversation , qu'il assaisonnait de traits saillans & de réparties heureuses. On lui demanda quelques traits historiques touchant la Ville , pour les enchâsser dans les Ephémérides Rocheloises. M. le Comte de Marignon , Gouverneur de la Rochelle & du Pays d'Aunis , qui l'aimoit beaucoup , lui représenta qu'il conviendrait d'augmenter son

Journal Historique, & de faire de cette esquisse un grand tableau.

Ce fut à sa mort que se développa principalement ce fonds d'estime & d'affection que tout le monde avoit pour lui. Sa maladie avoit excité des allarmes générales, sa mort causa un deuil universel. Le jour destiné à la cérémonie de ses funérailles, fut un jour de tristesse & d'amertume : qu'on est digne d'éloges quand on est loué par l'éloquence de la douleur !

Fin du premier Tome.

548898

SBW

